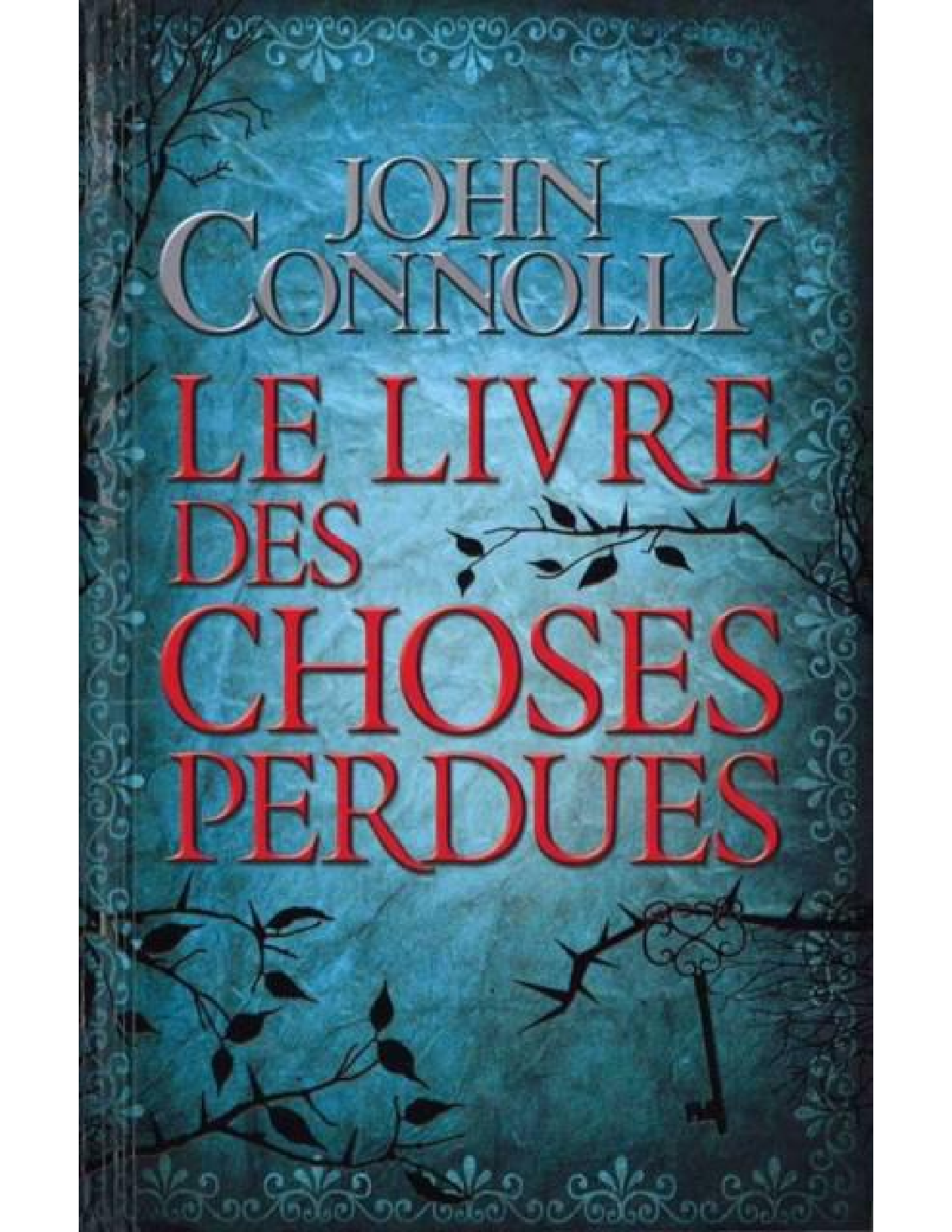




JOHN
CONNOLLY

LE LIVRE
DES
CHOSSES
PERDUES

JOHN CONNOLLY

LE LIVRE DES CHOSSES PERDUES

traduit de l'anglais (Irlande) par Pierre Brévignon

ÉDITIONS FRANCE LOISIRS

Ce livre a été publié sous le titre : *The Book of Lost Things*
par Hodder & Stoughton, Londres, 2006.

Édition du Club France Loisirs,
avec l'autorisation des Éditions Archipel.

Éditions France Loisirs,
123, boulevard de Grenelle, Paris.
www.franceloisirs.com

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© John Connolly, 2006
© L'archipel, 2009, pour la traduction française.
ISBN : 978-2-298-03823-1

Ce livre est dédié à une adulte, Jennifer Ridyard, ainsi qu'à Cameron et Alistair Ridyard, qui seront bien assez tôt des adultes. Car il y a en chaque enfant un adulte en devenir, et en chaque adulte l'enfant qu'il fut.

« Je trouvais plus de sens profond dans les contes de fées qu'on me racontait dans mon enfance que dans les vérités enseignées par la vie. »

Friedrich Schiller (1759-1805)

« Tout ce qui peut être imaginé est réel. »

Pablo Picasso (1881-1973)

OÙ IL EST QUESTION DE CE QUE L'ON TROUVE ET DE CE QUE L'ON PERD

Il était une fois – car c’est ainsi que toutes les histoires devraient débiter – un petit garçon qui avait perdu sa mère.

À vrai dire, il avait commencé à la perdre voilà bien longtemps. La maladie qui la rongait était une chose terrifiante et sournoise, un mal qui la dévorait de l’intérieur, consumant à petit feu sa lumière de sorte qu’au fil des jours ses yeux perdaient un peu de leur éclat et sa peau devenait un peu plus pâle.

À mesure que sa mère lui était enlevée, morceau par morceau, le garçon devenait de plus en plus inquiet à l’idée de la perdre complètement. Il voulait qu’elle reste. Il n’avait ni frère ni sœur et, s’il aimait son père, il ne serait pas exagéré de dire qu’il aimait sa mère davantage encore. La perspective d’une vie sans elle lui était insoutenable.

Le garçon, qui se prénomait David, faisait tout ce qu’il pouvait pour que sa mère reste en vie. Il priait. Il s’efforçait d’être gentil afin qu’elle ne soit pas punie pour les erreurs qu’il aurait pu commettre. Il se déplaçait dans la maison en faisant le moins de bruit possible et baissait toujours la voix quand il jouait à la guerre avec ses petits soldats. Il mit au point des rituels et tenta de s’y tenir scrupuleusement car il pensait que le destin de sa mère était, en partie, lié aux actions qu’il accomplissait. Il sortait toujours de son lit en posant d’abord le pied gauche, puis le droit. Il comptait toujours jusqu’à vingt quand il se brossait les dents et il posait toujours sa brosse dès qu’il avait fini de compter. Il touchait toujours les robinets de la salle de bains et les poignées de porte un certain nombre de fois. Les chiffres impairs étaient mauvais et les chiffres pairs très favorables, en particulier le 2, le 4 et le 8. Il se méfiait du 6 car 6 c’est 2 x 3 et 3 apparaît dans le nombre 13, et 13 est le plus mauvais de tous les nombres.

S’il se cognait la tête quelque part, il la cognait toujours une seconde fois pour respecter les chiffres pairs. Parfois, il était obligé de la cogner encore et encore car elle semblait rebondir contre le mur, ou bien ses cheveux le gênaient et il s’embrouillait dans ses comptes. Bientôt, son crâne était tout endolori et David se sentait pris de vertiges et de nausées. Pendant toute une année, au pire moment de la maladie de sa mère, il transporta chaque matin de sa chambre à la cuisine les mêmes objets, qu’il rapportait chaque soir dans sa chambre : un petit recueil de contes choisis des frères Grimm et un exemplaire corné du magazine *The Magnet*. Le matin, il disposait soigneusement les livres, bord contre bord, sur sa chaise dans la cuisine, et les plaçait de la même façon le soir sur un coin du tapis de sa chambre. De cette façon, David contribuait à la survie de sa mère.

Tous les jours, après l’école, il venait s’asseoir à son chevet et, si elle en avait la force, parlait un peu avec elle. Sinon, il se contentait de la regarder dormir, comptant chacune de ses respirations sifflantes et laborieuses, la conjurant de rester avec lui. Souvent, David apportait un livre et, si sa mère était éveillée et que sa tête ne la faisait pas trop souffrir, elle lui

demandait de lui lire un passage. Elle avait ses propres livres – des romans sentimentaux, des romans policiers et d'épais volumes habillés de noir aux pages couvertes de lettres minuscules – mais elle préférait que David choisisse des histoires bien plus anciennes : des mythes, des légendes et des contes de fées, des histoires de quêtes et de châteaux dans lesquelles de dangereux animaux sont doués de la parole. David acceptait volontiers. Même si, à douze ans, il n'était plus vraiment un enfant, il éprouvait toujours une certaine tendresse pour ces contes, et plus encore depuis que sa mère semblait apprécier de les entendre lus par lui.

Avant de tomber malade, la mère de David lui répétait souvent que les histoires étaient vivantes. Pas vivantes comme peuvent l'être les gens, ou même les chiens ou les chats. Les gens sont vivants, qu'on les remarque ou pas ; les chiens ont tendance à nous rappeler qu'ils sont vivants chaque fois qu'ils estiment qu'on ne fait pas assez attention à eux ; quant aux chats, ils excellent dans l'art d'ignorer les gens quand ça les arrange, mais c'est une autre histoire... Les histoires sont différentes : elles se mettent à vivre dès qu'on les raconte. Sans une bouche humaine pour les lire à haute voix ou une paire d'yeux écarquillés sous les draps, les parcourant à la lumière d'une lampe de poche, elles n'ont aucune existence réelle dans notre monde. Elles sont comme des graines dans un bec d'oiseau attendant de tomber en terre, ou comme les notes d'une chanson sur du papier réglé se languissant de rencontrer l'instrument qui donnera naissance à leur musique. Elles restent endormies, dans l'espoir de se réveiller un jour. Mais quand quelqu'un se met à les lire, elles commencent à se transformer. Elles s'enracinent dans l'imagination du lecteur et peuvent le métamorphoser. Les histoires *veulent* être lues, disait la mère de David dans un murmure. Elles en ont besoin. C'est pour cette raison qu'elles quittent leur monde pour se frayer un chemin jusqu'au nôtre. Elles veulent qu'on leur donne la vie.

Ainsi parlait la mère de David avant que la maladie ne s'empare d'elle. Souvent, tandis qu'elle discutait avec son fils, elle tenait un livre dont elle parcourait la couverture du bout des doigts, avec amour, tout comme il lui arrivait de caresser le visage de David ou celui de son mari quand ils venaient de dire ou de faire quelque chose qui lui rappelait combien elle les aimait. En entendant la voix de sa mère, David avait l'impression d'écouter un chant qui révélait constamment de nouvelles modulations, des subtilités inédites. Quand il fut plus âgé et que la musique devint plus importante pour lui (mais jamais autant que les livres), il se fit la réflexion que la voix de sa mère s'apparentait moins à un chant qu'à une symphonie, capable de variations infinies sur des thèmes familiers et de mélodies changeant au gré de ses humeurs et de ses fantaisies.

Au fil des ans, la lecture devint une expérience plus solitaire pour David, jusqu'à ce que la maladie de sa mère les renvoie tous les deux à sa petite enfance, cette fois en inversant les rôles. Avant cela, il aimait la rejoindre en silence dans la pièce où elle lisait. En entrant, il la saluait d'un sourire (auquel sa mère répondait toujours par un sourire), puis venait s'asseoir près d'elle et se plongeait dans la lecture d'un de ses livres. Ainsi, tout en étant l'un et l'autre emportés dans un monde différent, ils partageaient le même espace et le même temps. Et David était capable de deviner, en regardant le visage de sa mère, si le récit qu'elle lisait dans son livre vivait en elle, et elle en lui. Alors, il se rappelait tout ce qu'elle lui avait raconté sur les histoires et les légendes, et le pouvoir qu'elles exercent sur nous, et le pouvoir que nous exerçons sur elle.

David n'oublierait jamais le jour de la mort de sa mère. Il était à l'école, en train d'apprendre – ou plutôt de ne pas apprendre – la méthode pour analyser un poème. Son esprit était rempli de dactyles, de pentamètres et d'autres noms semblables à ceux d'étranges dinosaures peuplant des contrées préhistoriques disparues. Le directeur de l'école ouvrit la porte de la classe et s'approcha du professeur d'anglais, M. Benjamin – Big Ben, comme l'avaient surnommé ses élèves en référence à sa taille et à sa manie de sortir sa vieille montre-gousset des plis de son gilet pour annoncer, d'une voix grave et affligée, le lent passage du temps à son auditoire indiscipliné. Le directeur chuchota quelque chose à l'oreille de M. Benjamin, et M. Benjamin acquiesça avec solennité. Quand il se retourna vers ses élèves, il croisa le regard de David et se mit à parler d'une voix plus douce qu'à l'ordinaire. Il appela David et lui annonça qu'il était dispensé de cours. Il devait prendre ses affaires et suivre le directeur. David comprit ce qui s'était passé. Il comprit bien avant que le directeur l'accompagne à l'infirmerie de l'école. Il comprit bien avant que l'infirmière lui tende une tasse de thé. Il comprit bien avant que le directeur avance vers lui et, malgré la sévérité de sa posture, s'efforce d'être gentil avec ce jeune garçon frappé par le destin. Il comprit bien avant que la tasse touche ses lèvres et que les paroles soient prononcées et que le thé lui brûle la langue, lui rappelant qu'il était encore en vie alors que sa mère, elle, était perdue à jamais.

Ainsi, même les rituels incessamment répétés n'avaient pas suffi à la sauver. Plus tard, David se demanda s'il avait commis des erreurs en les accomplissant. Avait-il mal compté ce matin-là ? Existait-il un nouveau rituel qui, ajouté aux autres, aurait pu tout changer ? Ça n'avait plus d'importance à présent. Sa mère n'était plus là. Il aurait dû rester à la maison. Il se faisait toujours du souci pour elle quand il était à l'école car, loin d'elle, il ne pouvait plus exercer de contrôle sur son existence. Les rituels ne marchaient plus à l'école. Ils étaient plus difficiles à respecter car l'école imposait ses propres règles et ses propres rituels. David avait bien essayé de les accomplir en remplacement des siens, mais ils étaient trop différents. Et maintenant, sa mère avait payé le prix de cette erreur.

C'est seulement à cet instant que David, honteux de son échec, se mit à pleurer.

Les jours qui suivirent furent une succession confuse de voisins et de parents, de grands hommes bizarres qui lui frottaient les cheveux ou lui glissaient un shilling dans la main et de grosses femmes en robes sombres qui serraient David contre leur poitrine, submergeant ses sens de relents de parfum et de naphthaline. Il put rester tard, le soir, tapi dans un coin du salon pendant que les adultes échangeaient des anecdotes sur une mère qu'il n'avait jamais connue – une créature étrange qui avait, semblait-il, une histoire totalement distincte de celle de David : une petite fille qui n'avait pas pleuré à la mort de sa sœur aînée car elle refusait de croire qu'un être si cher à son cœur puisse disparaître et ne jamais revenir ; une gamine qui avait fugué pendant toute une journée parce que son père, agacé par une bêtise insignifiante qu'elle avait commise, l'avait menacée de l'abandonner à des gitans ; une belle jeune femme vêtue d'une robe écarlate que le père de David avait ravie au nez et à la barbe d'un autre homme ; une apparition immaculée le jour de son mariage, qui s'était piqué le doigt à l'épine

d'une rose et avait laissé la tache rouge bien en vue sur sa robe blanche.

Quand enfin David s'endormit, il rêva qu'il faisait partie de ces récits, qu'il participait à chaque épisode de la vie de sa mère. Ce n'était plus un enfant écoutant les contes d'un temps révolu. C'était le témoin de toutes ces histoires.

—

David vit sa mère pour la dernière fois dans le salon mortuaire, juste avant que son cercueil ne soit refermé. Elle paraissait différente et pourtant pareille à elle-même. Elle ressemblait davantage à la mère qu'elle avait été avant de tomber malade. Elle était maquillée, comme quand elle allait à la messe le dimanche ou qu'elle sortait avec David et son père au restaurant ou au cinéma. Elle portait sa robe bleue préférée, ses mains étaient jointes sur sa poitrine. Un chapelet entourait ses doigts mais toutes ses bagues avaient été retirées. Ses lèvres étaient livides. David s'approcha d'elle et posa les doigts sur ses mains. Sa peau était froide et moite.

Son père approcha à son tour. Il ne restait plus qu'eux trois dans le salon, tous les autres attendaient dehors. Il y avait aussi une voiture qui devait emmener David et son père à l'église. Une grosse voiture noire. Le chauffeur portait une casquette et ne souriait jamais.

— Tu peux embrasser ta mère pour lui dire au revoir, fiston.

David regarda son père. Ses yeux étaient embués et cernés de rouge. Il avait pleuré le premier jour, quand il avait serré David dans ses bras et lui avait promis que tout se passerait bien. Mais il n'avait plus pleuré, depuis. David vit une grosse larme se former et glisser lentement, presque à contrecœur, sur la joue de son père. Il se retourna vers sa mère, se pencha dans le cercueil et embrassa son visage. Elle dégageait une odeur chimique et autre chose encore, à quoi David préférait ne pas penser mais qu'il sentait sur ses lèvres.

— Au revoir, maman, murmura-t-il.

Ses yeux le piquaient. Il aurait voulu faire quelque chose mais il ne savait pas quoi.

Il sentit la main de son père posée sur son épaule. Puis son père se baissa à son tour et embrassa doucement sa mère sur la bouche. Il pressa son visage tout contre elle et murmura des paroles que David ne put entendre. Puis ils la laissèrent et, quand le cercueil apparut à nouveau, transporté par le croque-mort et ses assistants, il était fermé. Le seul témoignage de ce qu'il contenait était la petite plaque en métal fixée au-dessus de son couvercle, sur laquelle étaient inscrits le nom et les dates de naissance et de mort de sa mère.

Ce soir-là, ils la laissèrent seule dans l'église. S'il avait pu, David serait resté avec elle. Il se demanda si elle se sentait seule, si elle savait où elle se trouvait, si elle était déjà au paradis ou s'il fallait attendre que le prêtre ait prononcé son sermon et que le cercueil soit descendu en terre. David n'aimait pas se dire qu'elle était toute seule là-bas, prisonnière de quatre planches en bois fermées par des clous et du métal, mais il ne pouvait pas en parler à son père. Son père n'aurait pas compris, et de toute façon cela n'aurait rien changé. Comme David ne pouvait pas retourner seul à l'église, il monta dans sa chambre et essaya d'imaginer ce que sa mère ressentait. Il tira les rideaux et ferma sa porte pour se retrouver dans le lieu le plus obscur possible, puis il se glissa sous son lit.

Le lit, placé dans un coin de la chambre, était assez bas et l'espace en dessous très étroit. David rampa jusqu'à ce que sa main gauche touche le mur, puis ferma les yeux de toutes ses forces et resta parfaitement immobile. Après un moment, il voulut lever la tête, mais elle

heurta durement le sommier. Il tenta de repousser les lattes mais elles étaient clouées au cadre. Il essaya de soulever le lit mais il était bien trop lourd. David sentit l'odeur de la poussière et de son pot de chambre. Il commença à tousser. Ses yeux s'emplirent de larmes. Il décida qu'il était temps de sortir de sous le lit, mais il avait été plus facile de s'y faufiler que de s'en extraire. Il éternua, et sa tête cogna à nouveau les lattes du sommier. La panique s'empara de David. Ses pieds nus piétinèrent le sol à la recherche d'un point d'appui. Il tendit les mains et, agrippant les lattes, entreprit de gagner le bord du lit. Enfin il réussit à sortir. Il se releva et, le souffle court, s'adossa contre le mur.

C'était donc cela, la mort : se retrouver pris au piège dans un espace étroit, bloqué pour l'éternité sous un poids écrasant.

—

Sa mère fut enterrée un matin de janvier. La terre était dure, toutes les personnes qui assistaient aux funérailles portaient des gants et des pardessus. Quand le cercueil fut descendu dans la fosse, il paraissait trop petit. Quand elle était en vie, la mère de David lui avait toujours paru très grande. La mort l'avait rapetissée.

—

Dans les semaines qui suivirent, David essaya de s'immerger complètement dans les livres car les souvenirs qu'il avait de sa mère étaient inextricablement liés aux livres et à la lecture. Il reçut les ouvrages appartenant à sa mère – du moins ceux qui étaient considérés comme « convenables » – et il se retrouva à lire des romans qu'il ne comprenait pas et des poèmes qui ne rimaient pas vraiment. Parfois, il interrogeait son père sur certains textes mais ce dernier ne semblait guère intéressé par les livres. Quand il était à la maison, il passait son temps plongé dans la lecture du journal en tirant sur sa pipe, et de petits nuages gris montaient d'entre les pages comme des signaux de fumée envoyés par des Indiens. Il était obnubilé par les soubresauts du monde moderne – plus encore depuis que les armées d'Hitler envahissaient l'Europe et que se précisaient les menaces d'une agression contre l'Angleterre. La mère de David lui avait un jour expliqué qu'à une époque son père lisait beaucoup de livres, mais qu'il avait peu à peu perdu l'habitude de se laisser emporter par les histoires. Désormais, il préférait les journaux et leurs longues colonnes de lettres péniblement disposées à la main, l'une après l'autre, pour créer quelque chose qui aurait perdu toute réalité au moment où le journal serait distribué en kiosque, rempli de nouvelles déjà anciennes et fanées qui seraient bientôt remplacées par les événements du monde à venir.

Les histoires dans les livres *détestent* les histoires dans les journaux, disait la mère de David. Les nouvelles des journaux sont comme des poissons qui viennent d'être pêchés : elles sont intéressantes tant qu'elles sont fraîches, c'est-à-dire jamais très longtemps. Elles sont tapageuses et insistantes, comme ces vendeurs à la criée de l'édition du soir, alors que les histoires – les vraies histoires, celles qui sont inventées – ressemblent à des bibliothécaires sévères mais serviables officiant dans des salles de lecture aux rayonnages bien garnis. Les histoires des journaux sont aussi volatiles que la fumée, aussi périssables qu'éphémères. Elles ne s'enracinent nulle part, ce sont de mauvaises herbes proliférant sur le sol, cachant le soleil

à des contes autrement plus dignes d'intérêt.

L'esprit du père de David était le lieu d'un combat incessant entre des voix criardes qui se taisaient dès qu'il prêtait attention à l'une d'elles, silence qui donnait bien vite lieu à un nouveau vacarme. Voilà ce que la mère de David expliquait à son fils avec un sourire pendant que son père mordillait sa pipe d'un air renfrogné, conscient qu'ils étaient en train de parler de lui, mais refusant de leur donner le plaisir de montrer son agacement.

Ce fut donc à David que revint la tâche de sauver les livres de sa mère, et il les ajouta à tous ceux qu'elle avait achetés en pensant à lui. Il y avait là des légendes peuplées de chevaliers, de soldats, de dragons et de monstres marins, mais aussi des récits populaires et des contes de fées. Telles étaient les histoires que la mère de David avait adorées durant son enfance et que David lui avait lues tandis que la maladie étendait peu à peu son emprise sur elle, réduisant sa voix à un murmure et sa respiration à un crissement de papier de verre sur du bois pourri jusqu'à ce que l'effort soit trop insurmontable et qu'elle cesse tout à fait de respirer. Après sa mort, David s'évertua à éviter ces vieilles histoires car elles étaient trop intimement liées à sa mère pour qu'il prenne plaisir à les lire. Mais elles ne se laissèrent pas si facilement rejeter ; elles se mirent à appeler David. Elles semblaient reconnaître quelque chose en lui – du moins est-ce l'impression qu'il avait –, quelque chose d'étrange et de prometteur. Il commença à les entendre parler ; d'abord tout doucement, puis de plus en plus fort. Elles exerçaient sur lui une fascination irrésistible.

Ces histoires étaient très anciennes, aussi anciennes que les hommes, et c'est à leur richesse qu'elles devaient d'avoir traversé le temps. C'étaient des contes dont l'écho se prolongeait dans l'esprit bien après que les livres avaient été refermés. Ils offraient à la fois une échappatoire au réel et une version alternative du réel. Ces récits étaient si vieux et si étranges qu'ils avaient fini par accéder à une existence indépendante des pages qu'ils occupaient. L'univers des histoires anciennes existait parallèlement au nôtre, avait un jour expliqué la mère de David, mais parfois la frontière était si mince et fragile que les deux univers finissaient par se confondre...

C'est alors que les ennuis commencèrent.

C'est alors que les problèmes survinrent.

C'est alors que l'Homme Biscornu apparut à David.

II

OÙ IL EST QUESTION DE ROSE, DU DR MOBERLEY ET DE L'IMPORTANCE DES DÉTAILS

Peu après la mort de sa mère, David se souvint d'avoir éprouvé un sentiment bizarre, proche du soulagement. Il n'y avait pas d'autre mot pour le décrire, et David en ressentait une certaine culpabilité. Sa mère était partie et ne reviendrait jamais. Peu importe ce qu'avait pu dire le prêtre dans son sermon, qu'elle se trouvait désormais dans un monde meilleur où elle était enfin heureuse, libérée du fardeau de la souffrance. Ça n'avait pas réconforté David qu'il lui explique que sa mère serait toujours avec lui, même s'il ne la voyait pas. Une mère invisible ne l'accompagnerait pas dans une longue promenade par un soir d'été, ne nommerait pas pour lui les arbres et les fleurs grâce à sa connaissance apparemment infinie de la Nature ; une mère invisible ne l'aiderait pas à faire ses devoirs, ne se pencherait pas sur son épaule, enveloppant David de son parfum familial, pour corriger une faute d'orthographe ou réfléchir à la signification d'un poème compliqué ; une mère invisible ne passerait pas de froids après-midi d'automne à lire avec lui devant le feu de cheminée du salon, dans l'odeur de la fumée et des beignets, tandis que la pluie tambourinait sur les fenêtres et le toit.

Mais David se souvint aussi que, dans les derniers mois de la vie de sa mère, rien de tout cela n'avait plus été possible.

Les médicaments prescrits par les docteurs l'assommaient et la rendaient malade. Elle ne pouvait plus se concentrer, même pour accomplir des tâches élémentaires, et elle était incapable de partir pour de longues promenades. Parfois, surtout vers la fin, David n'était même pas sûr qu'elle le reconnaissait. Elle commençait à dégager une drôle d'odeur – pas une mauvaise odeur, non, mais elle sentait les vieux vêtements qui n'ont plus été portés depuis très longtemps. La nuit, elle hurlait de douleur et le père de David la soutenait et essayait de la réconforter. Quand la douleur était trop insupportable, le docteur venait à la maison. Enfin, son état s'aggrava tellement qu'une ambulance vint la chercher et l'emmena dans un hôpital qui n'était pas vraiment un hôpital car les personnes qui s'y trouvaient ne semblaient jamais vraiment guérir et ne rentraient jamais chez elles. Elles se contentaient d'être chaque jour de plus en plus calmes, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un grand silence et des lits désertés.

L'hôpital-pas-vraiment-hôpital était très éloigné de la maison mais le père de David s'y rendait un jour sur deux après être rentré du travail et avoir dîné avec David. David l'accompagnait au moins deux fois par semaine, même si l'aller-retour dans la vieille Ford 8 lui laissait très peu de temps libre une fois qu'il avait terminé ses devoirs et fini de dîner. Son père aussi était très fatigué et David se demandait où il trouvait l'énergie pour se lever tous les matins, lui préparer son breakfast, l'accompagner à l'école avant de partir travailler, puis pour rentrer le soir, préparer le thé, aider David à faire ses devoirs, aller voir sa mère à l'hôpital, rentrer de nouveau à la maison, aller embrasser David dans son lit et enfin lire le

journal pendant une heure avant de monter lui-même se coucher.

Une nuit, David s'était réveillé la gorge sèche. Il était descendu pour boire un verre d'eau dans la cuisine mais, en passant par le salon, il avait entendu un ronflement. C'était son père, endormi dans un fauteuil, les pages du journal éparpillées à ses pieds et la tête penchée en arrière dépassant du dossier.

Il était trois heures du matin. David s'était demandé quoi faire et avait fini par réveiller son père car il s'était rappelé combien lui-même avait eu mal au cou pendant plusieurs jours après s'être assoupi lors d'un long trajet en train. Son père avait paru quelque peu surpris et très légèrement agacé d'être tiré de son sommeil mais, après s'être extirpé de son fauteuil, il était monté dans sa chambre. Était-ce la première fois qu'il s'endormait ainsi, tout habillé et pas du tout dans son lit ? David n'en savait rien.

Ainsi, quand la mère de David mourut, cela signifiait certes la fin de ses souffrances mais aussi la fin des longs trajets vers le grand bâtiment jaune où les gens disparaissaient peu à peu, la fin des nuits passées dans un fauteuil, la fin des dîners précipités. Tout cela fut remplacé par ce genre de silence qui survient lorsqu'on retire une vieille horloge qui doit être réparée ; après quelques jours, on s'aperçoit de son absence car son tic-tac doux et rassurant n'est plus et il nous manque terriblement.

Après seulement quelques jours, le sentiment de soulagement laissa la place à la culpabilité car David se réjouissait de ne plus avoir à faire tout ce à quoi les avait obligés la maladie de sa mère. Et, les mois suivants, la culpabilité ne s'effaça pas. Elle ne fit qu'empirer, et David se prit à souhaiter que sa mère soit encore à l'hôpital. Si elle s'y était encore trouvée, il lui aurait rendu visite tous les jours, même si cela le contraignait à se lever plus tôt le matin pour terminer ses devoirs, car désormais l'idée de vivre sans elle lui était intolérable.

L'école commença à être plus difficile pour lui. Il s'éloigna de ses amis bien avant que l'été et ses vents tièdes ne les dispersent comme des graines de pissenlit. Une rumeur disait qu'à la rentrée de septembre tous les garçons seraient évacués de Londres et envoyés à la campagne, mais le père de David lui avait promis qu'il ne l'enverrait nulle part. Après tout, avait-il dit, ils n'étaient plus que tous les deux dorénavant et ils devaient se serrer les coudes.

Son père avait engagé une dame, Mme Howard, pour faire le ménage dans la maison, un peu de repassage et cuisiner de temps en temps. Elle était généralement là quand David rentrait de l'école mais, trop occupée, n'avait pas le temps de lui parler. Non content de s'entraîner au sein de l'ARP ^[1], elle devait aussi s'occuper de son mari et de ses enfants et ne pouvait donc pas prendre le temps de bavarder avec David et de lui demander comment sa journée s'était passée.

Mme Howard partait juste après 16 heures et le père de David ne rentrait pas de son travail à l'université avant 18 heures, parfois plus tard encore. David se retrouvait donc coincé dans une maison déserte pendant deux heures avec, pour seule compagnie, la TSF et les livres. Il lui arrivait d'entrer dans ce qui avait été la chambre de ses parents. Les vêtements de sa mère étaient toujours rangés dans un des placards. Les robes et les jupes pendues aux cintres étaient si bien alignées qu'en plissant les yeux assez fort David aurait presque pu y voir des formes humaines. Il passait la main entre les habits et les faisait osciller en se rappelant qu'ils ondulaient exactement de la même façon quand sa mère les portait. Puis il s'étendait sur le côté gauche du lit, le côté de sa mère, et posait la tête sur l'oreiller à l'endroit exact où la tête de sa mère avait laissé une petite tache sombre sur la taie.

Vivre dans ce nouveau monde était décidément trop douloureux. Il avait fait des efforts surhumains. Il n'avait pas dérogé à ses rituels. Il avait continué de compter méticuleusement. Il avait respecté toutes les règles mais la vie avait triché. Ce monde ne ressemblait en rien au monde de ses histoires. Dans le monde des histoires, le bien était toujours récompensé et le mal puni. Tant qu'on restait dans le droit chemin, tant qu'on ne s'en écartait pas pour aller explorer la forêt, alors on ne risquait rien. Si quelqu'un était malade, comme le vieux roi du conte, ses fils partaient à la recherche de l'Eau de Vie et, si un seul d'entre eux se révélait assez courageux et assez sincère, le roi était guéri. David avait été courageux. Et sa mère plus encore. Mais au bout du compte, le courage n'avait pas suffi. Le monde dans lequel vivait David n'en tenait pas compte. Plus David y réfléchissait, moins il avait envie de faire partie de ce monde-là.

Il n'en reprit pas moins ses rituels – il se montrait juste un peu moins pointilleux qu'auparavant. Il se contentait de toucher deux fois les poignées de porte et les robinets, de la main gauche puis de la main droite, pour respecter les chiffres pairs. Il faisait toujours attention à poser d'abord le pied gauche en se levant le matin, ou dans les escaliers de la maison, mais ça n'était plus vraiment difficile. Il ne savait pas ce qui pouvait se passer à présent s'il décidait de ne plus vraiment suivre les règles qu'il avait lui-même fixées. Peut-être cela pouvait-il avoir une influence sur son père ? En accomplissant ses rituels, peut-être David avait-il sauvé la vie de son père à défaut de sauver celle de sa mère ? Maintenant qu'ils n'étaient plus que tous les deux, mieux valait ne pas prendre de risques.

C'est à cette période que Rose entra dans sa vie et que les crises commencèrent.

—

La première se déroula à Trafalgar Square, un dimanche après-midi où David et son père étaient partis nourrir les pigeons après avoir déjeuné au Popular Café de Piccadilly. Son père lui avait expliqué que cet établissement allait bientôt devoir fermer et cette nouvelle avait attristé David, qui trouvait l'endroit superbe.

Sa mère était morte depuis cinq mois, trois semaines et quatre jours. Ce dimanche-là, une femme les avait rejoints au Popular Café au moment du repas. Le père de David la lui avait présentée : elle s'appelait Rose, elle était très mince avec de longs cheveux noirs et des lèvres d'un rouge brillant. Ses vêtements paraissaient coûteux, de l'or et des diamants scintillaient à ses oreilles et à son décolleté. Bien qu'elle eût, à l'en croire, un appétit d'oiseau, elle termina presque tout son poulet cet après-midi-là et prit même du pudding en dessert. Son visage n'était pas inconnu à David. Peu à peu, il se rappela qu'elle était la directrice de l'hôpital-pas-vraiment-hôpital où sa mère était morte. Son père lui expliqua que Rose avait vraiment bien pris soin de sa mère. Pas assez, pensa David, pour l'empêcher de mourir.

Rose lui posa des questions sur l'école, sur ses amis, sur ce qu'il aimait faire le soir, mais David était incapable de formuler la moindre réponse. Il n'aimait pas la façon dont elle regardait son père ou l'appelait par son prénom. Il n'aimait pas la façon dont elle lui touchait la main chaque fois qu'il disait quelque chose de drôle ou d'intelligent. Il n'aimait pas le simple fait que son père essaye d'être drôle ou intelligent devant elle. Ce n'était pas normal.

Ils sortirent du restaurant. Rose s'accrocha au bras du père de David. David marchait quelques mètres devant eux, ce qui ne semblait pas les déranger. Il n'était pas sûr de bien comprendre ce qui se passait, du moins c'est ce qu'il se disait. Il se contenta d'accepter le

sachet de graines que lui donna son père quand ils arrivèrent à Trafalgar Square. Bientôt, tous les pigeons convergèrent vers lui. Ils se précipitaient en dodelinant, dociles, vers cette nouvelle source de nourriture, les plumes souillées par les fientes et la crasse de la ville, le regard vide et stupide. Le père de David et Rose restaient à distance et se parlaient à voix basse. Dès qu'ils crurent que David ne les voyait plus, ils échangèrent un rapide baiser. Mais David les avait vus.

C'est à ce moment que la crise se déclencha. L'instant d'avant, David tendait le bras sur lequel il avait disposé une mince traînée de graines et deux gros pigeons venaient se poser sur sa manche pour les becqueter ; l'instant d'après, il était étendu par terre, la tête posée sur le manteau de son père, des badauds intrigués – ainsi qu'un pigeon de passage – penchés sur lui pendant que, derrière eux, de gros nuages filaient dans le ciel, semblables à des phylactères. Son père lui expliqua qu'il s'était évanoui et David supposa qu'il disait la vérité, mais à présent il entendait des voix et des murmures résonner dans sa tête alors qu'il ne les avait jamais entendus auparavant. En outre, il se souvenait vaguement d'une forêt où retentissaient des hurlements de loups. Il entendit Rose demander si elle pouvait faire quoi que ce soit pour se rendre utile et son père répondre que tout allait bien, qu'il allait ramener David à la maison et le mettre au lit. Il appela un taxi pour qu'il les conduise jusqu'à leur voiture. Avant de partir, il promit à Rose de l'appeler plus tard.

Ce soir-là, alors que David se trouvait dans sa chambre, les bruits des livres se mêlèrent aux murmures dans sa tête. David dut planquer son oreiller sur son visage pour étouffer leurs bavardages tandis que les histoires les plus anciennes sortaient de leur sommeil immémorial et partaient à la recherche d'endroits où s'enraciner.

— 1

Le cabinet du Dr Moberley se trouvait dans une petite maison mitoyenne située dans une rue bordée d'arbres du centre de Londres. C'était un lieu extrêmement calme. Les sols étaient couverts de tapis précieux et les murs décorés de tableaux représentant des navires en haute mer. Assise derrière son bureau dans la salle d'attente, une vieille secrétaire aux cheveux très blancs remuait des papiers, tapait à la machine et répondait au téléphone. David était installé sur un profond canapé, à côté de son père. Une horloge ancestrale égrenait le temps dans un coin. David et son père ne se parlaient pas. En partie parce que, dans le silence de la pièce, ce qu'ils auraient pu se dire aurait été entendu par la secrétaire mais aussi parce que David sentait son père en colère contre lui.

Depuis Trafalgar Square, il y avait eu deux autres crises, chacune plus longue que la précédente, chacune imprégnant l'esprit de David d'images de plus en plus insolites : un château aux murailles décorées d'étendards claquant au vent, une forêt remplie d'arbres dont les troncs saignaient, rougissant leur écorce ; la silhouette entraperçue d'un personnage voûté et tordu qui se déplaçait, à l'affût, à travers les ombres de ce monde fantastique. Le père de David avait décidé d'emmener son fils chez le docteur de la famille. Mais le Dr Benson n'avait pas réussi à trouver ce qui n'allait pas chez David, et l'avait à son tour envoyé consulter un spécialiste dans un grand hôpital. Après avoir braqué des lumières dans les yeux de David et examiné son crâne, ce spécialiste l'avait longuement interrogé, puis avait longuement interrogé son père. Certaines questions concernaient la mère de David et sa mort. Le spécialiste avait ensuite demandé à David d'aller attendre dans le couloir pendant qu'ils

continuaient de discuter. Lorsque son père était sorti du bureau, il paraissait en colère. C'est ainsi que David avait atterri dans le cabinet du Dr Moberley.

Le Dr Moberley était psychiatre.

Une sonnerie retentit à côté du bureau de la secrétaire, qui fit signe à David et à son père.

— Il peut entrer, maintenant.

— Allez, vas-y, dit le père de David.

— Tu ne viens pas avec moi ?

Son père secoua la tête et David comprit qu'il avait déjà parlé avec le Dr Moberley, sans doute au téléphone.

— Il veut te voir seul. Ne t'inquiète pas. Je serai toujours là quand tu auras fini.

David suivit la secrétaire dans une autre pièce. Elle était plus grande et plus solennelle que la salle d'attente. Le mobilier consistait en fauteuils, sofas et bibliothèques qui garnissaient tous les murs. Les livres qu'elles contenaient étaient très différents de ceux qu'aimait David. Quand il entra dans le bureau, il entendit les livres se parler. Il ne comprenait pas la majeure partie de ce qu'ils disaient mais ils parlaient t-r-è-s l-e-n-t-e-m-e-n-t, comme si ce qu'ils avaient à dire était très important ou s'ils s'adressaient à une personne totalement stupide. Certains livres semblaient débattre avec d'autres sur un ton très emphatique, à la façon de ces experts que David entendait parfois, sur la TSF, discuter avec d'autres experts qu'ils tentaient d'impressionner par leur intelligence.

Ces livres mettaient David très mal à l'aise.

Un petit homme aux cheveux gris et à la barbe grise était installé derrière une table ancienne qui paraissait trop grande pour lui. Il portait des lunettes à monture rectangulaire retenues à son cou par une chaînette dorée. Il arborait un nœud papillon rouge et noir trop serré et un costume sombre trop large.

— Bienvenue, dit-il. Je suis le docteur Moberley. Et toi, tu dois être David.

David hocha la tête. Le Dr Moberley lui demanda de s'asseoir puis feuilleta les pages d'un carnet qu'il lut en triturant sa barbe. Quand il eut terminé, il leva les yeux vers David et lui demanda comment il allait. David lui répondit qu'il allait bien. Le Dr Moberley lui demanda s'il en était sûr. David lui répondit qu'il en était plutôt sûr. Le Dr Moberley lui expliqua que son papa se faisait du souci pour lui. Il demanda à David si sa maman lui manquait. David ne répondit pas. Le Dr Moberley annonça à David qu'il était inquiet pour lui à cause de ses crises et qu'ils allaient essayer de découvrir ensemble ce qu'elles cachaient.

Le Dr Moberley donna à David une boîte de crayons et lui demanda de dessiner une maison. David prit le crayon à papier et dessina, en s'appliquant, la façade et la cheminée, puis il ajouta des fenêtres et une porte avant de couvrir le toit de petites tuiles arrondies. Il était concentré sur le dessin des tuiles quand le Dr Moberley lui dit que cela suffisait. Le Dr Moberley regarda le dessin, puis regarda David. Il demanda à David s'il n'avait pas pensé à utiliser les crayons de couleur. David lui expliqua que le dessin n'était pas terminé et qu'une fois toutes les tuiles dessinées, il avait l'intention de les colorier en rouge. Le Dr Moberley demanda à David en p-a-r-l-a-n-t t-r-è-s l-e-n-t-e-m-e-n-t, comme certains de ses livres, pourquoi les tuiles étaient si importantes pour lui.

David se demanda si le Dr Moberley était un vrai docteur. Les docteurs sont censés être très intelligents. Et le Dr Moberley ne semblait pas extrêmement intelligent. T-r-è-s l-e-n-t-e-m-e-n-t, David lui expliqua que, sans tuiles sur le toit, la pluie risquait de tomber dans la maison. À leur façon, les tuiles étaient aussi importantes que les murs. Le Dr Moberley

demanda à David s'il avait peur que la pluie tombe dans la maison. David lui répondit qu'il n'aimait pas être mouillé. Dehors, ce n'était pas si grave, surtout si on portait des vêtements adaptés, mais la plupart des gens ne s'habillent pas pour se protéger de la pluie quand ils sont chez eux.

Le Dr Moberley parut un peu désorienté.

Ensuite, il demanda à David de dessiner un arbre. À nouveau, David prit le crayon, dessina minutieusement les branches puis entreprit d'ajouter de petites feuilles à chacune d'elles. Il venait à peine de finir la troisième branche quand le Dr Moberley lui dit d'arrêter. Cette fois, le docteur affichait cette expression que David avait déjà remarquée chez son père lorsqu'il réussissait à terminer les mots croisés du journal du dimanche. À moins de se lever et de crier « Eurêka ! » en dressant l'index, comme faisaient les savants fous dans les dessins animés, le Dr Moberley n'aurait pas pu paraître plus satisfait.

Il posa à David beaucoup de questions sur sa maison, sa maman et son papa. Il l'interrogea à nouveau sur ses évanouissements. Est-ce qu'il s'en souvenait ? Comment se sentait-il juste avant qu'ils n'arrivent ? Avait-il remarqué une odeur particulière avant de perdre conscience ? Sa tête lui faisait-elle mal après ? Sa tête lui faisait-elle mal avant ? Sa tête lui faisait-elle mal maintenant ?

Mais le docteur ne lui posa pas la question que David considérait comme la plus importante de toutes, parce qu'il avait décidé de croire que ces crises provoquaient chez David une perte de conscience complète et qu'il était par conséquent incapable d'en garder le moindre souvenir. Or, ça n'était pas le cas. David faillit parler au Dr Moberley des paysages bizarres qu'il voyait durant les crises, mais le docteur venait encore de lui poser une question sur sa mère et David n'avait pas envie, plus envie de parler de sa mère, et surtout pas à un inconnu. Le Dr Moberley l'interrogea ensuite sur Rose, lui demanda ce qu'il pensait d'elle. David ne savait pas comment répondre à ces questions. Il n'aimait pas Rose, et il n'aimait pas que son père soit avec elle, mais il ne voulait pas l'avouer au Dr Moberley au cas où il irait tout répéter à son père.

À la fin de la séance, David pleurait et il ne savait même pas pourquoi. À vrai dire, il pleurait si fort que son nez commença à saigner, et la vue du sang l'effraya. Il cria, il hurla. Il tomba par terre et, tandis qu'il était pris de tremblement, une lumière blanche se mit à clignoter dans sa tête. Il martela le tapis de coups de poing et entendit les livres lui adresser un « tss... tss » réprobateur. Le Dr Moberley appela à l'aide, le père de David fit irruption dans le bureau, puis tout devint noir pendant apparemment quelques secondes – mais, en réalité, bien plus longtemps.

Et David entendit une voix de femme dans la pénombre, et il crut reconnaître la voix de sa mère. Une silhouette approcha, mais ce n'était pas une femme. C'était un homme, un homme biscornu avec un long visage émergeant enfin des ombres de son monde.

Et il souriait.

III

OÙ IL EST QUESTION DE LA NOUVELLE MAISON, DU NOUVEL ENFANT ET DU NOUVEAU ROI

Voici comment les choses se passèrent.

Rose tomba enceinte. Le père de David lui annonça la nouvelle pendant qu'ils mangeaient des frites devant la Tamise, observant le manège des bateaux dans les effluves mêlés des algues et du gazole. On était en novembre 1939. Il y avait plus de policiers dans les rues que jamais auparavant, et on croisait partout des hommes en uniforme. Les vitrines et les fenêtres disparaissaient derrière des piles de sacs de sable, de gros rouleaux de barbelés semblaient prêts à se détendre comme des ressorts vicieux. Les toits arrondis des abris Anderson^[2] fleurissaient dans les jardins et des tranchées avaient été creusées dans les parcs. Le moindre espace disponible était aussitôt couvert d'affiches : règles d'utilisation de la lumière, proclamations du roi, toutes les instructions habituelles dans un pays en guerre.

La plupart des enfants que David connaissait avaient déjà quitté la ville, ils s'amassaient dans les gares, une petite étiquette de valise attachée au col de leur manteau, prêts à partir vers des fermes ou des villes aux noms inconnus. En leur absence, Londres paraissait plus vide encore et la vie de ceux qui restaient semblait se réduire à une attente de plus en plus angoissée. Bientôt les bombardiers arriveraient. Pour rendre leur mission plus difficile, la ville sombrait chaque soir dans l'obscurité. Le black-out plongeait Londres dans une nuit si profonde qu'il était possible de discerner les cratères de la lune et les innombrables étoiles dans le ciel.

En marchant vers le fleuve, David et son père remarquèrent plusieurs ballons en train d'être gonflés dans Hyde Park. Quand ils seraient complètement gonflés, ils flotteraient dans le ciel, ancrés au sol par d'épais câbles en acier. Ces câbles devaient faire barrage et empêcher les bombardiers allemands de voler trop bas, les obligeant à larguer leur cargaison à plus haute altitude et réduisant leurs chances de toucher les bonnes cibles.

Les ballons avaient la forme d'énormes bombes. Le père de David dit qu'il trouvait cela ironique, et David lui demanda ce que ce mot signifiait. Son père lui expliqua qu'il était amusant de penser que des ballons destinés à protéger la ville des bombes et des bombardiers ressemblent justement à des bombes. David hocha la tête. Curieux, en effet, pensa-t-il. Il pensa aussi aux hommes dans les bombardiers allemands, au pilote tentant d'éviter les tirs des batteries de DCA, à son camarade accroupi devant le viseur pendant que la ville défilait sous lui. David se demanda s'il pensait parfois aux gens dans les maisons et dans les usines avant de lâcher les bombes. Vue d'aussi haut, Londres devait ressembler à une maquette avec des maisons en carton et des arbres miniatures dans des rues minuscules. Peut-être la seule façon que l'homme dans le bombardier avait trouvée pour larguer les bombes était-elle de se convaincre que rien de tout cela n'était réel, que personne ne brûlerait

ni ne mourrait dans les explosions ?

David essaya de s'imaginer dans un bombardier – un avion anglais, disons un Wellington ou un Whitley – survolant une ville allemande, prêt à lâcher ses bombes. Se sentirait-il capable d'appuyer sur le bouton ? Après tout, c'était la guerre. Les Allemands étaient les méchants. Tout le monde le savait. C'est eux qui avaient commencé. C'était comme une bagarre dans la cour de récré : celui qui l'a déclenchée en est responsable, et il ne doit pas s'étonner de ce qui lui arrive après... David se dit qu'il larguerait probablement les bombes mais qu'il essaierait de ne pas penser au risque de toucher des gens. Il penserait uniquement aux usines et aux chantiers navals, de simples formes dans la nuit, et se dirait que les ouvriers sont chez eux, en sécurité, dans leur lit, pendant que les bombes explosent et détruisent leur lieu de travail.

Une autre pensée le traversa soudain.

— Papa ? Si les Allemands ne peuvent pas viser avec précision à cause des ballons, alors leurs bombes risquent de tomber n'importe où, n'est-ce pas ? Je veux dire... ils essayeront de viser les usines mais, comme ce sera impossible, ils lâcheront leurs bombes en espérant que cela suffira. Les ballons ne vont pas les obliger à rentrer chez eux et à revenir une autre fois...

Le père de David resta silencieux pendant quelques instants.

— Je crois qu'ils s'en moquent. Ce qu'ils veulent, c'est que les gens perdent toute volonté et tout espoir. Si leurs bombes détruisent au passage des chantiers navals ou aéronautiques, c'est encore mieux. C'est souvent comme ça que les brutes se comportent. Ils font tout pour t'affaiblir avant de te donner le coup de grâce.

Il soupira.

— Il faut qu'on parle, David. J'ai quelque chose d'important à te dire.

Ils rentraient juste d'une nouvelle séance chez le Dr Moberley, au cours de laquelle le docteur avait encore demandé à David si sa mère lui manquait. Bien sûr qu'elle lui manquait. Quelle question idiote ! Elle lui manquait, et ça le rendait triste. Il n'avait pas besoin d'un docteur pour le savoir. De toute façon, la plupart du temps, il avait du mal à comprendre ce que lui racontait le Dr Moberley car il employait des mots que David ne connaissait pas, mais surtout parce que sa voix était à présent presque entièrement étouffée par le ronronnement des livres dans les bibliothèques.

Les bruits émis par les livres devenaient de plus en plus clairs pour David. À l'évidence, le Dr Moberley ne les entendait pas sinon il n'aurait pas pu travailler dans ce bureau sans devenir complètement fou. Lorsque ce dernier posait une question que tous les livres approuvaient, ils la saluaient d'un « Hummm » à l'unisson, comme un chœur d'hommes répétant la même note. En revanche, si le docteur faisait une remarque qu'ils réprouvaient, ils étaient sans pitié.

— Espèce de rigolo !

— Charlatan !

— Balivernes !

— Quel imbécile...

Un jour, un livre dont la couverture portait, gravé en lettres d'or, le nom de JUNG, entra dans une colère telle qu'il tomba de son étagère et atterrit sur le tapis, tout fulminant. Le docteur eut l'air très surpris. David eut envie de lui répéter ce que le livre venait de dire, mais révéler au Dr Moberley qu'il entendait les livres parler n'était sans doute pas une très bonne idée. David avait déjà eu vent de gens qui avaient été « mis à l'écart » parce que « quelque chose ne tournait pas rond dans leur caboche ». Il ne voulait pas qu'on le mette à l'écart. Et

puis, il n'entendait pas non plus les livres parler *tout le temps*. Seulement quand il était contrarié ou en colère. Aussi s'efforçait-il de rester calme, de penser aussi souvent que possible à des choses agréables mais ce n'était pas toujours facile, surtout face au Dr Moberley ou à Rose.

À présent, il était assis au bord du fleuve et tout son univers allait à nouveau être bouleversé.

— Tu vas avoir un petit frère ou une petite sœur, lui annonça son père. Rose attend un bébé.

David cessa d'avaler ses frites. Elles avaient un drôle de goût. Il sentit une pression douloureuse s'accumuler dans son crâne et, pendant un instant, il crut qu'il allait tomber du banc et avoir une nouvelle crise – mais, sans savoir comment, il parvint à rester bien droit.

— Rose et toi, vous allez vous marier ?

— Je l'espère.

David avait entendu Rose et son père parler de mariage la semaine précédente. Rose était venue voir son père un soir, à l'heure où David était censé dormir dans son lit. Mais il était assis sur les marches de l'escalier et il les écoutait parler. Cela lui était déjà arrivé, même s'il retournait toujours dans sa chambre quand la discussion était interrompue par le bruit d'un baiser ou le rire grave et guttural de Rose. La dernière fois que David les avait épiés, Rose avait parlé des « gens » et de ce que « les gens » disaient. C'est alors que le sujet du mariage avait été abordé, mais David n'en avait pas entendu davantage car son père était allé mettre de l'eau à bouillir dans la cuisine et David avait craint d'être surpris dans l'escalier. Il pensait que son père se doutait de quelque chose car il était monté le voir dans sa chambre peu de temps après. David avait fermé les yeux et fait semblant de dormir. Cela avait apparemment suffi à rassurer son père. Ensuite, David s'était senti trop nerveux pour oser retourner dans l'escalier.

— Je veux juste que tu saches quelque chose, David, reprit son père. Je t'aime et cela ne changera jamais, quelle que soit la personne qui partage notre vie. J'aimais aussi ta maman et je l'aimerai toujours, mais Rose m'a énormément aidé ces derniers mois. C'est quelqu'un de très gentil, David. Elle t'apprécie beaucoup, tu sais. Essaie de lui donner sa chance, d'accord ?

David ne répondit rien. Il avala péniblement sa salive. Il avait toujours voulu un frère ou une sœur, mais pas de cette façon. Il voulait que ce soit avec son père et sa mère. D'une autre façon, ça n'était pas normal. Le bébé qui allait naître ne serait jamais son vrai frère ou sa vraie sœur. Il viendrait de Rose. Ça ne serait pas pareil.

Son père passa un bras autour de l'épaule de David.

— Eh bien, tu ne dis rien ?

— Je voudrais rentrer à la maison, dit David.

Son père laissa le bras sur son épaule pendant une ou deux secondes, puis le retira. Il parut légèrement s'affaïsser, comme s'il venait de se dégonfler.

— Bien, répondit-il d'une voix triste. Dans ce cas, rentrons.

—

Six mois plus tard, Rose accoucha d'un petit garçon et David dut quitter la maison dans laquelle il avait grandi pour venir vivre chez la jeune femme avec son père et son demi-frère, Georgie. Rose habitait une vaste et vieille demeure au cœur d'une forêt au nord-ouest de

Londres. Haute de trois étages et entourée de grands jardins, elle appartenait à sa famille depuis plusieurs générations et était au moins trois fois plus grande que leur propre maison, avait annoncé le père de David. Au début, David n'avait pas voulu déménager mais son père lui avait calmement expliqué les raisons de cette décision. La maison de Rose était plus près de son nouveau lieu de travail, or il allait devoir y passer de plus en plus de temps à cause de la guerre. En s'installant chez Rose, il pourrait quand même voir David plus souvent, et peut-être rentrer certains jours pour déjeuner avec lui. Il lui expliqua aussi que vivre en ville risquait de devenir très dangereux et qu'à la campagne ils seraient un peu plus en sécurité. Les avions allemands n'allaient pas tarder à arriver et, si le père de David ne doutait pas un seul instant de la défaite d'Hitler, la situation allait encore empirer avant de s'améliorer.

David ne savait pas trop en quoi consistait désormais le travail de son père. Il savait que son père était très bon en mathématiques, au point de les enseigner dans une université. Mais, depuis peu, il avait quitté l'université et travaillait pour le gouvernement dans une vieille ferme, loin de la ville. Il y avait une caserne juste à côté, des soldats patrouillaient dans le secteur et d'autres gardaient le portail menant à la ferme. D'habitude, quand David interrogeait son père sur son travail, il répondait qu'il vérifiait beaucoup de chiffres pour le gouvernement. Mais, le jour où ils déménagèrent pour s'installer chez Rose, son père eut le sentiment que David méritait d'autres précisions.

— Je sais que tu aimes les histoires dans les livres, lui dit son père pendant qu'ils suivaient le camion des déménageurs hors de la ville. J'imagine que tu t'es déjà demandé pourquoi je ne les aimais pas autant que toi. Eh bien, d'une certaine façon j'aime les histoires, et cela fait même partie de mon travail. Tu as remarqué comme parfois une histoire semble parler de quelque chose alors qu'en fait elle parle de tout autre chose ? Elle a une signification cachée et cette signification doit être déchiffrée...

— Comme les histoires dans la Bible, répondit David.

Tous les dimanches, le prêtre expliquait le passage de la Bible qu'il venait de lire à ses ouailles. David n'écoutait pas toujours car le prêtre était vraiment rasoir, mais il était souvent surpris par l'interprétation de ces histoires plutôt transparentes. On aurait dit que le prêtre prenait un malin plaisir à les compliquer, sans doute pour pouvoir garder la parole plus longtemps. David se fichait bien de l'Église. Il en voulait toujours à Dieu de ce qui était arrivé à sa mère et d'avoir fait entrer dans sa vie Rose et Georgie.

— Certaines histoires ont une signification qui ne doit pas être comprise de tout le monde, poursuivit le père de David. Elles ne sont destinées qu'à un petit groupe de gens, donc leur signification est soigneusement cachée. Elle peut être cachée par des mots, des chiffres, ou une combinaison des deux, mais le but recherché est le même : empêcher quelqu'un qui lirait cette histoire de l'interpréter. Si on n'a pas le code, elle est incompréhensible. Eh bien, les Allemands utilisent des codes dans les messages qu'ils envoient. Et nous aussi. Certains sont très compliqués, d'autres semblent très simples, bien que ce soit souvent eux les plus compliqués. Quelqu'un doit essayer de les décrypter. C'est mon travail. J'essaie de trouver la signification cachée des histoires écrites par des gens qui ne veulent pas que je les comprenne.

Il se tourna vers David et posa une main sur son épaule.

— Je te fais confiance. Tu ne dois dire à personne d'autre ce que je fais.

Il posa l'index sur ses lèvres.

— C'est top secret, soldat !

David imita son geste.

— Top secret, répéta-t-il.

La chambre de David était située tout en haut de la maison, dans une petite pièce basse de plafond que Rose lui avait attribuée car elle était remplie d'étagères et de livres. Les livres de David ne tardèrent pas à se retrouver à côté d'autres livres plus anciens ou plus insolites. David dut d'abord leur faire de la place puis décida de les classer selon leur taille et leur couleur. Le résultat était bien plus agréable à l'œil. Ses propres livres étant mélangés à ceux qui se trouvaient déjà sur les étagères, un recueil de contes pouvait être encadré par un essai sur l'histoire du communisme et une étude sur les dernières batailles de la Première Guerre mondiale. David tenta de commencer le petit livre sur le communisme, notamment parce qu'il ne savait rien du communisme (sinon que son père semblait considérer cela comme quelque chose de très mauvais). Il parvint à en lire trois pages avant de perdre tout intérêt, la « possession des moyens de production par les ouvriers » et « l'instinct prédateur des capitalistes » n'ayant réussi qu'à lui arracher des bâillements. L'histoire de la Première Guerre mondiale était un peu plus prenante, notamment grâce aux nombreuses illustrations de vieux tanks découpées dans des magazines et glissées entre les pages. Il y avait aussi un fastidieux manuel de vocabulaire français et un livre sur l'Empire romain dont plusieurs planches très intéressantes montraient avec un plaisir manifeste les cruautés exercées par les Romains sur d'autres peuples et les cruautés exercées en retour par ces autres peuples sur les Romains.

Le recueil de récits de la mythologie grecque appartenant à David ayant la même taille et la même couleur qu'un recueil de poèmes voisin, David prenait parfois les poèmes au lieu des récits mythologiques. Certains n'étaient pas trop mauvais, quand on faisait l'effort de s'y intéresser. L'un parlait d'une sorte de chevalier – sauf que le poète préférait l'appeler « Childe » – parti à la recherche d'une tour sombre et du secret qu'elle recélait. La fin du poème ne semblait pas très cohérente. Le chevalier trouvait enfin la tour et... eh bien, c'était tout. David aurait aimé savoir ce que contenait la tour, ce qui allait arriver au chevalier maintenant qu'il l'avait découverte, mais de toute évidence le poète considérait que ce n'était pas important. David en vint à s'interroger sur les gens qui écrivent des poèmes. N'importe qui se serait rendu compte que le poème ne devenait intéressant qu'à partir du moment où le chevalier atteignait la tour, or c'était le moment qu'avait choisi le poète pour s'arrêter et écrire tout autre chose. Peut-être avait-il eu l'intention d'y revenir plus tard, mais cela lui était sorti de la tête ? Peut-être n'avait-il pas réussi à inventer un monstre de la tour suffisamment impressionnant ?

David se représentait le poète, entouré de morceaux de papiers où il avait écrit, puis rayé, toutes sortes d'idées de créatures :

Loup-garou

Dragon

~~Très gros dragon~~

Sorcière

~~Très grosse sorcière~~

Petite sorcière

David essaya à son tour de donner forme au monstre caché au cœur du poème, mais il s'aperçut qu'il n'y arrivait pas. C'était plus difficile qu'il l'avait cru car rien ne semblait vraiment convenir. Tout juste parvint-il à entrevoir un être informe tapi dans les recoins tissés de toiles d'araignée de son imagination, là où toutes les choses dont il avait peur se

lovaient et grouillaient les unes sur les autres dans l'obscurité.

David prit conscience d'un changement dans sa chambre dès qu'il commença à remplir les espaces vides sur les étagères. Les nouveaux livres paraissaient mal à l'aise à côté des anciens et le faisaient savoir à David. L'apparence ainsi que la voix grondante et poussiéreuse de leurs voisins les intimidaient. Les livres anciens étaient reliés en cuir, et certains d'entre eux renfermaient un savoir oublié depuis bien longtemps ou que les avancées de la science et les nouvelles découvertes avaient rendu caduc. Les livres contenant ce savoir ne s'étaient jamais remis de cette relégation. Ils étaient désormais considérés comme inférieurs aux histoires car les histoires étaient nécessairement, jusqu'à un certain point, inventées et factices, alors que ces livres avaient eu des ambitions bien plus élevées. Des hommes et des femmes avaient travaillé dur pour qu'ils voient le jour, les remplissant de toutes leurs connaissances et de toutes leurs croyances sur le monde. Le fait qu'ils aient été mal informés, que leurs théories soient désormais en grande partie irrecevables, était presque intolérable pour eux.

Un gros livre annonçant la fin du monde pour 1783, ainsi que le révélait un examen approfondi des Saintes Ecritures, s'était réfugié dans la folie et refusait de croire qu'il vivait à une date postérieure à 1782. L'admettre aurait en effet signifié la fausseté de tout ce qu'il proclamait, et son existence n'aurait plus eu aucun sens – sinon à titre de simple curiosité. Un mince opuscule consacré aux civilisations de la planète Mars, dont l'auteur était doté d'un grand télescope et d'un œil assez affûté pour distinguer des canaux là où l'eau n'avait jamais coulé, marmonnait sans cesse que les Martiens s'étaient retirés dans le sous-sol de leur planète et y construisaient en secret de gigantesques machines. Par chance, ses voisins sur l'étagère étaient des manuels consacrés à la langue des signes et ne pouvaient par conséquent entendre ses élucubrations.

Mais David découvrit aussi des livres qui ressemblaient beaucoup aux siens. C'était d'épais volumes de contes de fées et de récits folkloriques ornés d'illustrations richement colorées. Les premiers jours qu'il passa dans sa nouvelle maison, David s'intéressa surtout à ces livres. Allongé sur la banquette encastrée sous la fenêtre, il n'interrompait sa lecture que pour regarder la forêt au loin, comme s'il s'attendait à voir apparaître les loups, les sorcières et les ogres de ces histoires – car les forêts décrites dans ces livres ressemblaient tellement à celle entourant la maison qu'il était presque impossible de ne pas les confondre. Cette impression était renforcée par l'apparence et la présentation des contes, car certains parmi eux avaient été écrits à la main, et un dessinateur très talentueux y avait ajouté des illustrations. Mais David ne trouva nulle part le nom de l'auteur de ces ajouts. Certaines histoires lui étaient totalement inconnues, alors que d'autres faisaient écho à des contes qu'il connaissait presque par cœur.

Dans l'un d'eux, un sorcier obligeait une princesse à danser toute la nuit et à dormir toute la journée mais, au lieu d'être secourue par un prince ou un valet débrouillard, elle mourait et son spectre venait tourmenter le sorcier, qui se jetait dans un abîme au centre de la terre et périssait dans les flammes. Une petite fille qui se promenait dans la forêt était poursuivie par un loup et, en essayant d'y échapper, rencontrait un Garde Forestier armé d'une hache. Mais dans cette histoire, le Garde Forestier ne se contentait pas de tuer le loup et de rendre la petite fille à sa famille. Oh, non. Il décapitait le loup puis emmenait la petite fille dans sa cabane, dans la partie la plus touffue et la plus obscure de la forêt. Là, il la gardait prisonnière jusqu'à ce qu'elle soit en âge de devenir sa femme et, bien qu'elle n'ait cessé pendant toutes ces années de pleurer ses parents, il finissait par l'épouser lors d'une cérémonie célébrée par

une chouette. Elle donnait bientôt naissance à des enfants et le Garde Forestier leur apprenait à chasser les loups et à chercher les promeneurs égarés dans la forêt. Les enfants devaient tuer les hommes, les dépouiller de tous les objets de valeur, et ramener les femmes au Garde Forestier.

David lisait ces histoires jour et nuit, enveloppé dans une couverture pour ne pas avoir froid car il ne faisait jamais assez chaud dans la maison de Rose. Le vent se frayait un chemin par les fissures dans les châssis des fenêtres et des portes mal ajustées, faisant frémir les pages des livres comme s'il y cherchait certaine information dont il avait désespérément besoin. Au fil des décennies, les grandes nappes de lierre qui couvraient les façades de la maison avaient réussi à lézarder les murs, de sorte que des vrilles apparaissaient près du plafond de la chambre de David ou se nouaient sous le rebord de la fenêtre. Au début, David les avait coupées avec des ciseaux et jetées à la poubelle mais quelques jours plus tard le lierre était réapparu, apparemment plus long et plus épais qu'auparavant, s'accrochant avec plus de ténacité encore au bois et au plâtre. Les anfractuosités des murs étaient aussi utilisées par les insectes, au point que la frontière entre le monde de la nature et le monde de la maison commença à s'estomper. David trouva des scarabées réunis en congrès dans un placard, des perce-oreilles explorant son tiroir à chaussettes. La nuit, il entendait des souris trotter sous le plancher. On aurait dit que la nature proclamait ses droits sur la chambre de David.

Pire : dans son sommeil, David rêvait de plus en plus souvent à ce personnage qu'il appelait l'Homme Biscornu. Il marchait dans une forêt très semblable à celle que David voyait de sa fenêtre, avançait jusqu'à la lisière et regardait, par-delà une vaste étendue de gazon, une maison identique à celle de Rose. Il parlait à David avec un sourire moqueur, et le petit garçon ne comprenait rien à ses paroles :

— Nous vous attendons. Bienvenue, Votre Majesté. Vive le nouveau roi !

IV

OÙ IL EST QUESTION DE JONATHAN TULVEY, DE BILLY GOLDING ET DES HOMMES QUI RÔDENT PRÈS DES VOIES FERRÉES

La chambre de David était bizarrement conçue. Le plafond était assez bas et défiait toute logique : certains endroits étaient en pente alors que rien ne le justifiait. D'industrielles araignées en profitaient pour y tisser leurs toiles. Plus d'une fois David, impatient d'explorer les recoins les plus obscurs de ses étagères, s'était retrouvé le visage et les cheveux couverts de fils de la Vierge. La responsable de la toile battait alors en retraite à toute vitesse et, tapie dans la pénombre, ourdissait d'un œil torve de sombres projets de vengeance arachnéenne. La pièce était meublée d'un côté par un coffre à jouets en bois, de l'autre par une grande armoire, le centre étant occupé par une commode surmontée d'un miroir. Les murs étaient peints en bleu ciel de sorte que, par beau temps, la chambre semblait se confondre avec le monde extérieur, surtout avec le lierre qui se faufilait par les fissures des murs et les insectes qui, de temps à autre, servaient de repas aux araignées.

Une petite fenêtre donnait sur la pelouse du parc et sur la forêt. En se mettant debout sur la banquette encastrée juste en dessous, David apercevait la flèche de l'église et les toits des maisons du village voisin. Londres se trouvait plus au sud, mais elle aurait aussi bien pu se trouver en Antarctique tant les arbres de la forêt dissimulaient la maison au reste du monde. La banquette sous la fenêtre était l'endroit où David préférait s'installer pour lire. Les livres continuaient de chuchoter et de converser les uns avec les autres mais, à présent, s'il se sentait d'humeur, il parvenait d'un seul mot à les faire taire. Et, de toute façon, quand David lisait, ils avaient tendance à rester silencieux. On aurait dit qu'ils se réjouissaient de le voir absorber toutes ces histoires.

Quand ce fut à nouveau l'été, David eut tout le temps qu'il voulut pour lire. Son père l'avait exhorté à se faire des amis parmi les garçons qui vivaient alentour – certains avaient été, eux aussi, évacués de la ville – mais David n'avait aucune envie de se mêler à eux. Et il y avait en lui quelque chose de triste et de réservé qui les éloignait. Ce furent les livres qui, peu à peu, prirent leur place. Les vieux recueils de contes de fées, en particulier. Avec leurs textes ajoutés à la main et leurs nouveaux dessins, ils avaient pris une dimension encore plus intrigante et inquiétante. La fascination de David pour ces histoires ne cessait de croître. Elles continuaient de lui rappeler sa mère, mais d'une façon agréable, et tout ce qui pouvait lui rappeler sa mère lui permettait aussi de tenir plus facilement à distance Rose et son fils Georgie. Quand David ne lisait pas, il pouvait, depuis sa banquette, jouir d'une vue parfaite sur l'une des nombreuses curiosités de la propriété : un jardin creusé dans la pelouse, non loin de la lisière de la forêt.

Ce jardin ressemblait à une piscine vide à laquelle on accédait par quatre marches en

pierre descendant jusqu'à un rectangle de gazon bordé par les dalles d'une allée. Si le gazon était régulièrement tondu par M. Briggs, le jardinier qui venait tous les jeudis pour entretenir les plantes et prêter à la nature une main secourable, les parties en pierre du jardin creux étaient dans un piètre état. Les murs présentaient d'énormes lézardes et même, à un endroit totalement détruit, une brèche assez large pour que David puisse s'y faufiler si l'envie le prenait. Jusqu'à présent, il s'était uniquement risqué à y passer la tête. De l'autre côté, ce n'était qu'une obscurité moite remplie de choses cachées et grouillantes. Le père de David avait décrété que le jardin creux pourrait servir d'abri en cas de raid aérien, mais pour le moment il s'était contenté d'entasser des sacs de sable et des plaques de tôle ondulée dans l'abri de jardin, au grand dam de M. Briggs qui était obligé de les contourner chaque fois qu'il voulait prendre des outils. Le jardin creux devint peu à peu l'endroit préféré de David hors de la maison, notamment quand il voulait échapper aux murmures des livres ou aux intrusions bienveillantes mais inopportunes de Rose.

Les rapports entre David et Rose n'étaient pas bons. Certes, il essayait toujours d'être poli avec elle, comme son père le lui avait demandé, mais il ne l'aimait pas et l'idée qu'elle faisait dorénavant partie de son monde le révoltait. Pas seulement parce qu'elle avait pris – ou tentait de prendre – la place de sa mère, encore que ce soit déjà assez grave. Cette façon qu'elle avait de lui préparer les petits plats qu'il aimait en dépit du rationnement l'irritait. Elle voulait à tout prix que David l'apprécie, et elle ne l'en exaspérait que davantage.

David avait aussi l'impression que la présence de Rose empêchait son père de conserver le souvenir de sa mère. Déjà, il avait commencé à l'oublier, tant il se consacrait à Rose et à leur nouveau-né. Georgie était un enfant qui requérait une attention de chaque instant. Il pleurait beaucoup et semblait toujours malade. Le docteur du village venait régulièrement à la maison. Rose et le père de David adoraient Georgie, même s'il les empêchait de dormir presque toutes les nuits, les rendant au fil du temps irritables et fatigués. En conséquence, David se retrouvait de plus en plus souvent laissé à lui-même. Il était reconnaissant à Georgie de cette liberté tout en souffrant du manque d'attention porté par les adultes à ses propres besoins. Quoi qu'il en soit, cela lui laissait plus de temps pour lire, et ça n'était pas si mal.

David s'était pris d'une passion grandissante pour les vieux livres, qui allait de pair avec son envie de découvrir à qui ils avaient appartenu car, à l'évidence, leur ancien propriétaire lui ressemblait en bien des points. Il avait fini par trouver un nom écrit sur la page de garde de deux livres : Jonathan Tulvey. Il aurait voulu en savoir davantage sur lui.

C'est ainsi qu'un jour, David ravala son animosité envers Rose et descendit à la cuisine, où elle s'affairait. Mme Briggs, la gouvernante – et l'épouse du jardinier –, étant partie voir sa sœur à Eastbourne, c'était Rose qui s'occupait des tâches domestiques. Dehors, on entendait les poules glousser dans la basse-cour. Un peu plus tôt dans la journée, David avait aidé M. Briggs à les nourrir et à vérifier que les lapins n'avaient pas fait trop de dégâts dans le potager. Il s'était aussi assuré qu'aucun trou dans le grillage de la basse-cour ne risquait de laisser passer un renard. La semaine précédente, M. Briggs en avait trouvé un dans un collet près de la maison. Le piège avait presque décapité l'animal et David avait avoué que, d'une certaine façon, ça lui faisait de la peine. M. Briggs l'avait grondé, ajoutant que si un seul renard parvenait à pénétrer dans la basse-cour, il risquait de tuer toutes leurs poules. Reste que David avait été troublé par la vue du renard mort, avec sa langue pointant entre ses petites dents pointues, sa fourrure déchiquetée à l'endroit où il s'était mordu pour tenter de se libérer.

David se prépara un verre de citronnade puis alla s'asseoir à un bout de la table et demanda à Rose comment elle allait. Rose cessa aussitôt de faire la vaisselle et se retourna, le visage rouge d'étonnement et de plaisir. David avait prévu de faire tous les efforts possibles pour être gentil avec elle dans l'espoir de lui soutirer des informations mais Rose, peu habituée à aborder avec lui d'autres sujets que les repas ou l'heure du coucher, et le plus souvent sous forme de maussades monosyllabes, saisit aussitôt l'occasion de se rapprocher de lui. Elle essuya ses mains dans un torchon et s'assit à côté de David.

— Je vais bien, merci. Un peu fatiguée, à cause de Georgie et de tout le reste, mais ça passera. La vie a été un peu bizarre, ces derniers temps... Je suis sûr que toi aussi, tu as cette impression. Tout à coup, se retrouver à vivre ensemble, tous les quatre... Mais je suis heureuse que tu sois ici. Cette maison est trop grande pour une seule personne, mais mes parents tenaient à ce qu'elle reste dans la famille. C'était... important pour eux.

— Pourquoi ? demanda David en essayant de ne pas se montrer trop intéressé.

Il voulait éviter que Rose comprenne pour quelles raisons il était venu lui parler : apprendre des choses sur la maison, sur sa chambre et sur les livres qu'elle contenait.

— Eh bien, répondit-elle, notre famille a vécu dans cette maison depuis très longtemps. Ce sont mes grands-parents qui l'ont construite et qui l'ont habitée avec leurs enfants. Ils espéraient que les membres de la famille continueraient d'y vivre avec leurs enfants...

— C'est à eux qu'appartenaient les livres dans ma chambre ?

— Certains, oui. Les autres appartenaient à leurs enfants : mon père, sa sœur et...

Elle observa un long silence.

— Jonathan ? suggéra David.

Rose hocha la tête. Elle semblait triste.

— Oui, Jonathan. Comment connais-tu son prénom ?

— Il est écrit dans quelques livres. Je me demandais qui ça pouvait être.

— C'était mon oncle, le frère aîné de mon père. Mais je ne l'ai pas connu. Ta chambre était sa chambre, et beaucoup des livres qui s'y trouvent lui appartenaient. Je suis désolée s'ils ne te plaisent pas. Je pensais que cette chambre serait parfaite pour toi. Je sais, elle est un peu sombre mais il y avait ces étagères remplies de livres, alors... J'aurais dû y réfléchir à deux fois.

David la regarda, perplexe.

— Mais pourquoi ? Je l'aime bien, cette chambre, et les livres aussi.

Rose se détourna.

— Oh, c'est que... non, ce n'est rien. Ce n'est pas grave.

— Si, insista David. S'il vous plaît, dites-moi...

Rose hésita, puis :

— Jonathan a disparu. Il avait seulement quatorze ans. C'était il y a bien longtemps, et mes grands-parents ont gardé sa chambre dans l'état exact où il l'avait laissée parce qu'ils n'ont jamais cessé d'espérer qu'il reviendrait. Mais ils ne l'ont jamais revu. Un autre enfant a disparu avec lui – une petite fille. Elle s'appelait Anna, c'était la fille d'un ami de mon grand-père. Quand cet ami et son épouse sont morts dans un incendie, mon grand-père s'est dit que Jonathan serait content d'avoir une petite sœur et qu'Anna aimerait avoir un grand frère pour s'occuper d'elle. Ils ont dû se perdre pendant une promenade et... bah, je ne sais pas... quelque chose leur est arrivé et on ne les a plus jamais revus. C'était triste, tellement triste... Mes grands-parents les ont cherchés pendant très longtemps. En explorant la forêt, les berges du

fleuve, en allant dans toutes les villes voisines. Ils se sont même rendus à Londres pour coller des avis de recherche mais personne n'y a jamais répondu. Par la suite, ils ont eu deux autres enfants, mon père et sa sœur Katherine, mais mes grands-parents n'ont jamais oublié Jonathan et ont toujours espéré qu'un jour lui et Anna reviendraient à la maison. Mon grand-père ne s'est jamais remis de leur disparition. Comme s'il s'en estimait directement responsable. Il devait penser qu'il aurait dû les protéger. S'il est mort jeune, c'est sans doute à cause de ça. Quand ma grand-mère, à son tour, a senti sa fin approcher, elle a demandé à mon père de ne pas toucher à la chambre et de laisser les livres à leur place pour le retour de Jonathan. Elle n'a jamais perdu espoir. Elle aimait aussi Anna, bien sûr, mais Jonathan était son fils aîné. Je ne crois pas qu'une seule journée soit passée sans qu'elle ait jeté un coup d'œil par la fenêtre de sa chambre en s'attendant à voir son fils, un peu plus vieux peut-être, remonter l'allée, prêt à lui raconter l'aventure extraordinaire à l'origine de sa disparition. Mon père a respecté sa dernière volonté. Il a laissé les livres à leur place et, plus tard, après sa mort et celle de ma mère, j'ai fait de même. J'ai toujours rêvé de fonder ma propre famille et j'ai dû penser que Jonathan aimait tant ses livres qu'il serait heureux de savoir qu'un jour un autre petit garçon ou une petite fille les aimerait à son tour, au lieu de les abandonner et de ne plus jamais les ouvrir. Aujourd'hui c'est ta chambre mais je peux t'en donner une autre si tu préfères. Ce n'est pas la place qui manque, ici.

— Quel genre de garçon était Jonathan ? Votre grand-père vous a déjà parlé de lui ?

Rose réfléchit un instant.

— Eh bien, j'étais aussi curieuse que toi et j'ai interrogé mon grand-père à propos de Jonathan. J'ai amassé beaucoup d'informations sur lui. Mon grand-père m'a parlé d'un enfant très calme. Il aimait lire, tu l'as deviné, exactement comme toi. D'une certaine façon, c'est assez drôle : il aimait les contes de fées mais en même temps ils lui faisaient très peur. Et, bien sûr, ceux qui lui faisaient le plus peur étaient ceux qu'il préférait. Mon grand-père m'avait dit qu'il avait peur des loups, je m'en souviens. Jonathan faisait souvent des cauchemars où il était poursuivi par des loups, mais pas des loups ordinaires : comme ils provenaient des histoires qu'il lisait, ils pouvaient lui parler. C'étaient des loups très intelligents et très dangereux. Lorsque ces cauchemars sont devenus trop envahissants, mon grand-père a essayé de retirer ses livres à Jonathan, mais comme il ne supportait pas d'en être séparé mon grand-père a cédé et les lui a rendus. Certains de ces livres étaient très vieux. Ils étaient déjà vieux quand Jonathan les avait reçus. J'imagine que certains devaient même avoir une certaine valeur, mais quelqu'un avait, à une époque, écrit d'autres histoires sur leurs pages. De nouvelles histoires et de nouvelles illustrations. Mon grand-père pensait que cette personne était sans doute l'homme qui lui avait vendu ces ouvrages, un libraire de Londres. C'était un homme bizarre. Il vendait beaucoup de livres pour enfants mais je ne crois pas qu'il aimait beaucoup les enfants. Je crois qu'il aimait surtout les effrayer.

Rose regardait par la fenêtre à présent, perdue dans ses souvenirs, pensant à son grand-père et à son oncle disparu.

— Après la disparition de Jonathan et d'Anna, mon grand-père est retourné à la librairie. Il devait penser que parmi la clientèle se trouvaient peut-être des parents ou des enfants qui avaient entendu parler de cette affaire. Mais, arrivé dans la rue de la librairie, il s'est aperçu qu'elle n'existait plus. Des planches avaient été clouées sur la porte et les vitrines. Personne ne vivait ni ne travaillait plus là, et personne ne put dire à mon grand-père où était passé le petit homme qui tenait la librairie. Peut-être était-il mort. Il était très vieux, m'avait dit mon

grand-père. Très vieux et très bizarre.

La sonnerie de la porte d'entrée retentit, rompant le charme de ce moment d'harmonie entre Rose et David. C'était le facteur. Quand Rose revint dans la cuisine, elle demanda à David s'il voulait manger quelque chose mais il lui répondit qu'il n'avait pas faim. Il s'en voulait déjà d'avoir baissé sa garde devant elle, même si cette manœuvre lui avait permis d'obtenir quelques informations sur Jonathan. Il n'avait pas envie de lui laisser croire qu'à présent tout allait bien se passer entre eux. Car ce n'était pas le cas, mais alors pas du tout. Il repartit dans sa chambre, laissant Rose seule dans la cuisine.

En passant, il alla voir Georgie. Le bébé s'était endormi rapidement dans son berceau. Juste à côté étaient posés le masque à gaz et la pompe permettant d'insuffler de l'air à l'intérieur. Ce n'était pas sa faute s'il se trouvait là, tenta de se persuader David. Il n'avait pas demandé à venir dans ce monde. Pourtant, David ne pouvait se forcer à se faire vraiment du souci pour lui, et il continuait de sentir quelque chose se déchirer en lui chaque fois qu'il voyait son père tenir dans ses bras le nouveau venu. Georgie était comme le symbole de tout ce qui n'allait pas, de tout ce qui avait changé. Après la mort de sa mère, David s'était retrouvé seul avec son père et tous deux s'étaient rapprochés car ils n'avaient personne d'autre à qui se raccrocher. Mais dorénavant, son père avait Rose et un nouveau fils. David, lui, n'avait plus personne. Il était seul avec lui-même.

Il sortit de la chambre du bébé et monta dans sa mansarde. Il y passa le reste de l'après-midi, feuilletant les livres anciens de Jonathan Tulvey. Assis sur la banquette sous la fenêtre, il songea que Jonathan aussi s'était assis là, il y avait bien longtemps. Il avait marché dans les mêmes couloirs, joué dans le même salon, et dormi dans le même lit que David. Peut-être quelque part dans le passé était-il en train d'accomplir les mêmes actions, de sorte que Jonathan et David occupaient le même espace mais en différentes périodes temporelles, Jonathan évoluant dans le monde de David comme un fantôme invisible, sans savoir qu'il partageait chaque nuit son lit avec un inconnu. À cette idée, David ne put réprimer un frisson, mais il se sentit aussi heureux de penser que deux garçons qui se ressemblaient tant pouvaient, d'une certaine façon, entrer en relation.

Il se demanda ce qui avait pu arriver à Jonathan et à la petite Anna. Peut-être avaient-ils fait une fugue, même si David était assez grand pour comprendre l'énorme différence entre les fugues dont parlent les histoires et la réalité à laquelle auraient été confrontés un garçon de quatorze ans en fuite avec une fillette de sept ans. Même si quelque chose les avait obligés à partir, ils n'auraient pas tardé à ressentir la fatigue et la faim et à regretter leur décision. Le père de David lui avait souvent dit que si, un jour, il était perdu, il devait prévenir un policier ou demander à un adulte d'en prévenir un pour lui. Mais il ne devait surtout pas s'adresser à un homme seul. Mieux valait demander de l'aide à une femme ou à un couple, de préférence avec un enfant. On n'est jamais trop prudent, répétait le père de David. Et si c'était cela qui s'était passé pour Jonathan et Anna ? Avaient-ils parlé à la mauvaise personne, quelqu'un qui, au lieu de les aider à rentrer chez eux, les avait fait disparaître en les cachant dans un lieu où personne n'aurait pu les retrouver ? Mais pourquoi quelqu'un ferait-il une chose pareille ?

Allongé dans son lit, David comprit qu'il existait une réponse à cette question. Avant le départ de sa mère pour l'hôpital-pas-vraiment-hôpital, il l'avait entendue discuter avec son père de la mort de Billy Golding, un garçon du quartier qui avait disparu un jour alors qu'il rentrait chez lui après l'école. Billy Golding n'allait pas à l'école de David et ne faisait pas non plus partie de ses amis, mais David le connaissait car Billy était un très bon joueur de foot

qu'il voyait parfois dans le parc le samedi matin. On prétendait même qu'un homme du FG Arsenal avait pris contact avec le père de Billy pour lui proposer que son fils rejoigne le club quand il serait plus âgé. Mais on racontait aussi que Billy avait inventé cette histoire de A à Z. Et puis Billy avait disparu et des policiers étaient venus au parc deux samedis de suite pour interroger tous ceux qui auraient pu leur parler de lui. Ils avaient notamment posé des questions à David et à son père mais David n'avait pas pu les aider et, après le second samedi, la police n'était plus revenue du côté du parc.

Quelques jours plus tard, David avait appris en arrivant à l'école que le corps de Billy Golding avait été retrouvé près de la voie de chemin de fer.

Le soir même, avant de monter se coucher, il avait entendu son père et sa mère parler dans leur chambre. C'est comme cela qu'il avait appris que Billy était nu quand il avait été découvert et que la police avait arrêté un homme qui vivait avec sa mère dans une petite maison bien propre non loin de l'endroit où se trouvait le corps de l'enfant. À leur voix, David avait compris que quelque chose d'affreux était arrivé à Billy avant de mourir, quelque chose qui avait un rapport avec l'homme dans la petite maison bien propre.

Ce soir-là, la mère de David avait fait un effort tout particulier pour sortir de sa chambre et aller embrasser son fils dans son lit. Elle l'avait serré fort dans ses bras en lui répétant qu'il ne devait à aucun prix adresser la parole à des inconnus dans la rue. Elle lui avait fait jurer qu'il rentrerait tous les soirs directement de l'école et que si un inconnu venait lui parler et lui proposait des bonbons, alors David devait continuer à marcher aussi vite que possible. Si l'homme lui emboîtait le pas, David devait entrer dans la première maison venue et expliquer aux gens qui y vivaient ce qui était en train de lui arriver. Quoi qu'il fasse, il ne devait jamais, jamais suivre un inconnu dans la rue, sous quelque prétexte que ce soit. David avait promis à sa mère de lui obéir. En même temps qu'il lui avait fait cette promesse, une question avait surgi dans son esprit. Mais il avait préféré ne pas la lui poser. Sa mère paraissait déjà assez préoccupée, David ne voulait pas l'inquiéter davantage et risquer de se voir interdire d'aller jouer dehors. La question était donc restée dans son esprit, même après qu'elle eut éteint la lumière, laissant David seul dans la pénombre de sa chambre. Cette question était : *Mais que dois-je faire si l'inconnu me force à le suivre ?*

À présent, dans une autre chambre, il pensait à Jonathan Tulvey et à Anna. Il se demandait si un homme vivant avec sa mère dans une petite maison bien propre, un homme qui avait toujours des bonbons plein les poches, les avait emmenés avec lui jusqu'à la voie ferrée.

Pour jouer avec eux, dans la nuit, à sa façon.

— 1

Le soir, à table, son père parla encore de la guerre. David n'avait toujours pas l'impression que son pays était en guerre. Tous les combats se déroulaient beaucoup plus loin, même s'ils en avaient un aperçu dans le bulletin d'informations qui précédait le film au cinéma. Ils semblaient beaucoup plus ennuyeux que ce que David avait imaginé. La guerre avait l'air plutôt excitante mais la réalité, pour le moment, était bien différente. Certes, des escadrons de Spitfire et de Hurricane survolaient parfois la maison et il y avait toujours des combats aériens au-dessus de la Manche. Les bombardiers allemands avaient multiplié les raids sur les aérodromes situés au sud et largué des bombes sur St. Giles Cripplegate, dans l'East End – des

actes que M. Briggs qualifiait de « typiquement nazis » et dans lesquels le père de David voyait, sur un registre moins émotif, des tentatives maladroites pour détruire la raffinerie de Thameshaven. Quoi qu'il en soit, David se sentait très éloigné de tout cela. Après tout, ça ne se passait pas dans son jardin ! À Londres, les habitants récupéraient des souvenirs dans les avions allemands abattus même s'il était strictement interdit d'approcher les carcasses. Quant aux pilotes allemands contraints de sauter de leur avion en parachute, ils fournissaient à la population une source inépuisable d'excitation. Ici, même si la maison n'était pas située à plus de quatre-vingts kilomètres de Londres, la vie était plutôt paisible.

Le père de David replia le *Daily Express* et le posa à côté de son assiette. Le journal était bien plus mince qu'auparavant et tenait en six pages. À cause du rationnement de papier, avait expliqué le père de David. Du coup, *The Magnet* ne paraissait plus depuis juillet, privant David des aventures de ses héros préférés, mais il continuait de recevoir chaque mois son numéro de *Boy's Own* qu'il rangeait soigneusement à côté des livres de la série *Aircraft of the Fighting Powers*.

Une fois le dîner terminé, David demanda à son père :

— Tu vas devoir partir à la guerre ?

— Non, je ne pense pas. Je suis plus utile à l'effort de guerre là où je me trouve.

— Top secret.

Son père lui sourit.

— Oui. Top secret.

David était toujours excité à l'idée que son père était peut-être un espion, ou du moins qu'il savait beaucoup de choses sur les espions. Pour l'instant, c'était le seul aspect un peu intéressant de la guerre.

Le soir, étendu dans son lit, David regarda le clair de lune filtrer à travers la fenêtre. Le ciel était dégagé et la lune très lumineuse. Au bout d'un moment ses yeux se fermèrent et il rêva de loups, de petites filles et d'un vieux roi endormi sur son trône dans son château en ruine. Des rails entouraient le château et des silhouettes se devinaient derrière les hautes herbes qui poussaient près du ballast. Il reconnut un garçon, une petite fille et l'Homme Biscornu. Ils disparurent soudain sous terre et David sentit une odeur de boule de gomme et de pastille de menthe, avant que la petite fille se mette à crier et que son hurlement soit étouffé par le vacarme d'un train.

OÙ IL EST QUESTION DES INTRUS ET DES MÉTAMORPHOSES

L'Homme Biscornu finit par entrer dans le monde de David au début du mois de septembre.

L'été avait semblé interminable, chargé de tension. Le père de David passait plus de temps sur son lieu de travail qu'à la maison, allant jusqu'à dormir sur place deux ou trois nuits d'affilée. Le plus souvent, de toute façon, rentrer le soir se révélait trop ardu : tous les panneaux indicateurs avaient été retirés pour désorienter les Allemands en cas d'invasion, et même de jour le père de David s'était perdu à plusieurs reprises sur le chemin du retour. S'il s'était risqué à conduire de nuit, tous phares éteints, qui sait où il aurait pu atterrir ?

Rose, pour sa part, se débattait avec la maternité. David se demanda si sa mère avait elle aussi éprouvé autant de tracas, s'il avait été un bébé aussi difficile que Georgie. Il espérait que non. La situation la rendait si nerveuse que sa tolérance envers David et son humeur se dégradaient chaque jour davantage. Ils ne se parlaient presque plus désormais et David se rendait compte que la patience de son père envers lui comme envers Rose avait presque atteint sa limite. La veille au soir, pendant le dîner, Rose s'était formalisée d'une réflexion anodine de David et le ton était vite monté entre eux. Le père de David avait explosé :

— Nom de Dieu, s'était-il écrié, vous êtes donc incapables de trouver un terrain d'entente, tous les deux ! Ce n'est pas de ça que j'ai envie quand je rentre à la maison le soir. Si je veux de la tension et des disputes, j'ai tout ce qu'il me faut au travail.

Assis sur sa chaise haute, Georgie s'était mis à pleurer.

— Et voilà ! Regarde ce que tu as fait... dit Rose en jetant sa serviette sur la table et en allant s'occuper du bébé.

Le père de David se prit la tête dans les mains.

— Ah, c'est ma faute, maintenant !

— Ce n'est pas la mienne, riposta Rose.

Dans un même mouvement, ils se tournèrent vers David.

— Quoi ? C'est moi, peut-être ? Très bien !

Il quitta la table et sortit en trombe de la cuisine, laissant son repas inachevé. Il avait encore faim mais le ragoût n'était qu'un mélange de légumes parsemés de quelques pauvres morceaux de mauvaise saucisse pour rompre la monotonie du plat. Il savait qu'il devrait finir son assiette le lendemain mais il s'en moquait. Ça ne pourrait pas être pire réchauffé que ça ne l'était déjà. Tout en commençant à monter dans sa chambre, il s'attendait à entendre la voix de son père lui ordonner de retourner à sa place pour finir son assiette mais personne ne le rappela. Il se retrouva bientôt assis sur son lit à ruminer. Il avait hâte que les vacances d'été s'achèvent. Son père lui avait trouvé une place dans une école non loin de la ferme, ce serait toujours mieux que passer toutes ses journées en compagnie de Rose et de Georgie.

David voyait de moins en moins le Dr Moberley car personne n'avait le temps de l'emmener à Londres. De toute façon, les crises semblaient s'être arrêtées. Il avait cessé de tomber par terre et de perdre conscience. Mais à présent, quelque chose de beaucoup plus étrange et troublant se produisait, plus étrange encore que les murmures des livres auxquels David avait fini par s'habituer.

Il vivait des rêves éveillés. C'était la seule façon qu'il avait trouvée pour décrire ce phénomène. Cela ressemblait à un de ces moments où, tard le soir, on est en train de lire ou d'écouter la radio lorsque, terrassé par la fatigue, on s'assoupit un bref instant. On se met alors à rêver mais, comme on ne se rend pas compte que l'on s'est endormi, le monde paraît tout à coup extrêmement bizarre. David était occupé à lire dans sa chambre, ou à jouer, ou à se promener dans le parc, et soudain tout se mettait à vibrer autour de lui. Les murs disparaissaient, le livre lui tombait des mains, le jardin était remplacé par des collines et de grands arbres gris. Il se trouvait alors dans un nouveau pays, un lieu crépusculaire traversé d'ombres et de vents glacés où flottaient des odeurs d'animaux sauvages. Parfois, il entendait même des voix. Dès qu'elles l'appelaient, il avait l'impression de les reconnaître mais, quand il tentait de se concentrer sur elles, la vision se dissipait et il revenait dans son monde.

Le plus extraordinaire était qu'une de ces voix ressemblait à celle de sa mère. C'était celle qui parlait le plus fort et le plus clairement. Elle appelait David du fond de l'obscurité. Elle l'appelait et lui disait qu'elle était en vie.

Les rêves éveillés se manifestaient avec le plus d'acuité lorsqu'il se trouvait près du jardin creux, mais David les trouvait si perturbants qu'il prenait garde à rester à distance de cette partie du parc. À vrai dire, il se sentait si troublé par ses rêves qu'il aurait voulu en parler au Dr Moberley, si seulement son père avait pu trouver le temps de lui prendre un rendez-vous. Peut-être David en profiterait-il pour évoquer aussi les murmures des livres... Les deux étaient peut-être liés, d'ailleurs. Mais David se rappelait les questions du docteur à propos de sa mère et le risque d'être « mis à l'écart ». Quand David lui expliquait combien sa mère lui manquait, le Dr Moberley lui répondait en parlant de la douleur, de la perte, de ce que ces sentiments avaient de naturel et du besoin, pourtant, de les surmonter. Mais ressentir de la tristesse quand sa mère mourait était une chose ; entendre sa voix s'élever comme une plainte de la pénombre du jardin creux, derrière un mur de briques écroulé, pour lui annoncer qu'elle était encore en vie était autrement plus incroyable. David se demandait comment le Dr Moberley réagirait à cet aveu. Il craignait d'être mis à l'écart mais ses rêves l'effrayaient. Il voulait y mettre un terme.

C'était l'une des dernières journées à la maison avant la rentrée scolaire. Fatigué de rester enfermé, David partit se promener dans la forêt à l'arrière du domaine. Il ramassa une longue branche avec laquelle il se mit à faucher les hautes herbes. Il trouva une toile d'araignée dans un buisson et tenta de faire sortir la bête en l'appâtant avec de petits bouts de bois. Il en lâcha un tout près du centre de la toile mais rien ne se passa. David comprit pourquoi : le bout de bois ne bougeait pas. Or, c'était les mouvements des insectes tentant de se dégager de la toile qui alertaient l'araignée. David en conclut que les araignées avaient sans doute une intelligence bien supérieure à celle que l'on prêtait d'ordinaire aux créatures aussi petites.

Il se retourna vers la maison et vit la fenêtre de sa chambre. Le lierre recouvrait presque entièrement son châssis, accentuant l'impression que la mansarde se fondait dans la nature. De cette distance, il remarqua que le lierre était plus dense autour de sa fenêtre alors qu'il avait presque entièrement épargné les autres fenêtres de la façade. Il ne s'était pas non plus

étendu aux parties basses des murs, comme à l'accoutumée, mais s'était élancé droit vers la fenêtre de David en un long sillon étroit. Comme la tige de haricot du conte qui menait Jack au géant, le lierre semblait savoir exactement où il devait aller.

Tout à coup, il y eut un mouvement à l'intérieur de la chambre. David vit une silhouette passer devant la vitre, vêtue d'habits vert sombre. Un instant il pensa qu'il s'agissait de Rose, ou bien de Mme Briggs. Mais il se rappela aussitôt que Mme Briggs était descendue au village, et que Rose n'entrait que rarement dans sa chambre, en lui demandant à chaque fois la permission. Ce n'était pas non plus son père. La personne qui se tenait derrière la vitre n'avait pas la même corpulence. Du reste, pensa David, quelle que soit la personne qui se trouvait dans sa chambre, elle n'avait pas une corpulence normale du tout. C'était une silhouette légèrement recroquevillée, comme si son corps, à force de se faufiler partout, avait fini par se déformer, sa colonne vertébrale par s'incurver et ses bras par ressembler à des branches tordues. Les doigts crochus paraissaient prêts à arracher tout ce qui se présenterait à eux. Le personnage avait un nez mince et arqué, et il portait un chapeau tordu. Un instant il disparut avant de revenir devant la vitre, tenant dans ses mains un livre de David qu'il commença à feuilleter. Il sembla tomber sur un passage intéressant et se mit à le lire.

C'est alors que David entendit Georgie pleurer dans sa chambre. Le personnage lâcha le livre et tendit l'oreille. David vit ses doigts s'étirer dans l'air, comme si Georgie était suspendu devant lui telle une pomme prête à être cueillie sur la branche. Il semblait s'interroger sur la marche à suivre car il porta la main gauche à son menton affûté et se mit à le frotter doucement. Pendant qu'il réfléchissait, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de la forêt. En apercevant David, il resta une fraction de seconde comme paralysé avant de se jeter au sol mais David eut le temps de voir deux yeux d'un noir charbonneux sertis dans un visage si pâle et si mince qu'on aurait pu le croire soumis au supplice de l'écartèlement. La bouche était très large et les lèvres foncées, très foncées, comme un vieux vin aigre.

David courut en direction de la maison. Il se précipita dans la cuisine, où son père était plongé dans la lecture du journal.

— Papa ! Il y a quelqu'un dans ma chambre !

Son père leva sur lui un regard étonné.

— Comment cela ?

— Il y a un *homme* là-haut, insista David. Je me promenais dans la forêt et, quand j'ai regardé la fenêtre de ma chambre, il était là. Un homme avec un chapeau et un visage très long. Quand il a entendu le bébé pleurer, il a cessé de faire ce qu'il faisait et il a écouté. Quand il a vu que je l'avais repéré, il a essayé de se cacher. S'il te plaît, papa, tu dois me croire !

Les sourcils de son père se froncèrent.

— David, si c'est une plaisanterie... dit-il en posant le journal.

— Oh, non ! Je t'assure !

David suivit son père dans l'escalier, toujours armé de sa branche. La porte de sa chambre était fermée et son père marqua une pause avant de poser la main sur la poignée, qu'il tourna. La porte s'ouvrit.

Pendant une seconde, rien ne se produisit.

— Tu vois, fiston, il n'y a rien...

Quelque chose frappa le père de David en plein visage, lui arrachant un cri violent. La chambre s'emplit d'un battement d'ailes paniqué et une étrange créature se mit à heurter les murs et la fenêtre avec un bruit sourd. Une fois la surprise initiale dissipée, David hasarda un

coup d'œil derrière son père et comprit que l'intruse était une pie qui tentait de s'échapper dans un tourbillon de plumes blanches et noires.

— Reste dehors et ferme la porte ! lui lança son père. Ce sont des oiseaux vicieux !

David obéit, même s'il était encore effrayé. Il entendit son père ouvrir la fenêtre et crier pour faire partir la pie en la forçant à s'échapper par l'ouverture. Enfin, il n'entendit plus l'oiseau et son père ouvrit la porte. Il avait le visage légèrement en sueur.

— Eh bien, quelle frayeur elle nous a faite !

David examina sa chambre. Quelques plumes jonchaient le sol mais rien d'autre. Plus aucun signe du volatile – ni du petit homme étrange qu'il avait surpris. Il se posta devant la fenêtre : la pie était perchée sur le mur effondré du jardin creux. Elle semblait le fixer du regard.

— Ce n'était qu'une pie, conclut son père. C'est ça que tu as vu...

David eut envie de discuter mais il savait que, s'il continuait de dire qu'autre chose était entré dans sa chambre, quelque chose de plus gros et de beaucoup plus vicieux qu'une pie, son père le traiterait d'imbécile. Et pourtant... les pies ne portaient pas de chapeau et n'essayaient pas de s'emparer des bébés en larmes. David avait vu les yeux de la créature, son corps difforme, ses longs doigts avides.

Il observa à nouveau le jardin creux. La pie s'était envolée.

Son père soupira avec emphase.

— Tu n'es toujours pas convaincu que c'était juste une pie, n'est-ce pas ?

Il s'accroupit et vérifia sous le lit. Il ouvrit le placard et inspecta la salle de bains voisine. Il regarda même derrière les étagères, dans cet espace où David avait juste la place de glisser une main.

— Tu vois ? lui dit son père. Ce n'était qu'un oiseau.

Mais, devant l'air perplexe de son fils, tous deux se lancèrent dans la fouille des pièces du dernier étage, puis de celles des étages inférieurs, jusqu'à ce que preuve soit faite que les seules personnes présentes dans la maison étaient Rose, le bébé, David et son père. Ce dernier repartit dans la cuisine finir son journal et David regagna sa chambre. Il ramassa un livre tombé par terre, près de la fenêtre. C'était l'un des recueils de Jonathan Tulvey. Il était ouvert à la page du *Petit Chaperon rouge*. Le conte était illustré par un dessin montrant le loup surplombant la proie, les griffes couvertes du sang de Mère-Grand, les crocs prêts à déchiqueter sa proie. Quelqu'un, vraisemblablement Jonathan, avait couvert le visage du loup de hachures au crayon de papier, comme si la menace qu'il représentait était trop terrible. David ferma le livre et le rangea sur son étagère. À cet instant, il remarqua le silence dans sa chambre. Aucun murmure. Tous les livres se taisaient.

Sans doute une pie aurait-elle pu faire tomber ce livre, raisonna David, mais pas entrer dans une pièce dont la fenêtre était fermée. Quelqu'un d'autre était venu, il en était persuadé. Dans les anciens contes, les personnages se métamorphosaient sans cesse – ou étaient changés – en mammifères ou en oiseaux. L'Homme Biscornu n'avait-il pas pu se transformer en pie pour éviter d'être découvert ?

Cependant, il ne s'était pas enfui trop loin, oh non. Il avait volé jusqu'au jardin creux, puis il avait disparu.

Cette nuit-là, étendu dans son lit, hésitant entre la veille et le sommeil, David entendit la voix de sa mère s'élever des ombres du jardin creux, l'appeler par son nom, le supplier de ne pas l'oublier.

Et David sut que le moment était venu d'entrer dans ce lieu et d'affronter ce qui s'y cachait.

VI

OÙ IL EST QUESTION DE LA GUERRE ET DU PASSAGE ENTRE LES MONDES

La pire dispute entre David et Rose survint le lendemain. Elle flottait dans l'air depuis déjà longtemps. Comme Rose allaitait Georgie, elle était obligée de se lever la nuit pour le nourrir chaque fois qu'il le réclamait. Mais, même rassasié, Georgie continuait à se tourner et à se retourner dans son berceau en pleurant. Bien sûr, le père de David ne pouvait pas vraiment aider Rose, ce qui débouchait parfois sur des mises au point houleuses. Elles partaient généralement d'un détail insignifiant – une assiette que le père de David avait oublié de ranger ou les empreintes terreuses de ses chaussures dans la cuisine – mais il donnait vite suite à des échanges violents qui se terminaient par les pleurs de Rose, auxquels faisaient écho ceux de Georgie.

David trouvait que son père avait l'air plus vieux et plus fatigué que jamais. Il se faisait du souci pour lui. Son père lui manquait. Ce matin-là, le matin de la dispute, David se tenait dans l'embrasure de la porte de la salle de bains et observait son père en train de se raser.

— Tu travailles vraiment beaucoup.

— Sans doute, oui.

— Tu es tout le temps fatigué.

— Je suis surtout fatigué que tu ne t'entendes pas avec Rose.

— Pardon, dit David.

— Hmmm, répondit son père.

Il finit de se raser, s'aspergea le visage là où restait un peu de mousse puis se sécha avec une serviette rose.

— Je ne te vois plus beaucoup en ce moment, c'est tout expliqua David. Ça me manque que tu ne sois plus là.

Son père lui sourit, puis lui donna une petite tape sur l'oreille.

— Je sais. Mais nous devons tous faire des sacrifices et, crois-moi, il y a des hommes et des femmes qui, en ce moment, font des sacrifices autrement plus douloureux que nous. Ils mettent leur vie en péril et j'ai le devoir de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour les aider. Nous devons à tout prix trouver ce que les Allemands préparent et s'ils soupçonnent nos agents. C'est mon travail. Et n'oublie pas qu'ici nous avons de la chance. La vie est beaucoup plus dure pour ceux qui sont restés à Londres.

La veille, Londres avait durement été touchée par les raids allemands. À en croire le père de David, jusqu'à mille avions s'étaient battus au-dessus de l'île de Sheppey. David se demanda à quoi ressemblait Londres à présent. Était-elle remplie de bâtiments ravagés par les flammes ? Ses rues n'étaient-elles plus qu'un amas de décombres ? Y avait-il toujours des pigeons sur Trafalgar Square ? Certainement. Les pigeons n'étaient pas assez intelligents pour décider d'aller se réfugier ailleurs. Peut-être le père de David avait-il raison : c'était une

chance de se trouver loin de tout ça, mais une voix lui disait que ça devait aussi être excitant de vivre à Londres en ce moment. Effrayant, sans doute, mais excitant.

— Lorsque cette guerre sera terminée, nous pourrons recommencer à vivre normalement.

— Mais quand ? demanda David.

Son père eut l'air embarrassé.

— Je ne sais pas. Pas avant un moment.

— Des mois ?

— Plus, je pense.

— Est-ce qu'on gagne, papa ?

— On tient bon, David. Pour l'instant, on ne peut pas faire mieux.

David laissa son père et partit s'habiller. Tous se retrouvèrent à la cuisine pour le breakfast, mais Rose et son père se parlèrent à peine. David comprit qu'ils s'étaient encore disputés. Aussi, une fois son père parti, il décida de se tenir à l'écart de Rose plus encore qu'à l'accoutumée. Il resta longtemps dans sa chambre, à jouer avec ses petits soldats, avant d'aller s'installer à l'arrière de la maison, à l'ombre, pour lire un livre.

C'est là que Rose le trouva. Même s'il tenait son livre ouvert sur sa poitrine, David s'intéressait à autre chose : il regardait le jardin creux, à l'extrémité du parc, et ne quittait pas des yeux la brèche dans le mur, comme s'il s'attendait à y remarquer du mouvement.

— Tiens, te voilà, dit Rose.

David leva les yeux sur elle et dut plisser les paupières à cause du soleil.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il n'avait pas voulu parler sur ce ton. La question paraissait à la fois grossière et irrespectueuse, or David n'était rien de tout cela – en tout cas, pas plus que d'habitude. Sans doute aurait-il mieux fait de demander « Que puis-je faire pour vous ? », ou se contenter d'un « Oui », d'un « En effet » ou d'un simple « Bonjour », mais le temps d'y penser il était déjà trop tard.

Rose avait des marques rouges sous les yeux. Sa peau était pâle et son front comme son visage paraissaient striés de plus de rides qu'auparavant. Elle avait aussi pris du poids, mais David supposait que c'était une conséquence de l'accouchement. Il avait interrogé son père à ce sujet et son père lui avait répondu de ne jamais, jamais faire cette remarque devant Rose. Il avait été catégorique. Il avait même utilisé l'expression « c'est une question de vie ou de mort » pour souligner combien il était important que David garde ses observations pour lui.

Et voici que Rose, plus grosse, plus pâle et plus fatiguée que jamais, se tenait devant David qui, malgré le soleil dans ses yeux, voyait bien la colère monter en elle.

— Comment *oses-tu* me parler sur ce ton ? Tu passes toutes tes journées allongé sur ta banquette, plongé dans tes livres, et tu ne contribues en rien à la vie de la maison ! Tu n'es même pas capable de mesurer tes paroles. Pour qui tu te prends ?

David était prêt à présenter ses excuses, mais il n'en fit rien. Ce que disait Rose n'était pas juste. Il lui avait souvent proposé son aide mais elle avait presque toujours refusé, soit parce que Georgie choisissait toujours ce moment pour faire des bêtises, soit parce qu'elle était prise par autre chose. Sinon David essayait toujours d'aider M. Briggs, qui s'occupait du jardin. Il balayait et ratissait la pelouse, mais Rose ne le voyait pas car c'était une activité de plein air. Mme Briggs était chargée de tout le ménage et de presque toute la cuisine mais chaque fois que David tentait de lui donner un coup de main, elle le faisait sortir de la pièce sous prétexte qu'il serait un gêne pour elle. Il en avait donc déduit que la meilleure chose à faire était de

débarrasser le plancher le plus souvent possible pour ne déranger personne. Et puis, après tout, c'était les derniers jours de ses vacances d'été. L'école du village avait repoussé la rentrée car elle manquait de professeurs mais son père était sûr que David serait assis dans sa nouvelle classe au plus tard au début de la semaine suivante. À partir de cette date, et jusqu'aux prochaines vacances, il resterait à l'école toute la journée et ses soirées seraient entièrement consacrées à ses devoirs. Il travaillerait presque aussi longtemps que son père. Pourquoi n'avait-il pas le droit de profiter de ces derniers jours de repos ? À présent, c'était sa colère à lui qu'il sentait monter contre Rose. Il se leva et constata qu'il était presque aussi grand qu'elle. Les mots surgirent de sa bouche presque avant qu'il s'en aperçoive. C'était un mélange de demi-vérités et d'injures, nourries par toute la colère accumulée en lui depuis la naissance de Georgie.

— Non ! cria-t-il. Pour qui *vous* vous prenez ? Vous n'êtes pas ma mère et vous n'avez pas le droit de me parler comme ça. Moi je ne voulais pas venir vivre ici. Nous nous débrouillons très bien, avec papa, et puis vous êtes arrivée. Et maintenant il y a aussi Georgie et tout à coup vous trouvez que je vous dérange ! Eh bien c'est vous qui me dérangez, et vous dérangez mon père aussi. Il aime toujours ma maman, et moi aussi je l'aime toujours. Il pense encore à elle et il ne va jamais vous aimer comme il l'a aimée, jamais ! Peu importe ce que vous pouvez faire ou ce que vous pouvez dire. Il l'aime toujours. Il. Aime. Toujours. Ma. Maman.

Rose le gifla. La paume de sa main s'abattit sur sa joue. Pas vraiment fort, et elle retira la main dès qu'elle prit conscience de son geste, mais l'impact suffit à faire vaciller David sur les talons. Il sentit une brûlure sur sa joue, ses yeux s'embuèrent. Il demeura figé, bouche bée, sous le choc, puis passa devant Rose et courut dans sa chambre. Il ne se retourna pas, même quand elle cria son nom et lui dit qu'elle était désolée. Il s'enferma à clé dans sa chambre et refusa d'ouvrir quand elle vint frapper à la porte. Au bout de quelques instants, elle partit et ne revint plus.

David resta cloîtré jusqu'au retour de son père. Il entendit Rose lui parler dans le couloir. Le père de David haussa la voix. Rose essaya de le calmer. David entendit des pas dans l'escalier. Il savait ce qui se préparait.

— David, ouvre cette porte. Ouvre cette porte *tout de suite* !

David obéit, tourna la clé dans la serrure puis recula craintivement tandis que son père entra. Le visage de son père était presque cramoisi de fureur. Il leva la main comme pour frapper son fils mais se ravisa. Il ravala sa salive, inspira profondément puis secoua la tête. Quand il commença à parler, sa voix était bizarrement calme, ce qui inquiéta David davantage que son expression de colère.

— Tu n'as pas le droit de t'adresser à Rose sur ce ton. Tu dois lui montrer le même respect qu'à moi. La situation est difficile pour nous trois, mais ça n'excuse en rien ton comportement d'aujourd'hui. Je n'ai pas encore trouvé ce que j'allais faire de toi ni quelle sera ta punition. S'il n'était pas trop tard, je t'enverrais en pension et tu comprendrais quelle chance tu as d'être ici.

David tenta de se défendre.

— Mais Rose m'a fra...

Son père leva la main.

— Je ne veux pas t'entendre parler. Si tu ouvres encore la bouche, je vais te le faire regretter. Pour l'instant, tu vas rester dans ta chambre. Demain, interdiction de sortir, de lire ou de jouer avec tes soldats. Tu laisseras ta porte ouverte et si je te surprends avec un livre ou

des jouets, alors je te jure que je te donnerai du ceinturon. Tu resteras assis sur ton lit et tu réfléchiras à ce que tu as dit et à la façon de présenter tes excuses à Rose quand tu seras finalement autorisé à rejoindre le monde des gens civilisés. Tu me déçois beaucoup, David. Je t'ai pourtant appris la politesse. Moi et ta mère nous t'avons appris la politesse.

Sur ce, il partit. David s'affala sur son lit. Il ne voulait pas pleurer mais c'était plus fort que lui. Quelle injustice... Certes, il avait eu tort de dire ses quatre vérités à Rose mais elle avait eu tort de le gifler. À mesure que ses larmes roulaient sur ses joues, il recommença à entendre les livres murmurer sur leurs étagères. Il s'y était tellement habitué qu'il avait fini par ne plus les remarquer, comme des chants d'oiseaux ou le vent dans les arbres, mais voilà que les livres parlaient de plus en plus fort. Une odeur de brûlé flotta devant ses narines, comme des allumettes enflammées ou des étincelles crépitant sur les câbles d'un tramway. Il serra les dents au premier spasme, mais personne n'était là pour le voir. Sa chambre s'ouvrit tout à coup en deux, ce fut comme une grande déchirure dans la trame du monde à travers laquelle David entrevit un tout autre univers. Il aperçut un château aux murailles hérissées d'étendards claquant au vent, un cortège de soldats passant sous sa herse, puis ce château céda la place à un autre, entouré d'arbres morts. C'était une sombre forteresse aux contours mal définis, dominée par un unique donjon qui se dressait vers le ciel tel un index menaçant. Au plus haut du donjon, une fenêtre était allumée et David sentit une présence derrière cette fenêtre. Elle était à la fois inconnue et familière. Elle l'appelait avec la voix de sa mère. Et elle disait :

— *David, je ne suis pas morte. Viens me sauver.*

—

David ne savait pas combien de temps il était resté inconscient ou si le sommeil avait fini par prendre le relais mais, quand il ouvrit les yeux, sa chambre était plongée dans l'obscurité. Un goût infect emplissait sa bouche. Son premier réflexe fut d'aller prévenir son père qu'il avait eu une crise mais il était à peu près sûr que ce dernier ne lui manifesterait aucune compassion. Aucun bruit ne perçait le silence de la maison ; il en conclut que tout le monde était au lit. La lune, suspendue dans le ciel, jetait sa lueur sur les rangées de livres. Ils étaient à nouveau silencieux, exception faite des volumes les plus ennuyeux et les plus abscons desquels montait de temps à autre un ronflement. Une *Histoire du Bureau des charbonnages britanniques* remarquablement inintéressante, abandonnée sur une des dernières étagères, avait la désagréable manie d'entrecouper ses ronflements bruyants de toux tonitruantes. Ses pages laissaient alors échapper de petits nuages de poussière noire. David l'entendit justement tousser, mais les ouvrages les plus anciens, ceux qui contenaient les contes de fées si sombres et si troublants qu'il aimait tant, semblaient en état de veille. David avait l'impression qu'ils attendaient que quelque chose se passe, mais il était incapable de deviner quoi.

Il était également sûr d'avoir rêvé, sans pour autant s'en souvenir. Mais il savait une chose : ça n'avait pas été un rêve agréable, il laissait en lui un sentiment lancinant de malaise et une sensation de picotement dans la paume de sa main droite, comme si elle s'était frottée à du sumac vénéneux. Un côté de son visage le picotait aussi et David ne pouvait s'empêcher de penser que quelque chose de déplaisant l'avait frôlé pendant qu'il avait perdu connaissance.

Il était toujours habillé. Il sortit de son lit, se déshabilla dans le noir et enfila un pyjama propre. Puis il se glissa sous les draps, se tourna en tous sens et replaça son oreiller pour trouver une position confortable mais il ne parvint pas à s'endormir. Allongé, les yeux fermés, il sentit que sa fenêtre était ouverte. Ça ne lui plaisait pas. C'était déjà assez difficile d'empêcher les insectes d'entrer quand elle était fermée, et il n'avait aucune envie que la pie revienne pendant son sommeil.

Il sortit alors de son lit et s'approcha de la fenêtre. Quelque chose s'enroula autour de ses orteils. Étonné, il s'en saisit : c'était une vrille de lierre. Les pousses proliféraient tout autour du mur et de longs doigts verts s'étendaient sur l'armoire, le tapis et la commode. David en avait parlé à M. Briggs et le jardinier lui avait promis d'aller tailler le lierre sur le mur extérieur, mais il n'avait pas encore trouvé le temps de s'en occuper. David n'aimait pas toucher le lierre. À le voir envahir ainsi sa chambre, on aurait dit qu'il était vivant.

David trouva ses pantoufles et les enfila pour fouler le sol couvert de vrilles et arriver devant la fenêtre. Au même instant, il entendit une voix de femme l'appeler.

— *David !*

— Maman ? demanda-t-il, hésitant.

— *Oui, David, c'est moi. Écoute. N'aie pas peur.*

Mais David avait peur.

— *S'il te plaît, j'ai besoin de ton aide. Je suis prise au piège, ici, dans cet endroit étrange, et je ne sais pas quoi faire. S'il te plaît, David, viens. Si tu m'aimes, viens me rejoindre.*

— Maman... j'ai peur.

La voix reprit, plus faible.

— *David, ils vont m'emmener... Ne les laisse pas m'emmener loin de toi. S'il te plaît ! Suis-moi, et ramène-moi à la maison. Rejoins-moi dans le jardin.*

Et cela suffit pour que David surmonte sa peur. Il attrapa sa robe de chambre, descendit l'escalier le plus vite et le plus silencieusement possible, puis courut dans le jardin. Il s'arrêta, enveloppé dans la nuit. Il y avait quelque chose d'inhabituel dans le ciel, un bruit sourd et irrégulier qui venait de très haut. David leva les yeux et remarqua un objet qui luisait faiblement, comme une météorite en train de tomber. C'était un avion. Il suivit des yeux la lumière jusqu'au moment où il parvint devant les marches en pierre menant au jardin creux. Il les descendit aussi vite qu'il le put, sans marquer la moindre pause car, s'il s'arrêtait, il risquait de penser à ce qu'il était sur le point de faire et, s'il y pensait, il n'allait pas pouvoir s'empêcher d'avoir peur. Il sentit l'herbe s'écraser sous ses pieds pendant qu'il courait jusqu'à la brèche dans le mur. Soudain la lumière dans le ciel se fit plus vive et rougeoyante : l'avion était en flammes et le vacarme de ses moteurs crachotants déchira la nuit. David s'arrêta et le regarda tomber. Sa chute de plus en plus rapide laissait derrière lui un sillage d'éclats métalliques brûlants. L'appareil était trop gros pour être un avion de chasse. Non, c'était un bombardier. David crut reconnaître la forme de ses ailes éclairées par les flammes et entendre le vrombissement désespéré des derniers moteurs encore en marche. L'avion devenait de plus en plus gros jusqu'à paraître remplir le ciel, rapetisser la maison et embraser la nuit de rouge et d'orange. Il piquait droit sur le jardin creux, les flammes léchaient la croix allemande sur son fuselage, comme si quelque chose dans le ciel était déterminé à empêcher David de quitter son univers pour passer dans un autre.

Mais David avait déjà fait son choix. Il ne pouvait plus hésiter. Il s'engouffra dans la brèche du mur et s'enfonça dans l'obscurité au moment où le monde qu'il venait de quitter se

transformait en enfer.

VII

OÙ IL EST QUESTION DU GARDE FORESTIER ET DES ŒUVRES DE SA HACHE

Les briques et le ciment avaient disparu. Les doigts de David palpaient désormais l'écorce rugueuse du bois. Il se trouvait à l'intérieur d'un tronc d'arbre, face à un trou ovale au-delà duquel s'étendait une forêt ombragée. Des feuilles tombaient au sol en décrivant une spirale. Des buissons épineux et des orties piquantes couvraient le sol mais aucune fleur n'était visible nulle part. Le paysage était uniquement composé de vert et de brun. Tout paraissait baigné dans une curieuse lumière atone, comme au tout début de l'aurore ou à la toute fin du jour.

David resta dans l'obscurité du tronc, immobile. Il n'entendait plus la voix de sa mère, seulement le bruit à peine audible des feuilles bruissant contre les feuilles et le ruissellement lointain de l'eau sur les rochers. Aucune trace de l'avion allemand, aucun signe même qu'il eût jamais existé. David fut tenté de faire demi-tour, de courir vers la maison et de réveiller son père pour lui raconter ce qu'il avait vu. Mais que pourrait-il lui dire, et pourquoi son père choisirait-il de le croire après tout ce qui s'était passé aujourd'hui ? David avait besoin d'une preuve, de rapporter un objet trouvé dans ce nouveau monde.

Il sortit donc du tronc creux. Au-dessus de lui, le ciel était vierge d'étoiles, d'épais nuages cachaient les constellations.

Au début, David eut l'impression de respirer un air frais et pur mais, peu à peu, il y perçut une note moins agréable. Il la sentait presque sur sa langue. Un goût métallique, celui du cuivre et de la décomposition. Cela lui rappela le jour où lui et son père avaient trouvé un chat mort dans la rue, le pelage lacéré et les tripes à l'air. L'odeur de ce chat ressemblait beaucoup à celle de l'air que l'on respirait, la nuit, dans ce nouveau monde. David frissonna, et pas seulement à cause du froid.

Soudain, il prit conscience d'un vrombissement assourdissant derrière lui et d'une sensation de chaleur dans son dos. Il se jeta au sol et roula sur lui-même tandis que le tronc d'arbre se distendait et que le trou s'élargissait jusqu'à ressembler à l'entrée d'une caverne creusée dans l'écorce. L'intérieur s'emplit de flammes vacillantes puis, telle une bouche se débarrassant d'un morceau de nourriture insipide, le tronc recracha une partie du fuselage incandescent d'un bombardier allemand. Dans la nacelle, le cadavre du mitrailleur pris au piège braquait ses canons sur David. La carcasse creusa dans la terre un sillon noirci et fumant avant de s'immobiliser dans une clairière où les flammes achevèrent de la dévorer.

David se leva, retira les feuilles et la terre collées à son pyjama. Il essaya de s'approcher de l'avion en feu. C'était un JU-88 : il l'avait reconnu à sa nacelle. Il aperçut le cadavre du mitrailleur entièrement enveloppé de flammes. Il se demanda s'il y avait des survivants parmi les membres de l'équipage. Le cadavre du mitrailleur s'était affalé contre un hublot fissuré, sa bouche dessinait un sourire blanc dans le crâne calciné. David n'avait jamais vu la mort de si

près, du moins pas une mort aussi violente, aussi puante, aussi noire. Il ne put s'empêcher de penser aux derniers instants de l'Allemand, pris au piège dans cette fournaise, sentant sa peau brûler... David fut pris d'un élan de pitié pour ce mort dont il ne connaîtrait jamais le nom.

Quelque chose passa en vibronnant à son oreille comme un insecte nocturne, suivi presque aussitôt d'un bruit de craquement. Un second insecte passa en vibrant, mais David était déjà couché par terre et rampait à la recherche d'un abri tandis que les munitions de l'avion explosaient l'une après l'autre. Il trouva un creux dans le sol et s'y jeta en couvrant sa tête de ses mains et en essayant de s'aplatir le plus possible jusqu'à ce que la grêle de balles s'interrompe. Il attendit que toutes les munitions soient épuisées avant de se hasarder à lever la tête. Alors, il se releva prudemment et regarda les flammes et les étincelles monter dans le ciel. Pour la première fois, il prit conscience de la taille énorme des arbres de cette forêt : ils étaient plus grands et plus larges que les plus vieux chênes du monde d'où il venait. Leurs troncs étaient gris et dépourvus de toute branche jusqu'à cent mètres au moins au-dessus de sa tête ; ensuite, ils semblaient exploser en une cime gigantesque et presque nue.

Un objet noir en forme de boîte s'était détaché de la partie principale de l'avion écrasé et gisait à présent, légèrement fumant, non loin de David. On aurait dit un vieil appareil photo mais muni de petites manivelles sur le côté. David réussit à lire sur l'une d'elles le mot « Blickwinkel » et juste en dessous, inscrit sur une étiquette : « Auf Farbglass Ein. »

C'était un viseur de bombardement. David en avait déjà vu en photo. C'était grâce à cela que les pilotes allemands parvenaient à repérer leurs cibles au sol. Peut-être était-ce même la fonction de l'homme qui avait brûlé dans le fuselage car, allongé sur le ventre dans la nacelle, il devait voir la ville défiler sous lui. La pitié que David avait éprouvée pour cet homme s'amenuisa aussitôt. Le viseur, d'une certaine façon, rendait la mission des pilotes allemands plus réelle, plus effrayante. David pensa aux familles terrées dans leurs abris Anderson, aux enfants en larmes, aux adultes espérant que ce qui tomberait du ciel frapperait loin de chez eux, aux foules de Londoniens rassemblés dans les stations du métro, écoutant les explosions pendant que le sol tremblait et que la poussière et la terre dégringolaient sur leurs têtes.

Et ces gens-là étaient les plus chanceux.

De la pointe du pied droit, David donna un coup violent dans le viseur et eut la satisfaction d'entendre un bruit de verre cassé, signe que les fragiles objectifs avaient volé en éclats.

Maintenant que l'excitation s'était atténuée, David enfouit les mains dans les poches de sa robe de chambre et tenta de prendre la mesure du décor qui l'entourait. À quelques pas devant lui, quatre fleurs pourpre luisantes se dressaient au-dessus de l'herbe. C'étaient là les premiers signes de couleur qu'il voyait. Leurs pétales étaient jaunes et orange et leur cœur ressemblait à des visages de nourrissons endormis. Même dans l'opacité de la forêt, David crut discerner leurs paupières closes, leur bouche entrouverte, les deux trous de leurs narines. Ces fleurs ne lui rappelaient aucune de celles qu'il connaissait. S'il pouvait en cueillir une et la rapporter à son père, nul doute qu'il pourrait le convaincre que ce lieu existait vraiment.

David s'approcha, dans le crissement des feuilles écrasées. Lorsqu'il se pencha, les paupières de la fleur s'ouvrirent, révélant de petits yeux jaunes. Puis des lèvres s'ouvrirent à leur tour et la fleur poussa un cri perçant. Aussitôt, les autres fleurs du parterre s'éveillèrent et toutes ensemble se replièrent, révélant des piquants acérés enduits d'une substance poisseuse qui brillait faiblement. David eut l'intuition que toucher ces piquants serait une mauvaise idée. Il pensa aux orties et au sumac vénéneux. C'étaient déjà des plantes assez

dangereuses, qui sait de quoi les végétaux de ce nouveau monde pouvaient se servir pour se défendre ?

Le nez de David se plissa. Le vent avait dissipé la puanteur émanant de l'avion en feu et, à présent, d'autres effluves pestilentiels lui succédaient. Ici, l'odeur métallique qu'il avait déjà remarquée s'intensifiait. Il s'enfonça de quelques pas dans la forêt et aperçut un petit tas inégal sous un tapis de feuilles mortes. Des taches bleues et rouges semblaient indiquer une vague forme humaine, mal cachée. David s'approcha et reconnut des vêtements sous lesquels apparaissait un pelage. Il fronça les sourcils. C'était un animal, un animal portant des vêtements. Il avait des doigts griffus et des jambes comme des pattes de chien. David tenta de voir son visage mais il n'y en avait pas. La tête avait été tranchée nettement et, à en juger par les grandes éclaboussures de sang qui avaient arrosé le sol, c'était très récent.

David porta la main à sa bouche pour s'empêcher de vomir. La vue de deux cadavres en autant de minutes lui retournait l'estomac. Il s'écarta du corps et retourna près de son arbre. Il vit alors le trou dans le tronc disparaître : l'arbre retrouva sa taille initiale et l'écorce recouvrit le trou, bouchant complètement l'issue. Son arbre redevint un arbre de plus parmi tous ceux de la forêt, chacun à peine différent de son voisin. David posa les doigts sur le tronc, appuya dessus, donna des petits coups dans l'espoir de rouvrir l'accès à son ancienne vie mais rien ne se produisit. Il faillit pleurer – mais il savait que, s'il se mettait à pleurer, tout serait perdu. Il ne serait plus qu'un petit garçon impuissant et apeuré, loin de chez lui. Il regarda autour de lui et découvrit la pointe d'une grande pierre plate émergeant de la terre. Il l'extirpa du sol et, à l'aide de son bord le plus coupant, entreprit de creuser l'écorce du tronc. Une fois, encore une fois, et encore, jusqu'à faire tomber un fragment d'écorce. David eut l'impression de sentir l'arbre sursauter, comme pourrait le faire un humain sous l'effet d'un choc soudain. La pulpe blanche de l'arbre vira au rouge et ce qui ressemblait fortement à du sang se mit à couler de la blessure, remplissant les crevasses et les canaux de l'écorce, gouttant sur le sol.

Une voix résonna, qui disait :

— Arrête tout de suite. Les arbres n'aiment pas ça.

David se retourna. Un homme se tenait dans l'ombre, à quelques mètres de lui. Il était grand et robuste, avec de larges épaules et des cheveux courts foncés. Il portait des bottes en cuir fauve qui lui montaient presque aux genoux et un manteau court fait de pans cousus de peaux et de cuir. Avec ses yeux si verts, on aurait dit une émanation humaine de la forêt. Il tenait une hache appuyée sur son épaule droite.

David lâcha la pierre.

— Pardon. Je ne savais pas.

L'homme l'observa en silence.

— Non. Je m'en doute.

L'homme avança vers David qui, d'instinct, recula de quelques pas, jusqu'à ce que ses mains frôlent le tronc d'arbre. À nouveau, un frémissement parcourut l'écorce, mais la sensation était moins nette cette fois-ci, comme si l'arbre se remettait peu à peu de sa blessure et semblait certain qu'en la présence de cet inconnu personne n'oserait à nouveau lui faire du mal. Voir l'homme approcher ne rassurait pas David : sa hache semblait pouvoir trancher les têtes.

À présent qu'il était sorti de l'ombre, son visage était plus visible. L'observant de plus près, David en conclut que l'homme paraissait austère mais qu'il y avait aussi une certaine douceur en lui, et qu'il était sans doute possible de lui faire confiance. Il commença à se détendre, sans

pour autant cesser de regarder la hache d'un œil méfiant.

— Qui êtes-vous ? lui demanda David.

— Je pourrais te poser la même question. Ces bois sont sous ma responsabilité et je ne t'ai jamais vu dans les parages. Mais je vais te répondre : je suis le Garde Forestier. Je n'ai pas d'autre nom, du moins aucun qui soit important.

Le Garde Forestier avança vers l'avion en feu. Les flammes désormais mourantes laissaient apparaître la carcasse. On aurait dit le squelette d'un grand animal abandonné au feu après avoir été dépecé de sa chair grillée. On ne distinguait plus rien du mitrailleur. Il n'était plus qu'une autre forme sombre dans cet enchevêtrement de métal et de fragments de moteur. Le Garde Forestier dodelina de la tête, stupéfait, puis s'éloigna de l'épave et revint vers David. Il dépassa le garçon et tendit la main pour la poser sur le tronc de l'arbre. Il examina longuement la blessure que David lui avait infligée, puis tapota l'écorce comme on pourrait flatter un chien ou un cheval. Il s'agenouilla et ramassa de la mousse sur quelques pierres voisines, avec laquelle il combla la plaie.

— Ça va aller, vieux gaillard, dit-il à l'arbre. La cicatrisation sera rapide.

Loin au-dessus de la tête de David, les branches ondulèrent pendant un instant alors que celles des autres arbres demeuraient immobiles.

Le Garde Forestier reporta son attention sur David.

— Et maintenant, dit-il, à ton tour. Comment t'appelles-tu, et qu'est-ce qui t'amène par ici ? Ce n'est pas un endroit pour se promener tout seul quand on est un petit garçon. Tu es venu dans cette... *chose* ?

Il montra d'un geste l'avion.

— Non. C'est venu après moi. Je m'appelle David. Je suis arrivé par le tronc d'arbre. Il y avait un trou dedans mais il a disparu. C'est pour ça que je creusais l'écorce. J'espère pouvoir creuser un nouveau trou pour repartir chez moi, ou au moins marquer l'arbre pour pouvoir le retrouver.

— Tu es arrivé par le tronc d'arbre ? Et d'où est-ce que tu venais ?

— D'un jardin. Il y avait un petit trou dans un coin et j'ai trouvé un passage qui m'a emmené jusqu'ici. J'ai cru entendre la voix de ma mère et je l'ai suivie. Maintenant, la porte de sortie s'est refermée.

Le Garde Forestier montra encore l'épave de l'avion.

— Et comment as-tu fait pour apporter ça avec toi ?

— Il y a eu un combat. C'est tombé du ciel.

Si le Garde Forestier était surpris par cette information, il n'en laissa rien paraître.

— J'ai vu le cadavre d'un homme à l'intérieur. Tu le connaissais ?

— C'était le mitrailleur, un membre de l'équipage. Je ne l'avais jamais vu avant. C'était un Allemand.

— Il est mort à présent.

Le Garde Forestier posa à nouveau les doigts sur le tronc d'arbre et parcourut légèrement sa surface comme s'il espérait trouver sous sa peau des interstices révélant la présence d'une porte.

— Comme tu l'as dit, il n'y a plus de porte ici. Cela étant, tu as eu raison d'essayer de marquer l'arbre, même si tu t'y es pris très maladroitement.

Il plongea la main dans les pans de son manteau et en ressortit une pelote d'épaisse ficelle. Il la déroula jusqu'à obtenir la longueur souhaitée et la noua autour du tronc. Puis il prit une

petite bourse en cuir qui contenait une substance grasseuse et poisseuse et l'épala sur toute la longueur de la ficelle. L'odeur était épouvantable.

— Ça empêchera les animaux et les oiseaux de venir ronger la ficelle, expliqua-t-il.

Puis, ramassant sa hache :

— Tu ferais mieux de me suivre. Nous verrons ce qu'on peut faire de toi demain. Pour l'instant nous devons nous mettre à l'abri.

David ne bougea pas. Il sentait encore flotter dans l'air l'odeur de sang et de décomposition et, maintenant qu'il avait observé de près la hache, il avait cru voir quelques gouttes de sang sur toute sa longueur. Les vêtements de l'homme étaient pareillement tachés.

— Excusez-moi, demanda-t-il de sa voix la plus innocente, mais si vous êtes responsable de cette forêt, pourquoi avez-vous besoin d'une hache ?

Le Garde Forestier regarda David avec ce qui aurait pu ressembler à de la perplexité, comme si, ayant percé à jour les inquiétudes du garçon malgré ses efforts pour les dissimuler, il n'en était pas moins impressionné par sa ruse.

— Je n'utilise pas cette hache contre la forêt mais contre *ce qui vit* dans cette forêt.

Il leva la tête et renifla l'air. Il pointa la hache dans la direction du cadavre décapité.

— Tu l'as senti.

David hocha la tête.

— Je l'ai vu, aussi. C'est vous qui l'avez tué ?

— C'est moi.

— On aurait dit un homme mais ça n'en était pas un.

— Non. Ce n'était pas un homme. Nous pourrions en parler plus tard. Tu n'as rien à redouter de moi mais cette forêt est remplie de créatures que nous avons toutes les raisons de craindre, toi et moi. Viens, maintenant, avant qu'elles n'arrivent, attirées par la chaleur et l'odeur de la chair brûlée.

Conscient qu'il n'avait pas d'autre choix, David suivit le Garde Forestier. Comme il avait froid et que ses pantoufles étaient humides, le Garde Forestier lui donna son manteau et le fit grimper sur ses épaules. Cela faisait très longtemps que David n'était plus monté sur le dos de personne. Il était trop lourd pour son père désormais, mais le Garde Forestier ne semblait pas gêné par ce fardeau. Ils traversèrent la forêt, les arbres paraissaient s'étendre à l'infini devant eux. David tenta de repérer les nouveaux paysages mais le Garde Forestier avançait trop vite et l'obligeait à faire des efforts pour ne pas tomber. Au-dessus de leurs têtes, la voûte nuageuse se scinda brièvement, laissant apparaître la lune. Elle était rouge, tel un grand trou dans la peau du ciel. Le Garde Forestier accéléra le pas, avalant le sol de la forêt à chacune de ses amples foulées.

— Nous devons nous dépêcher, expliqua-t-il. Ils ne vont plus tarder maintenant.

À peine venait-il de parler qu'un long hurlement s'éleva en provenance du nord. Le Garde Forestier se mit à courir.

VIII

OÙ IL EST QUESTION DES LOUPS ET DES PIRES-QUE-LOUPS

La forêt passa en un éclair confus de gris, de brun et de vert. Les bruyères s'accrochaient au manteau du Garde Forestier et au pantalon de pyjama de David. À plusieurs reprises, ce dernier dut se baisser pour éviter que son visage ne soit lacéré par des branchages. Le hurlement avait cessé mais le Garde Forestier n'avait pas pour autant ralenti la cadence. Comme il ne parlait pas, David resta lui aussi silencieux. Pourtant, la peur le tenaillait. Une fois, il tenta de se retourner pour regarder par-dessus son épaule mais l'effort lui fit presque perdre l'équilibre. Il ne s'y risqua plus.

Ils se trouvaient toujours au cœur de la forêt quand le Garde Forestier s'arrêta et tendit l'oreille. David faillit lui demander ce qui n'allait pas mais il préféra ne rien dire et essaya d'entendre ce qui avait amené le Garde Forestier à stopper sa course. Il sentit ses cheveux se dresser et sa nuque le picoter – il était sûr que quelqu'un était en train de les observer. Puis il perçut un lointain froissement de feuilles sur sa droite et des craquements de brindilles sur sa gauche. Il y avait du mouvement derrière eux, comme si quelque chose dans les sous-bois tentait de s'approcher d'eux aussi discrètement que possible.

— Tiens-toi bien, dit enfin le Garde Forestier. On y est presque.

Il s'élança sur sa droite et fonça dans un bosquet de fougères. Aussitôt, une terrible clameur monta de la forêt et la poursuite reprit de plus belle. David sentit une entaille saigner sur sa main droite. Bientôt, une large déchirure ouvrit son pantalon du genou à la cheville. Il perdit une pantoufle et le froid de la nuit mordit ses orteils nus. Ses doigts aussi étaient engourdis par le froid, et douloureux à force de se cramponner au Garde Forestier, mais David ne lâchait pas prise. Ils traversèrent à nouveau des buissons et se retrouvèrent sur une piste en terre descendant jusqu'à ce qui ressemblait à un jardin. David jeta un coup d'œil derrière lui et crut voir deux globes pâles luire au clair de lune et un morceau d'épaisse fourrure grise.

— Ne te retourne pas ! cria le Garde Forestier. Quoi que tu fasses, ne te retourne pas !

David regarda droit devant lui. Il était terrifié et regrettait amèrement d'avoir suivi la voix de sa mère jusque dans ce monde. Il n'était qu'un petit garçon en pyjama, chaussé d'une unique pantoufle et portant une vieille robe de chambre bleue sous le manteau d'un inconnu. Sa place était dans sa chambre et nulle part ailleurs.

Les arbres se clairsemèrent peu à peu, et David et le Garde Forestier parvinrent enfin à un terrain soigneusement entretenu, où les carrés de légumes succédaient aux carrés de légumes. Face au terrain se trouvait la chaumière la plus curieuse que David eût jamais vue. Entourée d'une barrière basse en bois, elle était construite tout en bûches, avec une porte au milieu flanquée de deux fenêtres et un toit en pente avec une cheminée en pierre de chaque côté. Mais la ressemblance avec une chaumière normale s'arrêtait là. Sa silhouette découpée sur le ciel nocturne évoquait quelque hérisson car ses murs étaient entièrement couverts de

piques acérées en métal et en bois. À mesure qu'ils approchaient, David distingua aussi des morceaux de verre et de pierre taillée fichés dans les bûches et sur le toit. Sous la lune, la chaumière scintillait, comme sertie de diamants. D'épais barreaux condamnaient les fenêtres et de longs clous avaient été enfoncés dans la porte depuis l'intérieur de la maison. Ainsi, quiconque se précipitait contre la porte de l'extérieur risquait l'empalement. Ce n'était pas une chaumière : c'était une forteresse.

Ils franchirent la barrière et avaient presque atteint la maison quand une silhouette se dessina juste à côté et avança vers eux. Elle avait la forme d'un loup mais elle portait une chemise parée de motifs argentés et dorés ainsi qu'un pantalon rouge écarlate. Soudain, David vit la silhouette se dresser sur ses pattes arrière et se tenir debout, tel un homme. À l'évidence, il ne s'agissait pas d'un simple animal : ses oreilles avaient une forme grossièrement humaine, même si leurs extrémités étaient garnies de poils drus, et son museau était plus court que celui d'un loup. Ses lèvres retroussées dévoilèrent une rangée de crocs et un grognement sourd accueillit l'arrivée de David et du Garde Forestier, mais c'est dans les yeux de la créature que la lutte entre le loup et l'homme était la plus visible. Ses yeux n'étaient pas ceux d'un animal : ils étaient animés d'une lueur rusée mais emplis d'une certaine conscience de soi ; affamés mais aussi chargés de désir.

D'autres créatures identiques émergèrent à leur tour de la forêt. Certaines, vêtues de vestes dépenaillées et de pantalons déchirés, se dressèrent elles aussi sur leurs pattes arrière. La plupart des autres étaient des loups ordinaires. Plus petits, ils évoluaient sur leurs quatre pattes et David leur trouvait un air sauvage et vide de toute intelligence. En revanche, ceux qui affichaient des signes d'appartenance à la race humaine l'effrayaient.

Le Garde Forestier posa David par terre.

— Reste près de moi. En cas de problème, cours vers la maison.

Il tapota David au bas du dos et ce dernier sentit quelque chose tomber dans la poche du manteau. Le plus discrètement possible, il glissa une main dans la poche comme pour la protéger du froid et sentit sous ses doigts la forme d'une grosse clé en fer. David referma le poing sur elle et la serra comme si sa vie en dépendait – ce qui était sans doute le cas, il commençait à le comprendre.

L'homme-loup près de la maison observa David attentivement, et ce regard était si terrifiant que le garçon baissa les yeux vers le sol, puis fixa le dos du Garde Forestier. Il était incapable de croiser les yeux si familiers et si étranges de l'homme-loup. Ce dernier appuya une longue griffe sur l'une des piques fixées dans la façade de la chaumière, comme pour en éprouver la dangerosité, puis il parla. Sa voix était grave et profonde, emplie de grondements baveux, mais David comprit chaque mot prononcé.

— Je vois que tu as bien travaillé, Garde Forestier. Tu as fortifié ton repaire.

— La forêt a changé, répondit le Garde Forestier. On y trouve d'étranges créatures...

Il fit tourner la hache dans sa main pour affermir sa prise. Si l'homme-loup comprit la menace implicite, il n'en montra rien. Il acquiesça d'un grognement, comme si lui et le Garde Forestier étaient des voisins dont les chemins s'étaient croisés par hasard lors d'une promenade en forêt.

— Tout le pays a changé, renchérit l'homme-loup. Le vieux souverain ne parvient plus à régner sur son royaume.

— Je n'ai pas la sagesse nécessaire pour me prononcer sur de tels sujets. Je n'ai jamais rencontré le roi et il ne requiert pas mon avis sur la façon de mener ses affaires.

— Peut-être qu'il devrait.

L'homme-loup afficha un demi-sourire dénué de toute amabilité.

— Après tout, tu t'occupes de cette forêt comme s'il s'agissait de ton propre royaume. Tu ne devrais pas oublier que d'autres pourraient contester le droit que tu t'es octroyé de régner sur eux.

— Je traite toutes les créatures vivant en ce lieu avec le respect qui leur est dû, mais que l'homme règne sur elles, c'est dans l'ordre naturel des choses.

— Alors peut-être l'heure a-t-elle sonné de proclamer un ordre nouveau.

— De quel ordre parles-tu ?

David remarqua la raillerie dans la voix du Garde Forestier.

— L'ordre des loups, des prédateurs ? Marcher sur tes pattes arrière ne suffit pas pour te prétendre un homme, et porter un anneau d'or à ton oreille ne fait pas de toi un roi.

— Il existe beaucoup de royaumes et beaucoup de rois, répondit l'homme-loup.

— Jamais tu ne régneras sur cette contrée. Si tu essaies, je te tuerai ainsi que tes frères et tes sœurs.

L'homme-loup ouvrit la gueule et montra les crocs en grondant. David trembla mais le Garde Forestier ne bougea pas d'un pouce.

— On dirait que tu as déjà commencé. Est-ce ton œuvre, ce que j'ai vu dans la forêt ?

Il avait posé la question d'un ton presque désinvolte.

— Cette forêt est ma forêt. Tout ce qui s'y trouve est mon œuvre.

— Je faisais allusion au corps du pauvre Ferdinand, un de mes éclaireurs. Il semblerait qu'il ait perdu la tête.

— Il s'appelait Ferdinand ? Je n'ai pas eu l'occasion de le lui demander. Il était trop impatient de m'arracher la gorge pour que je prenne le temps de bavarder avec lui.

L'homme-loup se lécha les babines.

— Il avait faim. Nous avons tous faim.

Ses yeux passèrent du Garde Forestier à David, comme depuis le début de cette conversation, mais cette fois s'attardèrent plus longtemps sur le garçon.

— Il ne sera plus jamais tourmenté par son appétit, répondit le Garde Forestier. Je l'ai soulagé de ce fardeau.

Mais l'homme-loup avait déjà oublié Ferdinand. Toute son attention semblait concentrée sur David.

— Qu'est-ce donc que tu as découvert pendant ton périple ? demanda-t-il au Garde Forestier. On dirait que tu as rencontré toi aussi une étrange créature... De la chair fraîche trouvée dans la forêt...

En même temps qu'il parlait, un mince filet de salive coulait de ses babines. Le Garde Forestier posa une main protectrice sur l'épaule de David et l'attira vers lui, tout en tenant fermement la hache de sa main droite.

— C'est le fils de mon frère. Il est venu passer un peu de temps avec moi.

L'homme-loup retomba sur ses quatre pattes et les poils sur son échine se hérissèrent. Il renifla l'air.

— Tu mens ! rugit-il. Tu n'as ni frère ni famille. Tu vis seul dans cette maison, et tu as toujours vécu seul. Cet enfant n'est pas de notre pays. Son odeur vient d'ailleurs. Il est... *différent*.

— Il est à moi et je suis son gardien.

— Il y a eu un feu dans la forêt. Quelque chose de bizarre a brûlé là-bas. C'est arrivé avec lui ?

— Je ne sais rien de tout ça.

— Toi non, mais lui oui, peut-être ? Il va pouvoir nous expliquer d'où *ceci* provient ?

L'homme-loup fit un geste à un de ses semblables et une forme sombre vola dans l'air pour atterrir aux pieds de David.

C'était le crâne calciné du mitrailleur allemand, d'un noir de cendre strié de rouge. Son casque avait fondu sur sa tête et, une fois encore, David aperçut ses dents toujours figées dans un sourire macabre.

— Il ne restait plus grand-chose à manger sur lui. Il avait un goût aigre et un goût de cendre...

— Les hommes ne se mangent pas entre eux, répondit le Garde Forestier avec une moue dégoûtée. Tes actions révèlent ta véritable nature.

L'homme-loup s'accroupit, les pattes avant presque étendues sur le sol.

— Ce garçon n'est pas en sécurité avec toi. D'autres vont découvrir son existence. Donne-le-nous et notre meute saura le protéger.

Mais les yeux de l'homme-loup prouvaient qu'il mentait car tout dans cet animal trahissait la faim et l'avidité. Sous la fourrure grise et la blancheur de la chemise, les côtes apparaissaient, saillantes, et ses membres étaient maigres. Ceux qui l'accompagnaient semblaient eux aussi faméliques. Incapables de résister à la promesse de la nourriture, ils formaient un cercle de plus en plus serré autour de David et du Garde Forestier.

Soudain, il y eut un semblant de mouvement sur la droite – un des loups de la caste inférieure, incapable de contenir sa faim, bondit. Le Garde Forestier pivota, brandit sa hache et, dans un glapissement aigu, le loup s'écroula, mort. Sa tête était presque entièrement détachée de son corps. Un hurlement s'éleva parmi la meute, les loups tournoyaient et s'agitaient, à la fois excités et désarmés. L'homme-loup fixa le loup décapité, puis se tourna vers le Garde Forestier. Tous les crocs étaient visibles dans sa gueule, tous ses poils étaient dressés sur son échine. David pensa qu'il allait certainement se précipiter sur eux, que toute la meute suivrait son exemple et qu'ils allaient être massacrés mais, en fin de compte, la partie humaine de la créature parut triompher de la partie animale et brider sa fureur.

L'homme-loup se redressa à nouveau sur ses pattes arrière et secoua la tête.

— Je leur ai bien dit de se tenir à distance mais ils meurent de faim. Nous avons de nouveaux ennemis, de nouveaux prédateurs qui nous disputent notre nourriture. Mais celui-là n'était pas comme nous, Garde Forestier. Nous ne sommes pas des animaux. Ceux-là sont incapables de contrôler leurs pulsions.

Le Garde Forestier et David avaient commencé à reculer vers la chaumière, symbole de sécurité.

— Inutile de te mentir à toi-même, l'animal. Il n'y a pas de « nous » qui tienne. J'ai plus de points communs avec les feuilles de ces arbres et cette terre qu'avec toi et ceux de ton espèce.

Déjà, certains loups s'étaient jetés sur leur camarade mort et avaient commencé à le déchiqueter. Pas ceux qui portaient des vêtements. Ils regardaient le cadavre avec envie mais, comme leur chef, ils gardaient un semblant de maîtrise de soi. Qui restait bien fragile : David vit leurs narines tressaillir à l'odeur du sang et eut la certitude qu'en l'absence du Garde Forestier il aurait déjà été taillé en pièces par les hommes-loups. Les loups de la caste inférieure étaient des cannibales qui se contentaient de s'entre-dévorer, mais les appétits de

ceux qui ressemblaient à des hommes étaient bien pires encore.

L'homme-loup réfléchit à la réponse qu'il venait d'entendre. Caché derrière le Garde Forestier, David avait déjà sorti la clé de sa poche et s'apprêtait à l'introduire dans la serrure.

— S'il n'y a aucun lien entre nous, dit la créature d'un ton posé, alors ma conscience est soulagée.

Il regarda la meute et poussa un hurlement.

— Mes frères, le moment est venu de *manger* !

David inséra la clé dans le trou et la fit tourner au moment où l'homme-loup retombait sur ses quatre pattes, le corps tendu, prêt à bondir.

Tout à coup, un des loups demeuré à l'orée de la forêt poussa un glapisement semblable à un signal d'alerte. L'animal se retourna pour faire face à une menace invisible et attira l'attention du reste de la meute, y compris celle du chef pendant quelques secondes cruciales. David risqua un coup d'œil et aperçut une forme tapie contre un tronc d'arbre, roulée sur elle-même comme un serpent. Le loup recula en la voyant avec un geignement craintif. Profitant de sa distraction, une pousse de lierre verdâtre surgit alors d'une branche basse, grandit et se glissa autour du cou du loup. Elle s'enroula étroitement autour du pelage, puis souleva le loup dans les airs. Les pattes de l'animal s'agitaient en vain tandis que le lierre commençait à l'étrangler.

À présent, c'est toute la forêt qui paraissait s'animer en un remous indistinct et sinueux de végétaux. Les vrilles de lierre s'enroulaient autour de pattes, de museaux, de gorges, hissaient en l'air des loups et des hommes-loups ou les ligotaient au sol, serrant de plus en plus leur prise jusqu'à ce qu'ils cessent de se débattre. Les loups ripostèrent immédiatement avec hargne et fureur mais, contre un tel ennemi, ils étaient impuissants. Ceux qui le pouvaient encore battirent en retraite. David sentit la clé tourner dans la serrure tandis que la tête du chef de la meute était secouée de saccades, prise entre son envie de chair fraîche et sa pulsion de survie. De grandes vrilles de lierre avançaient dans sa direction, rampant sur la terre humide des carrés de légumes. L'homme-loup devait choisir : fuir ou se battre. Avec un dernier hurlement de colère à l'adresse du Garde Forestier et de David, il pivota et s'élança vers le sud. Le Garde Forestier poussa David par l'embrasement de la porte, qui se referma d'un coup sec sur le refuge de la chaumière, loin des hurlements et des bruits de mort qui résonnaient à la lisière de la forêt.

IX

OÙ IL EST QUESTION DES SIRES-LOUPS ET DE LEUR ORIGINE

David se posta devant l'une des fenêtres à barreaux tandis qu'une chaude lueur orangée se répandait dans la petite chaumière. Le Garde Forestier s'était assuré que les verrous de la porte étaient bien en place et que les loups s'étaient enfuis avant d'entasser les bûches dans la cheminée en pierre et d'allumer un feu. Rien en lui ne laissait deviner si les récents événements l'avaient troublé. Pour tout dire, il semblait étonnamment calme, et ce calme avait en partie gagné David – lui qui aurait dû être terrifié, traumatisé même. Après tout, des loups doués de la parole venaient de le menacer, il avait assisté à l'attaque de lierres vivants et le crâne calciné d'un mitrailleur allemand à moitié rongé par des crocs acérés avait atterri à ses pieds. Pourtant, il semblait simplement déconcerté, curieux – rien de plus.

Les doigts et les orteils de David se mirent à le démanger, et son nez commença à couler. La chaleur s'emparait de la chaumière. Il retira le manteau du Garde Forestier, s'essuya le nez sur la manche de sa robe de chambre puis se sentit quelque peu honteux de ce geste. Car cette robe de chambre était déjà dans un état suffisamment piteux pour ne pas l'aggraver. Il en allait de même de sa pantoufle et de son pantalon de pyjama déchiré et boueux. En comparaison, sa veste de pyjama paraissait presque flambant neuve.

La fenêtre devant laquelle il se tenait était fermée par des volets internes, derrière les barreaux. Une mince fente horizontale permettait aux habitants de la chaumière de voir ce qui se passait dehors. Par cette fente, David vit les dépouilles des loups traînés vers la forêt. Derrière certains cadavres se dessinait un sillage sanglant.

— Ils sont de plus en plus hardis et de plus en plus rusés, commenta le Garde Forestier en s'approchant de David. Ça les rend encore plus difficiles à tuer. Il y a un an, ils ne se seraient jamais risqués à m'attaquer ou à s'en prendre à quelqu'un que je protégeais. Aujourd'hui, ils sont plus nombreux que jamais et chaque jour qui passe les voit se multiplier davantage. Tôt ou tard, ils mettront leur menace à exécution et tenteront de s'emparer du royaume.

— Le lierre les a attaqués !

David n'en croyait toujours pas ses yeux.

— La forêt – cette forêt, en tout cas – a ses propres moyens de défense. Ces bêtes sont des créatures contre nature, elles sont une menace à l'équilibre des choses. La forêt ne veut pas d'elles. Si elles existent, c'est à cause du roi, je pense, et du déclin de ses pouvoirs. Ce monde est en train de s'effondrer et, jour après jour, il devient plus étrange. Les Sires-Loups sont, pour l'instant, ses créatures les plus dangereuses, car ils sont tiraillés entre deux forces antagonistes : le pire de l'homme et le pire de l'animal.

— Les Sires-Loups ? C'est le nom de ces bêtes-là ?

— Ce ne sont pas des loups, même si les loups les suivent en meute. Ce ne sont pas des hommes, même s'ils marchent sur deux pattes quand cela les arrange. Même si leur chef

arborescences des bijoux et des vêtements élégants. Il se fait appeler Monarque, il est aussi intelligent qu'ambitieux, aussi rusé que cruel. Maintenant, il veut partir en guerre contre le roi. J'ai entendu les histoires des voyageurs qui ont traversé ces bois. Ils parlent d'immenses meutes qui écument la contrée. Des loups blancs venus du nord, des loups noirs venus de l'est... Tous répondent à l'appel de leurs frères, les loups gris, et de leurs chefs les Sires-Loups.

Et, assis devant le feu de cheminée, David écouta le Garde Forestier lui raconter une histoire.

Premier récit du Garde Forestier

Il était une fois une petite fille qui vivait aux abords de la forêt. Elle était vive et maligne, et portait une cape rouge pour être facilement retrouvée si elle se perdait pendant ses promenades, car le rouge se distingue facilement parmi les arbres et les buissons. Au fil des ans, elle cessa peu à peu d'être une petite fille pour devenir une jeune fille, et chaque jour la rendait plus belle encore. Nombreux étaient les prétendants qui désiraient l'épouser mais elle leur refusait toujours sa main. Aucun d'eux n'était assez bien pour elle. Elle était plus intelligente que tous les hommes qu'elle rencontrait et aucun n'aiguillonnait assez son esprit.

Sa grand-mère vivait dans une chaumière au cœur de la forêt. La jeune fille lui rendait très souvent visite. Elle apportait toujours dans son panier du pain et de la viande et restait un moment auprès d'elle. Pendant que sa grand-mère dormait, la jeune fille en rouge aimait se promener parmi les arbres, goûter les fraises sauvages et les fruits de la forêt. Un jour, tandis qu'elle pénétrait dans un bosquet ombragé, un loup survint. Méfiant, il tenta de passer sans se faire remarquer, mais les sens de la jeune fille étaient trop affûtés. Elle vit le loup, elle le regarda dans les yeux et elle tomba amoureuse de l'étrangeté qu'elle y découvrit. Quand il partit, elle le suivit, s'enfonçant dans la forêt plus loin que ses pas l'avaient jamais portée. Le loup essayait de la semer lorsque le sentier disparaissait ou qu'aucune trace ne permettait de le retrouver mais elle était trop rapide pour lui, et la poursuite continua pendant plusieurs kilomètres. Enfin, lassé d'être suivi, le loup se retourna pour faire face à la jeune fille. Il montra les crocs, grogna en signe d'avertissement, mais elle n'avait pas peur.

— Joli loup, murmura-t-elle, tu n'as rien à craindre de moi.

Elle tendit la main et la posa sur la tête de l'animal. Elle passa les doigts dans son pelage et l'apaisa. Et le loup vit combien ses yeux étaient beaux (pour mieux le regarder), ses mains lisses (pour mieux le caresser) et ses lèvres douces et rouges (pour mieux le goûter). La jeune fille se pencha vers lui et l'embrassa. Elle retira sa cape rouge, posa le panier rempli de fleurs et s'étendit au côté du loup. De leur union naquit une créature qui tenait plus de l'homme que du loup. Ce fut le premier des Sires-Loups, Monarque, et nombreux furent ceux qui naquirent après lui. D'autres femmes tombèrent dans le piège, attirées par la jeune fille à la cape rouge. Elle se promenait dans la forêt et promettait aux femmes qu'elle rencontrait de délicieuses baies bien juteuses, une eau de source si pure qu'elle redonnerait toute sa jeunesse à leur peau. D'autres fois elle se rendait à l'orée d'une ville ou d'un village et attendait qu'une femme se présente pour l'attirer dans les bois en poussant des cris de détresse.

Mais d'autres femmes la suivaient de leur plein gré, car il est des femmes qui rêvent de s'unir à des loups.

Aucune n'en revint jamais. Les Sires-Loups finissaient toujours par se retourner contre celles qui leur avaient donné la vie et les dévoraient au clair de lune.

Telle est l'origine des Sires-Loups.

Quand il eut fini de raconter son histoire, le Garde Forestier alla ouvrir un coffre en bois dans un coin de la salle, près du lit, et en tira une chemise, un pantalon et des chaussures. La chemise avait la bonne taille pour David mais le pantalon était un peu trop long et les chaussures un peu trop larges. Une paire supplémentaire de chaussettes en laine rugueuse remédia au problème. Les chaussures en cuir n'avaient manifestement pas été portées depuis de nombreuses années. David se demanda d'où elles venaient car, à l'évidence, il s'agissait de chaussures d'enfant, mais quand il posa la question au Garde

Forestier, ce dernier lui tourna le dos pour leur préparer un repas à base de pain et de fromage.

Pendant qu'ils mangeaient, le Garde Forestier interrogea plus précisément David sur les circonstances de sa venue dans la forêt et sur le monde qu'il avait quitté. Il y avait beaucoup à dire mais le Garde Forestier semblait moins intéressé par les histoires de guerre et de machines volantes que par l'histoire de David, de sa famille et de sa mère.

— Tu dis que tu as entendu sa voix. Pourtant elle est morte. Alors comment est-ce possible ?

— Je ne sais pas, répondit David. Mais c'était elle. J'en suis sûr.

Le Garde Forestier semblait sceptique.

— Il y a bien longtemps que je n'ai plus vu de femme dans les parages. Si elle est venue dans cette forêt, elle a dû trouver un autre passage pour retourner dans son monde.

À son tour, le Garde Forestier expliqua à David dans quel endroit ils se trouvaient tous les deux. Il lui parla du roi, qui régnait depuis une éternité mais qui, en vieillissant, avait perdu tout pouvoir sur son royaume et vivait désormais reclus dans son château, vers l'est. Le Garde Forestier parla encore des Sires-Loups, de leur désir de régner sur les autres comme, avant eux, l'avaient fait les hommes, et aussi des nouveaux châteaux qui étaient apparus aux confins du royaume, des lieux obscurs où le Mal attendait son heure.

Il parla également du Tricheur, un être sans nom qui ne ressemblait à aucune autre créature du royaume car même le roi le redoutait.

— C'est un homme biscornu ? demanda brusquement David. Est-ce qu'il porte un chapeau tordu ?

Le Garde Forestier cessa de mâchonner son pain.

— Et comment sais-tu cela ?

— Je l'ai vu. Il était dans ma chambre.

— C'est lui. C'est un voleur d'enfants. Et on ne revoit jamais ceux qui tombent entre ses mains.

Il y avait quelque chose de si triste et de si hostile dans la voix du Garde Forestier quand il parlait de l'Homme Biscornu que David se demanda si Monarque, le chef des Sires-Loups, ne

s'était pas trompé. Peut-être le Garde Forestier avait-il eu, jadis, une famille, une famille à qui il était arrivé quelque chose d'horrible. Et c'est pour cette raison qu'il vivait à présent dans une complète solitude.

OÙ IL EST QUESTION D'UN TRICHEUR ET DE SES RUSES

Cette nuit-là, David dormit dans le lit du Garde Forestier. Il sentait les baies séchées, les pommes de pin et l'odeur fauve des habits en cuir et en fourrure. Le Garde Forestier, lui, s'assoupit dans un fauteuil près de la cheminée, la hache à portée de main, le visage cerné d'ombres vacillantes à mesure que les flammes faiblissaient.

David mit longtemps à trouver le sommeil, même si le Garde Forestier lui avait assuré qu'il était en sécurité dans la chaumière. Les fentes dans les volets avaient été refermées et une plaque en métal percée de petits trous empêchait les bêtes de la forêt de descendre par la cheminée. Dehors, la forêt était coulée dans le silence mais ce silence n'était pas synonyme de calme et de repos. La nuit venue, avait expliqué le Garde Forestier à David, la forêt se transformait : sitôt le soleil couché, des créatures informes et des êtres vivant sous terre la colonisaient. Ils avaient tué la plupart des animaux nocturnes. Ceux qui avaient survécu redoublaient de méfiance envers les prédateurs.

Le petit garçon était envahi d'émotions mêlées. La peur, bien sûr, et le regret lancinant d'avoir été suffisamment fou pour quitter la maison où il vivait en sécurité et pénétrer dans ce nouveau monde. Il aurait voulu retourner dans la vie qu'il connaissait, même si elle lui avait semblé pénible. En même temps, il avait envie d'explorer un peu plus cette contrée, et il voulait comprendre d'où venait la voix de sa mère. Était-ce cela qui arrivait aux morts ? Voyageaient-ils jusqu'à ce pays, en transit peut-être vers une autre destination ? Sa mère était-elle coincée ici ? Avait-elle été victime d'une erreur ? Peut-être ne devait-elle pas mourir, et s'accrochait-elle désormais à l'espoir que quelqu'un viendrait la chercher et la ramener à ceux qu'elle aimait ? Non, David n'avait pas le droit de partir d'ici. Pas tout de suite. L'arbre par lequel il était arrivé était marqué et il retrouverait le chemin de sa maison dès qu'il aurait découvert la vérité sur sa mère et sur le rôle que ce monde jouait désormais dans sa vie.

Il se demanda s'il manquait déjà à son père, et à cette pensée ses yeux s'embruèrent. Le crash de l'avion allemand avait dû réveiller tout le monde et à présent le parc était sans doute protégé par un cordon de soldats de l'ARP. L'absence de David avait forcément été remarquée. En ce moment même, ils devaient être à sa recherche. David éprouva une certaine satisfaction à se dire que sa disparition lui conférait une importance qu'il n'avait jamais eue dans la vie de son père. Maintenant, son père se soucierait sans doute davantage de lui et moins de son travail, de ses codes, de Rose et de Georgie.

Mais peut-être ne leur manquait-il pas du tout ? Peut-être son absence allait-elle leur rendre la vie plus facile ? Son père et Rose pourraient fonder une nouvelle famille sans être gênés par les vestiges de l'ancienne, à part une fois par an, quand approcherait la date anniversaire de la disparition de David. Avec le temps, pourtant, même cette tristesse s'effacerait et David finirait par être complètement oublié, ou alors évoqué seulement en passant, tout comme l'oncle de Rose, Jonathan Tulvey, dont le souvenir avait resurgi grâce aux

questions posées par David.

David tenta de repousser ces pensées et ferma les yeux. Enfin il s'endormit. Il rêva de son père, de Rose et de son demi-frère, et des choses enfouies qui sortent de terre attendant de prendre forme grâce aux peurs des autres.

Et, dans les coins sombres de ses rêves, une ombre gambadait joyeusement en lançant en l'air son chapeau tordu.

David fut réveillé par les bruits du Garde Forestier qui préparait le petit déjeuner. Ils mangèrent du pain blanc sur une petite table et burent un thé noir très fort servi dans des tasses rudimentaires. Dehors, d'infimes rais de lumière striaient le ciel. David en déduisit qu'il était très tôt, si tôt que le soleil n'était pas encore levé, mais le Garde Forestier lui expliqua que le soleil n'était plus vraiment visible depuis bien longtemps et qu'il n'y avait jamais beaucoup plus de lumière dans ce monde. David se demanda s'il avait, d'une façon ou d'une autre, atterri dans le Nord, dans un endroit où, en hiver, la nuit dure de longs mois. Mais même dans l'Arctique, les hivers très longs sont contrebalancés par des étés où la lumière paraît éternelle. Non, il ne se trouvait pas dans un pays du Nord. Il était Ailleurs.

Après avoir mangé, David se lava le visage et les mains dans un baquet et essaya de se brosser les dents avec l'index. Quand il eut terminé, il accomplit ses petits rituels, compta le nombre de fois qu'il touchait chaque objet. C'est alors qu'il prit conscience du silence dans la pièce. Et s'aperçut que le Garde Forestier, assis dans son fauteuil, l'observait sans mot dire.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda-t-il enfin.

C'était la première fois que quelqu'un posait cette question à David. Pendant un moment, il resta interdit, cherchant une explication plausible à son comportement. Finalement, il décida de dire la vérité.

— Ce sont des règles. Des rituels que je me suis imposé. Au début, je les faisais pour empêcher ma mère de souffrir. Je pensais qu'ils pourraient l'aider.

— Et ça a marché ?

David secoua la tête.

— Non, je ne crois pas. Ou alors ils l'ont aidée, mais pas suffisamment. Vous devez trouver ça bizarre. Et vous devez *me* trouver bizarre.

Il redoutait de croiser le regard du Garde Forestier et craignait ce qu'il pourrait y voir. Il baissa les yeux sur le baquet et vit son reflet distordu dans l'eau.

— Nous avons tous nos rituels, dit enfin le Garde Forestier. Mais ils doivent avoir une fonction précise et aboutir à un résultat visible sur lequel on peut s'appuyer, sans quoi ils sont totalement inutiles.

Le Garde Forestier se leva et montra sa hache à David.

— Tu vois, reprit-il en désignant du doigt la lame, tous les matins je m'assure qu'elle est propre et bien aiguisée. Je vérifie que la porte et les fenêtres de ma maison sont bien solides. J'entretiens mon jardin, détruis les mauvaises herbes et arrose la terre. Puis je pars dans la forêt et je dégage les sentiers qui doivent rester praticables. Lorsque je vois des arbres abîmés, je les soigne de mon mieux. Voilà quels sont *mes* rituels, et je prends du plaisir à les accomplir.

Il posa doucement une main sur l'épaule de David et David lut de la compréhension dans le visage du Garde Forestier.

— Les règles et les rituels sont de bonnes choses à condition que tu en tires une satisfaction. Es-tu vraiment satisfait de compter chacun de tes gestes ?

David secoua la tête.

— Non. Mais si je ne le fais pas, j'ai peur. Peur de ce qui pourrait arriver.

— Alors trouve plutôt des rituels qui te rassurent quand tu les fais bien. Tu m'as dit que tu avais un nouveau frère ? Occupe-toi de lui tous les matins. Occupe-toi aussi de ton père et de ta belle-mère. Occupe-toi des fleurs dans le jardin ou des plantes vertes dans les jardinières. Va voir les plus faibles que toi et aide-les quand tu le peux. Que tout cela devienne de nouveaux rituels, les règles qui dirigent ta vie.

David acquiesça mais détourna le visage pour qu'il ne révèle pas au Garde Forestier le fond de sa pensée. Peut-être le Garde Forestier avait-il raison, mais David ne pouvait se résoudre à rendre service à Georgie et à Rose. Il était d'accord pour essayer d'accomplir d'autres tâches, plus faciles, mais prendre soin de ces deux intrus était au-delà de ses forces.

Le Garde Forestier prit les vieux vêtements de David – sa robe de chambre déchirée, son pyjama sale, son unique pantoufle boueuse – et les plaça dans un sac de jute. Puis il prit le sac sur son épaule et déverrouilla la porte.

— Où allons-nous ? demanda David.

— Nous allons te ramener dans ton pays.

— Mais le trou dans l'arbre a disparu.

— Nous essaierons de le faire réapparaître.

— Je n'ai pas encore retrouvé ma mère !

Le Garde Forestier posa sur David un regard triste.

— Ta mère est morte. Tu me l'as dit toi-même.

— Mais je l'ai entendue ! J'ai entendu sa voix !

— Peut-être. Ou une voix qui ressemblait à la sienne. Je ne prétends pas connaître tous les secrets de ce pays mais je peux t'assurer que c'est un lieu dangereux, et de plus en plus dangereux au fil des jours. Tu dois rentrer chez toi. Monarque avait raison sur un point : je ne peux pas te protéger. J'arrive à peine à me protéger moi-même. Et maintenant allons-y ! C'est le bon moment pour sortir. À cette heure-ci, les animaux nocturnes dorment profondément et les animaux diurnes les plus dangereux ne sont pas encore réveillés.

Comprenant qu'il n'avait pas vraiment le choix, David suivit le Garde Forestier hors de la chaumière puis dans la forêt. À plusieurs reprises le Garde Forestier dut s'arrêter et tendre l'oreille. Il levait alors la main pour que David s'immobilise à son tour et reste silencieux.

— Où sont passés les Sires-Loups et les loups ? finit-il par demander au Garde Forestier après avoir marché pendant presque une heure.

Les seuls animaux qu'ils avaient croisés étaient les insectes et quelques oiseaux.

— Pas loin, j'en ai peur. Ils sont partis chercher de la nourriture dans d'autres endroits de la forêt où ils risquent moins d'être attaqués mais, le moment venu, ils essaieront encore de s'en prendre à toi. C'est pour cela que tu dois partir avant leur retour.

David trembla en imaginant Monarque et les loups se ruant sur lui et lacérant sa chair à coups de griffes et de crocs. Il commençait à mesurer le prix à payer s'il persistait à chercher sa mère dans cet endroit. Mais, apparemment, la décision de rentrer avait déjà été prise pour lui – du moins pour le moment. S'il le décidait, il pourrait revenir. Après tout, le jardin creux

devait toujours exister si le bombardier allemand ne l'avait pas complètement détruit en s'écrasant.

Ils parvinrent dans la clairière bordée d'énormes arbres par laquelle David était entré dans le monde du Garde Forestier. Au moment où ils s'y engageaient, le Garde Forestier stoppa si brutalement que David faillit lui rentrer dedans. Prudemment, il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule du Garde Forestier pour voir ce qui avait provoqué un arrêt si brusque.

— Oh, non ! lâcha-t-il, le souffle coupé.

Aussi loin que le regard portait, chaque tronc d'arbre était entouré d'une cordelette et chaque cordelette, comme le perçut le nez de David, était enduite de la même substance nauséabonde utilisée par le Garde Forestier pour tenir à distance les bêtes sauvages. Il était impossible de dire quel arbre abritait le passage entre ce monde-ci et le monde de David. Le garçon fit quelques pas, essayant malgré tout de trouver le trou duquel il avait émergé mais tous les arbres étaient identiques et la même écorce lisse recouvrait leur tronc. On aurait dit que même les creux et les nœuds qui rendaient chaque tronc unique avaient été remplis ou polis, et le petit sentier qui jadis sinuait à travers la forêt avait entièrement disparu, privant le Garde Forestier de tous ses points de repère. Même la carcasse du bombardier était invisible, et le profond sillon qu'elle avait creusé dans la terre avait été comblé. Pour arriver à un tel résultat, pensa David, il aurait sans doute fallu beaucoup de mains et des centaines d'heures de travail. Comment cela était-il possible en une seule nuit, sans même laisser dans le sol une empreinte de pas ?

— Qui a pu faire une chose pareille ? demanda-t-il.

— Un Tricheur, répondit le Garde Forestier. Un homme biscornu avec un chapeau tordu.

— Mais pourquoi ? Pourquoi n'a-t-il pas simplement retiré votre cordelette de l'arbre ? Le résultat aurait été le même, n'est-ce pas ?

Le Garde Forestier réfléchit un moment avant de répondre.

— En effet, mais cela n'aurait pas été aussi amusant pour lui, et l'histoire aurait été moins bonne.

— L'histoire ? Comment cela ?

— Tu fais partie de l'histoire, expliqua le Garde Forestier. Le Tricheur aime inventer des histoires. Et collectionner des histoires à raconter. Celle-ci fera une très bonne histoire.

— Mais comment je vais rentrer chez moi ?

À présent que le moyen de retourner dans son monde avait disparu, David voulait à tout prix partir, alors que, lorsque le Garde Forestier avait essayé de le forcer à rentrer chez lui, il avait à tout prix voulu rester dans ce monde-ci et chercher sa mère. C'était décidément très curieux.

— Il ne *veut pas* que tu rentres chez toi.

— Je ne lui ai jamais rien fait ! Pourquoi est-ce qu'il m'oblige à rester ? Pourquoi est-il si méchant ?

Le Garde Forestier dodelina de la tête.

— Je ne sais pas.

— Alors qui sait ?

Il était si contrarié qu'il avait presque crié. Il commençait à espérer que quelqu'un d'autre, dans les environs, pourrait le renseigner un peu mieux que le Garde Forestier. Le Garde Forestier était parfait pour décapiter les loups et donner des conseils que personne ne lui demandait mais il ne semblait pas tout à fait au courant des dernières nouvelles du royaume.

— Le roi ! répondit enfin le Garde Forestier. Le roi doit savoir.

— Mais vous m'avez expliqué qu'il n'avait plus aucun pouvoir ! Que personne ne le voyait plus depuis longtemps...

— Ça ne signifie pas qu'il ignore ce qui se passe dans son royaume. On raconte que le roi possède un livre, *Le Livre des choses perdues*. C'est son bien le plus précieux. Il l'a caché dans la salle du trône de son palais et nul sinon lui n'a le droit de le parcourir. On raconte que ses pages renferment la totalité des connaissances engrangées par le roi et que, en période de troubles, il le consulte pour y trouver des conseils. Peut-être contient-il la solution pour que tu retournes dans ton monde ?

David essaya de déchiffrer l'expression sur le visage du Garde Forestier. Il ignorait pourquoi mais il avait l'intime conviction que le Garde Forestier ne lui disait pas toute la vérité à propos du roi. Avant qu'il ait le temps de l'interroger davantage, le Garde Forestier jeta le sac contenant les vieux vêtements de David dans un taillis et commença à rebrousser chemin.

— Ce sera toujours ça de moins à porter dans notre périple, expliqua-t-il. Une longue route nous attend.

Après avoir lancé un dernier regard intense à cette forêt d'arbres identiques, David emboîta le pas au Garde Forestier et tous deux reprirent le chemin de la chaumière.

Quand ils furent partis et que le silence régna à nouveau dans la forêt, un personnage se profila derrière les racines enchevêtrées d'un grand arbre vénérable. Son dos était courbé, ses doigts sinueux et il portait un chapeau tordu. Il se faufila rapidement dans le sous-bois et s'arrêta près d'un taillis aux buissons chargés de grosses baies sucrées. Mais il ignore les fruits au profit du sac de jute qui avait atterri parmi les feuilles. Il y plongea les mains, en retira la veste de pyjama de David et la porta à son visage en inspirant profondément.

— Garçon perdu, murmura-t-il, et bientôt enfant perdu !

Après quoi il s'empara du sac et se laissa engloutir par les ombres de la forêt.

XI

OÙ IL EST QUESTION DES ENFANTS PERDUS DANS LA FORÊT ET DU SORT QUI LES ATTEND

David et le Garde Forestier gagnèrent sans encombre la chaumière. Là, ils rangèrent des provisions dans deux sacs en cuir et allèrent au bord du torrent qui passait derrière la maison pour remplir d'eau deux gourdes en fer. David remarqua que le Garde Forestier, agenouillé sur la berge, examinait des marques dans la terre humide. Mais il ne fit aucun commentaire. David y jeta un coup d'œil en passant : on aurait dit les traces laissées par un gros chien ou un loup. À en juger par la mince pellicule d'eau au fond de chaque empreinte, David comprit qu'elles étaient récentes.

Le Garde Forestier s'équipa de sa hache, d'un arc, d'un carquois rempli de flèches et d'un long couteau. Il alla prendre dans un coffre une épée à lame courte et, après avoir soufflé sur la poussière qui la recouvrait, il la tendit à David en y ajoutant un ceinturon en cuir où il pourrait la glisser. David n'avait jamais tenu en main une véritable épée et sa connaissance du maniement des armes se limitait aux combats avec des bâtons de bois quand il jouait aux pirates, mais sentir l'épée à son côté lui donna l'impression d'être plus fort et un peu plus courageux.

Le Garde Forestier ferma la porte de la chaumière à clé, puis posa la main bien à plat sur le chambranle en baissant la tête, comme s'il priait. Il semblait triste et David se demanda si, pour une raison qu'il ignorait, le Garde Forestier craignait de ne plus jamais revoir sa maison. Ensuite ils pénétrèrent dans la forêt et prirent la direction du nord-est. Ils marchèrent à un bon rythme jusqu'à ce que cette lueur blafarde qui faisait office de lumière du jour éclaire leur chemin. Au bout de quelques heures, David se sentit très fatigué. Le Garde Forestier l'autorisa à se reposer, mais pendant une très courte halte.

— Nous devons avoir quitté la forêt d'ici à la tombée de la nuit.

David n'eut pas besoin de lui demander pourquoi. Déjà, il redoutait d'entendre le hurlement des loups et des Sires-Loups dans le silence des bois.

Ils reprirent leur marche et David se mit à observer le paysage qu'ils traversaient. Il était incapable de nommer un seul des arbres qu'ils croisaient, même si certains présentaient un aspect familier. Des pommes de pin étaient suspendues au feuillage persistant d'un arbre ressemblant à un vieux chêne. Un autre avait la forme et la taille d'un grand sapin de Noël mais ses feuilles argentées étaient ornées de grappes de baies rouges. Toutefois, la plupart des arbres étaient nus. De temps à autre, David apercevait des fleurs semblables à des enfants aux yeux écarquillés de curiosité. À l'approche du garçon et du Garde Forestier, elles refermaient leurs pétales pour se protéger et oscillaient doucement en attendant que la menace soit passée.

— Quel est le nom de ces fleurs ? s'enquit David.

— Elles n'ont pas de nom, répondit le Garde Forestier. Parfois, les enfants qui se

promènent dans la forêt s'écartent de leur chemin et se perdent. On ne les retrouve jamais. Ils meurent, dévorés par des bêtes sauvages ou tués par des hommes cruels, et la terre se gorge de leur sang. Quelque temps plus tard, une de ces fleurs jaillit du sol, en général assez loin de l'endroit où l'enfant a poussé son dernier soupir. Elles se rassemblent en parterre, un peu comme des enfants apeurés se regrouperaient. C'est de cette façon que la forêt se souvient d'eux, je crois. Car la forêt regrette la disparition de ces enfants.

David avait compris que le Garde Forestier ne parlait pas sauf si on lui adressait d'abord la parole. Il lui revenait donc de poser les questions, auxquelles le Garde Forestier répondait de son mieux. Il essaya de donner à David un aperçu géographique de cette contrée : le château du roi était situé à plusieurs kilomètres vers l'est, et la région qui les en séparait était à peine peuplée, quelques hameaux rompant çà et là la monotonie du paysage. Un profond canyon séparait la forêt du Garde Forestier des territoires de l'est et ils seraient obligés de le franchir pour continuer leur voyage vers le château du roi. Le sud donnait sur une vaste mer noire, mais rares étaient ceux qui osaient s'y aventurer. C'était le domaine des monstres et des dragons marins, où se déchaînaient de prodigieuses tempêtes soulevant des vagues immenses. Le nord et l'ouest étaient bordés par des chaînes de montagnes aux pics couverts de neiges, infranchissables durant la majeure partie de l'année.

Pendant leur marche, le Garde Forestier parla davantage des Sires-Loups.

— Autrefois, avant la venue des Sires-Loups, les loups étaient des créatures prévisibles. Chaque meute, dépassant rarement quinze ou vingt bêtes, avait son territoire où elle vivait, chassait et se reproduisait. Puis les Sires-Loups sont apparus et tout a été bouleversé. Les meutes se sont agrandies, ont noué des alliances les unes avec les autres. Du coup, leurs territoires aussi se sont élargis, ou bien ont perdu leur raison d'être. Et la cruauté a commencé à montrer son visage. Dans le passé, pas loin de la moitié des louveteaux mouraient. Ils avaient besoin de plus de nourriture que leurs parents, en proportion de leur taille, et si la nourriture se faisait rare ils finissaient par mourir de faim. Quelquefois – mais seulement lorsqu'ils présentaient des signes de maladie ou de folie –, ils étaient tués par leurs parents. La majorité des loups étaient de bons parents, partageant le fruit de leur chasse avec leur progéniture, protégeant leurs petits, se montrant affectueux et attentifs avec eux. Mais les Sires-Loups avaient une nouvelle façon de traiter les louveteaux. Seuls les plus forts étaient nourris, c'est-à-dire jamais plus que deux ou trois par portée, parfois moins. Les faibles, eux, étaient mangés. De cette façon, la meute restait forte, mais la nature même de ses membres s'en trouvait altérée. Car s'ils étaient capables de se retourner les uns contre les autres, alors toute loyauté devenait impossible. Seule la domination des Sires-Loups les maintenait dans leur état. Sans les Sires-Loups, je suis sûr que les loups redeviendraient tels qu'ils étaient jadis.

Le Garde Forestier expliqua à David comment reconnaître les femelles des mâles : à leur museau et à leur front plus étroits, à leur encolure et à leurs épaules plus fines, à leurs pattes plus courtes qui ne les empêchait pourtant pas, lorsqu'elles étaient jeunes, de courir plus vite que les mâles du même âge. Pour cette raison, elles étaient meilleures pour la chasse et plus dangereuses pour leurs ennemis. Dans les meutes de loups traditionnelles, les femelles occupaient le plus souvent le rôle de chef mais, une fois encore, les Sires-Loups avaient transgressé l'ordre naturel des choses. Il y avait des femelles dans leurs meutes mais les décisions importantes étaient prises par Monarque et ses lieutenants. C'était peut-être, du reste, une de leurs faiblesses, ajouta le Garde Forestier. Par pure arrogance, ils avaient tourné

le dos à plusieurs millénaires dominé par l'instinct des femelles. Désormais, seule la soif du pouvoir les commandait.

— Les loups ne laissent jamais de répit à leur proie, ils la traquent jusqu'à l'épuisement. Ils sont capables de courir plus vite qu'un homme pendant douze à vingt-cinq kilomètres, et de trotter encore pendant huit kilomètres avant de se reposer. Mais les Sires-Loups les ont ralentis en choisissant de marcher sur deux pattes et ont perdu leur agilité. Reste qu'à pied nous ne pouvons toujours pas rivaliser avec eux. Quand nous aurons atteint notre destination ce soir, il faut espérer que nous trouverons des chevaux. Je connais un maquignon, là-bas, et j'ai assez d'or pour nous acheter une monture.

Il n'y avait plus de sentier à suivre. Seule l'expérience du Garde Forestier pouvait désormais les guider mais, plus ils s'éloignaient de sa maison, plus il avait besoin de s'arrêter pour faire le point. Il examinait alors la forme des mousses et les sillons tracés par le vent sur l'écorce des arbres pour s'assurer qu'ils ne s'étaient pas égarés. Pendant tout ce temps, ils ne croisèrent qu'une seule habitation – et ce n'était qu'un tas de ruines brunâtres. Plus qu'un délabrement progressif, David eut l'impression qu'elle avait fondu. Seule sa cheminée en pierre tenait encore debout, noircie mais intacte. Il aperçut des gouttes qui avaient refroidi puis durci sur certains murs, et à l'endroit où les fenêtres s'étaient effondrées sur elles-mêmes ne subsistaient plus que des formes gondolées. Le trajet qu'ils empruntaient passait suffisamment près de la ruine pour que David puisse la toucher. Il eut alors confirmation que des fragments d'une substance marron clair étaient incrustés dans les murs. Il frotta la main contre le chambranle de la porte puis, du bout de l'ongle, en retira un morceau. Sa texture et la légère odeur qu'il dégagéait lui étaient familières.

— C'est du chocolat ! s'exclama David. Et du pain d'épice...

Il en retira un plus gros morceau et s'apprêtait à le porter à sa bouche quand le Garde Forestier le lui arracha des mains.

— Non. Ça ressemble peut-être à une délicieuse friandise, mais c'est empoisonné. Et il raconta à David une nouvelle histoire.

Second récit du Garde Forestier

Il était une fois deux enfants, un garçon et une fille. Leur père était mort et leur mère s'était remariée, mais leur beau-père était un homme méchant. Il détestait les enfants et ne supportait pas de les voir vivre chez lui. Il les détesta encore plus le jour où, les récoltes ayant été mauvaises, la famine survint, car ils mangeaient toute la nourriture qu'il aurait voulu garder pour lui seul. Il leur en voulait pour le moindre morceau de pain qu'il se sentait obligé de leur donner. Quand il ne parvint plus à calmer ses appétits, il finit par suggérer à sa femme de manger les enfants afin d'échapper à la mort. Après tout, lorsque les temps seraient plus favorables, rien ne l'empêcherait de donner naissance à d'autres bambins. Cette idée horrifia la femme, qui se mit à redouter le sort que son nouveau mari pourrait réserver à ses enfants lorsqu'elle aurait le dos tourné. Pourtant, elle avait conscience qu'elle n'aurait bientôt plus de quoi les nourrir. Aussi les emmena-t-elle au plus profond d'une forêt obscure pour les y abandonner en espérant qu'ils sauraient se débrouiller tout seuls.

Les enfants étaient terrifiés. La première nuit, ils ne cessèrent de sangloter, jusqu'à ce que le sommeil s'empare d'eux. Mais au fil du temps, ils finirent par comprendre les règles de la forêt. La

fillette devenait chaque jour plus sage et plus forte que son frère, et ce fut elle qui apprit à tendre des pièges aux petits animaux et à voler les œufs des oiseaux dans leurs nids. Le petit garçon préférait se promener ou se perdre dans des songeries en attendant que sa sœur lui rapporte la nourriture qu'elle avait pu attraper. Sa mère lui manquait et il voulait la rejoindre. Certains jours, il ne faisait rien d'autre que pleurer de l'aurore au crépuscule. Il voulait retrouver sa vie d'avant et ne faisait aucun effort pour s'habituer à sa nouvelle vie.

Un jour, sa sœur l'appela, mais il ne lui répondit pas. Elle partit à sa recherche en semant des fleurs derrière elle afin de pouvoir retrouver son chemin vers leur réserve de provisions. Elle parvint ainsi à l'orée d'une petite clairière où elle vit la plus extraordinaire des maisons. C'était une maison entièrement faite de chocolat et de pain d'épice. Son toit était couvert de tuiles en caramel, les carreaux de ses fenêtres étaient en sucre filé et ses murs étaient incrustés de morceaux d'amande, de caramels mous et de fruits confits. Tout dans cette chaumière évoquait le plaisir et les sucreries. Et la petite fille découvrit son frère, la bouche barbouillée de chocolat, occupé à retirer des noisettes des murs.

— Ne t'en fais pas il n'y a personne ici, lui dit-il. Goûte ! C'est délicieux.

Il lui tendit un carré de chocolat mais la petite fille hésita à le prendre. Les paupières de son frère étaient à demi closes tant il était subjugué par le goût merveilleux des friandises qui composaient la maison. Sa sœur essaya d'ouvrir la porte mais elle était fermée à clé. Elle regarda à travers la fenêtre mais les rideaux tirés l'empêchaient de voir à l'intérieur. Elle ne voulait rien manger car quelque chose dans cette maison la mettait mal à l'aise malgré les irrésistibles effluves de chocolat. Elle s'autorisa à en grignoter un petit bout. Il avait encore meilleur goût que tout ce qu'elle avait imaginé, et son estomac la supplia de continuer. Aussi suivit-elle l'exemple de son frère : ensemble, ils mangèrent tant et tant qu'ils finirent par tomber dans un profond sommeil.

Quand ils se réveillèrent, ils n'étaient plus étendus dans l'herbe à l'ombre des arbres de la forêt. Ils se trouvaient dans la maison, enfermés dans une cage suspendue au plafond. Une femme était en train de tisonner un feu sous un four. Elle était vieille et sentait affreusement mauvais. Le sol à ses pieds disparaissait sous un tas d'ossements – les restes des enfants qui étaient tombés entre ses griffes.

— De la chair fraîche, murmurait-elle entre ses dents. De la chair fraîche pour le four de la Vieille !

Le petit garçon ne put retenir ses larmes mais sa sœur le força à les réprimer. La femme vint les voir et les examina à travers les barreaux de la cage. Son visage était couvert de verrues noires, ses dents usées et de guingois ressemblaient à de vieilles pierres tombales.

— Eh bien, qui de vous deux vais-je choisir en premier ? demanda-t-elle.

Le garçon tenta de dissimuler son visage comme si ce geste pouvait le rendre invisible à la vieille femme. Mais sa sœur se montra plus courageuse.

— Prenez-moi, dit-elle. Je suis plus potelée que mon frère et je ferai un rôti plus savoureux. Le temps de me manger, vous pourrez l'engraisser, ainsi il vous nourrira plus longtemps lorsque vous l'aurez cuisiné.

La vieille femme ricana de plaisir.

— Tu es une fille maligne ! cria-t-elle. Mais pas assez pour échapper à l'assiette de la Vieille...

Elle ouvrit la cage et tendit la main pour attraper la petite fille par la peau du cou. Quand elle

l'eut tirée hors de la cage, elle referma la porte à clé et déposa la fillette près du four. Il n'était pas encore assez chaud, mais cela n'allait pas tarder.

— Je ne vais jamais rentrer là-dedans, remarqua la petite fille. C'est bien trop petit !

— Balivernes ! rétorqua la vieille femme. J'y ai mis des enfants plus gros que toi, et ils ont très bien cuit.

La petite fille eut une moue sceptique.

— Mais j'ai de grands bras et de grandes jambes bien dodues. Non, vous n'arriverez jamais à me mettre dans ce four. Et si vous me pliez pour que j'entre de force, vous ne pourrez plus m'en sortir.

La vieille femme la saisit par les épaules et la secoua.

— Je me suis trompée à ton sujet ! Tu es une fille ignorante et stupide. Regarde, je vais te montrer que mon four est assez grand.

Sur ce, elle se pencha dans le four et y engagea la tête et les épaules.

— Tu vois ? résonna sa voix. Il reste de la place quand j'y suis, alors pour une petite fille comme toi...

Mais la fillette venait de se jeter contre elle et, d'un grand coup, la poussa dans le four en refermant la porte sur elle. La vieille femme essaya de la rouvrir d'un coup de pied mais la petite fille, trop rapide pour elle, l'avait déjà prise au piège en fermant le verrou (car la vieille femme voulait empêcher les enfants de s'enfuir quand ils commençaient à rôtir). Puis la petite fille jeta des bûches dans le feu et, lentement, la vieille femme commença à cuire. Elle ne cessait de hurler, de geindre et de menacer la fillette des tortures les plus atroces. Quand le four fut suffisamment chaud, la graisse sur le corps de la vieille femme se mit à fondre, dégageant une puanteur qui donna la nausée à la petite fille. Mais la vieille femme se débattait toujours, même quand sa peau fondit sur sa chair et sa chair sur ses os. Enfin elle mourut. La petite fille retira alors des braises incandescentes du feu et les éparpilla à l'intérieur de la chaumière. Puis elle sortit en tenant son frère par la main, laissant derrière eux la maison fondue au milieu de laquelle se dressait, seule, la cheminée. Et ils ne revinrent jamais sur leurs pas.

Dans les mois qui suivirent, la petite fille se sentit de plus en plus heureuse de vivre dans la forêt. Elle construisit un refuge qui, avec le temps, se transforma en maisonnette. Elle apprit à se débrouiller toute seule et, au fil des jours, se surprit de moins en moins à penser à sa vie passée. Son frère, en revanche, n'était toujours pas heureux et désirait plus que jamais retourner vivre auprès de sa mère. Un an et un jour s'étaient écoulés lorsqu'il quitta sa sœur et reprit le chemin de son ancienne maison. Sa mère et son beau-père étaient partis depuis longtemps, et personne ne put lui dire où ils vivaient désormais. Il retourna donc dans la forêt, mais pas chez sa sœur, envers laquelle il n'éprouvait qu'amertume et jalousie. Il suivit un sentier bien dégagé, nettoyé de toutes racines et bruyères, et bordé de buissons chargés de baies juteuses. Tout en marchant, il en mangeait quelques-unes, mais ne s'apercevait pas que le sentier derrière lui disparaissait à chaque pas.

Au bout d'un moment il arriva dans une clairière, au centre de laquelle se trouvait une charmante maisonnette aux murs tapissés de lierre. Le seuil de la porte était décoré de fleurs et une spirale de fumée montait de la cheminée. Le petit garçon reconnut l'odeur du pain cuit et remarqua un gâteau laissé à refroidir sur le rebord d'une fenêtre. Une femme ouvrit la porte, aussi vive et joyeuse que l'avait été sa mère. Elle lui fit signe d'entrer et il obéit.

— Viens donc ! disait-elle. Tu as l'air épuisé, et un grand garçon comme toi ne peut pas se nourrir de baies. J'ai préparé à manger et tu vas pouvoir te reposer dans un endroit confortable. Reste aussi longtemps que tu le désires, car je n'ai pas d'enfant et j'ai toujours rêvé d'avoir un fils.

Le garçon jeta les baies dans l'herbe tandis que, derrière lui, le sentier s'évanouissait à jamais, et il suivit la femme dans la maison où un gros chaudron bouillonnait sur le feu. Juste à côté, un couteau bien affûté attendait sur un billot de boucher.

Et on ne revit jamais le petit garçon.

XII

OÙ IL EST QUESTION DES PONTS, DES ÉNIGMES ET DES TROLLS REPOUSSANTS

La lumière avait changé quand le Garde Forestier eut terminé son histoire. Il leva les yeux vers le ciel, comme s'il espérait que la nuit pouvait être retardée, et soudain il s'immobilisa. David suivit son regard. Au-dessus de leur tête, juste au niveau de la canopée, David aperçut une forme noire volant en cercle et crut entendre un croassement lointain.

— Malédiction ! pesta le Garde Forestier.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un corbeau.

Le Garde Forestier prit l'arc sanglé dans son dos et ajusta une flèche sur sa corde. Il posa un genou à terre, visa puis décocha son tir. Le corbeau transpercé par la flèche tressaillit dans l'air, puis s'écroula à quelques mètres de l'endroit où se tenait David. La pointe de la flèche était rougie de sang.

— Sale bête, dit le Garde Forestier en soulevant le cadavre et en retirant la flèche.

— Pourquoi l'avez-vous tué ?

— Les corbeaux et les loups chassent ensemble. Celui-ci indiquait à la meute notre direction. Ils l'auraient laissé becqueter nos yeux en récompense.

Il regarda en arrière.

— À présent, ils n'ont plus que notre odeur pour se repérer, mais nous ne sommes pas sauvés pour autant : ils se rapprochent. Nous devons accélérer.

Ils repartirent, marchant désormais d'un bon pas, comme s'ils étaient eux-mêmes des loups à la fin d'une traque. Parvenus à la lisière de la forêt, ils débouchèrent sur un haut plateau. Devant eux s'ouvrait un précipice profond de près de trois cents mètres, large de plus de cinq cents. Une rivière semblable à un mince ruban argenté sinuait tout au fond. David entendit ce qui ressemblait à des cris d'oiseaux résonner contre les parois du canyon. En faisant très attention, il se pencha sur le rebord du précipice afin de mieux voir les créatures à l'origine de ces bruits. Un volatile immense, plus grand que tous les oiseaux qu'il connaissait, virevoltait dans l'air, porté par les tourbillons de vent qui montaient du canyon. Il était doté de pattes semblables à des jambes humaines, totalement glabres, avec des orteils bizarrement étirés et crochus comme les serres d'un aigle. Aux bras tendus de la créature pendait une grande peau plissée qui lui servait d'aile. Ses longs cheveux blancs flottaient au vent et David l'entendit brusquement chanter d'une très belle voix aiguë :

Ce qui tombe est dévoré

Ce qui chute aussitôt meurt

Les oiseaux toujours ont peur

De survoler la Nichée.

Sa chanson fut bientôt reprise par d'autres voix et, peu à peu, David aperçut beaucoup

d'autres créatures évoluant entre les parois du canyon. Celle qui était le plus proche de lui décrivit dans l'air une boucle à la fois gracieuse et menaçante qui révéla un corps nu. David détourna aussitôt les yeux, honteux et gêné.

C'était un corps de vieille femme, avec des écailles à la place de la peau, mais qui n'en était pas moins femme. David osa un nouveau coup d'œil et la vit descendre en cercles de plus en plus étroits. Soudain, elle replia ses ailes, sa forme se fusela et elle fondit brusquement en piqué, serres déployées, vers la paroi du canyon. Elle percuta la roche et David vit quelque chose se débattre dans les serres – un petit mammifère brun, à peine plus gros qu'un écureuil. Ses pattes s'agitaient en tous sens tandis que la créature l'arrachait à la paroi. Son ravisseur changea de direction et, en poussant des cris de triomphe, fonça vers une saillie rocheuse juste en dessous de David. Quelques rivales, attirées par les cris, approchèrent dans l'espoir de lui voler sa nourriture mais la créature battit furieusement des ailes pour les repousser et elles s'éloignèrent. David eut l'occasion d'examiner son visage à mesure qu'elle approchait : c'était celui d'une femme, mais en plus mince et en plus allongé, avec une bouche sans lèvres qui découvrait en permanence des dents pointues. Dents qui s'enfoncèrent soudain dans sa proie, déchirant de grands lambeaux de pelage sanguinolent.

— La Nichée, maugréa le Garde Forestier. Encore une nouvelle engeance qui ravage cette partie du royaume.

— Ce sont des harpies, murmura David.

— Tu as déjà vu ce genre de créatures ?

— Non. Pas vraiment.

Mais j'ai lu des livres sur elles. J'en ai vu dans mon livre sur la mythologie grecque. J'ai l'impression bizarre qu'elles ne devraient pas faire partie de cette histoire, et pourtant elles sont là...

David se sentit pris d'étourdissement. Il recula du bord du précipice, si profond qu'il lui donnait le vertige.

— Comment allons-nous traverser ? demanda-t-il au Garde Forestier.

— Il y a un pont à moins d'un kilomètre en aval. Nous devons l'atteindre avant que le jour ne tombe.

Il conduisit David le long du canyon, en prenant garde de rester en lisière de la forêt afin d'éviter de trébucher et de tomber dans ce terrible abîme où la Nichée était à l'affût. David entendait les ailes claquer dans le vent et, à plusieurs reprises, il crut voir une de ces créatures voleter au-dessus du précipice et leur lancer un regard menaçant.

— N'aie pas peur, dit le Garde Forestier. Ce sont des bêtes très peureuses. Si tu tombes, elles te rattrapent au vol et tu finis déchiqueté entre leurs serres, mais jamais elles n'oseront t'attaquer au sol.

David acquiesça mais il ne se sentait pas plus rassuré. Dans ce pays, la faim semblait toujours l'emporter sur la lâcheté et les harpies de la Nichée, aussi maigres et émaciées que les loups, paraissaient vraiment tenaillées par la faim.

—

Après avoir marché un certain temps, David et le Garde Forestier arrivèrent en vue de deux ponts enjambant le canyon. Ils étaient en tous points identiques : des balustrades en corde et

un sol fait de planchettes de bois inégales. David trouvait l'ensemble assez peu rassurant.

Le Garde Forestier les observa, perplexe.

— Deux ponts ! Il y en a toujours eu un seul à cet endroit.

— Eh bien, à présent il y en a deux, répondit David avec un bon sens imparable.

Il ne voyait pas en quoi avoir le choix posait un problème insurmontable. C'était peut-être un point de passage très fréquenté. Après tout, il ne semblait pas y avoir d'autre moyen de traverser le précipice sauf si on savait voler et qu'on était prêt à prendre le risque de croiser des harpies...

David entendit des mouches bourdonner non loin et suivit le Garde Forestier dans un petit renfoncement invisible depuis le précipice. Juste à côté se trouvaient les vestiges d'une chaumière et d'une écurie, mais l'endroit était à l'évidence abandonné. La carcasse d'un cheval gisait devant l'entrée de l'écurie, les os presque entièrement nettoyés de leur chair. Le Garde Forestier passa la tête par la porte, puis fit de même par la porte ouverte de la chaumière. La tête basse, il revint vers David.

— Le maquignon est parti. On dirait qu'il s'est enfui avec son dernier cheval vivant.

— À cause des loups ?

— Non. À cause d'autre chose.

Ils retournèrent au bord du précipice. Devant eux, une des harpies volait sur place, sans les quitter des yeux, battant des ailes en cadence pour rester à leur hauteur. Elle resta dans cette position une fraction de seconde de trop : soudain son corps se crispa dans un spasme et la pointe métallique dentelée d'un harpon déchira sa poitrine. Une immense corde reliait le harpon à un point situé en contre-bas de la paroi rocheuse, de l'autre côté du canyon. La harpie agrippa la pointe comme si elle espérait pouvoir s'en détacher et fuir, mais ses battements d'ailes commencèrent à faiblir et elle tomba d'un seul coup en tournoyant et en se tordant sur elle-même jusqu'à ce que la corde se tende et la précipite vers la paroi où elle s'écrasa avec un bruit sourd. David et le Garde Forestier virent le cadavre de la harpie hissé le long de la paroi rocheuse, retenu par les dentelures du harpon, jusqu'à l'entrée d'une caverne. Puis le cadavre fut tiré à l'intérieur et disparut.

— Beurk ! lâcha David.

— Les trolls, commenta le Garde Forestier. Ça explique le second pont.

Il approcha des constructions jumelles. Entre elles se trouvait une stèle en pierre dans laquelle des mots avaient été laborieusement et grossièrement taillés :

L'un ment en vérité,

La vérité de l'autre n'est que mensonge.

Un chemin mène à la mort,

Un chemin mène à la vie.

Une question posée,

Un chemin à suivre.

— C'est une énigme, déclara David.

— Mais que signifie-t-elle ?

La réponse ne tarda pas à se préciser. David n'aurait jamais pensé qu'il rencontrerait un jour un troll, même si ces créatures l'avaient toujours fasciné. Dans son esprit, c'était des personnages mystérieux vivant sous les ponts et questionnant les voyageurs en espérant les dévorer s'ils venaient à tomber. Les deux êtres qui émergèrent du précipice, tenant chacun une torche enflammée, ne ressemblaient guère à ce qu'il avait imaginé. Ils étaient plus petits

que le Garde Forestier mais bien plus costauds, avec la peau épaisse et ridée d'un éléphant. Des os plats comme ceux qui garnissaient le dos de certains dinosaures saillaient le long de leur colonne vertébrale. Leur visage n'était pas sans évoquer celui des singes ; des singes extrêmement laids, certes, et affligés d'une effroyable acné, mais des singes tout de même. Chaque troll prit position devant l'un des ponts et adressa au Garde Forestier et à David un sourire lugubre. Ils avaient de petits yeux rouges qui jetaient une lueur sinistre dans l'obscurité de plus en plus profonde.

— Deux ponts et deux chemins, dit David.

Il pensait à haute voix mais il se tut avant de laisser échapper le moindre indice devant les trolls. Mieux valait garder ses pensées pour lui tant qu'il n'avait pas trouvé la solution. Les trolls avaient déjà toutes les cartes en main : il ne voulait pas leur en donner d'autres.

Sans l'ombre d'un doute, cette énigme signifiait que l'un des ponts n'était pas sûr et que l'emprunter aboutirait à une mort certaine – causée par les harpies, ou les trolls eux-mêmes, ou encore, à supposer qu'ils ne soient pas assez rapides, par une chute interminable s'achevant par un écrasement brutal. Pour être honnête, David trouvait les deux ponts dangereusement branlants mais il devait partir du principe que l'énigme recelait une part de vérité sinon... eh bien, à quoi bon avoir inventé une énigme ?

L'un ment en vérité, la vérité de l'autre n'est que mensonge. David avait déjà lu ça quelque part. Sans doute dans une histoire.

Oui, il s'en souvenait ! Un des deux trolls disait toujours des mensonges, l'autre disait toujours la vérité. David pouvait donc demander à un des trolls quel pont emprunter, sans savoir s'il – ou elle, car David ne savait pas au juste quel était le sexe des trolls – lui mentait. Il y avait une solution à ce problème, seulement David l'avait oubliée. Voyons... qu'est-ce que ça pouvait être ?

La lumière du jour avait complètement disparu, et un long hurlement monta de la forêt. Il semblait tout proche.

— Nous devons traverser ! dit le Garde Forestier. Les loups ont retrouvé notre trace.

— Nous ne pouvons pas traverser tant que nous n'avons pas choisi notre pont, expliqua David. De toute façon, ces trolls ne nous laisseront pas passer tant que nous n'aurons pas résolu l'énigme. Et si nous forçons le passage et que nous avons choisi le mauvais...

— ... nous n'aurons plus à nous soucier des loups, poursuivit le Garde Forestier.

— Il y a une solution. Je sais qu'il y en a une ! Il faut simplement que je m'en souviene.

Ils entendirent un vacarme assourdi venant de la forêt. Les loups se rapprochaient.

— Une question... marmonna David.

Le Garde Forestier souleva la hache dans sa main droite et tira son couteau de sa main gauche. Il se posta face aux arbres, prêt à se battre avec tout ce qui jaillirait.

— J'ai trouvé ! s'écria David. Enfin... je crois...

Il s'avança vers le troll de gauche. Celui-ci était légèrement plus grand que l'autre et sentait un peu meilleur – mais tout est relatif. David respira profondément avant de lui demander :

— Si l'autre troll me montrait le bon chemin, quel pont m'indiquerait-il ?

Il y eut un silence. Le troll plissa le front, ce qui provoqua le suintement désagréable de quelques-uns de ses boutons purulents. David ne savait pas si le second pont avait été construit récemment ni combien de voyageurs l'avaient emprunté mais il eut la sensation que personne n'avait jamais posé cette question à son gardien. Finalement, le troll parut renoncer à essayer de comprendre la logique de David et indiqua le pont sur sa gauche.

— On doit prendre le pont de droite, dit David au Garde Forestier.

— Comment peux-tu en être si sûr ?

— Parce que si le troll auquel j'ai parlé est le menteur, celui qui dit la vérité est l'autre troll.

Le troll qui dit la vérité m'aurait indiqué le bon pont, mais le menteur m'aurait indiqué le mauvais ; et si le troll qui dit la vérité m'avait indiqué le pont de droite, alors le menteur m'aurait répondu « le pont de gauche ». Maintenant, si le troll auquel j'ai parlé dit la vérité, alors l'autre est le menteur qui m'aurait indiqué le mauvais pont. Dans un cas comme dans l'autre, le mauvais pont est celui de gauche.

Malgré l'arrivée imminente des loups, la présence des trolls perplexes et les cris perçants des harpies, David ne put retenir un sourire de fierté. Il s'était souvenu de l'énigme et de sa solution. Ça ressemblait à ce que le Garde Forestier lui avait dit : quelqu'un essayait d'inventer une histoire et David en faisait partie, mais cette histoire était à son tour constituée d'autres histoires. David avait lu des contes avec des trolls, des harpies, et très souvent des personnages de Garde Forestier. Quant aux animaux parlants, comme les loups, ils étaient omniprésents dans tous ces récits.

— Allons-y, dit David au Garde Forestier.

Il se présenta à l'entrée du pont de droite et le troll qui la gardait s'écarta pour le laisser passer. David posa un pied sur la première planche en bois et agrippa fermement les cordes. Maintenant que sa vie dépendait directement de sa décision, il se sentait un peu moins sûr de lui et la vue des harpies virevoltant juste sous ses pieds le rendait encore plus nerveux.

Pourtant, il avait arrêté son choix et il ne pouvait plus faire demi-tour. Il avança l'autre pied, fit encore un pas sans cesser de se tenir aux cordes et en essayant de ne pas baisser les yeux. Il avait déjà bien avancé quand il s'aperçut que le Garde Forestier ne le suivait pas. David s'arrêta sur le pont et se retourna.

La forêt pullulait d'yeux de loups. David les voyait scintiller à la lueur des torches. Les loups se déplaçaient, sortaient de l'ombre, avançaient lentement vers le Garde Forestier. Les loups les plus primitifs occupaient les premiers rangs, les Sires-Loups restaient à l'arrière, attendant que leurs frères et sœurs moins évolués terrassent l'homme armé pour approcher à leur tour. Les trolls s'étaient évanouis dans la nature, comprenant qu'il était absurde de soumettre leurs énigmes à des bêtes sauvages.

— Non ! cria David à son compagnon. Venez ! Vous allez y arriver !

Mais le Garde Forestier ne bougeait pas.

— Va-t'en, toi ! lui répondit-il. Et vite ! Je vais les retenir aussi longtemps que je pourrais. Quand tu seras arrivé de l'autre côté, coupe les cordes. Tu m'entends ? Coupe les cordes !

David secoua la tête.

— Non, répéta-t-il en pleurant. Vous devez venir avec moi ! J'ai besoin de vous !

Et brusquement, d'un seul mouvement, tous les loups bondirent.

— Cours ! hurla le Garde Forestier tandis que sa hache virevoltait en tous sens et que la lame de son poignard étincelait.

David vit gicler en l'air un premier geyser de sang, puis tous les loups se jetèrent sur le Garde Forestier, mordant, claquant des crocs. Certains tentaient de le contourner pour s'élancer à la poursuite du garçon. David jeta un dernier coup d'œil par-dessus son épaule, puis se mit à courir. Il n'était pas encore arrivé au milieu du pont et les cordes oscillaient dangereusement à chaque nouveau pas. Le martèlement de ses pieds sur les planches résonnait à travers tout le canyon. Bientôt s'y ajouta celui des pattes de loups. David regarda

sur sa gauche et vit que trois de ses poursuivants, incapables de passer l'obstacle du Garde Forestier, avaient pris le pont de gauche dans l'espoir de l'intercepter à son arrivée. Les bêtes rattrapaient leur retard à toute vitesse. L'un d'eux, un Sire-Loup qui fermait la marche, portait encore les restes d'une robe blanche et des boucles dorées à ses oreilles. La salive dégoulinait de sa gueule pendant qu'il courait, et il la ravalait avec sa langue.

— Cours ! s'exclama-t-il avec une étrange voix de fillette, pour ce que ça te servira !

Il claqua des mâchoires dans l'air.

— Tu auras aussi bon goût de l'autre côté !

Les bras de David étaient perclus de crampes à force de tenir les cordes et le balancement du pont lui donnait mal au cœur. Les loups couraient presque à son niveau, maintenant. Il n'arriverait jamais à l'autre extrémité du pont avant eux.

Tout à coup, quelques planches du pont fictif se brisèrent et le loup en tête de cortège plongea dans le vide. David entendit un sifflement et un harpon transperça le loup en plein ventre. Les trolls le tirèrent vers leur caverne dans la paroi du canyon.

Le loup juste derrière lui freina si brutalement que la louve qui le suivait faillit le renverser en le percutant. Ils avaient devant eux un trou large de près de deux mètres. D'autres harpons fusèrent dans l'air car les trolls n'avaient pas l'intention d'attendre la chute d'autres proies. En s'engageant sur le mauvais pont, les loups avaient scellé leur destin. Une autre pointe dentelée atteignit sa cible et le deuxième loup fut tiré par le trou, hurlant de douleur dans son agonie. Il ne restait plus que le Sire-Loup. Il se ramassa sur lui-même, sauta par-dessus le trou et atterrit de l'autre côté. Il glissa en se réceptionnant, puis rétablit son équilibre et parvint à se redresser sur ses pattes arrière. Hors d'atteinte des harpons des trolls, il lança un cri victorieux – sans remarquer l'ombre qui fondait sur lui.

La harpie dépassait en envergure celles que David avait déjà vues. Elle était plus grande, plus forte et plus vieille que toutes les autres. Elle percuta le Sire-Loup avec tant de force qu'il bascula par-dessus les cordes et seules les serres puissantes fichées dans sa chair l'empêchèrent de s'écraser au sol. Les pattes du Sire-Loup remuaient dans l'air et ses mâchoires se refermaient sur du vide tandis qu'il essayait de mordre la harpie, mais c'était un combat perdu d'avance. David observa avec horreur une seconde harpie se joindre aux deux créatures et plonger ses serres dans la gorge du Sire-Loup. Les deux monstres femelles tiraient chacune dans une direction opposée en battant furieusement des ailes. Le Sire-Loup finit écartelé.

De son côté, le Garde Forestier s'efforçait toujours de retenir la meute mais la lutte était inégale. David le vit pourfendre et taillader sans relâche ce qui ressemblait à une muraille mouvante de poils et de crocs. Lorsque, brusquement, il s'effondra, les loups se jetèrent sur lui.

— Non ! hurla David.

Submergé par la colère et le désespoir, il trouva tout de même la force de reprendre sa course, ce qui ne l'empêcha pas de voir deux Sires-Loups bondir par-dessus le corps du Garde Forestier pour s'élancer sur le pont, suivis de deux autres loups. Il entendait leurs pattes tambouriner sur les planches et sentait le pont osciller davantage sous leur poids. Enfin il parvint de l'autre côté du précipice. Là, il dégaina son épée et se retourna pour faire face à ses poursuivants. Ils attaquaient la dernière moitié du pont et se rapprochaient à vue d'œil. Les quatre cordes soutenant la structure étaient fixées à deux mâts épais enfoncés dans une dalle en pierre.

David abattit la lame sur les deux premières cordes, qu'il entailla profondément. Il frappa à nouveau et les cordes tranchées fusèrent dans l'air, déséquilibrant d'un seul coup le pont et propulsant dans le canyon les deux loups. Les cris de joie des harpies résonnèrent, accompagnés du puissant battement de leurs ailes.

Les deux Sires-Loups avaient réussi à arrimer leurs pattes aux deux dernières cordes encore fixées. Toujours debout, ils progressaient plus lentement mais continuaient à s'approcher de David. Ce dernier frappa de son épée les deux dernières cordes, déclenchant des jappements de détresse chez les Sires-Loups. Une secousse fit tressaillir le pont alors que les brins de corde se désenchevêtraient un à un. David posa sa lame sur les cordes effilochées, jeta un regard aux Sires-Loups avant d'abattre son arme de toutes ses forces. Les cordes cédèrent. Les Sires-Loups ne pouvaient plus se rattraper à rien, les planches se dérobaient sous leurs pattes. Ils tombèrent en glapissant sauvagement.

David regarda vers l'autre côté du canyon. Le Garde Forestier avait disparu. Les loups l'avaient traîné jusque dans la forêt, comme en témoignait un long sillon de sang dans la terre. Seul leur chef, Monarque, était resté au bord du précipice. Il leva la tête et poussa un hurlement pour saluer ses frères tombés au combat, mais il ne bougea pas. Il fixait David, et ne cessa de le regarder jusqu'à ce que le garçon s'éloigne du pont et disparaisse derrière un petit monticule, pleurant en silence le Garde Forestier qui lui avait sauvé la vie.

XIII

OÙ IL EST QUESTION DES NAINS ET DE LEUR TEMPÉRAMENT PARFOIS IRASCIBLE

David s'était engagé sur une route surélevée couverte de graviers et de cailloux blancs. Elle sinuait en fonction des obstacles : ici un arbre, là un affleurement rocheux. Elle était bordée de chaque côté d'un fossé au-delà duquel s'étendait une zone herbeuse menant à une forêt. Ses arbres étaient plus petits et plus disséminés que dans la forêt d'où venait David, et ce dernier distinguait, par-delà les frondaisons, le sommet de petites collines rocailleuses. Il se sentit tout à coup écrasé par la fatigue. À présent que la poursuite était finie, toute son énergie s'était envolée. Il mourait d'envie de céder à un profond sommeil mais craignait de dormir en plein air, encore si près du canyon. Il lui fallait partir en quête d'un refuge. Les loups ne lui pardonneraient pas ce qui s'était passé sur les ponts. Ils trouveraient un autre moyen de traverser le précipice, puis ils reprendraient leur traque. D'instinct, David leva les yeux vers le ciel mais n'aperçut aucun oiseau suivant sa trace depuis les hauteurs, aucun corbeau traître prêt à révéler sa position à la meute lancée à ses trousses.

Pour reprendre des forces, il mangea un morceau de pain pris dans son sac et but à sa gourde une large rasade d'eau. Il se sentit rasséréné pendant quelques instants mais la vue du sac et de la nourriture soigneusement rangée lui rappela le Garde Forestier. Ses yeux s'emplirent à nouveau de larmes mais il s'interdit de pleurer. Il se releva, passa son sac à son épaule et faillit trébucher sur un nain qui venait de quitter le fossé de gauche pour grimper sur la route.

— 'tention où vous mettez les pieds ! ronchonna le nain.

Il culminait à un peu moins d'un mètre, était vêtu d'une tunique bleue, d'un pantalon noir et de bottes noires qui lui arrivaient presque aux genoux. Sa tête était couverte d'un long chapeau bleu à l'extrémité duquel pendait une clochette qui ne faisait aucun bruit. Son visage et ses mains étaient crasseux. Il tenait une pioche contre son épaule. Son nez bien rouge contrastait avec sa courte barbe blanche, dans laquelle semblaient coincés quelques morceaux de nourriture.

— Je suis désolé, répondit David.

— J'espère bien !

— Je ne vous ai pas vu.

— Ah tiens ! Et comment dois-je prendre cette remarque ?

Il agita sa pioche d'un air belliqueux.

— Serait-ce de la discrimination physique ? Es-tu en train de sous-entendre que je suis *petit* ?

— Eh bien... oui, vous êtes petit, dit David en s'empressant d'ajouter : Moi aussi je suis petit, comparé à d'autres gens.

Mais le nainne l'écoutait plus et appelait à grands cris un cortège de personnages trapus

qui se profilaient à l'autre bout de la route.

— Oh, camarades ! Ce type, là, dit que je suis petit.

— 'manque pas de culot ! dit une voix.

— Retiens-le, camarade, le temps qu'on arrive ! s'écria une autre qui, prudente, ajouta aussitôt : Attends ! Il est grand comment ?

Le nain examina David.

— Pas très grand. Un nain et demi. Un nain trois quarts, au maximum.

— Entendu, on arrive !

Soudain, David fut encerclé par des petits hommes mécontents marmonnant des phrases où revenaient les mots « nos droits », « nos libertés » et où il était question de « goutte d'eau qui fait déborder le vase ». Ils étaient tous effroyablement sales et arboraient le même chapeau à clochette cassée. L'un d'eux envoya un coup de pied dans le tibia de David.

— Aïe ! Ça fait mal !

— Comme ça tu sauras ce que nos sentiments ont... euh... ressenti.

Une petite main malpropre tira sur le sac de David. Une autre essaya de lui arracher son épée. Une troisième lui pinça le derrière, pour le plaisir.

— Ça suffit ! cria David. Arrêtez ça tout de suite !

Il fit tourner violemment son sac et eut plaisir à le sentir percuter deux nains qui valdinguèrent aussitôt dans le fossé, où ils roulèrent assez longuement.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda le premier nain, visiblement très choqué.

— Vous me donniez des coups de pied.

— Pas moi.

— Vous aussi. Et quelqu'un a essayé de me voler mon sac.

— Pas moi.

— Oh, ne soyez pas ridicules ! C'est vous et vous le savez très bien.

Le nain baissa la tête et lança un coup de pied dans la poussière, soulevant dans l'air un petit nuage blanc.

— Bon, d'accord. C'était peut-être moi. Pardon.

— Ça va, dit David.

Il se baissa et aida les nains à relever leurs deux compères tombés dans le fossé. Personne n'était blessé. À dire vrai, maintenant que cette péripétie était terminée, les nains semblaient assez contents de leur rencontre.

— Ça m'a rappelé la Lutte Finale, dit l'un. Pas vrai, camarade ?

— Exact, camarade, renchérit un autre. Les travailleurs doivent constamment résister à l'oppression.

— Hum... on ne peut pas dire que j'étais en train de vous opprimer, observa David.

— Mais tu aurais pu si tu l'avais voulu, dit le premier nain. Pas vrai ?

Il leva vers David un regard assez misérable. Apparemment, songea le garçon, il aurait vraiment voulu que quelqu'un tente de l'opprimer et se casse les dents.

— Bah, si vous le dites, finit par admettre David pour lui faire plaisir.

— Hourra ! s'écria le nain. Nous avons résisté à l'oppression ! Les travailleurs ont brisé leurs chaînes !

— Mais vous n'avez pas de chaînes, objecta David.

— Ce sont des chaînes *métaphoriques*, expliqua le premier nain en hochant la tête comme pour souligner la profondeur de ses propos.

— Ah d'accord, répondit David.

À vrai dire, il n'était pas sûr de savoir à quoi ressemblaient des chaînes métaphoriques. En réalité, il n'était pas sûr de comprendre le moindre mot de ce que racontaient les nains. Une seule chose était certaine : ils étaient sept. Ce qui semblait tout à fait logique.

— Vous avez des noms ?

— Des noms ? répéta le premier nain. *Des noms ?* Bien sûr, que nous avons des noms ! Je suis...

Il s'autorisa une petite toux pour souligner son importance.

— ... le Camarade n° 1. Voici les Camarades n° 2, 3, 4, 5, 6 et 8.

— Où est passé le Camarade n° 7 ?

Il y eut un silence gêné.

— Nous ne parlons plus de l'ancien Camarade n° 7, finit par répondre le Camarade n° 1. Il a été officiellement purgé des archives du Parti.

— Il est parti travailler pour sa maman, expliqua, plein de bonne volonté, le Camarade n° 3.

— Une infâme *capitaliste* ! vitupéra le Camarade n° 1.

— Une boulangère, rectifia le Camarade n° 3.

Il se dressa sur la pointe des pieds et chuchota à l'oreille de David :

— Nous n'avons plus le droit de parler de lui, maintenant. Et nous n'avons plus le droit de manger les brioches de sa mère, même celles de la veille qu'elle vend à moitié prix.

— J'ai entendu ! intervint le Camarade n° 1, avant d'ajouter d'un air vexé : Nous pouvons très bien faire nos propres brioches. Nous n'avons pas besoin des brioches d'une traître à la cause.

— Mais on n'y arrive pas ! répondit le Camarade n° 3. Nos brioches sont toujours trop dures et après, c'est *elle* qui se plaint.

Brusquement, le semblant de bonne humeur des sept nains s'évanouit. Ils ramassèrent leurs outils et se préparèrent à repartir.

— On doit y aller, maugréa le Camarade n° 1. Ravi de t'avoir rencontré, camarade. Euh... tu es bien un camarade, n'est-ce pas ?

— Je suppose.

David n'en était pas certain mais il ne voulait pas prendre le risque d'un nouveau combat contre les nains.

— Si je suis un camarade, je peux quand même manger des brioches ?

— Tant qu'elles n'ont pas été préparées par l'ancien Camarade n° 7...

— ... ou par sa mère, ajouta Camarade n° 3 d'un ton sarcastique.

— ... tu peux en manger autant que tu veux ! conclut le Camarade n° 1 en brandissant l'index pour réprimander le Camarade n° 3.

Les nains redescendirent en file indienne dans le fossé et le traversèrent pour rejoindre un sentier rudimentaire qui s'enfonçait entre les arbres.

— Excusez-moi, leur demanda David, vous croyez que je pourrais rester chez vous pour la nuit ? Je me suis perdu et je suis très fatigué.

Le Camarade n° 1 marqua une pause.

— Elle risque de ne pas être contente, observa le Camarade n° 4.

— En même temps, intervint le Camarade n° 2, elle se plaint toujours de n'avoir personne avec qui parler. Ça pourrait la mettre de bonne humeur de voir un nouveau visage...

— De bonne humeur, répéta le Camarade n° 1 d'un air nostalgique comme s'il s'agissait

d'un délicieux parfum de glace qu'il avait goûté voilà bien longtemps.

— Camarade, reprit-il, tu as raison !

Puis, se tournant vers David :

— Viens avec nous. Nous t'emmenons.

David en aurait sauté de joie.

—

Pendant leur marche, David apprit d'autres choses à propos des nains. Disons plutôt qu'il aurait espéré pouvoir apprendre d'autres choses, mais il avait toujours autant de mal à comprendre de quoi ils parlaient. Il était beaucoup question de « la nécessité pour les travailleurs de détenir leurs propres moyens de production » et des « principes du Second Congrès de la Troisième Commission » qui, apparemment, s'était terminée par une violente querelle pour savoir qui allait faire la vaisselle.

David avait une petite idée de l'identité de la personne qui risquait « de ne pas être contente » mais, par politesse, il préféra vérifier.

— Vous vivez avec une dame ? demanda-t-il au Camarade n° 1.

Le murmure des conversations entre les nains cessa immédiatement.

— Oui, malheureusement, répondit le Camarade n° 1.

— Tous les sept ?

Sans savoir pourquoi, David trouvait plutôt bizarre qu'une femme vive en compagnie de sept petits hommes.

— Chacun a son lit, précisa le nain. Pas d'entourloupe.

— Mon dieu, non ! se récria David.

Il tenta d'imaginer l'entourloupe à laquelle le nain faisait allusion, puis décréta qu'il valait peut-être mieux ne rien s'imaginer du tout.

— Et, hum... elle ne s'appellerait pas Blanche-Neige, par hasard ?

Le Camarade n° 2 s'arrêta d'un coup, provoquant un léger carambolage parmi ceux qui le suivaient.

— Ce n'est pas une de tes amies, n'est-ce pas ? demanda-t-il, soupçonneux.

— Oh ! Non, pas du tout ! Je n'ai jamais rencontré cette dame. J'ai juste entendu parler d'elle, rien de plus.

— Ah, répondit le nain qui, visiblement satisfait, repartit d'un bon pas. Tout le monde a entendu parler d'elle. « *Oooh, Blanche-Neige, celle qui vit avec les nains et leur mange la laine sur le dos ! Ils ne sont même pas fichus de la tuer proprement...* » Ça oui, tout le monde connaît Blanche-Neige.

— Pardon mais... *la tuer* ? répéta David.

— Avec une pomme empoisonnée. Ça ne s'est pas passé comme prévu. Nous avons mal calculé la dose.

— Je croyais que c'était son affreuse marâtre qui l'avait empoisonnée ?

— Tu ne lis pas les journaux ? L'affreuse marâtre avait un alibi.

— On aurait dû vérifier d'abord, intervint le Camarade n° 5. Il semblerait qu'elle était occupée à empoisonner quelqu'un d'autre ce jour-là. Une chance sur un million que ça arrive... Pas de bol, vraiment.

C'était au tour de David de s'arrêter.

— Vous voulez dire que c'est *vous* qui avez essayé d'empoisonner Blanche-Neige ?

— On voulait juste l'endormir suffisamment longtemps, répondit le Camarade n° 2.

— *Très* longtemps, corrigea le Camarade n° 3.

— Mais pourquoi ? demanda David.

— Tu verras, dit le Camarade n° 1. Quoi qu'il en soit, nous lui avons donné une pomme,

« *crouch-crouch, ZZZZZZZZ, snif-snif, pauvre Blanche-Neige, elle-nous-manquera-tant-mais-que-voulez-vous-la-vie-continue* ». Nous l'avons étendue sur une dalle, entourée de fleurs et de petits lapins blancs en larmes, les flonflons habituels, quoi. Tout à coup, voilà qu'arrive ce satané prince qui se met à l'embrasser. Un *prince* ! On n'en a jamais vu par ici ! Il a surgi de nulle part, à califourchon sur ce crétin de cheval blanc. On n'a pas eu le temps de dire ouf que, déjà, il sautait de selle et se ruait sur Blanche-Neige comme un whippet sur un lièvre. Je me demande à quoi il jouait, à vadrouiller dans la forêt et à embrasser au hasard des femmes endormies...

— Un pervers, oui, éructa le Camarade n° 3. Du gibier de potence !

— Bref, il débarque sur son canasson blanc comme un gros couvre-théière parfumé, va se mêler d'affaires qui ne le regardent pas et, une fraction de seconde plus tard, Blanche-Neige se réveille. Et alors là... ooouh, elle était de sale humeur ! Le prince, elle lui passe un de ces savons ! Juste avant, elle lui balance un coup de poing pour avoir osé « prendre des libertés » avec elle. Le prince l'écoute pendant cinq bonnes minutes et, au lieu de lui proposer le mariage, il saute sur son cheval et repart sans demander son reste vers le soleil couchant. On ne l'a jamais revu. Par la suite, on a bien essayé de faire porter le chapeau à l'affreuse marâtre mais, eh bien, s'il faut tirer une leçon de toute cette histoire, c'est qu'avant d'accuser une personne d'avoir commis un acte grave on devrait toujours vérifier son emploi du temps. Un procès a eu lieu, nous avons écopé de peines avec sursis pour violence supposée sans preuves suffisantes, et on nous a expliqué que s'il devait à nouveau arriver quoi que ce soit à Blanche-Neige – ne serait-ce qu'un ongle cassé – on n'échapperait pas à...

Le Camarade n° 1 mima l'étranglement d'un nœud coulant autour de son cou.

— Ah bon, dit David. Ce n'est pas l'histoire que je connaissais.

— L'histoire ! répéta le nain d'un ton méprisant. Et pourquoi pas « ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours » ? Est-ce qu'on a l'air heureux ? On ne vivra jamais heureux jusqu'à la fin de nos jours... Malheureux jusqu'à la fin de nos jours, ça oui !

— On aurait dû mettre les ours sur le coup, marmonna, morose, le Camarade n° 5. Ils savent tuer proprement, les ours.

— Boucle d'Or, dit le Camarade n° 1 en approuvant d'un signe de tête. Un grand classique...

— Attendez un peu ! s'insurgea David. Boucle d'Or s'est enfuie de la maison des ours et n'y est jamais retournée...

Il s'interrompit. Les nains le regardaient à présent comme s'ils le trouvaient un peu lent d'esprit.

— ... hum... n'est-ce pas ? ajouta-t-il.

— Elle a pris goût à leur porridge, expliqua le Camarade n° 1 en se tapotant doucement le nez comme s'il confiait à David un grand secret. Il n'y en avait jamais assez pour elle. Alors les ours ont fini par la prendre en grippe et... eh bien... ça s'est mal fini pour elle. « *Elle s'enfuit dans les bois et ne revint jamais chez les ours.* » Très crédible !

— Alors, ils l'ont... tuée ?

— Ils l'ont *mangée*, précisa le Camarade n° 1. Avec du porridge. « *S'enfuir et ne jamais revenir* » signifie en réalité « *être mangée* ».

— Hum... reprit David, hésitant. Et « *heureux pour toujours* », alors, ça veut dire quoi ?

— « *Mangée en deux coups de cuiller à pot* »

Sur ce, ils atteignirent la maison des nains.

XIV

OÙ IL EST QUESTION DE BLANCHE-NEIGE, QUI EST EFFECTIVEMENT INSUPPORTABLE

— C'est à cette heure-ci que vous rentrez ?

Les tympanes de David résonnèrent comme des cloches quand le Camarade n° 1 ouvrit la porte de la chaumière et, très nerveux, cria : « Ouh-ouh ! Nous sommes rentrés ! » David avait déjà entendu cette voix chantante chez son père lorsqu'il rentrait tard du pub et savait que son épouse allait lui demander des comptes.

— Laissez tomber les « nous sommes rentrés » ! Où c'est-y que vous étiez fourrés ? Je meurs de faim. J'ai l'estomac comme un tonneau vide !

David n'avait jamais entendu pareille voix. C'était une voix de femme, mais elle parvenait à être à la fois très profonde et très haute, un peu comme ces gigantesques tranchées au fond des océans – en moins humide, sans doute.

— Ooooooh ! reprit la voix, j'l'entends gargouiller ! Eh, toi, écoute-moi ça !

Une grosse main blanche s'abattit sur le Camarade n° 1, l'empoigna par la peau du cou et le tira à l'intérieur en le soulevant du sol.

— Ah, voui, bafouilla le Camarade n° 1 après un instant ou deux, ve l'entends auffi...

Sa voix était légèrement étouffée.

David laissa passer les autres nains. Ils entrèrent dans la chaumière comme une colonne de prisonniers auxquels on aurait annoncé que le bourreau avait encore le temps de procéder à quelques décapitations avant de rentrer chez lui boire son thé. David lança un regard hésitant vers la forêt obscure en se demandant s'il ne valait pas mieux prendre le risque de rester dehors.

— La poooorte ! vociféra la voix. Ça caille ! J'ai les dents qui jouent des castagnettes !

David n'avait plus le choix : il entra dans la chaumière et ferma la porte derrière lui.

Il se retrouva devant la femme la plus grande et la plus grosse qu'il eût jamais vue. Son visage était couvert d'une épaisse croûte de fond de teint blanc, un bandeau en tissu coloré maintenait ses cheveux noirs en arrière et un vernis pourpre soulignait le dessin de ses lèvres. Elle était vêtue d'une robe rose assez large pour abriter un petit cirque. Dans ses plis était enfoui le Camarade n° 1 – sans doute pour mieux entendre les bruits curieux provenant du gigantesque estomac. La robe était ornée de tant de boutons et de rubans que David se demandait comment Blanche-Neige s'y prenait pour distinguer ceux qui servaient à fermer le vêtement des autres, purement décoratifs. Ses pieds étaient enfoncés dans une paire de pantoufles de soie trop petites d'au moins trois tailles et ses bagues disparaissaient presque sous les plis de chair de ses doigts.

— Qui tu es, toi ? demanda-t-elle à David.

— Un pfffeu de cfffompagnie... marmonna le Camarade n° 1.

— De la compagnie ? répéta Blanche-Neige en relâchant le nain comme un enfant se

débarrasse d'un jouet. Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu me ramenaiss de la compagnie ?

Elle se tapota les cheveux et sourit, révélant des dents tachées de rouge à lèvres.

— J'me serais mieux habillée. J'me serais r'poudré l'nez.

David vit le Camarade n° 3 murmurer quelque chose au Camarade n° 8, mais entendit à peine « suffira pas » et « l'arranger ». Malheureusement, c'était encore trop audible au goût de la dame et le Camarade n° 3 reçut une tape sur la tête pour lui apprendre la politesse.

— 'tention ! lança-t-elle. Quel culot, çui-là...

Puis elle tendit une grande main pâle vers David en accompagnant son geste d'une petite révérence.

— Blanche-Neige, susurra-t-elle. Ravie de faire ta connaissance, et pas qu'un peu !

David lui serra la main et vit avec angoisse ses doigts avalés par la paume en guimauve.

— David, répondit-il.

— Quel joli nom, dit Blanche-Neige avec un gloussement.

Elle enfonça son menton dans sa poitrine, provoquant une série de plis qui donnèrent l'impression que sa tête fondait.

— Tu es un prince ?

— Non, dit David. Désolé.

Blanche-Neige parut déçue. Elle lâcha la main de David et tenta de jouer avec une de ses bagues mais elle était coincée et ne bougea pas.

— Un aristocrate, peut-être ?

— Non.

— Le fils d'un aristocrate, alors, avec une immense fortune qui t'attend pour le jour de tes dix-huit ans ?

David feignit de réfléchir à la question.

— Hum... encore une fois, non.

— Eh ben, t'es qui alors ? Pas un de leurs amis moooooortellement ennuyeux venu parler de travailleurs et d'oppression, j'espère ? J'les ai prévenus, bon sang ! J'veux plus entendre parler de révolution tant que j'ai pas pris mon thé !

— Mais nous sommes *vraiment* opprimés ! protesta le Camarade n° 1.

— Evidemment, vous êtes opprimés ! répliqua Blanche-Neige. Vous mesurez moins d'un mètre. Et maintenant va m'préparer mon thé avant que j'perde ma bonne humeur. Et r'tirez vos bottes ! J'veux pas qu'vous fichiez de la saleté sur mes beaux sols bien propres, qu'vous avez lavés hier.

Les nains retirèrent leurs bottes et les laissèrent devant la porte avec leurs outils. Puis ils allèrent se laver les mains tous ensemble dans des petits évier avant de s'atteler à la préparation du dîner. Ils coupèrent du pain et des légumes pendant que deux lapins rôtissaient dans la cheminée. L'odeur fit saliver David.

— J' imagine que tu vas vouloir manger et tout le toutim ?

— J'ai assez faim, oui, admit David.

— Eh ben, tu n'as qu'à partager un lapin avec eux. Mais si tu veux du mien, tu peux toujours courir !

Blanche-Neige s'affala dans un grand fauteuil devant l'âtre. Elle gonfla les joues et soupira bruyamment.

— J'déteste cet endroit. C'est *moootel*...

— Pourquoi vous ne partez pas ?

— Partir ? dit Blanche-Neige en regardant David. Pour aller où ?

— Vous n'avez pas de maison à vous ?

— Mon papa et ma belle-mère ont déménagé. Soi-disant que chez eux, ça devenait trop petit pour moi. Bah, de toute façon ils sont *moooortellement* ennuyeux, et j' préfère m'ennuyer ici plutôt qu'avec eux.

— Ah.

David se demanda s'il pouvait aborder le sujet du procès des nains suite à la tentative d'empoisonnement. Il était très intéressé par cette histoire mais ce n'était sans doute pas très poli d'en parler à Blanche-Neige. Et puis, il ne voulait pas embarrasser davantage les nains, qui semblaient déjà suffisamment gênés.

En fin de compte, ce fut Blanche-Neige qui prit les devants. Elle se pencha vers David et murmura, d'une voix semblable au crissement de deux cailloux frottés l'un contre l'autre :

— D'toute façon, y doivent s'occuper d'moi. Décision du juge, rapport à ce qu'y z'ont essayé d'm'empoisonner.

David songea qu'il n'aimerait pas du tout vivre avec quelqu'un qui aurait déjà essayé de l'empoisonner, mais peut-être Blanche-Neige pensait-elle que les nains ne s'y risqueraient pas une seconde fois. Après tout, s'ils essayaient, ils pouvaient être condamnés à mort. Cela dit, à en juger par l'expression du Camarade n° 1, la mort pouvait être vue comme une bénédiction après avoir vécu quelque temps sous le même toit que Blanche-Neige.

— Mais vous n'avez pas envie de rencontrer le prince charmant ?

— J'ai déjà rencontré un prince charmant, répondit Blanche-Neige, le regard perdu rêveusement vers la fenêtre. Il m'a réveillée d'un baiser, et puis... bah, il avait à faire ailleurs. Il m'a dit qu'il reviendrait dès qu'il aurait tué un dragon ou un truc dans ce genre...

— Il aurait mieux fait de rester ici et de s'occuper de *notre* dragon, commenta à mi-voix le Camarade n° 3.

Blanche-Neige lui lança une bûche.

— Tu vois c'que j'dois supporter ? reprit-elle en prenant David à témoin. J'suis coincée toute la journée ici, seule, pendant qu'y descendent dans leur mine. J'sais même pas pourquoi ils creusent, ils ne trouvent jamais rien !

David surprit un échange de regards entre les nains. Il crut même entendre le Camarade n° 3 émettre un petit ricanement, avant que le Camarade n° 4 ne le fasse taire d'un coup de pied dans le tibia.

— Alors j'reste ici et j'attends le r'tour d'mon prince. Ou d'un autre prince qui viendrait par ici et voudrait m'épouser, s'il arrive avant.

Elle se rongea l'ongle du petit doigt et en cracha une rognure dans les flammes.

— Et maintenant, dit-elle pour clore le sujet, OÙ EST MON THÉ ?

Toutes les tasses, assiettes, casseroles et jarres de la chaumière s'entrechoquèrent. Une pluie de poussière tomba du plafond. David vit une famille de souris évacuer en urgence son domicile et quitter sans se retourner une fissure dans le mur.

— Quand j'ai les crocs, j'ai toujours tendance à crier, expliqua Blanche-Neige. Allez ! Qui c'est qui m'passe mon lapin ?

Ils mangèrent dans un silence seulement interrompu par les léchages, grattages, mâchonnements et renvois provenant du bout de table où était assise Blanche-Neige. Elle mangeait vraiment de tout en quantités énormes. Après avoir réduit son lapin à l'état de carcasse, elle se mit à prélever des morceaux de viande dans l'assiette du Camarade n° 6 sans

lui demander la permission. Elle dévora un pain entier, la moitié d'un fromage très odorant, avala à la chaîne des chopes de bière et, pour couronner le tout, engloutit deux morceaux d'un cake aux fruits préparé par le Camarade n° 1. Ce qui ne l'empêcha pas de ronchonner quand un grain de raisin ébrécha une de ses dents.

— Je te l'avais dit qu'ils étaient un peu secs, murmura le Camarade n° 2 au Camarade n° 1, qui haussa les épaules.

Une fois qu'il n'y eut plus rien à manger, Blanche-Neige se leva en titubant et retourna s'affaler dans le fauteuil devant la cheminée où elle s'endormit instantanément. David aida les nains à débarrasser la table et à faire la vaisselle, puis alla s'asseoir avec eux dans un coin. Ils allumèrent leur pipe. Le tabac dégageait une odeur pestilentielle, comme si quelqu'un brûlait de vieilles chaussettes humides. Le Camarade n° 1 proposa à David de tirer sur sa pipe mais il déclina poliment la proposition.

— Qu'est-ce que vous cherchez, dans votre mine ?

La question de David provoqua quelques toux chez les nains, qui tous détournèrent les yeux. Seul le Camarade n° 1 semblait prêt à tenter une réponse.

— Du charbon, en quelque sorte.

— En quelque sorte ?

— Disons que c'est une certaine sorte de charbon. Quelque chose qui, d'une certaine façon, était du charbon.

— Une matière *charbonneuse*, suggéra le Camarade n° 3.

David réfléchit un moment.

— Euh... vous parlez de diamants, c'est ça ?

Sept petits personnages se jetèrent d'un seul bond sur lui. Le Camarade n° 1 écrasa sa main sur les lèvres de David en disant :

— Ne prononce plus jamais ce mot. Plus *jamais* !

David hocha la tête. Une fois certains qu'il comprenait bien la gravité de la situation, les nains s'écartèrent.

— Donc, vous n'avez pas parlé à Blanche-Neige de... hum... la matière charbonneuse, n'est-ce pas ? s'enquit David.

— En effet, dit le Camarade n° 1. Nous n'avons jamais... vraiment abordé le sujet.

— Vous ne lui faites pas confiance ?

— Tu lui ferais confiance, toi ? demanda le Camarade n° 3. L'hiver dernier, quand la nourriture se faisait rare, le Camarade n° 4 s'est réveillé une nuit et l'a surprise en train de lui grignoter un orteil !

Le Camarade n° 4 acquiesça gravement.

— J'ai encore les marques, dit-il.

— Si elle découvrait que nous extrayons des diamants de la mine, elle transformerait notre vie en enfer. Nous serions encore plus opprimés qu'aujourd'hui, et encore plus pauvres.

David parcourut la chaumière du regard. Il n'y avait vraiment pas de quoi s'extasier. L'habitable était composé de deux pièces, celle dans laquelle ils se trouvaient et une chambre que Blanche-Neige s'était attribuée d'autorité. Les nains dormaient tous ensemble, tête-bêche, dans un lit coincé près de la cheminée.

— Si elle n'était pas là, on pourrait retaper la maison, reprit le Camarade n° 1. Mais si on commence à dépenser trop d'argent, elle va avoir des soupçons. Alors on ne touche à rien. On ne s'achète même pas un autre lit.

— Mais personne dans la région ne connaît cette mine ? Personne ne soupçonne la présence d'un gisement ?

— Oh ! répondit le nain, on s'arrange toujours pour que les gens du coin sachent qu'on gagne un peu d'argent avec la mine, juste assez pour vivre. C'est un travail pénible et personne ne veut s'y coller s'il n'a pas l'assurance de devenir riche. Tant qu'on garde profil bas et qu'on ne va pas dilapider notre argent dans des vêtements tape-à-l'œil ou des chaînes en or...

— Ou des lits, ajouta le Camarade n° 8.

— ... ou des lits, oui, eh bien tout se passe bien. Simplement, personne ne rajeunit avec le temps et à présent on aurait bien envie d'une vie un peu plus tranquille et, pourquoi pas, de petites douceurs...

Les nains regardèrent Blanche-Neige, qui ronflait dans son fauteuil, et soupirèrent en chœur.

— À vrai dire, nous espérons trouver quelqu'un qui acceptera de nous en débarrasser contre rétribution, expliqua le Camarade n° 1.

— Vous voulez dire... payer quelqu'un pour l'épouser ?

— Bien sûr, il faudrait qu'il soit vraiment désespéré mais nous lui offririons une belle compensation. Bon, je ne sais pas s'il y a assez de diamants dans tout le pays pour rendre la vie auprès d'elle supportable mais la quantité que nous donnerions à notre bienfaiteur devrait contribuer à alléger son fardeau. Il pourrait s'acheter un très grand lit et une provision suffisante de bouchons anti-bruit.

Quelques nains commençaient à s'endormir. Le Camarade n° 1 prit un long bâton et, d'un pas nerveux, s'approcha de Blanche-Neige.

— Elle n'aime pas qu'on la réveille, expliqua-t-il à David. Avec ça, c'est un peu plus facile.

Il effleura les côtes de Blanche-Neige du bout de son bâton. Aucune réaction.

— Je crois qu'il faut y aller plus fort, commenta David.

Cette fois, le nain enfonça le bâton un grand coup et le résultat ne se fit pas attendre : Blanche-Neige attrapa le bâton et le tira vigoureusement, manquant envoyer le Camarade n° 1 dans la cheminée. Heureusement, ce dernier eut le réflexe de lâcher et il atterrit dans le seau à charbon.

— Grumph, dit Blanche-Neige. Arf...

Elle essuya la bave qui coulait à la commissure de ses lèvres, s'extirpa de son fauteuil et se rendit dans sa chambre d'un pas chancelant.

— Demain matin, bacon, quatre œufs et une saucisse, articula-t-elle. Non ! Huit saucisses.

Sur ce, elle claqua la porte derrière elle, s'écroula sur son lit et dormit à poings fermés.

David était assis en tailleur sur le fauteuil devant la cheminée. La maison tremblait à chaque ronflement de Blanche-Neige et des nains, en une harmonie complexe de reniflements, sifflements et toux rauques. Il songeait au Garde Forestier et au long sillon de sang menant à la forêt. Il revit Monarque et le regard que lui avait lancé le Sire-Loup. David savait qu'il ne pouvait se permettre de rester plus d'une nuit avec les nains. Il lui fallait se remettre en route. Il devait trouver le château du roi.

Il se leva et alla jusqu'à la fenêtre. Il ne voyait rien au-dehors tant la nuit était épaisse et noire. Il tendit l'oreille mais seul lui parvint le hululement d'une chouette. Il n'avait pas oublié pour quelle raison il était venu ici mais la voix de sa mère ne s'était plus manifestée à lui depuis qu'il était entré dans ce nouveau monde. Il fallait qu'elle l'appelle pour qu'il sache où

elle était.

— Maman, murmura David, si tu es là, j'ai besoin de ton aide. Je ne peux pas savoir où tu te trouves si tu ne me guides pas.

Mais personne ne lui répondit.

Il retourna dans son fauteuil et ferma les yeux. Il s'endormit, et bientôt rêva de sa chambre, de son père et de sa nouvelle famille. Mais ils n'étaient pas seuls dans la maison. Dans son rêve, David voyait l'Homme Biscornu avancer d'un pas pesant dans le couloir, arriver dans la chambre de Georgie et observer longuement l'enfant avant de quitter la maison et de retourner dans son monde.

OÙ IL EST QUESTION DE LA FILLE-BICHE

Le lendemain matin, Blanche-Neige ronflait toujours dans son lit quand David et les nains quittèrent la chaumière. L'humeur des petits hommes semblait considérablement s'alléger à mesure qu'ils s'éloignaient d'elle. Ils marchèrent ensemble jusqu'à la route de cailloux blancs, puis ils restèrent quelques instants face à face, gênés, pendant que chacun essayait de trouver la façon la moins maladroite de se dire au revoir.

— Naturellement, commença le Camarade n° 1, on ne peut pas te dire où se trouve la mine.

— Naturellement, répondit David. Je comprends très bien.

— Parce que c'est... hum... secret.

— Oui, bien sûr.

— On n'a pas envie de voir débarquer tous les Tom, Dick et Harry du coin.

— Ça me paraît très sensé.

Le Camarade n° 1 tritura pensivement son lobe d'oreille.

— Elle est juste derrière la grande colline, à droite. Il y a un chemin qui y mène. Elle est bien cachée, tout de même, donc il faut être attentif. Il y a un œil gravé dans un tronc d'arbre pour servir de repère. Enfin, ça a l'air gravé. On ne sait jamais, avec ces arbres. Au cas où, je ne sais pas, tu aurais envie d'un petit peu de compagnie...

Son visage s'éclaira.

— *D'un petit peu* de compagnie ou... d'une *petite* compagnie ! Tu vois l'astuce ? Un petit peu de compagnie, avec des amis, et une petite compagnie avec une bande de nains. Compris ?

David avait compris. Il rit consciencieusement.

— Et maintenant, rappelle-toi : si tu rencontres un prince ou un jeune aristocrate... disons, si tu rencontres n'importe quel homme assez désespéré pour accepter d'épouser une grosse femme en échange d'une importante somme d'argent, tu nous l'envoies directement, d'accord ? Et fais en sorte qu'il nous attende sur cette route. Nous n'avons pas envie qu'il arrive tout seul devant la maison et que... tu vois, quoi...

— Il prenne peur.

— Voilà, oui. Eh bien... bonne chance. Surtout, suis bien cette route. Il y a un village à un ou deux jours de marche d'ici et tu vas forcément croiser en chemin quelqu'un qui pourra t'aider. Mais quoi que tu vois, ne t'écarte pas de cette route. Il y a beaucoup de créatures cruelles dans ces bois et elles savent s'y prendre pour faire tomber les gens dans leurs pièges. Alors regarde où tu mets les pieds...

Sur ce, la petite compagnie s'éloigna et les nains disparurent dans la forêt. Il les entendit chanter tout en marchant – c'était une chanson que le Camarade n° 1 avait inventée pour leur donner du courage en partant travailler. Elle n'avait pas de mélodie à proprement parler et le Camarade n° 1 semblait avoir eu des difficultés à trouver des rimes pour « collectivisation du travail » et « oppression des infâmes chiens capitalistes », mais David sentit la tristesse

s'emparer de lui quand la chanson se dissipa au loin et qu'il se retrouva seul sur la route silencieuse.

Il avait bien apprécié ces nains. Certes, il ne comprenait pas la moitié de ce qu'ils racontaient mais, pour des gens de petite taille à tendance criminelle et obsédés par la lutte des classes, ils étaient vraiment très amusants. Après leur départ, David se sentit très seul. Cette route était manifestement une voie de circulation importante mais personne à part lui ne semblait l'utiliser. Ça et là, il trouva quelques traces du passage d'autres voyageurs – les restes d'un feu depuis longtemps refroidi, une laisse en cuir mordillée par un animal affamé – mais nulle âme qui vive pour le moment. Le crépuscule permanent qui se modifiait seulement aux petites heures du matin ou tard dans la soirée usait son énergie et bridait sa volonté. Bientôt, son attention dériva. Il avait parfois l'impression de dormir debout car des bribes de rêves s'imposaient à lui, des visions dans lesquelles le Dr Moberley se tenait devant lui et semblait lui parler, alternant avec des moments d'obscurité où il croyait entendre la voix de son père. Puis il se réveillait brusquement, pour constater qu'il s'était écarté de la route et que ses jambes flageolaient en passant de la pierre à l'herbe.

Il s'aperçut qu'il mourait de faim. Il avait mangé avec les nains dans la matinée mais, à présent, son estomac se tordait en douloureux gargouillis. Il lui restait de la nourriture et les nains avaient ajouté dans son sac quelques fruits séchés mais il ne savait pas du tout combien de temps il mettrait pour rallier le château du roi. Même les nains n'avaient pas pu le renseigner. David avait l'impression que le roi ne régnait plus vraiment sur son royaume. Le Camarade n° 1 lui avait raconté qu'un jour un homme avait frappé à la porte de la chaumière en se présentant comme le collecteur d'impôts du roi mais, après une heure en compagnie de Blanche-Neige, il était parti en oubliant son chapeau et n'était plus jamais revenu. Les seuls faits que le Camarade n° 1 avait pu confirmer étaient qu'il y avait sans doute un roi et qu'il y avait (sans doute aussi) un château quelque part tout au bout de la route sur laquelle se trouvait David, même si le Camarade n° 1 ne l'avait jamais vu. Aussi David reprit-il sa marche, l'esprit à la dérive, l'estomac noué. Devant lui, la route s'étendait tel un ruban d'un blanc aveuglant.

C'est en manquant tomber dans le fossé que David remarqua des pommes suspendues aux branches d'un arbre, dans une clairière au bord de la forêt. Elles étaient vertes, presque mûres, et il sentit sa bouche saliver. Il se rappela que les nains lui avaient ordonné de ne jamais s'écarter de la route et de se méfier des tentations de la forêt. Mais quel risque pouvait-il bien courir à aller cueillir quelques pommes ? Au pied de l'arbre, il verrait encore la route et, en s'aidant d'une branche morte, il parviendrait sûrement à faire tomber suffisamment de fruits pour l'aider à tenir une journée – peut-être plus. Il s'immobilisa, dressa l'oreille mais n'entendit rien. Tout était silencieux dans la forêt.

David quitta la route. La terre était molle et chacun de ses pas était accompagné d'un désagréable bruit de succion. En approchant de l'arbre, il vit que les pommes les plus près du sol étaient plus petites et moins mûres que celles accrochées aux branches les plus hautes, qui avaient la taille d'un poing. S'il grimpait au tronc, David pourrait sûrement les atteindre, or grimper aux arbres était justement sa spécialité : en quelques minutes il se retrouva assis à califourchon sur une branche tordue, en train de mâcher une pomme qui lui paraissait incroyablement savoureuse. Cela faisait des semaines qu'il n'avait pas mangé de pomme, depuis qu'un fermier du voisinage en avait discrètement donné quelques-unes à Rose « pour les petits gars ». Mais c'étaient de petites pommes acides, alors que celles cueillies par David

étaient délicieuses. Leur jus dégoulinait sur son menton et leur chair était ferme dans sa bouche.

Il finit de dévorer sa pomme, jeta le trognon et passa à la suivante. Il la mangea plus lentement en pensant à la mise en garde de sa mère : si tu manges trop de pommes, tu auras mal à l'estomac. Se bourrer de quelque nourriture que ce soit était sans doute le meilleur moyen de tomber malade mais David se demandait si cette règle tenait toujours quand on n'avait pas mangé à sa faim depuis plusieurs jours. Ce dont il était certain, en revanche, c'est que ce fruit avait très bon goût et que son estomac l'accueillait avec gratitude.

Il avait presque terminé sa seconde pomme quand il entendit du bruit en contrebas. Quelque chose approchait à vive allure sur sa gauche. Il aperçut des mouvements dans les buissons et un éclair de pelage fauve. On aurait dit une biche, même si David ne voyait pas sa tête, et de toute évidence elle fuyait un danger. Tout de suite, David pensa aux loups. Il se recroquevilla et tenta de se cacher sur sa branche. Il se demanda si les loups pouvaient flairer son odeur en passant au pied de l'arbre ou si la proximité de la biche pouvait faire diversion.

Après quelques secondes, la biche sortit des taillis et pénétra dans la clairière. Elle s'arrêta un instant, comme cherchant la meilleure direction, et David vit pour la première fois sa tête. Il ne put retenir un cri : ce n'était pas la tête d'une biche mais celle d'une jeune fille, avec une chevelure blonde et des yeux d'un vert profond. Une ligne rouge dentelée marquait la séparation entre le cou humain et le corps animal. Surprise par le cri, la jeune fille leva les yeux et croisa ceux de David.

— Aidez-moi ! Par pitié !

Les bruits des poursuivants se rapprochèrent et David vit un homme à cheval fondre sur la clairière, arc en main, prêt à tirer une flèche. La Fille-Biche l'entendit aussi car ses pattes arrière se raidirent et elle bondit vers la forêt. Elle était encore en l'air quand la flèche transperça sa gorge. Le coup la propulsa sur le côté et elle retomba par terre, secouée de tressaillements. La bouche de la Fille-Biche s'entrouvrit, puis se referma sur ses derniers murmures. Ses pattes arrière martelèrent le sol, son corps fut parcouru d'un frisson, et enfin elle cessa de bouger.

Le cavalier entra dans la clairière au petit trot sur un énorme cheval noir. Son visage disparaissait sous une cagoule et ses vêtements avaient les couleurs automnales de la forêt, une gradation de vert et d'orange. Il tenait un arc court dans la main gauche et un carquois était sanglé sur son épaule.

Il descendit de sa monture, tira une longue épée du fourreau fixé à sa selle et s'approcha du corps étendu par terre. Il leva son épée, l'abattit à deux reprises sur le cou de la Fille-Biche. Après le premier coup, David détourna la tête, porta une main sur sa bouche et ferma ses paupières de toutes ses forces. Quand il osa les rouvrir à nouveau, la tête de la jeune femme avait été détachée du corps de la biche et l'homme la tenait par les cheveux. Le sang dégouttant de son cou tapissait le sol de la forêt. Il noua les cheveux au pommeau de sa selle et laissa pendre la tête sur le flanc de son cheval, puis il plaça la carcasse de la biche en travers de sa croupe. Il était sur le point de remonter en selle, le pied gauche déjà levé, quand il s'immobilisa et regarda vers le sol. David suivit son regard jusqu'au trognon de pomme près des sabots du cheval. Le chasseur baissa le pied gauche, fixa le trognon et, d'un geste vif, tira une flèche de son carquois avant d'armer son arc. La pointe de la flèche se dressa vers le pommier et s'arrêta droit sur David.

— Descends ! dit le chasseur, la voix légèrement voilée par le foulard devant sa bouche.

Descends ou je t'abats.

David n'avait pas d'autre choix qu'obéir. Ses larmes commencèrent à couler. Il tenta désespérément de les arrêter mais il sentait dans l'air l'odeur du sang de la Fille-Biche. Son seul espoir était que l'homme ait eu son lot de gibier pour la journée et décide de l'épargner.

David atterrit au pied du tronc d'arbre. Un instant, il eut envie de prendre le risque de s'enfuir dans la forêt mais il rejeta presque aussitôt cette possibilité. Ce chasseur, assez adroit pour tuer sur un cheval au galop une biche bondissante d'une seule flèche, n'aurait eu aucune difficulté à abattre un petit garçon qui essaierait de lui échapper. David en était réduit à espérer la clémence du chasseur mais, tandis qu'il se tenait devant la silhouette encagoulée, il regarda les yeux vides de la Fille-Biche et se demanda si un homme capable d'une chose pareille était accessible à la pitié.

— Allonge-toi, ordonna le chasseur. Sur le ventre.

— S'il vous plaît, ne me faites pas de mal.

— Allonge-toi !

David s'agenouilla par terre et obéit. Il entendit le chasseur approcher, puis ses bras furent tirés dans son dos et ses poignets ligotés à l'aide d'une corde rugueuse. Le chasseur lui enleva son épée, lui attacha les chevilles et le hissa en l'air pour le jeter sur la croupe du cheval. David se retrouva étendu sur la carcasse de la biche, coincé contre la selle. Mais il ne pensa pas à la douleur, même quand le cheval partit au trot et que la selle lui entra dans les côtes sur un rythme régulier, comme la lame d'un couteau.

Non. Tout ce qui occupait l'esprit de David, c'était la tête de la Fille-Biche qui frôlait son visage, couvrait ses joues de sang tiède et dont les yeux d'un vert profond lui renvoyaient son propre reflet.

XVI

OÙ IL EST QUESTION DES TROIS CHIRURGIENS

David eut l'impression que leur chevauchée dura une heure, sinon plus. Le chasseur ne parlait pas. David se sentait étourdi à force d'être secoué à l'arrière du cheval, et sa tête lui faisait mal. L'odeur du sang de la Fille-Biche était très forte et, plus le temps passait, plus la peau de son visage devenait froide.

Enfin, ils atteignirent une longue maison en pierre dans la forêt. Elle était toute simple, sans ornement, avec d'étroites fenêtres et un toit assez haut. Une grande écurie la bordait d'un côté, et le chasseur y attacha sa monture. D'autres animaux s'y trouvaient également. Dans une stalle, une biche mâchonnait du foin et regarda les nouveaux arrivants en battant des paupières. Des poulets trottaient dans un enclos, non loin des clapiers à lapins. Un renard passa le museau entre les barreaux de sa cage, excité par la vision du chasseur et de cette proie appétissante mais hors de portée.

Le chasseur détacha de sa selle la tête de la Fille-Biche. De l'autre main, il souleva David et le jeta sur son épaule, puis marcha jusqu'à sa maison. La tête de la Fille-Biche heurta la porte avec un bruit sourd quand il se pencha pour ouvrir le loquet, puis ils entrèrent et le chasseur laissa tomber David sur le sol en pierre. Il atterrit sur le dos et resta là, immobile et terrifié, tandis qu'une à une les lampes s'allumaient, révélant l'intérieur de la tanière du chasseur.

Les murs étaient couverts de têtes montées sur des panneaux en bois. La plupart étaient des têtes d'animaux – cerfs, loups, même un Sire-Loup qui occupait apparemment la place d'honneur au centre du mur – mais toutes les autres étaient humaines. Il y avait là quelques jeunes gens, trois vieillards, toutes les autres têtes humaines appartenant à des enfants, garçons et filles, dont les yeux remplacés par des billes de verre scintillaient à la lumière des lampes.

Le fond de la pièce était occupé par une cheminée à côté de laquelle se trouvait une simple paillasse. Un petit bureau et une chaise étaient placés contre un mur. David tourna la tête et vit, à l'autre bout de la salle, des morceaux de viande séchée suspendus à des crochets. Viande animale ou humaine ? Il était incapable de le dire.

Au centre de la salle trônaient deux grandes tables en chêne qui semblaient avoir été assemblées dans la maison même tant leurs dimensions étaient imposantes. Elles étaient souillées de sang et David remarqua qu'elles étaient munies de chaînes, de bracelets et de lanières en cuir. Chaque table était flanquée d'une console contenant des couteaux, des lames et des instruments chirurgicaux apparemment anciens mais entretenus et aiguisés avec soin. Au-dessus des tables, des étagères en bois ouvragé proposaient tout un assortiment de tubes en métal et en verre, certains aussi fins que des aiguilles, d'autres aussi gros que le bras de David.

Sur d'autres étagères étaient alignés des récipients de toutes formes et de toutes tailles, remplis d'un liquide clair ou de membres humains. Une bouteille était remplie d'yeux jusqu'au

goulot. David avait l'impression qu'ils le regardaient, comme s'ils avaient été retirés de leurs orbites sans pour autant perdre leur capacité de voir. Dans un bocal flottait une main de femme, l'annulaire gauche toujours pourvu de son alliance en or, les ongles à moitié dépouillés de leur vernis.

Un vase en verre contenait un demi-cerveau, dont chaque circonvolution était identifiée par une petite épingle de couleur.

Et il y avait d'autres choses encore, bien pires, oh oui, bien pires...

David entendit un bruit de pas. Le chasseur réapparut devant lui. Il avait retiré sa cagoule et son foulard, dévoilant son visage. C'était un visage de femme. Sa peau était rougeâtre, sans maquillage, et ses lèvres minces ne souriaient pas. Ses cheveux grossièrement attachés étaient à la fois noirs, blancs et argentés, comme le pelage d'un blaireau. David l'observa dénouer ses tresses, qui cascadèrent sur ses épaules et dans son dos. Elle s'agenouilla et prit le visage de David dans sa main droite, le tournant d'avant en arrière pour examiner son crâne. Puis elle lâcha son visage pour tester les muscles de son cou, de ses bras et de ses jambes.

— Tu feras l'affaire, dit-elle enfin, pour elle-même plus que pour David.

Elle le laissa alors étendu par terre et alla s'occuper de la tête de la Fille-Biche. Elle ne prononça plus une parole pendant qu'elle s'activait. Enfin, au bout de plusieurs heures, elle releva David et, l'asseyant sur une chaise basse, lui montra le fruit de son travail.

La tête de la Fille-Biche était fixée sur un panneau de bois foncé. Les cheveux avaient été lavés et collés mèche par mèche sur le bois, les yeux avaient été remplacés par des perles de verre couleur noire et émeraude. La peau du visage était enduite d'une substance protectrice à l'aspect cireux et, quand la femme tapota la tête du bout des doigts, elle rendit un son creux.

— Elle est jolie, tu ne trouves pas ? demanda-t-elle à David.

David secoua la tête mais ne répondit rien. Cette jeune fille avait eu un nom, jadis. Elle avait eu un père et une mère, peut-être des sœurs et des frères. Elle avait joué, elle avait aimé et été aimée en retour. Elle aurait pu devenir adulte et donner naissance à des enfants. Mais tout cela était fini maintenant.

— Tu n'es pas d'accord ? insista-t-elle. Tu es sans doute triste pour elle. Mais réfléchis un peu : au fil des ans, elle aurait vieilli et serait devenue laide. Les hommes auraient abusé d'elle. Des bébés auraient surgi d'elle à la chaîne. Ses dents auraient pourri, sa peau se serait ridée, flétrie, ses cheveux auraient blanchi... Désormais, c'est pour toujours une enfant, et sa beauté restera intacte à jamais.

La femme se pencha vers David. Elle effleura sa joue et, pour la première fois, un sourire se peignit sur ses lèvres.

— Bientôt, tu seras comme elle.

David se dégagea d'un mouvement de tête.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il. Pourquoi faites-vous des choses pareilles ?

— Je suis une chasserresse, répondit-elle simplement. Je dois chasser.

— C'était une jeune fille ! Avec le corps d'un animal, d'accord, mais c'était une jeune fille ! J'ai entendu sa voix. Elle avait peur. Et vous l'avez tuée.

La femme caressa les cheveux de la Fille-Biche.

— Oui, dit-elle doucement. Elle a résisté plus longtemps que je ne l'aurais cru. Elle était plus rusée que je le pensais. Sans doute un corps de renard aurait-il mieux convenu, mais c'est trop tard maintenant.

— C'est vous qui l'avez transformée ? s'écria David, le souffle coupé.

Malgré sa peur, son dégoût pour les actes de la chasserresse perçait à travers chacun de ses mots. Cette violence dans sa voix sembla surprendre la femme, qui se sentit obligée de se justifier.

— Une chasserresse est toujours à la recherche de nouvelles proies. J'ai fini par me lasser de chasser des animaux, et les humains m'offrent une bien pauvre réplique. Leur esprit est vif mais leur corps trop faible. Alors, j'ai pensé que ce serait merveilleux de pouvoir associer le corps d'un animal à l'intelligence d'un humain. Quel défi cela représenterait pour mes talents de chasserresse ! Mais concevoir ces créatures hybrides s'est révélé difficile, très difficile. L'animal et l'humain périssaient toujours avant que j'aie eu le temps de les réunir. Je ne parvenais pas à stopper leur hémorragie assez longtemps. Leur cerveau mourait, leur cœur s'arrêtait, et tous mes efforts se trouvaient réduits à néant, goutte de sang après goutte de sang... Et puis, un jour, la chance m'a souri. Trois chirurgiens traversaient la forêt. J'ai croisé leur chemin et je les ai capturés. Ils m'ont parlé d'un baume de leur invention capable de ressouder une main coupée à son poignet ou une jambe à un torse. Je leur ai demandé de me le prouver. J'ai coupé le bras d'un des chirurgiens et les deux autres l'ont remis en place, ainsi qu'ils me l'avaient annoncé. Puis j'ai coupé un des chirurgiens en deux et ses compagnons l'ont également reconstitué. J'ai alors décapité le troisième et les deux autres chirurgiens ont réussi à replacer sa tête sur son cou.

Elle montra du doigt les trois têtes de vieillard accrochées au mur.

— Une fois qu'ils m'ont expliqué comment fabriquer le baume moi-même, ils ont été les premiers à me servir de nouvelles proies... À présent, chaque proie est différente car chaque enfant apporte quelque chose de nouveau à l'animal avec lequel je l'associe.

— Et pourquoi des enfants ?

— Parce que, contrairement aux adultes, les enfants ne connaissent pas le désespoir. Ils s'accommodent de leur nouveau corps et de leur nouvelle vie car quel enfant n'a jamais rêvé de devenir un animal ? Et puis, je l'avoue, je préfère chasser les enfants. Ils me donnent plus de fil à retordre et leur beauté me permet d'obtenir de superbes trophées.

La chasserresse recula d'un pas et observa David attentivement, comme si elle prenait seulement maintenant la mesure de ses questions.

— Comment t'appelles-tu et d'où viens-tu ? Tu n'es pas de ce pays. Je le devine à ton odeur et à tes paroles.

— Mon nom est David. Je viens d'un autre pays.

— Lequel ?

— L'Angleterre.

— *Angle-terre*, répéta la femme. Et comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

— J'ai découvert un passage entre ce pays et le mien. Mais, à présent, je n'arrive plus à y retourner.

— C'est triste, bien triste... Et dis-moi, il y a beaucoup d'enfants en *Angle-terre* ?

David ne répondit pas. La chasserresse saisit son visage et enfonça ses ongles dans sa chair.

— Réponds !

— Oui, admit-il à contrecœur.

La chasserresse le lâcha.

— Je te demanderai peut-être de me montrer le chemin. Les enfants sont si rares, désormais, dans les parages. Ils ne se promènent plus aussi librement que par le passé.

Elle montra la tête de la Fille-Biche.

— Celle-ci était la dernière, et je l'avais mise de côté depuis longtemps. Heureusement, aujourd'hui tu es là. Alors... dois-je te transformer comme je l'ai transformée ou dois-je te demander de m'emmener en *Angle-terre* ?

Elle recula et réfléchit pendant un moment.

— Je suis patiente, reprit-elle enfin. Je connais ce pays, il a subi bien des mutations et j'y ai toujours survécu. Les enfants reviendront bien un jour. L'hiver approche et j'ai assez de nourriture pour tenir le coup. Tu seras ma dernière proie avant les premières chutes de neige. Je vais faire de toi un renard car je sens que tu es encore plus malin que ma petite biche. Et qui sait ? Tu pourrais même sauver ta peau et partir vivre dans quelque coin reculé de la forêt – même si personne n'y est encore parvenu. Il y a toujours de l'espoir, mon petit David, toujours. À présent, dors, car demain une longue journée nous attend...

Sur ce, elle prit un tissu humide et lava le visage de David avant de l'embrasser doucement sur les lèvres. Puis elle alla l'installer sur l'une des deux grandes tables, en prenant soin de l'attacher à une chaîne pour l'empêcher de s'enfuir pendant la nuit. Ensuite, elle éteignit toutes les lampes, se déshabilla à la lueur du feu de cheminée et s'étendit nue sur sa paille. Elle ne tarda pas à s'endormir.

David, lui, resta éveillé. Il réfléchissait à cette situation. Il se rappelait les contes qu'il avait lus, l'histoire de la maison en pain d'épice que lui avait racontée le Garde Forestier. Dans chaque histoire se cachait un enseignement à retenir.

Au fil des heures, il échafauda un plan.

OÙ IL EST QUESTION DES CENTAURES ET D'UNE CHASSERESSE ORGUEILLEUSE

La chasseresse se leva à l'aube et s'habilla. Elle fit rôtir dans la cheminée des morceaux de viande, qu'elle mangea en buvant du thé aux herbes et aux épices. Puis elle alla réveiller David. Son dos et ses membres, retenus toute la nuit par des chaînes, étaient douloureux, et il avait très peu dormi. Mais il savait ce qu'il avait à faire. Jusqu'à présent, sa sécurité avait largement dépendu de la bienveillance des autres – le Garde Forestier, les nains. Désormais, il était seul et ses chances de survie reposaient entièrement entre ses mains.

La chasseresse lui donna du thé, puis tenta de lui faire manger de la viande mais il refusa d'ouvrir la bouche. Les morceaux dégageaient une odeur âpre et faisandée.

— C'est du gibier. Tu dois manger. Tu vas avoir besoin de toutes tes forces.

Mais David refusait toujours de desserrer les lèvres. Il pensait sans cesse à la Fille-Biche et au contact de sa peau. C'était peut-être des morceaux sanguinolents de sa chair que la chasseresse avait préparés pour son breakfast ? Non, David ne pouvait pas, ne voulait pas y toucher.

La chasseresse finit par renoncer et lui donna du pain à la place. Elle lui détacha même une main pour qu'il puisse manger tout seul. Pendant ce temps, elle alla dans l'écurie chercher le renard enfermé dans sa cage et posa celle-ci sur la table, à côté de David. Le renard jeta un coup d'œil au garçon comme s'il pressentait ce qui allait se passer. Pendant qu'ils se regardaient, la chasseresse rassembla tous les ustensiles dont elle aurait besoin : des lames, des scies, des tampons, des bandages, de longues aiguilles et de grosses bobines de fil noir, des tubes et des fioles, ainsi qu'un bocal contenant un onguent transparent et visqueux. Elle relia des soufflets aux tubes – « pour faciliter le flux sanguin » – et ajusta les liens en cuir pour pouvoir y glisser les petites pattes du renard.

— Eh bien, demanda la chasseresse à David une fois terminés les préparatifs, que penses-tu de ton futur corps ? C'est un beau renard, jeune et agile.

Le renard mordait les fils métalliques autour de sa cage, révélant des crocs blancs et acérés.

— Qu'allez-vous faire de mon corps et de sa tête ?

— Je vais faire sécher ta chair et la stocker avec mes provisions d'hiver. J'ai constaté qu'il était possible d'associer une tête d'enfant et un corps d'animal mais que l'inverse ne marchait pas. Les cerveaux d'animaux sont incapables de s'adapter à leur nouveau corps. Cela fait des créatures qui se déplacent difficilement, de bien piètres proies... Au début, je les libérais pour le plaisir et rien de plus, mais maintenant je ne perds plus mon temps avec elles. Celles qui ont survécu se trouvent encore dans la forêt. Elles font vraiment peine à voir. Parfois, quand il m'arrive d'en croiser une, je la tue par pure charité.

— J'ai repensé à ce que vous disiez hier soir, annonça David avec précaution. À propos des

enfants qui rêvent de devenir des animaux.

— Ce n'est pas la vérité ? demanda la chasseresse.

— Si. Moi, j'ai toujours voulu être un cheval.

La chasseresse eut l'air intéressée.

— Et pourquoi cela ?

— Dans les contes que je lisais quand j'étais petit, j'ai découvert une créature appelée le centaure. Moitié cheval, moitié homme. Comme le cou du cheval est remplacé par le torse d'un homme, le centaure est capable de tenir un arc à deux mains. Il est à la fois beau et fort, et c'est le chasseur parfait car il combine la puissance et la vitesse du cheval avec l'habileté et la ruse de l'homme. Hier, vous étiez rapide sur votre monture mais vous ne faisiez pas corps avec elle. Je veux dire... de temps en temps, votre cheval doit bien prendre une autre direction que celle que vous lui indiquez, n'est-ce pas ? Dans son enfance, mon père montait souvent à cheval et il me disait que même les cavaliers les plus doués peuvent être désarçonnés. Si j'étais un centaure, alors le meilleur du cheval et le meilleur de l'homme se retrouveraient en moi. Et je deviendrais un chasseur auquel aucune proie ne serait capable d'échapper.

Le regard de la chasseresse passa alternativement de David au renard et du renard à David. Puis elle leur tourna le dos et alla s'asseoir à son bureau. Elle prit un morceau de papier, une plume et se mit à dessiner. De sa place, David reconnut des schémas et des silhouettes de chevaux et de corps humains, tracés avec la méticulosité d'une artiste. Il prit garde de ne pas interrompre la chasseresse. Il se contenta de la regarder, patiemment, et quand il posa les yeux sur le renard il s'aperçut que lui aussi la regardait. Le garçon et le renard restèrent ainsi, unis dans l'attente, jusqu'à ce que la chasseresse ait enfin terminé.

Elle se leva, retourna aux deux tables d'opération et, sans un mot, attacha de nouveau la main libre de David pour qu'il ne puisse plus bouger. Il sentit la panique l'envahir. Et si son plan avait échoué ? Elle était peut-être sur le point de l'opérer, de lui couper la tête et de la transplanter sur le corps d'un animal sauvage pour créer un nouvel être fait de sang, de baume et de souffrance. Allait-elle le décapiter d'un seul coup de hache ou bien attaquer ses os et ses cartilages à l'aide d'une scie ? Allait-elle lui faire boire un breuvage pour l'endormir de sorte qu'il serait une chose avant de fermer les yeux et une autre chose entièrement différente quand il se réveillerait ? Ou bien la chasseresse prendrait-elle plaisir à le faire souffrir ? En sentant ses mains qui le manipulaient, il eut envie de hurler mais il n'en fit rien. Il resta silencieux, ravalant sa peur, et son sang-froid fut récompensé.

Une fois qu'elle l'eut immobilisé, la chasseresse enfila sa cagoule et quitta la maison. Quelques minutes plus tard, David entendit le claquement des sabots d'un cheval, qui se dissipèrent au loin tandis qu'elle partait dans la forêt. Et David resta seul avec le renard, deux créatures sur le point de n'en faire plus qu'une.

—

David s'assoupit un moment et ne se réveilla qu'en entendant la chasseresse revenir. Cette fois, les sabots du cheval résonnèrent tout près de la maison. La porte s'ouvrit et la chasseresse apparut, tenant sa monture par la bride. Au début, le cheval semblait renâcler à entrer mais elle lui parla doucement et, finalement, il franchit le seuil. David remarqua comme ses naseaux vibraient en découvrant les odeurs de la maison et comme ses yeux s'emplissaient d'une expression de peur panique. La chasseresse attacha la bride à un anneau

fixé dans le mur, puis s'approcha de David.

— Je vais te proposer un marché, dit-elle. J'ai bien réfléchi à cette créature, à ce *centaure*. Tu as raison : un animal pareil ferait un chasseur parfait. Je veux devenir un centaure. Si tu acceptes de m'aider, je te donne ma parole que je te libérerai.

— Comment être sûr que vous ne me tuerez pas dès que vous serez devenue un centaure ?

— Je vais d'abord détruire mon arc et mes flèches, et je te dessinerai un plan pour que tu puisses rejoindre la route. Même si je décidais de me lancer à ta poursuite, sans arc je ne représenterai aucun danger pour toi. Par la suite, je m'en fabriquerai un nouveau, mais tu ne seras plus là depuis longtemps. Et si un jour tu étais amené à revenir dans cette forêt, je te jure que je te laisserai passer en remerciement de tout ce que tu auras fait pour moi.

La chasseresse se baissa vers David et murmura :

— Mais si tu refuses de m'aider, je te fusionne avec le renard et je te garantis que tu ne survivras pas à ce jour. Je te traquerais dans cette forêt jusqu'à ce que tu t'épuises et, quand tu ne seras plus capable de courir, je t'écorcherai vif et tu me serviras d'écharpe pour l'hiver. Tu peux vivre ou mourir. Le choix t'appartient.

— Je veux vivre.

— Alors marché conclu.

Elle jeta aussitôt dans la cheminée son arc et ses flèches avant de dessiner une carte détaillée de la forêt en indiquant le chemin pour rejoindre la route. David la rangea soigneusement dans sa chemise. Puis la chasseresse lui donna ses consignes : elle avait rapporté de l'écurie deux lames impressionnantes, lourdes et coupantes, et hissa l'une d'elles au-dessus d'une des tables à l'aide d'un système de cordes et de poulies. Elle procéda à quelques réglages pour s'assurer qu'en tombant la lame couperait son corps au bon endroit, puis expliqua à David comment appliquer le baume immédiatement pour éviter qu'elle ne se vide de son sang avant que son torse soit soudé au corps du cheval. Elle lui fit répéter l'opération encore et encore jusqu'à ce qu'il la connaisse par cœur. Ensuite, elle se déshabilla entièrement, se saisit d'un long feuillard et, en deux coups, décapita le cheval. Le sang gicla abondamment mais David et la chasseresse enduisirent de baume la plaie béante et écarlate. Celle-ci se mit à fumer et à grésiller, les veines et les artères cessant aussitôt d'expulser des torrents de sang. Le corps du cheval gisait sur le sol, le cœur toujours battant, non loin de cette tête aux yeux roulant dans leurs orbites et à la langue pendante.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, déclara la chasseresse. Vite, vite !

Elle s'allongea sur la table, sous la lame. David fit un effort pour ne pas regarder sa nudité et se concentrer sur les instructions qu'elle lui avait données. Il vérifiait une dernière fois les cordes quand la chasseresse l'attrapa par le bras. Elle tenait un couteau pointu dans la main droite.

— Si tu essaies de t'enfuir ou de me doubler, ce couteau quittera ma main et trouvera le chemin de ton cœur avant que tu fasses mine de t'éloigner. Compris ?

David acquiesça. Une de ses chevilles étant attachée au pied de la table, il ne pouvait pas courir bien loin s'il décidait d'en prendre le risque. Le baume se trouvait dans un bocal derrière la chasseresse. David devrait le verser sur le corps mutilé puis déposer la chasseresse sur le sol. Là, il l'aiderait à ramper jusqu'au corps du cheval. Une fois les deux plaies en contact, il devrait verser davantage de baume pour parfaire la jonction entre la chasseresse et le cheval, donnant ainsi naissance à une seule créature vivante.

— Alors au travail, vite !

David recula. La corde maintenant la lame en place était tendue. Pour éviter toute mauvaise manipulation, il suffisait à David de la trancher à l'aide de son épée, provoquant la chute de la lame sur la chasseresse.

— Prête ? demanda-t-il.

Il posa son épée sur la corde. La chasseresse serra les dents.

— Oui. Vas-y ! Maintenant !

David leva l'épée au-dessus de sa tête et l'abattit de toutes ses forces sur la corde. La corde céda, la lame tomba et coupa en deux le corps de la chasseresse. Elle poussa un hurlement atroce. Elle se tordait en tous sens sur la table tandis que le sang giclait violemment des deux moitiés de son corps.

— Le baume ! cria-t-elle à David. Verse le baume, vite !

Mais David n'en fit rien. Il leva à nouveau son épée et, d'un coup sec, trancha la main droite de la chasseresse. Le membre sectionné tomba par terre, sans cesser de tenir le couteau. Enfin, d'un troisième coup d'épée, David coupa la corde qui l'attachait à la table. Il sauta par-dessus le corps du cheval et courut vers la porte tandis que les cris de fureur et de souffrance de la chasseresse emplissaient la pièce. La porte était fermée mais la clé était restée dans la serrure. David essaya de la tourner mais elle ne bougeait pas.

Derrière lui, les cris de la chasseresse devenaient de plus en plus stridents, et soudain une forte odeur de brûlé lui parvint. Il se retourna et vit la plaie béante du torse de la chasseresse fumer et bouillonner sous l'effet du baume réparateur. Son bras droit aussi était couvert de baume et la chasseresse en répandait encore sur le sol, formant une flaque qui couvrait sa main sectionnée et cicatrisait la blessure. En appui sur son moignon et sur sa main gauche, elle bascula de la table et se laissa tomber par terre.

— Reviens ! siffla-t-elle. Nous n'en avons pas fini tous les deux ! Je vais te dévorer vivant !

Elle toucha la main droite coupée avec son moignon et le baume les souda l'un à l'autre. Elle prit le couteau entre ses dents et, se traînant sur le sol, commença à se rapprocher de David. Elle parvint à toucher le bas de son pantalon quand enfin la clé tourna dans la serrure. David ouvrit la porte, dégagea sa jambe des mains de la chasseresse et sortit à l'air libre – mais s'arrêta net.

Il n'était pas seul.

Dans la clairière devant la maison s'était assemblée une congrégation de créatures avec des corps d'enfants et des têtes d'animaux. Il y avait là des renards, des biches, des lapins et des belettes dont les petites têtes reposaient curieusement sur des épaules humaines trop larges, avec des cous rétrécis par l'action du baume. Ces êtres hybrides se mouvaient maladroitement, comme s'ils ne contrôlaient pas leurs propres membres. Ils titubaient, le visage marqué par une expression de confusion et de douleur. Lentement, ils approchaient de la maison. Au même moment la chasseresse se traînait sur le seuil, puis dans l'herbe. Elle desserra les dents pour faire tomber le couteau et le prit en main.

— Que faites-vous ici, horribles créatures ? Partez ! Retournez dans vos tanières sombres !

Mais les bêtes ne réagirent pas. Elles continuèrent d'avancer d'un pas traînant, sans quitter des yeux la chasseresse. Celle-ci leva les yeux vers David. Elle avait peur.

— Rentre-moi à l'intérieur, lui dit-elle. Vite, avant qu'elles arrivent ! Je te pardonne tout ce que tu m'as fait. Tu es libre de partir à présent. Mais ne me laisse pas seule avec... *elles*.

David secoua la tête. Il s'éloigna d'elle lorsqu'une créature avec un corps de petit garçon et une tête d'écureuil lui adressa un froncement de museau.

— Ne m'abandonne pas ! implorait la chasseresse.

Elle était encerclée, désormais, et son couteau s'agitait faiblement dans l'air à mesure que les monstres qu'elle avait créés se resserraient autour d'elle.

— Aide-moi ! cria-t-elle à David. Je t'en prie, aide-moi !

Alors, les bêtes se jetèrent sur elle, la mordirent, l'écorchèrent, la déchiquetèrent, la dépecèrent, tandis que David se détournait de cette scène effroyable et courait vers la forêt.

XVIII

OÙ IL EST QUESTION DE ROLAND

David marcha dans la forêt pendant plusieurs heures en s'efforçant de suivre du mieux qu'il le pouvait le plan de la chasseresse. Elle y avait indiqué des pistes qui avaient disparu ou n'avaient jamais existé. Les monticules de pierres utilisés au fil des générations en guise de panneaux indicateurs primitifs étaient souvent cachés par de hautes herbes ou recouverts de mousse, quand ils n'avaient pas été détruits par des animaux sauvages ou des voyageurs en colère. Aussi David était-il obligé de déblayer le sol de la forêt à la recherche de ces anciennes traces ou de tailler les broussailles avec son épée. Il en arrivait à se demander si la chasseresse ne lui avait pas tendu un piège en dessinant un faux plan qui l'aurait condamné à errer dans la forêt, proie facile pour le centaure qu'elle serait devenue.

Et soudain, une mince ligne blanche se profila à travers les arbres. Un moment plus tard, David sortait de la forêt et la route s'étendait à nouveau devant lui. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Ç'aurait aussi bien pu être le carrefour où il avait rencontré les nains qu'un tronçon beaucoup plus éloigné, mais peu importait. Il était soulagé d'avoir quitté la forêt et rejoint la route qui menait au château du roi.

Il reprit sa marche jusqu'à ce que la faible lumière de ce monde commence à décliner. Il s'assit sur un rocher, mangea un morceau de pain rassis accompagné de quelques fruits secs offerts par les nains, puis alla se débarbouiller dans l'eau fraîche d'un petit torrent qui coulait en contrebas de la route.

Il se demanda ce que son père et Rose pouvaient être en train de faire. Il se dit qu'ils devaient être très inquiets pour lui à présent mais il n'avait aucune idée de ce qui se passerait s'ils allaient voir le jardin creux – à supposer que le jardin creux n'ait pas été entièrement détruit. Il se rappela les flammes du bombardier qui illuminaient le ciel et le rugissement désespéré de ses moteurs tandis qu'il partait en vrille. Il avait dû ravager le jardin au moment du crash, projetant des briques et des morceaux de fuselage sur la pelouse, mettant le feu aux arbres avoisinants. Peut-être le mur dans lequel David s'était engouffré s'était-il écroulé, détruisant ainsi l'unique passage entre les deux mondes. Le père de David n'aurait aucun moyen de savoir si son fils s'était trouvé dans le jardin quand l'avion s'était écrasé ou, le cas échéant, ce qu'il était advenu de lui. David imagina des hommes et des femmes fouillant parmi les décombres du bombardier à la recherche de corps calcinés, avec la peur d'en trouver un plus petit que les autres...

Une fois encore, il se demanda s'il faisait le bon choix en s'éloignant toujours plus de la porte par laquelle il était entré dans ce monde. Si son père ou d'autres gens empruntaient le même chemin, n'allaient-ils pas arriver au même endroit ? Le Garde Forestier semblait tellement certain que la meilleure solution était d'aller trouver le roi... mais le Garde Forestier était mort. Il n'avait pas su échapper aux loups, il n'avait pas su protéger David. Le garçon était seul dorénavant.

David jeta un coup d'œil derrière lui. Il ne pouvait pas rebrousser chemin. Les loups étaient vraisemblablement toujours à ses trousses et, même s'il réussissait à retrouver le canyon, il lui faudrait chercher un autre pont. Il n'avait pas d'autre choix que de reprendre la route et d'aller demander l'aide du roi. Si son père venait le chercher, eh bien David espérait qu'il saurait se montrer prudent. Cependant, dans l'éventualité où lui ou quelqu'un d'autre viendrait à passer par ici, David alla chercher une pierre plate dans le lit du torrent et, à l'aide d'un caillou pointu, il y grava son nom ainsi qu'une flèche pointée dans la direction qu'il comptait prendre. Juste en dessous, il écrivit : « Parti voir le roi. » Il érigea un petit monticule de pierres sur le bord de la route, comme ceux qui servaient de repères sur les pistes de la forêt, et plaça la pierre gravée au sommet. C'était le mieux qu'il puisse faire.

Pendant qu'il ramassait les restes de son repas, il aperçut au loin un cavalier sur un cheval blanc. Il fut tenté de se cacher mais il savait que s'il pouvait le voir, le cavalier le voyait aussi. L'homme était tout proche et David remarqua qu'il portait un casque en argent et un plastron du même métal orné de deux symboles identiques représentant le soleil. Une épée pendait d'un côté de son ceinturon, complétée par un arc et un carquois sanglés sur son dos : c'était apparemment les armes indispensables dans ce monde. Un bouclier accroché à sa selle était également frappé de deux symboles solaires identiques. Il stoppa son cheval en arrivant à la hauteur de David et regarda le petit garçon. Il lui rappelait le Garde Forestier – il y avait une ressemblance dans leur visage. Comme le Garde Forestier, le cavalier paraissait à la fois grave et bienveillant.

— Où vas-tu donc, jeune homme ? demanda-t-il.

— Je dois aller voir le roi.

— Le roi ?

Le cavalier ne semblait pas impressionné.

— En voilà une drôle d'idée ! Pour quoi faire ?

— Je voudrais rentrer chez moi et on m'a raconté que le roi possédait un livre où se trouvait peut-être indiqué le moyen de retourner là d'où je viens.

— Et d'où viens-tu ?

— D'Angleterre.

— Je crois bien n'avoir jamais entendu ce nom auparavant. J'imagine que c'est loin d'ici ?

Il sembla réfléchir, puis ajouta :

— D'ailleurs, tout est loin d'ici...

Il changea légèrement de position sur sa selle pour regarder autour de lui, scruter les arbres, les collines, la route.

— Ce n'est pas un endroit pour voyager seul, mon garçon.

— J'ai traversé le canyon il y a deux jours. Il y avait des loups, et l'homme qui m'a aidé, le Garde Forestier, est...

David ne termina pas sa phrase. Il ne voulait pas dire à voix haute ce qui était arrivé au Garde Forestier. Il revit son ami tomber sous les assauts de la meute de loups, et la traînée sanglante menant à la forêt.

— Tu as traversé le canyon ? répéta le cavalier. Dis-moi, c'est toi qui as coupé les cordes ?

David essaya de déchiffrer l'expression sur le visage du cavalier. Il ne voulait pas avoir d'ennuis et il n'avait pas songé à mal en détruisant le pont. En même temps, il ne voulait pas mentir et quelque chose lui disait que le cavalier s'en apercevrait s'il s'y risquait.

— J'étais obligé. Les loups me poursuivaient. Je n'avais pas le choix.

Le cavalier sourit.

— Les trolls sont très mécontents, dit-il. Ils vont devoir reconstruire le pont s'ils veulent continuer leur petit jeu, et les harpies ne vont pas les laisser en paix...

David haussa les épaules. Il n'éprouvait aucun remords à l'égard des trolls. Forcer des voyageurs à jouer leur vie sur une énigme stupide était une attitude indigne. Il se plut à imaginer que les harpies décideraient de capturer quelques trolls pour leur dîner, même s'ils ne devaient pas être particulièrement savoureux.

— Je viens du nord, reprit le cavalier. Ta petite farce n'a donc pas entravé mes plans. Mais quelque chose me dit qu'un jeune garçon capable de faire tourner en bourrique des trolls et d'échapper aux harpies et aux loups est un précieux compagnon de voyage. Voilà ce que je te propose : je te conduis chez le roi si tu acceptes de me suivre pendant quelque temps. J'ai une mission que je me suis juré d'accomplir et j'ai besoin d'un écuyer pour m'assister. Ça ne devrait pas prendre plus de quelques jours, et en échange je t'escorterai pour que tu parviennes sans encombre à la cour du roi.

David n'avait pas vraiment l'impression que le cavalier lui laissait le choix. Il ne pensait pas que les loups lui pardonneraient d'avoir tué leurs frères et, à l'heure qu'il était, ils devaient avoir trouvé un autre moyen de franchir le précipice. Ils étaient sans doute repartis sur sa piste. Il avait eu de la chance une fois ; cela ne se reproduirait peut-être pas. En reprenant la route seul, il était à la merci de créatures qui, comme la chasseresse, lui voudraient du mal.

— Très bien, je pars avec vous. Merci.

— Parfait, dit le cavalier. Je m'appelle Roland.

— Et moi David. Vous êtes un chevalier ?

— Non. Un soldat, rien de plus.

Roland se baissa et tendit la main à David. Quand David la prit, il fut instantanément soulevé du sol et hissé sur le cheval.

— Tu parais fatigué, dit Roland, et je peux faire une petite entorse à ma dignité en partageant mon cheval avec toi.

Il piqua de ses éperons les flancs de sa monture et elle partit au trot.

David n'avait pas l'habitude de monter à cheval. Il avait du mal à ajuster sa position aux mouvements de l'animal, et ses fesses venaient heurter la selle avec une régularité pénible. Il fallut attendre que Scylla – car tel était le nom du cheval – s'élance au galop pour qu'il commence à apprécier l'expérience. Il avait l'impression de flotter au-dessus du paysage et, malgré le fardeau supplémentaire du poids de David, les sabots de la jument avalaient la route sans effort. Pour la première fois, David eut un petit peu moins peur des loups.

—

Ils avaient chevauché depuis assez longtemps lorsque le paysage autour d'eux commença à changer. L'herbe semblait brûlée, le sol crevassé et retourné comme par de violentes explosions. Les arbres avaient été abattus et leurs troncs taillés en pointe fichés dans le sol comme pour ériger des défenses contre un ennemi. Des fragments d'armures, des boucliers bosselés et des épées fracassées jonchaient le sol. Ce terrain avait été le lieu d'une terrible bataille, mais David ne distinguait aucun cadavre, même si la terre regorgeait de sang au point que les mares de boue paraissaient plus rouges que brunes.

Au milieu de ce décor se trouvait quelque chose qui n'avait rien à y faire, quelque chose de

si étrange que Scylla s'arrêta net et martela anxieusement la terre avec ses sabots. Même les yeux de Roland étaient emplis de peur. Seul David savait de quoi il s'agissait.

C'était un char Mark V, une relique de la Grande Guerre. Son canon de calibre .57 mm surgissant de la tourelle gauche ne portait aucune identification. Le char était si propre, si impeccable, qu'il semblait tout juste sorti de l'usine.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Roland. Tu le sais ?

— C'est un char.

Il s'aperçut qu'il y avait peu de chances que ce mot aide Roland à mieux comprendre de quoi il s'agissait, aussi précisa-t-il :

— C'est une machine... comme une grosse... euh... charrette fermée qui peut transporter des hommes. Et ça...

Il indiqua la tourelle.

— ... c'est une sorte de canon.

David grimpa difficilement sur le véhicule en s'appuyant sur les rivets. L'écoutille était ouverte. À l'intérieur, près du siège du pilote, il reconnut les leviers de vitesse et de freinage ainsi que les commandes du gros moteur Ricardo, mais il n'y avait aucun homme d'équipage pour les actionner. À nouveau, tout semblait indiquer qu'il n'avait jamais été utilisé. De son perchoir, au sommet du char, David regarda tout autour de lui et ne vit aucune trace de chenillettes dans le terrain boueux. On aurait dit que le Mark V avait surgi de nulle part au beau milieu du champ de bataille.

David en redescendit en sautant et atterrit dans une grande gerbe de boue. Des taches de terre et de sang couvrirent le bas de son pantalon, signes qu'il se trouvait dans un lieu où des hommes avaient été blessés et, sans doute, tués.

— Qu'est-ce qui a bien pu se passer ici ? demanda-t-il à Roland.

Toujours troublé par la présence énigmatique du char, le cavalier changea de position sur sa selle.

— Je ne sais pas, répondit-il. Un genre de bataille, si j'en crois ce que je vois. C'est assez récent. L'odeur du sang flotte encore dans l'air, mais où sont les corps des soldats tués ? Et s'ils ont été enterrés, où sont les tombes ?

Une voix retentit derrière eux :

— Vous ne regardez pas au bon endroit, voyageurs. Il n'y a aucun corps sur ce champ de bataille. Ils sont... ailleurs.

Roland fit exécuter à Scylla une volte-face tout en dégainant son épée. Il aida David à grimper derrière lui. Une fois en selle, ce dernier tira son épée courte de son fourreau.

Au bord de la route, assis sur un mur à moitié effondré, vestige d'une bâtisse désormais disparue de ce monde, un vieil homme les observait. Il était complètement chauve et d'épaisses veines bleues couraient sur son crâne comme des fleuves sur la carte d'un pays stérile et glacé. Ses yeux striés de vaisseaux sanguins occupaient des orbites trop grandes pour eux, de sorte que la chair rouge pendait et apparaissait sous les globes oculaires. Son nez était allongé, ses lèvres pâles et sèches. L'homme était vêtu d'une tunique marron semblable à celle d'un moine, qui se terminait juste au-dessus de ses chevilles. Ses pieds nus dévoilaient des ongles jaunis.

— Qui s'est battu ici ? lui demanda Roland.

— Je ne leur ai pas demandé leur nom, dit le vieillard. Ils sont venus et ils sont morts.

— Pour quelle raison ? Ils devaient bien se battre pour défendre une cause ?

— Sans doute étaient-ils même persuadés que c'était une cause juste. Malheureusement, *elle* n'était pas de leur avis.

L'odeur qui montait de la terre donnait mal au cœur à David et semblait corroborer son intuition : il fallait se méfier du vieillard. La façon dont il avait parlé de *celle* qui avait fait ça, avec un léger sourire, laissait clairement entendre que les hommes morts durant la bataille avaient enduré un véritable calvaire.

— Qui est-ce, *elle* ? demanda Roland.

— C'est la Bête, une créature qui vit sous les ruines d'une tour au cœur de la forêt. Elle a dormi très longtemps mais, aujourd'hui, elle est réveillée.

D'un geste, le vieillard montra les arbres derrière lui.

— C'était les hommes du roi, ils luttèrent pour continuer d'exercer leur pouvoir sur un royaume en pleine déchéance, et ils en ont payé le prix. Ils ont battu en retraite vers les arbres derrière moi, emmenant avec eux leurs morts et leurs blessés, et là... la Bête s'est occupée d'eux.

David s'éclaircit la gorge.

— Comment le char est-il arrivé sur le champ de bataille ? Ce n'est pas sa place, ici.

Le vieillard sourit, dévoilant des gencives violettes parsemées de dents pourries.

— Peut-être de la même façon que toi, mon garçon ? Toi non plus, tu n'es pas à ta place ici.

Roland, toujours à l'écart du vieillard, fit tourner Scylla vers la forêt. La jument hésita un instant puis, courageuse, obéit à l'ordre de son maître.

L'odeur de sang et de décomposition s'intensifia. Ils arrivèrent devant un bosquet d'arbres brisés et rabougris, et David sut que la puanteur provenait en réalité de là. Roland lui ordonna de mettre pied à terre et de s'adosser à un arbre sans quitter des yeux le vieillard, qui était resté sur son petit mur et les observait par-dessus son épaule.

David savait que Roland voulait lui éviter de voir ce qui se trouvait derrière les buissons, mais il ne put résister à l'envie de jeter un coup d'œil dès qu'il l'entendit s'enfoncer dans le bosquet. Il aperçut brièvement des corps suspendus dans les branches, des membres réduits à l'état d'ossements sanglants. Il détourna les yeux...

... et se retrouva nez à nez avec le vieil homme. Comment avait-il pu se déplacer aussi vite et silencieusement depuis son poste d'observation sur le mur ? Il était là à présent, si proche de David que celui-ci pouvait sentir son haleine. Elle puait les baies amères. David serra de toutes ses forces la poignée de son épée, mais les yeux du vieil homme ne clignèrent même pas.

— Tu es bien loin de chez toi, mon garçon, dit-il en levant la main droite pour effleurer une mèche rebelle sur la tête de David.

David se dégagea vigoureusement et repoussa le vieillard. Il eut l'impression de se heurter à un mur. Le vieillard avait peut-être l'air fragile mais il était beaucoup plus fort que David.

— Tu entends toujours ta mère t'appeler ?

Il porta la main gauche à son oreille, comme pour saisir une voix dans les airs.

— *Da-vid ! Da-vid !* chantonna-t-il.

— Arrêtez ! Arrêtez tout de suite !

— Sinon tu feras quoi ? Un petit garçon loin, très loin de chez lui, qui pleure parce que sa mère est morte... qu'est-ce qu'il peut bien faire ?

— Je peux vous faire mal. Je suis sérieux.

Le vieil homme cracha par terre. Là où la salive atterrit, l'herbe se mit à grésiller, le crachat

s'élargit en une mare mousseuse et, dans cette mare, David vit se refléter son père, Rose et le bébé. Ils riaient, même Georgie, que son père chatouillait – comme il avait, jadis, chatouillé David.

— Tu ne leur manques pas, tu sais, dit le vieillard. Pas le moins du monde. Ils sont très contents que tu aies disparu. Ton père culpabilisait à cause de toi car tu lui rappelais ta mère, mais maintenant il a une nouvelle famille et, puisque tu n'es plus là pour les gêner, il n'a plus à se préoccuper de toi ou de tes sentiments. Il t'a déjà oublié, comme il a déjà oublié ta mère.

La vision dans la mare se transforma et David reconnut la chambre où dormaient son père et Rose. Debout près du lit, ils s'embrassaient tendrement, puis ils s'allongèrent l'un contre l'autre... David détourna la tête. Son visage était brûlant et une fureur incontrôlable montait en lui. Il ne voulait pas croire à ce que disait le vieillard, pourtant les preuves s'épalaient sous ses yeux, dans une mare de salive fumante née d'un crachat empoisonné.

— Tu vois, mon garçon, plus rien ni personne ne t'attend « chez toi ».

Le vieil homme ricana et David le frappa avec son épée. Il n'avait même pas conscience de ce qu'il faisait. Il éprouvait une telle colère et une telle tristesse. Jamais il ne s'était senti victime d'une telle trahison. À présent, son corps paraissait placé sous le contrôle d'une autre volonté, comme extérieure à lui de sorte qu'il ne semblait plus capable d'agir de son plein gré. Son bras se leva comme de lui-même et s'abattit sur le vieillard, déchirant sa tunique marron et traçant une ligne sanglante sur sa peau.

Le vieillard recula. Il posa ses doigts sur la plaie. Ils en ressortirent rouges. Son visage changea. Il s'allongea, prit la forme d'une demi-lune, le menton se relevant si abruptement qu'il touchait presque la pointe de son nez crochu. Des touffes grossières de cheveux noirs jaillirent de son crâne. Il jeta sa tunique et David vit qu'il portait un costume vert et or sanglé par une ceinture en or où était glissée une dague sinueuse comme le corps d'un serpent. Le tissu du costume était déchiré là où l'épée de David avait frappé. Enfin, un disque noir et plat apparut dans la main du vieillard. Il le secoua dans l'air jusqu'à ce qu'il se transforme en chapeau tordu, qu'il ajusta sur son crâne.

— Vous... vous étiez dans ma chambre ! s'écria David.

L'Homme Biscornu siffla en direction de David et la dague à sa taille s'agita et se tortilla comme s'il s'agissait vraiment d'un serpent. Le visage de l'Homme Biscornu se tordait de douleur et de colère.

— Je me suis promené dans tes rêves. Je sais tout de tes pensées, tout de tes sentiments, tout de tes peurs. Je sais que tu es un enfant vicieux, jaloux et plein de haine. Et malgré cela, j'étais sur le point de t'aider. T'aider à retrouver ta mère. Mais tu viens de me blesser... Ooooh, quel horrible garçon ! Je peux te le faire payer cher, tellement cher que tu vas regretter d'être né ! Mais...

Brusquement, il adopta une voix différente, plus calme, plus sensée. Et qui effraya David encore plus.

— ... je n'en ferai rien, car tu vas encore avoir besoin de moi. Je peux t'emmener auprès de celle que tu cherches et vous aider à rentrer tous les deux chez vous. Je suis le seul à détenir ce pouvoir. En échange, je te demanderai juste un petit service, si petit qu'il ne te coûtera aucun effort...

L'Homme Biscornu s'interrompt soudain en entendant Roland revenir du bosquet. Il agita un index devant le visage de David.

— Nous en parlerons plus tard et peut-être sauras-tu te montrer un peu plus

reconnaissant...

L'Homme Biscornu se mit alors à tourner sur lui-même, si vite et si fougueusement qu'il creusa un trou dans la terre et disparut, laissant juste derrière lui sa tunique marron. La mare de salive s'assécha aussitôt et les images du monde de David s'évanouirent.

David sentit la présence de Roland à ses côtés. Tous deux scrutèrent le trou noir qui avait englouti l'Homme Biscornu.

— C'était qui... ou quoi ? demanda Roland.

— Il s'est déguisé en vieillard. Il m'a dit qu'il pourrait m'aider à rentrer chez moi et que lui seul en était capable. Je crois que c'est de lui que parlait le Garde Forestier. Il l'appelait « le Tricheur ».

Roland vit le sang goutter à la pointe de l'épée de David.

— Tu l'as blessé ?

— J'étais en colère. Je n'ai pas pu m'en empêcher...

Roland prit l'épée des mains de David, cueillit dans un buisson une grande feuille verte et s'en servit pour nettoyer la lame.

— Tu dois apprendre à contrôler tes impulsions. Une épée a besoin d'être utilisée. Elle a besoin de sang. C'est dans ce but que sa lame a été forgée, et elle n'a pas d'autre fonction dans le monde. Si tu n'es pas capable de la maîtriser, c'est elle qui te dominera.

Il rendit à David son arme.

— La prochaine fois que tu verras cet homme, ne te contente pas de le blesser. Tue-le. Quoi qu'il puisse te raconter, il ne te veut aucun bien.

Ils approchèrent de Scylla qui était immobile, occupée à grignoter des brins l'herbe.

— Qu'avez-vous vu, là-bas ? s'enquit David.

— La même chose que toi, je suppose.

Roland secoua la tête, légèrement agacé que David lui ait désobéi.

— Quelle que soit la créature qui a tué ces hommes, elle a sucé toute leur peau et a laissé leurs squelettes suspendus dans les arbres. Toute la forêt est remplie de corps, aussi loin que porte le regard. Le sol est encore gorgé de sang mais, avant de mourir, ces soldats ont blessé cette prétendue « Bête ». La terre est couverte par endroit d'une substance nauséabonde, noire et putride, dans laquelle ont fondu les pointes de leurs lances et les lames de leurs épées. Si cette créature peut être blessée, alors elle peut être tuée. Mais il faudra plus qu'un soldat et qu'un garçon pour y arriver. Nous ne devons pas nous mêler de ça. Allons, en route.

— Mais... commença David.

Il ne savait pas trop quoi dire. Dans les histoires, ça ne se passait pas de cette façon. Les soldats et les chevaliers pourfendaient les dragons et les monstres. Ils n'avaient pas peur et ils ne fuyaient pas devant une menace mortelle.

Roland avait déjà enfourché Scylla. Il tendait la main vers David pour l'aider à monter, attendant qu'il la prenne.

— Si tu as quelque chose à dire, David, je t'écoute.

David essaya de trouver les bons mots. Il ne voulait pas se montrer insultant envers Roland.

— Ces hommes sont tous morts et la Bête qui les a tués est toujours en vie, même si elle est blessée. Elle va encore tuer, n'est-ce pas ? D'autres hommes vont mourir à cause d'elle...

— C'est possible.

— Alors, est-ce qu'il ne faudrait pas faire quelque chose ?

— Qu'est-ce que tu suggères ? Que nous la traquions avec pour seule arme une épée et demie ? David, ce monde est rempli de pièges et de menaces. Nous affrontons les dangers que nous sommes obligés d'affronter, et parfois nous devons choisir d'agir pour défendre un bien supérieur, fût-ce au péril de notre vie. Mais nous ne devons pas risquer notre existence inutilement. Nous n'avons qu'une vie à mener, et qu'une vie à donner. Il n'y a aucune gloire à la gaspiller pour une cause désespérée. Et maintenant, viens. Le crépuscule est de plus en plus dense. Nous devons trouver un abri pour la nuit.

David hésita encore un instant, puis finit par saisir la main du cavalier et grimpa en selle. Il pensa à tous ces morts et se demanda quel genre de créature pouvait les massacrer de la sorte. Le char était toujours au milieu du champ de bataille, comme en souffrance, étranger. Apparemment, il avait trouvé un passage entre son monde et celui-ci mais sans équipage et sans avoir jamais été conduit.

En partant, David repensa à l'Homme Biscornu, aux visions dans la mare de salive et à ses paroles : « *Tu ne leur manques pas le moins du monde. Ils sont très contents que tu aies disparu.* »

Ça ne pouvait pas être vrai, n'est-ce pas ? Pourtant, David avait vu comme son père adorait Georgie, quels regards il lançait à Rose, et cette façon qu'il avait de la tenir par la main chaque fois qu'ils se promenaient ensemble... Et il devinait ce qu'ils faisaient le soir quand la porte de leur chambre était fermée... Que se passerait-il si David trouvait enfin un moyen de rentrer chez lui et qu'ils ne veuillent plus de lui ? S'ils étaient *vraiment* plus heureux sans lui ?

L'Homme Biscornu lui avait promis qu'il pouvait arranger la situation, qu'il pouvait lui rendre sa mère et les renvoyer tous les deux chez eux en échange d'un petit service. Tandis que Roland forçait Scylla à accélérer la cadence, David se demanda quel pouvait bien être ce service...

Pendant ce temps, bien plus à l'ouest, à l'abri des regards et des oreilles, un chœur de hurlements triomphaux retentit dans le ciel. Les loups venaient de trouver un autre pont au-dessus du canyon.

OÙ IL EST QUESTION DU RÉCIT DE ROLAND ET DU LOUP-ÉCLAIREUR

Roland n'avait pas envie de s'arrêter pour la nuit car il était impatient de reprendre sa quête et inquiet de savoir David poursuivi par des loups. Mais Scylla commençait à montrer des signes de fatigue et David était si épuisé qu'il peinait à s'arrimer à la taille du cavalier. Enfin, ils arrivèrent devant les ruines de ce qui ressemblait à une église, et Roland accepta de faire une halte pour s'y reposer quelques heures. Malgré le froid, il refusa de faire un feu mais il donna à David une couverture dans laquelle s'envelopper, et il l'autorisa même à boire à sa flasque d'argent. Le liquide qu'elle contenait lui brûla la gorge avant d'emplir son corps de chaleur. David s'étendit dans l'herbe et regarda le ciel. La flèche de l'église se dressait au-dessus de sa tête, les fenêtres du clocher étaient aussi vides que les yeux d'un mort.

— La nouvelle religion... lâcha Roland d'un ton dédaigneux. Le roi a obligé ses sujets à s'y plier quand il en avait encore la volonté – et le pouvoir de la faire exécuter. Maintenant qu'il ressasse ses échecs dans son château, ses églises sont désertes.

— En quoi croyez-vous ?

— Je crois en ceux que j'aime et auxquels je fais confiance. Tout le reste n'est que folie. Ce dieu est aussi vide que son église. Ses adorateurs lui attribuent tout ce qui leur arrive de bon mais quand il reste sourd à leurs supplications ou les abandonne à la souffrance, ils se contentent de dire qu'il est au-delà de toute compréhension humaine et s'en remettent à sa volonté. Quel genre de dieu est-ce là ?

Roland parlait avec une telle colère et une telle amertume que David se demanda s'il avait été, jadis, adepte de cette « nouvelle religion » et s'il lui avait tourné le dos après avoir affronté une terrible épreuve. David avait eu ce sentiment parfois lorsque, dans les semaines et les mois qui avaient suivi la mort de sa mère, il avait entendu à l'église le prêtre parler de Dieu et de Son amour incommensurable pour l'humanité. Il avait eu du mal à reconnaître dans le dieu du prêtre celui qui avait laissé sa mère dans l'agonie d'une mort lente et douloureuse.

— Et qui aimez-vous ? demanda-t-il à Roland.

Mais Roland feignit de ne pas l'avoir entendu.

— Parle-moi de chez toi, David. Parle-moi de ta famille. Parle-moi de tout sauf de faux dieux.

Et David parla à Roland de sa mère et de son père, du jardin creux, de Jonathan Tulvey et de ses vieux livres, de la voix de sa mère qui l'avait conduit dans cet étrange pays et, enfin, de Rose et de l'arrivée de Georgie. En racontant cet épisode, il ne put cacher son ressentiment envers Rose et le bébé. Il en éprouva de la honte et craignit de passer encore plus pour un petit garçon aux yeux de Roland.

— C'est une situation difficile, en effet, reconnut Roland. On t'a retiré tant de choses... mais peut-être t'en a-t-on aussi donné beaucoup...

Il n'alla pas plus loin de peur que le garçonne le soupçonne de le sermonner. Il s'adossa alors contre la selle de Scylla et raconta une histoire à David.

Premier récit de Roland

Il était une fois un vieux roi qui avait promis son unique fils en mariage à une princesse d'un pays lointain. Il fit ses adieux à son fils et lui remit une coupe d'or qui appartenait à sa famille depuis plusieurs générations. Elle ferait partie, lui expliqua-t-il, de sa dot pour la princesse, pour symboliser le lien unissant les deux familles. Un valet fut désigné pour accompagner le prince dans son périple et pourvoir à tous ses désirs, et les deux hommes se mirent en route vers les terres de la princesse.

Après plusieurs jours de voyage, le valet, jaloux du prince, lui déroba la coupe d'or pendant son sommeil et revêtit ses plus beaux habits. Quand le prince se réveilla, le valet lui fit jurer de ne jamais révéler à quiconque leur échange d'identité et de le servir en toutes choses, faute de quoi le valet le tuerait ainsi que tous ceux qu'il aimait. Ainsi le prince devint-il valet et le valet devint-il prince, et c'est sous cette apparence qu'ils arrivèrent au château de la princesse.

Le faux prince fut accueilli avec tous les égards et expliqua à la princesse que le vrai prince était paresseux, indiscipliné et menteur. Aussi le roi l'envoya-t-il garder les cochons. Le vrai prince dut dormir dans la boue et la paille de la porcherie pendant que l'imposteur dégustait les mets les plus raffinés et posait sa tête sur le plus doux des oreillers.

Mais le roi, un homme d'une grande sagesse, entendit ses domestiques dire grand bien du nouveau porcher : il se comportait avec courtoisie et traitait de la meilleure façon les animaux qu'il gardait. Aussi le roi se rendit-il un jour dans la porcherie pour demander au vrai prince de lui parler de lui. Mais, tenu par sa promesse, le vrai prince lui répondit qu'il ne pouvait pas satisfaire cette demande. Le roi entra dans une grande colère car il n'avait pas l'habitude qu'on lui refuse quoi que ce soit. Alors, le vrai prince s'agenouilla devant lui et dit : « J'ai juré sur ma vie de ne révéler à personne qui je suis réellement. Je vous supplie de me pardonner, car je n'ai pas voulu manquer de respect à Votre Majesté. Mais la parole d'un homme est sacrée, sans elle il ne vaut pas mieux qu'un animal. »

Le roi réfléchit un moment puis dit au vrai prince : « Le secret que tu gardes en toi, je le vois bien, te pèse comme un fardeau. Peut-être te sentirais-tu soulagé si tu pouvais le dire à haute voix ? Pourquoi n'irais-tu pas le confier à l'âtre froid de la cheminée, dans les appartements des domestiques ? Par ce moyen, tu pourrais enfin trouver le repos. »

Le vrai prince suivit le conseil du roi, mais le roi, caché dans un recoin obscur du foyer, entendit son récit. Le soir même, le roi organisa un grand banquet car sa fille devait épouser le faux prince le lendemain. Il demanda à un invité masqué, qui n'était autre que le vrai prince, de venir s'asseoir à droite de son trône. Le roi dit au faux prince, qui était assis à sa gauche : « Je veux mettre votre sagacité à l'épreuve, si cette idée vous agréée. » Le faux prince accepta volontiers et le roi lui raconta l'histoire d'un imposteur qui avait volé l'identité d'un homme et réclamait toute la richesse et tous les privilèges dus en réalité à un autre. Le faux prince était si arrogant et si sûr de lui qu'il ne comprit même pas que cette histoire était la sienne.

— Que feriez-vous d'un tel homme ? lui demanda le roi.

— Je le déshabillerais et le placerais nu dans un tonneau garni de clous, répondit le faux

prince. Puis j'attacherais le tonneau derrière quatre chevaux et je les enverrais au triple galop dans les rues de la ville jusqu'à ce que l'imposteur meure écorché vif.

— Dans ce cas, dit le roi, telle sera votre punition. Car c'est de ce crime que vous vous êtes rendu coupable.

Ainsi le vrai prince retrouva-t-il le rang qui lui était dû. Il épousa la princesse et ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours. Le faux prince, lui, périt déchiqueté dans son tonneau de clous. Personne ne pleura sa mort, et plus jamais son nom ne fut prononcé.

Une fois son histoire terminée, Roland regarda David.

— Que penses-tu de ce conte ?

David plissa le front.

— Je crois que je l'ai déjà lu quelque part, mais il parlait d'une princesse, pas d'un prince. La fin était la même.

— Tu as aimé cette fin ?

— Je l'aimais quand j'étais petit. Je pensais que le faux prince méritait ce qui lui arrivait. J'aimais bien quand les méchants mouraient.

— Et aujourd'hui ?

— Je trouve ça cruel.

— Pourtant, s'il en avait eu le pouvoir, le faux prince aurait appliqué la même punition à l'imposteur dont lui parlait le roi.

— Sans doute, oui. Ça ne rend pas la punition juste pour autant.

— Alors toi, tu aurais gracié l'imposteur ?

David prit le temps de la réflexion, puis :

— Non, il avait mal agi et méritait d'être puni. Je l'aurais obligé à garder les cochons et à vivre comme le vrai prince avait été forcé de vivre. Et chaque fois qu'il se serait mal comporté envers les animaux ou une autre personne, on se serait comporté envers lui de la même façon.

Roland approuva d'un hochement de tête.

— C'est une juste punition, pleine de clémence. Et maintenant dors. Les loups nous talonnent, alors repose-toi tant que tu le peux encore.

David ne se fit pas prier. La tête en appui contre son sac, il ferma les yeux et sombra immédiatement dans le sommeil.

Il ne fit aucun rêve et se réveilla une seule fois avant cette fausse aurore qui annonçait le début de la journée. En ouvrant les yeux, il crut entendre Roland parler doucement à quelqu'un. Quand il vit le chevalier, il constata qu'il regardait à l'intérieur d'un petit médaillon en argent, où se trouvait le portrait d'un très bel homme beaucoup plus jeune que Roland. C'est à ce portrait que Roland parlait en murmurant et, si David n'entendait pas tout ce qu'il disait, il reconnut à plusieurs reprises le mot « amour ».

Troublé, David remonta sa couverture sur sa tête pour empêcher les mots de lui parvenir et attendit le retour du sommeil.

Lorsque David s'éveilla de nouveau, Roland était déjà debout. David partagea avec lui le peu de nourriture qu'il lui restait. Il fit sa toilette dans un ruisseau et fut sur le point de commencer un de ses rituels mais il s'arrêta en se souvenant du conseil du Garde Forestier. À

la place, il nettoya la lame de son épée, puis se servit d'un rocher pour l'affûter. Il vérifia la solidité de son ceinturon, le bon état de la boucle de son fourreau, puis demanda à Roland de lui apprendre à seller Scylla et à ajuster sa bride et ses rênes. Roland s'exécuta, avant de lui montrer comment vérifier les pattes et les sabots de la jument pour repérer les signes de blessure ou de gêne.

David aurait aimé questionner le soldat à propos du portrait dans le médaillon mais il ne voulait pas que Roland imagine qu'il l'avait espionné pendant la nuit. Il posa donc une autre question qui l'avait titillé depuis leur rencontre et reçut par là même la réponse au mystère de l'homme du médaillon.

— Roland, commença David pendant que le chevalier plaçait la selle sur le dos de Scylla, quelle est cette mission que vous vous êtes juré d'accomplir ?

Roland resserra les lanières autour du ventre du cheval.

— J'avais un ami, répondit-il sans regarder David. Son nom était Raphaël. Il voulait prouver sa bravoure à ceux qui en doutaient et disaient du mal de lui dans son dos. Il avait entendu parler d'une femme qui, depuis qu'une magicienne l'avait ensorcelée, dormait dans une salle remplie de trésors. Il fit le serment de la libérer de cette malédiction. Il quitta mon pays pour partir à sa recherche et on ne le revit plus jamais. Raphaël était plus qu'un frère pour moi. Je me suis promis de découvrir ce qui lui était arrivé et de venger sa mort si telle avait été sa destinée. On prétend que le château dans lequel repose la femme endormie se déplace en fonction des cycles de la lune. En ce moment, il se trouve à deux jours de cheval d'ici. Une fois que ses murs nous auront révélé la vérité, je t'emmènerai voir le roi.

David grimpa sur Scylla, puis Roland conduisit le cheval par la bride jusqu'à la route, en prenant soin de sonder le terrain devant la jument pour lui éviter de se blesser dans un trou caché. Les deux mains sur le pommeau de la selle, David commençait à s'habituer au cheval et au rythme de ses mouvements, même s'il se sentait encore endolori après la longue chevauchée de la veille. La première pâle lueur du matin balafrait le ciel quand ils laissèrent derrière eux les ruines de l'église.

Mais ils ne partirent pas sans témoin. Dans un buisson de ronces, derrière les ruines, une paire d'yeux les observait. Le pelage du loup était très sombre et sa gueule tenait plus de l'homme que de l'animal. Il était né de l'accouplement d'un Sire-Loup avec une louve mais son apparence comme ses instincts se réclamaient nettement de sa mère. C'était aussi le plus imposant et le plus féroce de ses congénères, une sorte de mutant aussi gros qu'un poney, doté de mâchoires capables d'enserrer le torse d'un homme. Le loup-éclaireur avait été envoyé par la meute pour retrouver la trace du garçon. Il avait flairé son odeur sur la route et l'avait suivie jusqu'à une chaumière au cœur de la forêt. Là avait failli s'achever son périple car les nains avaient caché des pièges tout autour de leur maison : des fosses profondes tapissées de pieux, dissimulées par des mottes de gazon et des branchages. Seuls les réflexes du loup lui avaient évité une mort certaine, et par la suite il avait redoublé de prudence dans ses approches. Il avait retrouvé l'odeur du garçon mélangée à celles des nains et elle l'avait ramené à la route. Il l'avait perdue pendant un bon moment avant de la sentir à nouveau près d'un torrent. Là, la trace du garçon avait disparu derrière l'odeur puissante d'un cheval. Le loup-éclaireur en avait déduit que le garçon ne se déplaçait plus à pied et qu'il n'était sans doute plus seul. Il avait alors marqué l'endroit de son urine pour que la meute puisse le rejoindre plus facilement.

Le loup-éclaireur savait ce que ni Roland ni David ne pouvaient savoir : la meute avait fait

une halte peu après avoir traversé le canyon car d'autres loups devaient se joindre à elle pour marcher ensuite sur le château du roi. Monarque avait confié au loup-éclaireur la mission de retrouver David. Il devait le ramener pour que Monarque décide de son sort. Si cette tâche se révélait impossible, alors il devait le tuer et rejoindre la meute avec la tête du garçon en guise de preuve. Le loup-éclaireur avait déjà décidé que rapporter la tête suffirait. Il dévorerait le reste car cela faisait bien longtemps qu'il ne s'était pas nourri de chair humaine.

Il avait retrouvé des traces de l'odeur du garçon sur le champ de bataille, ainsi qu'une puanteur inconnue qui avait irrité ses narines sensibles et embué ses yeux. Il avait pu apaiser la faim qui le tenaillait en décortiquant les os d'un soldat et en suçant la moelle qui y était nichée, et son ventre était à présent plus rempli qu'il ne l'avait été depuis plusieurs mois. Fort de ce regain d'énergie, il était reparti sur la trace du cheval et était parvenu à l'église en ruine juste à temps pour voir partir le garçon et le cavalier.

Avec ses énormes cuisses, le loup-éclaireur était capable de sauter très loin et très haut, et sa masse avait projeté à terre plus d'un cavalier dont il avait ensuite broyé la gorge à l'aide de ses longs crocs tranchants. S'attaquer au garçon ne présentait aucune difficulté. Si le loup-éclaireur calculait bien son saut, il pouvait saisir le garçon dans sa gueule et le déchiqueter avant même que le cavalier comprenne ce qui se passait. Puis il prendrait la fuite et si le cavalier décidait de se lancer à sa poursuite, eh bien le loup-éclaireur l'emmènerait droit dans la gueule de la meute.

Le cavalier conduisait sa monture à un rythme modéré, prenant garde aux branches basses et aux épais fourrés de bruyères. Le loup suivait de près, guettant le moment propice. Devant eux se profila un tronc d'arbre couché, et le loup devina que le cheval marquerait une pause le temps de trouver un moyen de franchir cet obstacle. Le loup s'emparerait du garçon à ce moment-là. Sans cesser d'avancer à pas feutrés, il dépassa le cheval et chercha la position la plus avantageuse pour attaquer. Il atteignit un arbre et trouva, dans les buissons sur sa droite, une plate-forme rocheuse idéale pour s'élancer. Ses babines se mirent à ruisseler de salive car il sentait déjà le sang du garçon dans sa gueule. Le cheval apparut bientôt et le loup-éclaireur se ramassa sur lui-même, prêt à bondir.

Un bruit résonna derrière lui – l'infime crissement du métal contre la pierre. Il se retourna pour faire face au danger mais pas assez vite : il aperçut l'éclat d'une lame et sa gorge s'emplit soudain d'une brûlure si violente qu'il ne put même pas hurler de surprise ou de douleur. Il commença à s'étouffer dans son propre sang, ses pattes cédèrent et il s'effondra sur le rocher, les yeux brillant de peur, à l'agonie. Puis cette lueur disparut et le corps du loup-éclaireur se contracta dans un spasme, tressauta, s'immobilisa enfin.

Dans sa pupille sombre se reflétait le visage de l'Homme Biscornu. À l'aide de son épée, il trancha le museau du loup et le rangea dans une bourse en cuir qu'il portait la ceinture. Un nouveau trophée pour sa collection, et de quoi faire réfléchir Monarque et sa meute quand ils trouveraient le cadavre de leur frère. Ils comprendraient à qui ils avaient affaire, oh oui, car nul sinon l'Homme Biscornu ne mutilait ses victimes de la sorte. Le garçon était à lui et à personne d'autre. Aucun loup ne se nourrirait de son cadavre.

L'Homme Biscornu vit David et Roland arriver sur la route. Comme le loup-éclaireur l'avait deviné, Scylla marqua un temps d'arrêt devant l'arbre couché, puis sauta par-dessus et reprit son chemin. L'Homme Biscornu s'enfonça alors parmi les bruyères et les ronces, et disparut.

OÙ IL EST QUESTION DU VILLAGE ET DU SECOND RÉCIT DE ROLAND

Ce matin-là, David et Roland ne croisèrent personne sur la route. David était toujours étonné de la voir si peu fréquentée. Après tout, c'était une route bien entretenue et d'autres devaient forcément l'emprunter pour aller d'un endroit à un autre.

— Pourquoi est-ce que c'est si calme ? Pourquoi on ne voit personne ?

— Les hommes et les femmes ont peur de voyager, répondit Roland, car ce monde dépasse les limites de l'étrange. Tu as vu hier ce qui restait de ces hommes, et je t'ai parlé de la femme endormie retenue prisonnière par cette magicienne. Cette contrée a toujours été une terre de dangers et la vie n'a jamais été facile. Mais aujourd'hui, de nouvelles menaces apparaissent et personne ne sait d'où elles viennent. Même la situation du roi est périlleuse, si les histoires qui proviennent de sa cour sont exactes. On dit que son règne touche à sa fin.

Roland leva la main droite et la tendit vers le nord-est.

— Il y a un village au-delà de ces collines. C'est là que nous passerons notre dernière nuit avant d'atteindre le château. Peut-être ses habitants pourront-ils nous donner des informations sur l'histoire de cette femme et ce qui est arrivé à mon compagnon.

Une heure plus tard, ils rencontrèrent un groupe d'hommes qui venaient d'émerger d'un bois. Ils tenaient des pieux auxquels étaient suspendus des lapins et des campagnols, et avaient pour seules armes des piques et des épées rudimentaires. Ils les brandirent dès qu'ils virent le cheval approcher.

— Qui êtes-vous ? cria l'un d'eux. Ne faites pas un pas de plus sans nous avoir donné vos noms !

Roland fit stopper Scylla suffisamment tôt pour être hors de portée des piques.

— Je m'appelle Roland, et voici mon écuyer David. Nous cherchons à rejoindre le village où nous espérons trouver de la nourriture et un toit pour la nuit.

L'homme qui avait parlé baissa son épée.

— Vous pourrez vous reposer mais pour la nourriture ce sera plus difficile.

Il leva un des pieux où étaient empalés les animaux.

— Les êtres vivants se font rares dans les champs et les forêts alentour. Voici tout ce que nous avons pu capturer en deux jours de chasse, et un de nos hommes y a laissé la vie.

— Comment cela s'est passé ?

— Il fermait la marche... Nous l'avons entendu pousser un cri mais quand nous sommes revenus sur nos pas, son corps avait disparu.

— Vous n'avez trouvé aucune trace de ce qui l'a tué ?

— Aucune. La terre était remuée à l'endroit où il se trouvait, comme si une créature avait surgi des profondeurs, mais en surface il n'y avait que du sang et une espèce de substance répugnante qui ne provient d'aucun animal connu. Ce n'est pas la première fois que cela se

produit, nous avons déjà subi de nombreuses pertes, mais nous n'avons pas encore trouvé la chose responsable de ces morts. Maintenant, nous nous aventurons dehors uniquement en groupe et nous attendons, car beaucoup parmi nous pensent que cette chose nous attaquera bientôt jusque dans nos maisons.

Roland se retourna et regarda la route.

— À environ une demi-journée de cheval d'ici, nous sommes tombés sur des cadavres de soldats. D'après leurs insignes, ils appartenaient aux troupes du roi. Cette Bête ne leur a laissé aucune chance, pourtant ils étaient bien entraînés et bien armés. J'espère que vos fortifications sont assez hautes et assez solides, sans quoi vous devriez peut-être songer à quitter votre village en attendant que la menace ait disparu.

L'homme secoua la tête.

— Nous avons des fermes, du bétail. Nous vivons là où vivaient nos pères, et avant eux leurs pères. Nous n'abandonnerons jamais ce que nous avons édifié à la sueur de notre front.

Roland ne dit plus une parole, mais David parvint presque à entendre ce qu'il pensait : *Dans ce cas, vous mourrez.*

—

David et Roland poursuivirent leur route aux côtés des hommes. Tout en parlant, ils partageaient avec eux le peu d'alcool qui restait dans la flasque de Roland – un geste dont ils leur étaient manifestement reconnaissants. Les hommes leur confirmèrent les récents changements dans le pays et l'apparition dans les bois et dans les champs de nouvelles créatures hostiles et affamées. Ils expliquèrent aussi que les loups s'étaient de plus en plus enhardis. Lors d'une sortie en forêt, les chasseurs en avaient piégé un puis l'avaient tué. C'était un Sire-Loup, un intrus venu de très loin. Sa fourrure était d'un blanc immaculé et il portait un pantalon en peau de phoque. Avant de mourir, il avait dit aux chasseurs qu'il avait fait un long périple depuis le nord et que ses frères n'allaient pas tarder à venir venger sa mort. Le Garde Forestier n'avait pas annoncé autre chose à David : les loups voulaient s'emparer du royaume et ils étaient en train de lever une armée pour mener à bien leur conquête.

Passé un tournant, ils découvrirent le village. Il était entouré d'une vaste étendue herbeuse où paissaient vaches et moutons. Des troncs d'arbre taillés en pointe formaient une muraille tout autour des habitations, derrière laquelle des plates-formes surélevées permettaient à des sentinelles de surveiller les abords du village. De minces filets de fumée s'élevaient des toits et le clocher d'une église dépassait du mur d'enceinte. Roland n'eut pas l'air enchanté de le voir.

— Peut-être qu'ils pratiquent la nouvelle religion, dit-il à David. Bah... je vais leur épargner mon point de vue sur la question. Autant ne pas faire de remous.

Quand ils furent assez près du mur d'enceinte, un cri s'éleva depuis le village et les portes s'ouvrirent pour les laisser entrer. Des enfants accoururent pour accueillir leur père et des femmes vinrent embrasser leurs fils et leur mari. Tous jetaient des regards curieux vers Roland et David mais, avant que quiconque ait eu le temps de leur poser une question, une femme se mit à gémir et à pleurer car l'homme qu'elle cherchait n'était plus parmi les chasseurs. Elle était jeune, très belle, et entre ses sanglots revenait sans cesse le même nom :

« Ethan ! Ethan ! »

Le chef des chasseurs, un nommé Fletcher, s'approcha de David et Roland. Son épouse le suivait de près, heureuse qu'il soit rentré sain et sauf.

— Ethan est l'homme que nous avons perdu pendant l'expédition. Ils devaient se marier bientôt. Aujourd'hui, elle ne peut même pas aller pleurer sur sa tombe...

Les autres femmes se rassemblèrent autour de la jeune fille en larmes et l'emmenèrent dans une des petites chaumières toutes proches.

— Venez, dit Fletcher. J'ai une étable à côté de ma maison. Vous pouvez dormir là si vous le souhaitez et vous dînez à ma table ce soir. Après, il me restera à peine de quoi nourrir ma famille, aussi vous devrez partir.

Roland et David le remercièrent et le suivirent à travers les ruelles jusqu'à une petite maison en bois aux murs peints en blanc. Fletcher les conduisit dans l'étable et leur indiqua où ils pouvaient trouver de l'eau ainsi que de la paille fraîche et un peu d'avoine rance pour Scylla. Roland dessella sa jument et s'assura qu'elle était bien installée avant d'aller se laver avec David dans un abreuvoir. Leurs vêtements sentaient fort et, si Roland avait une tenue de rechange, tel n'était pas le cas de David. Quand elle apprit cela, la femme de Fletcher alla chercher quelques vieux habits de son fils qui, à dix-sept ans, avait déjà une femme et un enfant. David ne s'était pas senti aussi bien depuis longtemps. Il entra avec Roland dans la maison de Fletcher. La table était déjà dressée et toute la famille les attendait. Avec ses longs cheveux roux, le fils de Fletcher ressemblait beaucoup à son père, même si sa barbe était moins épaisse et dépourvue de poils gris. L'épouse de Fletcher était une petite femme au teint mat qui parlait peu. Toute son attention semblait concentrée sur le bébé qu'elle tenait dans ses bras. Fletcher avait également deux filles, légèrement plus jeunes que David. Elles lui lancèrent des regards à la dérobée en gloussant doucement.

Une fois Roland et David assis, Fletcher ferma les yeux, baissa la tête et récita les grâces – David remarqua que Roland gardait les yeux ouverts et ne se joignait pas à la prière – avant d'inviter les personnes attablées à commencer le repas.

La conversation passa des histoires du village à l'expédition des chasseurs puis à la disparition d'Ethan, avant de s'orienter vers Roland et David et le but de leur voyage.

— Vous n'êtes pas les premiers à avoir fait halte dans notre village en allant à la Forteresse des Epines, dit Fletcher après que Roland eut expliqué ce qui les amenait dans la région.

— Pourquoi ce nom ? demanda Roland.

— Parce que c'est sa description exacte : une forteresse entièrement entourée de lianes et ronces. Tenter d'approcher de ses murailles, c'est déjà risquer de se faire écorcher vif. Il vous faudra plus qu'un simple plastron pour vous frayer un chemin parmi elles.

— Donc, vous avez vu cette forteresse ?

— Il y a environ un mois, une ombre a survolé le village. Quand nous avons levé les yeux vers le ciel, nous avons vu un château se déplacer dans les airs sans faire le moindre bruit ni paraître soutenu par quoi que ce soit. Certains villageois l'ont suivi et ont vu où il avait atterri, mais personne n'a osé l'approcher. Il vaut mieux ne pas s'occuper de ce genre de choses.

— Vous avez dit que d'autres avant nous ont tenté de s'y rendre. Que leur est-il arrivé ?

— Ils n'en sont jamais revenus.

Roland glissa une main sous sa chemise et en ressortit le médaillon. Il l'ouvrit et montra à Fletcher le portrait.

— Et cet homme ?

Fletcher examina le portrait.

— Je me souviens de lui. Il a laissé son cheval devant l'abreuvoir et est allé boire une bière à l'auberge. Il est parti avant la tombée de la nuit et c'est la dernière fois que nous l'avons vu.

Roland referma le médaillon et le rangea près de son cœur. Il ne dit plus un mot jusqu'à la fin du repas. Une fois la table débarrassée, Fletcher proposa à Roland de s'asseoir devant la cheminée et ils partagèrent un peu de tabac.

— Raconte-nous une histoire, Père, demanda une des petites filles en s'asseyant aux pieds de Fletcher.

— Oh ! Oui, Père, s'il te plaît ! renchérit la seconde.

Fletcher secoua la tête.

— Je n'ai plus d'histoires. Vous les avez toutes entendues. Mais peut-être notre invité nous ferait-il le plaisir de nous en raconter une ?

Il posa sur Roland un regard interrogateur et les visages des petites filles se tournèrent vers l'étranger. Roland réfléchit un instant, puis posa sa pipe et prit la parole.

Second récit de Roland

Il était une fois un chevalier nommé Alexandre. Il avait toutes les qualités d'un vrai chevalier : il était brave et fort, loyal et humble, mais il était également jeune et impatient de faire ses preuves en accomplissant des actes audacieux. Le pays dans lequel il vivait connaissait la paix depuis fort longtemps et Alexandre avait eu peu d'occasions d'accroître sa renommée sur les champs de bataille. Aussi un jour annonça-t-il à son seigneur et maître qu'il voulait partir à la découverte de nouvelles contrées inconnues afin de se mettre à l'épreuve et de voir s'il était vraiment digne de siéger parmi ses frères chevaliers. Comprenant qu'Alexandre ne serait pas satisfait tant qu'il ne l'aurait pas autorisé à partir, son seigneur lui donna sa bénédiction. Alexandre prépara donc son cheval et ses armes et partit seul vers sa destinée, sans même un écuyer pour l'accompagner.

Durant les années qui suivirent, Alexandre vécut les aventures dont il avait toujours rêvé. Il rallia une armée de chevaliers dans un lointain pays et ils partirent se battre contre un redoutable sorcier nommé Abuchnezzar. Ce sorcier avait le pouvoir de transformer tous ceux qu'il regardait en cendres, de sorte que leur cadavre se répandait comme un nuage au-dessus des champs de bataille. On prétendait que ce sorcier ne pouvait périr des mains d'un homme et que tous ceux qui avaient essayé de le tuer y avaient laissé la vie. Pourtant, les chevaliers étaient convaincus qu'il existait un moyen de mettre un terme à son pouvoir tyrannique, et l'immense récompense promise par le roi de ce pays, qui vivait caché loin du sorcier, avait aiguillonné leur volonté.

Le sorcier et son armée de démons cruels affrontèrent les chevaliers sur la plaine déserte qui s'étendait au pied de son château. Une lutte féroce et sanglante s'engagea. Tandis que ses camarades succombaient aux griffes et aux crocs des démons ou se transformaient en nuage de cendres sous l'effet du regard du sorcier, Alexandre se fraya un chemin parmi les rangs ennemis en se cachant derrière son bouclier sans jamais regarder en direction du sorcier, jusqu'à ce qu'il se trouve assez près pour l'appeler. Il cria son nom et, quand Abuchnezzar tourna son regard vers Alexandre, celui-ci fit rapidement pivoter son bouclier afin que l'intérieur soit tourné vers son ennemi. La veille, Alexandre avait passé toute la nuit à polir son bouclier afin qu'il étincelle au

chaud soleil de midi. Le sorcier y aperçut son propre reflet et, au même instant, se transforma en cendres, tandis que son armée de démons s'évanouissait dans l'air et disparaissait à tout jamais du royaume.

Le roi, fidèle à sa promesse, fit pleuvoir l'or et les diamants sur Alexandre. Il lui offrit en outre la main de sa fille afin qu'Alexandre hérite un jour de son royaume. Pourtant, Alexandre déclina tous ces cadeaux et demanda au roi une seule faveur : que le récit de son exploit parvienne jusqu'à son seigneur. Le roi le lui promit, et Alexandre put reprendre le cours de son périple. Dans les terres de l'ouest, il tua le plus vieux et le plus effroyable des dragons et de sa peau se fit un manteau. Ce manteau lui servit à se protéger de la chaleur quand il descendit aux Enfers pour sauver le fils de la Reine Rouge, qui avait été enlevé par un esprit malfaisant. À chaque nouvel exploit, Alexandre demandait que son seigneur en soit informé, de sorte que sa renommée grandissait chaque jour davantage.

Au terme de dix années, Alexandre se lassa de cette errance. Son corps portait les stigmates de ses nombreuses aventures et sa réputation de premier chevalier du royaume, il le savait, était bien établie. Il décida de retourner dans son pays et repartit donc pour un long voyage. Mais, au détour d'un chemin obscur, une bande de brigands et de voleurs l'attaqua. Épuisé par d'innombrables batailles, Alexandre ne trouva pas la force de se défendre. Les brigands lui infligèrent de graves blessures. Quand il reprit la route, il était affaibli et souffrant. Parvenu au sommet d'une colline, il aperçut un château, chevaucha jusqu'à ses portes et appela à l'aide. Dans cette région, la coutume voulait que les gens secourent les étrangers en difficulté, et nul ne devait laisser repartir un chevalier sans l'avoir aidé au mieux de ses possibilités.

Mais aucune réponse ne parvint à Alexandre, même si une faible lueur vacillait au sommet du château. Alexandre appela à nouveau et cette fois une voix de femme lui dit :

— Je ne peux pas vous aider. Vous devez quitter ce lieu et chercher du secours ailleurs.

— Mais je suis blessé. Je risque de mourir si je ne suis pas soigné.

La femme lui fit la même réponse :

— Partez. Je ne peux rien pour vous. Reprenez votre monture et, dans deux ou trois kilomètres, vous trouverez un village. Là, vous pourrez vous faire soigner.

Alexandre n'avait pas le choix : il ordonna à son cheval de s'éloigner des portes du château. Il s'apprêtait à suivre la route du village quand, soudain, ses forces l'abandonnèrent. Il tomba de selle et s'effondra sur le sol froid et dur, pendant que le monde autour de lui s'abîmait dans l'obscurité.

Il se réveilla dans un grand lit bordé de draps frais. La chambre dans laquelle il se trouvait était immense mais couverte de poussière et tendue de toiles d'araignées, comme si elle n'avait pas été utilisée depuis une éternité. Il se leva et constata que ses blessures avaient été nettoyées et pansées. Son armure et ses armes étaient introuvables. De la nourriture et une carafe de vin étaient posées à son chevet. Il mangea, but, puis revêtit une tunique suspendue à un crochet dans le mur. Il était encore faible et éprouvait quelques douleurs en marchant mais il n'était plus au seuil de la mort. Il tenta de sortir de sa chambre mais la porte était fermée à clé. Tout à coup, il entendit la même voix de femme. Elle disait :

— J'ai fait plus pour vous que je ne l'aurais voulu mais je ne peux vous autoriser à parcourir ma demeure. Nul n'est entré en ce lieu depuis des années. C'est mon domaine. Quand vous aurez retrouvé suffisamment de force pour reprendre votre périple, je vous ouvrirai la porte et vous

devrez partir sans jamais essayer de revenir.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis la Dame. Je n'ai plus d'autre nom désormais.

— Où êtes-vous ? demanda Alexandre car sa voix semblait provenir de derrière les murs.

— Je suis ici.

À cet instant, le miroir placé sur le mur à la droite du chevalier scintilla et devint transparent. Au travers, il distingua la silhouette d'une femme. Elle était tout de noir vêtue et assise sur un trône majestueux au centre d'une salle vide. Son visage était couvert d'un voile et ses mains gantées de velours.

— Ne puis-je donc pas voir le visage de celle qui m'a sauvé la vie ?

— J'ai décidé de vous le cacher.

Alexandre s'inclina devant elle. Si telle était sa volonté, il ne pouvait que s'y conformer.

— Où sont vos valets ? demanda-t-il. Je voudrais être sûr que mon cheval est bien traité.

— Je n'ai pas de valets. Je me suis occupée moi-même de votre monture. Elle se porte bien.

Tant de questions se bousculaient dans la tête d'Alexandre qu'il ne savait par laquelle commencer. Il ouvrit la bouche mais la Dame leva une main pour l'empêcher de parler.

— Je vous laisse, à présent, dit-elle. Dormez, car je souhaite que vous guérissiez rapidement et que vous quittiez ce château le plus vite possible.

Le miroir scintilla à nouveau et la silhouette de la Dame disparut sous le reflet d'Alexandre. N'ayant rien de mieux à faire, Alexandre retourna dans son lit et s'endormit.

Le matin suivant, il ouvrit les yeux pour découvrir une miche de pain frais près de son lit et une jarre remplie de lait tiède. Il n'avait entendu entrer personne pendant la nuit. Alexandre avala une gorgée de lait et, tout en mangeant un morceau de pain, marcha jusqu'au miroir et examina son reflet. L'image resta identique mais il était certain que la Dame se trouvait de l'autre côté et l'observait.

Comme tant d'autres grands chevaliers de son temps, Alexandre n'était plus seulement un guerrier. Il savait jouer du luth et de la lyre. Il savait écrire des poèmes et n'était pas maladroit dans le maniement des pinceaux. Il aimait les livres car les livres contiennent les connaissances de tous ceux que le passé a engloutis. Aussi, lorsque la Dame lui apparut pour la deuxième fois, il lui demanda de quoi s'occuper pendant sa convalescence. Lorsqu'il se réveilla le lendemain matin, une pile de livres anciens, un luth légèrement poussiéreux et une toile accompagnée de pigments et de pinceaux se trouvaient à son chevet. Il joua du luth, puis commença à parcourir certains des livres. C'était des ouvrages d'histoire et de philosophie, d'astronomie et de morale, de poésie et de religion. Il passa les journées suivantes à les lire et la Dame lui apparut de plus en plus souvent derrière le miroir. Elle l'interrogeait sur ses lectures, et Alexandre comprit qu'elle avait lu les mêmes livres et que leur contenu lui était devenu intimement familier. Cette découverte surprit Alexandre car, dans son pays, les femmes n'avaient pas le droit d'ouvrir de pareils ouvrages, mais il savait tout de même gré à la Dame de leurs conversations. Après avoir parlé avec lui, la Dame lui demandait souvent de jouer du luth, et il obtempérait. Il sentait qu'elle aimait l'entendre pincer les cordes de son instrument.

Les journées devinrent des semaines, et la Dame en vint à passer de plus en plus de temps de l'autre côté du miroir, à parler d'art et de livres avec Alexandre, à l'écouter jouer du luth, et à lui demander ce qu'il était en train de peindre. Mais Alexandre refusait de lui montrer la toile à

laquelle il travaillait. Il avait même fait promettre à la Dame qu'elle ne profiterait pas de son sommeil pour venir satisfaire sa curiosité, car il ne voulait pas qu'elle voie son tableau inachevé. Même si les blessures d'Alexandre avaient presque cicatrisé, elle ne semblait plus souhaiter son départ, et Alexandre non plus car il tombait peu à peu amoureux de cette étrange femme voilée derrière le miroir. Il lui raconta les batailles qu'il avait menées, il lui parla de la renommée acquise au fil de ses conquêtes. Il voulait qu'elle comprenne qu'il était un grand chevalier, un chevalier digne d'une grande dame.

Au bout de deux mois, la Dame, assise sur son trône, remarqua que le chevalier ne paraissait pas heureux.

— Pourquoi avez-vous l'air si triste ? lui demanda-t-elle.

— Je n'arrive pas à terminer mon tableau.

— Pourquoi ? Vous n'avez plus de peinture ou vos pinceaux sont usés ?

Alexandre tourna la toile posée contre un mur pour le montrer à la Dame. C'était un portrait de la Dame elle-même mais la toile était vierge à l'endroit de son visage car Alexandre ne l'avait encore jamais vu.

— Pardonnez-moi, dit-il, mais je suis amoureux de vous. Au cours de ces derniers mois, j'ai tant appris sur vous. Je n'ai jamais rencontré une femme telle que vous et je crains que cela ne se reproduise jamais si je pars. Pourrais-je espérer que vous partagiez le même sentiment à mon égard ?

La Dame baissa la tête. Elle sembla sur le point de répondre, mais bientôt le miroir scintilla et elle disparut.

Les jours passèrent et la Dame ne revint pas. Alexandre demeurait seul, se demandant si ce qu'il avait dit ou fait avait pu l'offenser. Chaque nuit, il dormait à poings fermés et, chaque matin, constatait que la Dame était venue lui apporter de la nourriture pendant son sommeil, mais jamais il ne put la surprendre.

Enfin, après cinq jours, Alexandre entendit une clé tourner dans la serrure de la porte, et la Dame entra dans sa chambre. Elle portait toujours son voile, elle était toujours vêtue de noir, mais Alexandre sentit que quelque chose avait changé en elle.

— J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, commença-t-elle. Moi aussi, j'éprouve des sentiments pour vous. Mais dites-moi, et soyez sincère : m'aimez-vous ? M'aimerez-vous toujours, quoi qu'il advienne ?

Sans doute restait-il un fond d'exaltation juvénile dans l'esprit d'Alexandre car il répondit aussitôt, presque sans y réfléchir :

— Oui, je vous aimerai toujours.

Alors la Dame souleva son voile et Alexandre posa les yeux sur son visage pour la première fois. C'était le visage d'une femme croisé avec celui d'un animal, un fauve de la jungle, une panthère ou une tigresse. Alexandre ouvrit la bouche pour parler mais aucun son n'en sortit tant il était choqué par ce qu'il voyait.

— C'est à ma belle-mère que je dois mon apparence ; expliqua la Dame. J'étais si belle que, jalouse de ma beauté, elle m'a lancé un sort en me donnant les traits d'un animal et m'a annoncé que je ne serai jamais aimée. Je l'ai crue et, honteuse, je me suis cachée ici. Mais vous êtes arrivé...

La Dame avança vers Alexandre, mains tendues, et dans ses yeux vibrait une lueur d'espoir et d'amour, mais aussi une petite étincelle de peur car elle s'était confiée à lui comme elle ne s'était

jamais confiée à quiconque. Son cœur était mis à nu, aussi vulnérable que s'il avait été offert au tranchant d'une lame de couteau.

Mais Alexandre n'avança pas vers elle. Il recula et, à cet instant, ce geste scella son destin.

— Homme déloyal ! s'écria la Dame. Créature inconstante ! Tu m'as dit que tu m'aimais, mais tu n'aimes que toi !

Elle redressa la tête et lui montra les crocs. De longues griffes surgirent de ses doigts, déchirant les pointes de ses gants. Elle rugit puis bondit sur le chevalier, le mordit, le griffa, le lacéra. Bientôt le goût du sang emplit sa bouche et sa chaleur recouvrit son pelage.

Elle le dévora dans la chambre, pleurant chaque fois que ses crocs arrachaient des lambeaux de chair.

—

Les deux petites filles semblaient assez choquées quand Roland eut terminé son histoire. Il se leva, remercia Fletcher et sa famille pour le repas, puis donna le signal du départ à David. Devant la porte, Fletcher posa doucement la main sur le bras de Roland.

— Un mot, s'il vous plaît. Les anciens sont inquiets. Ils pensent que la Bête dont vous avez parlé va attaquer le village, car elle est sûrement dans les parages.

— Vous avez des armes ?

— Oui, mais vous avez vu les meilleures. Nous sommes des fermiers et des chasseurs, pas des soldats.

— C'est peut-être préférable, répondit Roland. Les soldats n'ont pas vraiment fait le poids face à elle. Vous pourriez bien avoir plus de chance...

Fletcher lui lança un regard perplexe, comme s'il se demandait si Roland était sérieux ou moqueur. David lui-même se posait la question.

— Vous vous moquez de moi ?

Roland posa la main sur l'épaule de Fletcher.

— Juste un peu. Les soldats ont cherché à vaincre la Bête comme s'il s'agissait d'une autre armée. Ils ont été obligés de se battre sur un terrain inconnu, contre un ennemi qu'ils ne comprenaient pas. Ils ont eu le temps d'ériger des défenses – nous avons vu des troncs d'arbre taillés enfoncés dans le sol –, mais elles n'étaient pas assez solides pour les protéger. Ils ont été obligés de battre en retraite dans la forêt, et c'est là qu'ils ont été massacrés. Quelle que soit cette créature, elle est énorme et massive à en juger par les arbres aplatis et les buissons écrasés. J'imagine qu'elle ne doit pas se déplacer rapidement mais elle est puissante et capable de résister aux blessures infligées par des épées et des lances. En terrain découvert, les soldats étaient tout simplement incapables de lui résister. Mais vous êtes dans une situation différente. Cette terre est la vôtre, vous la connaissez par cœur. Vous devez considérer cette Bête comme un loup ou un renard qui menace vos troupeaux. Vous devez l'attirer dans un lieu que vous aurez choisi, la prendre au piège et la tuer.

— Vous pensez à un appât ? Du bétail, par exemple ?

Roland hocha la tête.

— Ça pourrait marcher. La Bête va forcément venir, attirée par l'odeur de la viande – elle n'en trouvera plus entre le lieu de son dernier repas et ce village. Vous pouvez essayer de rester ici en espérant que votre mur d'enceinte supportera ses assauts, vous pouvez aussi

essayer de l'anéantir, mais vous aurez sûrement à sacrifier autre chose que du bétail.

— Que voulez-vous dire ? demanda Fletcher d'un air apeuré.

Roland plongea l'index dans une cruche remplie d'eau, puis s'agenouilla et traça un cercle sur le sol dallé sans le refermer complètement.

— Voici votre village. Votre mur d'enceinte est construit pour repousser des attaques venant de l'extérieur.

Il traça des flèches dirigées hors du cercle.

— Mais pourquoi ne pas laisser l'ennemi entrer et refermer les portes derrière lui ?

Roland referma le cercle et ajouta des flèches tournées vers l'intérieur.

— Ainsi, votre mur d'enceinte se transformerait en piège.

Fletcher examina le dessin qui commençait déjà à sécher sur la dalle en pierre, prêt à s'évaporer.

— Et que fait-on une fois que la Bête est à l'intérieur ?

— Vous mettez le feu à votre village et à tout ce qui s'y trouve. Et la Bête meurt brûlée vive.

Cette nuit, pendant que David et Roland dormaient, un grand blizzard souffla sur la contrée, recouvrant le village et le paysage alentour d'un blanc manteau de neige. Toute la journée qui suivit, la neige continua à tomber en un rideau si épais qu'il était impossible de voir à plus de quelques centimètres devant soi. Roland décida qu'il valait mieux rester dans le village en attendant que le temps soit plus clément, mais ni lui ni David n'avaient de nourriture et les villageois en avaient tout juste assez pour eux-mêmes. Roland demanda donc à rencontrer les anciens et il resta longtemps avec eux dans l'église – car c'est là que les villageois se rassemblaient pour discuter de questions importantes. Il leur proposa de les aider à tuer la Bête en échange d'un toit pour lui et pour David. Assis au fond de l'église, David écouta Roland exposer son plan et l'échange d'opinions favorables ou non qui s'ensuivit. Certains villageois refusaient de sacrifier leurs maisons dans les flammes, et David comprenait leur point de vue. Ils préféreraient attendre chez eux en espérant que le mur d'enceinte les sauverait quand la Bête déciderait de passer à l'attaque.

— Mais si le mur ne résiste pas ? demanda Roland. Que se passera-t-il ? Le temps de comprendre que votre système de défense a échoué, il sera trop tard : votre seule issue sera la mort.

Finalement, l'assemblée parvint à un compromis. Dès que la tempête de neige aurait cessé, les femmes, les enfants et les anciens quitteraient le village pour aller trouver refuge dans les cavernes situées dans les collines voisines. Ils emporteraient avec eux tous leurs biens de valeur, y compris leurs meubles, transformant leurs maisons en simples coquilles vides. Des tonneaux de goudron et d'huile seraient stockés dans les maisons situées au centre du village. Si la Bête attaquait, les villageois tenteraient de la repousser ou de la tuer depuis les plates-formes du mur d'enceinte. Si elle parvenait à entrer dans le village, ils battraient en retraite en tentant de l'attirer vers le centre. Des mèches seraient alors allumées et la Bête, piégée, mourrait dans l'incendie. Mais cette stratégie devrait être appliquée en tout dernier recours. Les villageois réunis dans l'église votèrent et tous décrétèrent qu'il s'agissait du meilleur plan possible.

Roland quitta brusquement l'assemblée et sortit. David dut courir pour le rattraper.

— Pourquoi êtes-vous en colère ? Ils ont approuvé presque tout votre plan !

— « Presque », ça ne suffit pas. Nous ne savons même pas à quel ennemi nous avons affaire ! Ce que nous savons, en revanche, c'est que des soldats bien entraînés équipés

d'armes fondues dans le meilleur acier n'ont pas pu tuer cette chose. Qu'espèrent les villageois ? S'ils m'avaient écouté, la Bête aurait pu être anéantie sans qu'aucun homme ne perde la vie. Mais maintenant, des hommes mourront inutilement à cause de misérables cabanons de bois et de chaume qui auraient pu être reconstruits en quelques semaines...

— Mais c'est leur village, intervint David. C'est à eux de choisir.

Roland ralentit le pas, puis s'arrêta. La neige avait blanchi ses cheveux, lui donnant l'air plus vieux qu'il n'était.

— Oui, c'est leur village, admit-il. Mais notre sort est désormais lié au leur et, si ce plan échoue, nous risquons certainement de mourir avec eux.

La neige tombait, le feu brûlait dans les cheminées, le vent portait l'odeur de la fumée dans les recoins les plus sombres de la forêt... Dans son antre, la Bête sentit cette odeur et se mit en route.

OÙ LA BÊTE APPARAÎT

Tout le jour suivant et le lendemain passèrent dans les préparatifs de l'évacuation du village. Les femmes, les enfants et les vieillards rassemblèrent tout ce qu'ils pouvaient transporter. La moindre charrette et le moindre cheval furent mis à contribution, à l'exception de Scylla car Roland refusait de la perdre de vue ne serait-ce qu'un instant. Il l'enfourcha donc et partit inspecter le mur d'enceinte, de l'extérieur et de l'intérieur, afin d'y trouver des failles. Ce qu'il vit ne le rassura pas. Avec la neige qui continuait de tomber, les doigts et les pieds s'engourdissaient et renforcer les défenses du village dans ces conditions était une tâche ardue. Les hommes maugréaient entre eux, se demandaient si de tels travaux étaient vraiment nécessaires et laissaient entendre qu'ils feraient mieux de s'enfuir avec leurs femmes et leurs enfants.

Même Roland semblait en proie au doute. David l'entendit déclarer à Fletcher : « On pourrait aussi bien se battre contre la Bête avec des échardes et du petit bois... » Ils ne savaient pas dans quelle direction l'attaque se produirait, aussi Roland ne cessait-il de répéter aux villageois ses instructions de repli et les actions que chacun aurait à accomplir si la Bête parvenait à entrer. Il ne voulait pas les voir paniquer et s'enfuir au hasard quand la Bête aurait franchi le mur d'enceinte – ce qui se produirait, il en était persuadé – sinon tout serait perdu. En même temps, il ne se faisait guère d'illusion sur leur capacité à affronter la Bête si la bataille prenait un tour défavorable.

— Ce ne sont pas des lâches, expliqua Roland à David lorsqu'ils se retrouvèrent assis devant un feu de bois pour se reposer.

Autour d'eux, des hommes taillaient des pieux et aiguisaient les lames de leurs épées, d'autres manœuvraient leurs bœufs ou leurs chevaux qui tiraient des troncs d'arbre pour venir consolider le mur d'enceinte. Les paroles se faisaient rares à présent que le jour s'achevait et que la nuit approchait. La tension et l'angoisse se lisaient sur tous les visages.

— Chacun de ces hommes sacrifierait sa vie pour sa femme ou ses enfants. Attaqués par des bandits ou des animaux sauvages, ils feraient face, que l'issue du combat leur soit favorable ou non. Mais cette fois, la situation est différente : ils ne savent pas et ne comprennent pas ce qu'ils sont sur le point de combattre, et ils n'ont pas assez d'expérience ou de discipline pour unir leurs forces. S'ils seront bien ensemble au moment de se battre, d'une certaine façon chacun affrontera seul cette créature. Ils ne seront unis qu'au moment où l'un d'eux perdra courage et prendra la fuite. Alors, tous le suivront...

— Vous ne croyez pas beaucoup aux gens, n'est-ce pas ? remarqua David.

— Je ne crois pas en grand-chose, répondit Roland. Pas même en moi.

Il avala le peu de lait qui restait dans son bol, puis le rinça dans un seau d'eau.

— Suis-moi, maintenant, reprit-il. Nous avons des pieux à tailler et des épées émoussées à affûter.

Il avait parlé avec un sourire absent. David ne sourit pas.

Il avait été décidé que l'essentiel des modestes forces du village se masserait près des portes du mur d'enceinte dans l'espoir d'attirer la Bête. Si elle franchissait leur ligne de défense, alors il faudrait l'amener vers le centre du village, où le piège se refermerait sur elle. Mais ils n'auraient qu'une seule chance de la circonscrire et de la tuer.

Quand la pâle lueur du dernier croissant de lune eut déserté le ciel, un cortège de villageois et d'animaux sortit en silence et prit le chemin des cavernes, escortés pour plus de sécurité par un petit groupe d'hommes. Une fois les hommes rentrés au village, une garde fut instaurée le long du mur d'enceinte, chaque sentinelle prenant son tour pendant quelques heures pour surveiller les abords du village. Leur groupe s'élevait en tout à quarante hommes, plus David. Roland avait demandé à David s'il souhaitait partir dans les cavernes avec les autres mais, malgré sa peur, David avait répondu qu'il préférerait rester. Il ne savait pas vraiment pourquoi. En partie parce qu'il se sentait plus en sécurité auprès de Roland, et n'avait confiance en personne d'autre que lui, mais aussi par curiosité. David voulait voir la Bête, quelle qu'elle puisse être. Roland semblait le comprendre et quand les villageois lui demandèrent pourquoi il l'avait autorisé à rester, il leur avait expliqué que David était son écuyer et qu'il lui était aussi indispensable que son épée ou son cheval. Ces paroles avaient fait rougir David de fierté.

Ils attachèrent une vieille vache dans le pré devant les portes en espérant qu'elle attirerait la Bête mais rien ne se produisit en cette première nuit de veille, ni durant la nuit suivante. Les hommes devenaient de plus en plus maussades et fatigués. La neige continuait de tomber, de geler, de tomber et de geler encore. À cause du blizzard, les sentinelles sur leurs plates-formes avaient du mal à distinguer la forêt. Quelques-uns commencèrent à maugrérer :

— C'est de la folie.

— Cette créature a aussi froid que nous. Elle ne nous attaquera jamais par ce temps.

— Si ça se trouve, cette Bête n'existe pas. Peut-être qu'Ethan a été attaqué par un loup ou un ours ? Quant aux cadavres des soldats, nous sommes obligés de croire ce vagabond sur parole...

— Le forgeron a raison. Et si tout ça n'était qu'une ruse ?

Ce fut Fletcher qui tenta de leur faire entendre raison.

— Un homme seul, avec un garçon ! Vous croyez qu'il veut nous tuer pendant notre sommeil ? Ou nous voler nos richesses ? Nous n'avons aucun bien précieux dans nos maisons ! Et s'il fait ça pour être nourri, nous n'avons à offrir qu'une maigre pitance... Ayez confiance, mes amis ! Soyez patients et vigilants...

Les plaintes cessèrent mais les hommes continuaient d'avoir froid, d'être dépités et d'avoir envie de revoir leurs femmes et leurs familles.

David passa tout ce temps auprès de Roland. Il dormait à côté de lui pendant les périodes de repos et l'accompagnait dans ses rondes autour du mur d'enceinte. Maintenant que les défenses avaient été renforcées, il pouvait prendre le temps de discuter ou de plaisanter avec les villageois, de les secouer quand ils menaçaient de s'assoupir et de les encourager quand leur moral flanchait. Il savait que ces moments étaient les plus difficiles pour eux car monter la garde se révélait à la fois ennuyeux et éreintant pour les nerfs. En le voyant évoluer parmi eux et en se rappelant de quelle façon il avait supervisé la défense du village, David se demanda si Roland était vraiment un simple soldat, comme il le prétendait. David le voyait plutôt comme un chef inné, un meneur d'hommes, et pourtant il chevauchait seul.

La deuxième nuit, David et Roland allèrent s'asseoir devant le feu de camp, blottis sous de grandes houppelandes. Roland avait expliqué au garçon qu'il pouvait très bien aller dormir dans une des maisons voisines mais aucun des villageois n'avait fait ce choix et David ne voulait pas paraître plus faible qu'il n'était déjà, même si son refus signifiait dormir à la belle étoile, dans le froid, vulnérable. Aussi décida-t-il de rester avec Roland. Les flammes illuminaient son visage, creusant des ombres sur sa peau, soulignant ses pommettes, plongeant dans la pénombre ses orbites.

— Qu'est-il arrivé à Raphaël, selon vous ? lui demanda David.

Roland ne répondit pas. Il se contenta de secouer la tête.

David savait qu'il valait sans doute mieux ne plus parler, mais il ne s'y résolvait pas. Lui aussi s'interrogeait, lui aussi doutait, et d'une certaine façon il sentait que Roland était assailli par les mêmes doutes. Ce n'était pas le hasard qui les avait réunis. Rien dans ce monde ne semblait suivre les seules lois du hasard. Il y avait une nécessité à tout ce qui se produisait, un motif sous-jacent, et David n'avait pu en apercevoir que des éclats fugaces.

— Vous pensez qu'il est mort, n'est-ce pas ? poursuivit-il.

— Oui, dit Roland. Je le sens dans mon cœur.

— Mais vous devez découvrir ce qui lui est arrivé.

— Tant que je ne le saurai pas, mon esprit ne trouvera pas la paix.

— Mais vous pouvez mourir, vous aussi. Si vous suivez sa trace, vous risquez de connaître le même sort que lui. Vous n'avez pas peur de la mort ?

Roland prit un bâton et tisonna le feu, envoyant des braises dans le ciel nocturne. Elles s'éteignirent bien vite, tels des insectes consumés par les flammes alors qu'ils tentent de leur échapper.

— J'ai peur d'une mort douloureuse, expliqua-t-il. J'ai déjà été blessé par le passé, une fois même si gravement que j'ai cru ma dernière heure arrivée. Je me rappelle mon agonie, et je n'ai pas envie de revivre une telle épreuve. Mais j'avais surtout peur de la mort des autres. Je ne voulais pas les perdre et je m'inquiétais toujours pour eux quand ils étaient en vie. Parfois, je me dis que j'étais tellement terrifié par l'éventualité de les perdre que je n'ai jamais vraiment profité d'eux lorsqu'ils étaient vivants. Ça fait partie de mon caractère. J'étais comme ça même avec Raphaël. Et pourtant, il était le sang coulant dans mes veines, la sueur sur mon front... Sans lui, je me sens comme amputé de moi-même.

David scrutait les flammes. Les paroles de Roland résonnaient en lui. C'est aussi ce qu'il ressentait à propos de sa mère. Vers la fin, il était tellement pétrifié à l'idée de la perdre qu'il n'avait pas pleinement vécu les moments passés avec elle.

— Et toi ? demanda Roland. Tu n'es qu'un enfant. Tu n'es pas d'ici. Tu n'as pas peur ?

— Si. Mais j'ai entendu la voix de ma mère. Elle est ici, quelque part. Je dois la trouver. Je dois la ramener avec moi.

— David, ta mère est morte, répondit doucement Roland. Tu me l'as dit toi-même.

— Dans ce cas, comment pourrait-elle être ici ? Comment aurais-je pu entendre sa voix si nettement ?

Mais Roland n'avait pas de réponse, et David se sentait encore plus frustré.

— Qu'est-ce que c'est que ce monde ? Il n'a pas de nom. Même vous, vous ne savez pas comment il s'appelle. Il a un roi mais ce roi est inexistant. Il y a des choses qui n'ont rien à y faire : ce char, cet avion allemand qui m'a suivi dans la forêt, les harpies... Ça ne tient pas debout ! C'est juste...

Il ne finit pas sa phrase. Des mots remplis de fureur et de confusion s'amassaient en bouillonnant dans son esprit comme un amoncellement de nuages noirs dans un beau ciel d'été. Une question surgit en lui et il fut presque surpris d'entendre sa voix la poser.

— Roland, êtes-vous mort ? Est-ce que nous sommes morts ?

Roland le regarda à travers les flammes.

— Je ne sais pas. Je crois que je suis aussi vivant que toi. Je sens le froid et la chaleur, la faim et la soif, le désir et le regret. Je suis conscient du poids de mon épée dans ma main, et le soir, lorsque je retire mon armure, ma peau en porte les marques. Je perçois le goût du pain et de la viande. Après une journée en selle, je sens l'odeur de Scylla partout sur mon corps. Si j'étais mort, je suppose que ce genre de sensations auraient disparu, tu ne crois pas ?

— Je pense, oui.

Il n'avait aucune idée de ce que les morts pouvaient éprouver lorsqu'ils étaient passés dans l'autre monde. Comment l'aurait-il su ? Tout ce qu'il savait, c'est que la peau de sa mère était froide quand il l'avait touchée, mais David sentait toujours la chaleur parcourir son propre corps. Comme Roland, il pouvait encore se servir de son odorat, de son toucher, de son goût. Il était conscient de la douleur et de l'inconfort. Il sentait la chaleur émaner du feu et il était sûr que, s'il passait la main dans les flammes, sa peau se mettrait à cloquer et à brûler.

Et cependant, ce monde continuait de mélanger l'inconnu et le familier comme si, en y entrant, David avait contribué à altérer sa nature même, à l'infecter avec certains aspects de sa propre vie.

— Avez-vous déjà rêvé de cet endroit ? demanda-t-il à Roland. Ou de quelque chose qui s'y trouve ? Avez-vous déjà rêvé de moi ?

— Quand je t'ai rencontré sur la route, tu étais un parfait inconnu pour moi. Et, si je savais qu'un village se trouvait ici, je n'y étais jamais venu auparavant car je n'ai jamais voyagé dans cette contrée. David, ce pays est aussi réel que toi. Ne commence pas à te dire qu'il s'agit d'un rêve surgi des profondeurs de ton esprit. J'ai vu la peur dans tes yeux quand tu me parlais des meutes de loups et des créatures qui les commandent, et je sais qu'ils te dévoreront s'ils te rattrapent. J'ai senti l'odeur de décomposition des cadavres de ces soldats. Bientôt nous serons confrontés à ce qui les a anéantis et cette rencontre nous sera peut-être fatale. Toutes ces choses sont réelles. Tu as souffert dans ce monde. Si tu as pu souffrir, alors tu pourras mourir. Tu pourras être tué ici, et perdre à jamais ton propre monde. Ne l'oublie jamais. Si tu l'oublies, c'en est fini de toi.

Peut-être, pensa David.

Peut-être.

— !

Au plus profond de la troisième nuit, une des sentinelles postées devant les portes poussa un cri.

— Là-bas, là-bas ! dit le jeune homme chargé de surveiller la route principale menant au village. J'ai entendu quelque chose et j'ai aperçu un mouvement là-bas. J'en suis certain.

Ceux qui dormaient se réveillèrent et le rejoignirent. Ceux qui se trouvaient loin des portes entendirent le cri de la sentinelle et faillirent la rejoindre aussi mais Roland leur ordonna de rester à leur poste. Il arriva devant les portes et grimpa à l'échelle pour accéder à la plate-

forme. Quelques villageois l'y attendaient, d'autres restaient en bas et scrutaient le paysage à travers les meurtrières pratiquées dans les troncs d'arbre. Leurs torches sifflaient et crachotaient quand les flocons de neige fondaient à leur contact.

— Je ne vois rien, dit le forgeron au jeune homme. Tu nous as réveillés pour rien !

Ils entendirent la vache meugler nerveusement. Elle émergea de son sommeil et tenta de se libérer du piquet auquel elle était attachée.

— Attendez ! intervint Roland.

Il prit une flèche parmi celles placées près du mur d'enceinte. Un morceau de tissu imbibé d'huile avait été fixé à leurs pointes. Roland tendit sa flèche vers une torche et le tissu s'embrasa violemment. Puis il visa soigneusement et tira dans la direction indiquée par la sentinelle. Quatre ou cinq autres villageois l'imitèrent et les flèches strièrent la nuit comme des étoiles mourantes.

Pendant un moment, il n'y eut rien d'autre à voir que le rideau mouvant de neige et les silhouettes sombres des arbres. Puis quelque chose bougea et tous virent surgir de terre une énorme masse jaune, annelée comme le corps d'un ver géant, chaque anneau hérissé de poils noirs épais surmontés d'une pique tranchante comme un rasoir. L'une des flèches s'était plantée dans la créature et l'odeur de chair brûlée était si épouvantable que les hommes durent se couvrir le nez et la bouche pour s'en protéger. Un liquide noirâtre suppura de la plaie et formait des bulles sous l'effet de la flamme. David remarqua les fragments de flèches et de lances plantés dans la créature, vestiges de sa récente confrontation avec les soldats. Il était impossible de se faire une idée précise de sa longueur, mais la Bête était haute d'au moins trois mètres. Ils la virent se contorsionner pour s'extirper de sous la terre et enfin une gueule horrible leur apparut. À l'instar d'une araignée, la Bête était dotée de tout une série d'yeux noirs, certains petits, d'autres plus grands, sous lesquels se tordait une bouche vorace garnie de plusieurs rangées de dents aiguës. Entre les yeux et la bouche, des orifices semblables à des narines frémissaient en sentant l'odeur des villageois et la chaleur du sang sous leur peau. Deux pattes partaient de chaque côté des mâchoires, chacune s'achevant par une série de trois serres crochues avec lesquelles la Bête enfournait ses proies dans sa gueule. Cette bouche semblait muette mais, quand la Bête se mit en mouvement pour sortir de la forêt, elle produisit un bruit de succion moite. La partie supérieure de son corps se dressa, soulevant des filaments de mucus poisseux. On aurait dit une horrible chenille géante cherchant à grignoter une feuille. Sa tête dodelinait maintenant à six bons mètres du sol et la partie inférieure du corps révélait deux rangées de pattes noires et velues.

— Elle est plus haute que notre mur ! s'exclama Fletcher. Elle n'aura pas besoin de franchir nos portes : elle passera par-dessus !

Roland ne répondit pas. Il ordonna aussitôt aux hommes de préparer d'autres flèches enflammées et de viser la tête de la créature. Une pluie de feu s'abattit sur elle. Certaines flèches ratèrent leurs cibles, la plupart ricochèrent sur les poils épais couvrant sa peau, mais quelques-unes atteignirent leur but et David vit une flèche transpercer l'un des yeux de la Bête. L'odeur de chair putréfiée et carbonisée s'intensifia. La Bête secoua douloureusement la tête, puis commença à progresser vers le mur d'enceinte. À présent, les villageois pouvaient voir combien elle mesurait : de la queue aux mâchoires, près de neuf mètres de long. Elle se déplaçait beaucoup plus vite que Roland se l'était imaginé et seule l'épaisse couche de neige l'empêchait d'accélérer. Bientôt la créature atteindrait le village.

— Continuez de tirer autant que vous le pouvez puis, une fois que vous l'avez attirée près

du mur, repliez-vous ! cria Roland.

Il attrapa David par le bras.

— Viens avec moi. J'ai besoin de ton aide.

Mais David était paralysé. Il était fasciné par les yeux noirs de la Bête, incapable d'en détacher son regard. Il avait l'impression qu'un fragment de ses cauchemars s'était mis à vivre, que cette chose tapie dans les recoins obscurs de son imagination avait finalement pris forme.

— David ! cria Roland.

Et le sortilège fut rompu.

— Viens, maintenant. Il nous reste peu de temps.

Ils descendirent de la plate-forme et se dirigèrent vers les portes. Elles étaient faites d'épaisses couches de planches fermées de l'intérieur par un tronc d'arbre qui pouvait être soulevé en pesant lourdement sur l'une de ses extrémités. Roland et David s'y employèrent de toutes leurs forces.

— Qu'est-ce que vous faites ? rugit le forgeron. Vous voulez notre mort ?

Et soudain l'énorme tête de la Bête se profila au-dessus du forgeron, et l'un de ses bras griffus jaillit et s'empara du villageois, le souleva en l'air et le plongea entre ses mâchoires avides. David détourna les yeux ; il ne se sentait pas le courage de voir le forgeron mourir. Les autres villageois passèrent à l'action avec leurs lances et leurs épées. Fletcher, le plus grand et le plus fort de tous, brandit son épée et, d'un seul coup, essaya de sectionner l'un des bras de la créature, mais celui-ci était aussi épais et résistant qu'un tronc d'arbre, et la lame entama à peine la peau. Pourtant, cette douleur vive détourna l'attention de la Bête, laissant aux hommes le temps de se replier loin du mur d'enceinte au moment où David et Roland parvenaient à soulever le tronc.

La Bête entreprit de passer par-dessus le mur mais Roland avait demandé aux villageois d'attendre cet instant pour glisser des piques équipées de crochets par les meurtrières. Ils s'acharnèrent sur la peau de la Bête, la déchiquetèrent, ralentissant ainsi sa progression. Pourtant, sans cesser de se tordre et de s'agiter sous les coups, elle tentait toujours de forcer le passage, au mépris de blessures de plus en plus nombreuses. À cet instant, Roland ouvrit les portes, sortit et tira une flèche enflammée dans la tête de la créature.

— Eh ! hurla-t-il. Par ici ! Allez !

Il secoua les bras, tira une autre flèche. La Bête s'écarta du mur d'enceinte et retomba sur le sol. Les suintements de ses plaies couvraient la neige de souillures noires. Elle se tourna vers Roland, s'introduisit entre les portes ouvertes et lança ses bras vers lui pour essayer de l'attraper. La tête de la Bête bondissait en avant, ses mâchoires claquaient et se refermaient sur les talons de Roland. Elle marqua une pause en entrant dans le village, le temps de voir les petites rues enchevêtrées et les villageois battant en retraite.

Roland agita sa torche et son épée.

— Ici ! Je suis ici !

Roland tira une autre flèche, ratant de peu les mâchoires de la Bête, mais elle semblait se désintéresser de lui. Elle baissa la tête et ses narines palpitèrent, flairant une nouvelle piste.

David, caché dans la pénombre devant l'atelier du forgeron, vit son visage se refléter dans les profondeurs des multiples yeux de la Bête quand elle le découvrit. Elle ouvrit la gueule, ses mâchoires ruisselaient de salive et de sang, et l'une de ses serres tranchantes s'abattit sur le toit de la forge. David eut juste le temps de bondir en arrière pour éviter d'être agrippé par la

Bête. Il entendit au loin la voix de Roland.

— Cours, David ! Tu dois nous servir d'appât !

David se releva et s'élança à toute vitesse dans les ruelles étroites du village. La Bête rampait vers lui, détruisait sur son passage les murs et les toits des maisons, propulsait sa tête vers le petit personnage qui courait devant elle, donnait des coups de serres qui lacéraient l'air. David tomba, une serre déchira ses vêtements mais il fit une roulade de côté et se redressa. À présent, il n'était plus qu'à un jet de pierre du centre du village. Autour de l'église se trouvait la place où, en des temps plus insouciantes, se tenaient les marchés. Les villageois y avaient creusé des tranchées où l'huile pourrait se répandre et encercler la Bête. David traversa en courant l'esplanade menant aux portes de l'église, talonné par la Bête. Roland l'attendait déjà sur le seuil et faisait signe à David de se dépêcher.

Soudain, la Bête s'arrêta. David se retourna et la fixa du regard. Dans les maisons voisines, les hommes qui se préparaient à envoyer de l'huile dans les tranchées s'arrêtèrent eux aussi et regardèrent la Bête. Son corps commençait à trembler, à frissonner. Ses mâchoires s'écartèrent jusqu'à atteindre un angle impossible et la Bête se contracta dans un spasme, comme tétanisée par une douleur foudroyante. Soudain, elle s'écroula et son ventre se mit à enfler. David voyait quelque chose bouger à l'intérieur, une forme qui se pressait contre sa chair...

Elle, avait dit l'Homme Biscornu. La Bête était une femelle.

— Elle est en train de mettre bas ! hurla David. Il faut la tuer maintenant !

C'était trop tard : le ventre de la Bête s'ouvrit en deux dans un grand bruit de déchirure et sa portée se mit à en jaillir comme autant de répliques miniatures d'elle-même. Elles avaient à peu près la taille de David, des yeux voilés encore aveugles mais des gueules béantes révélant des mâchoires voraces en quête de nourriture. Certaines sortaient du ventre de leur mère en grignotant ses propres organes pour se libérer de ce corps mourant.

— Versez l'huile ! cria Roland aux villageois. Versez l'huile, puis allumez les mèches et partez !

Mais déjà, les jeunes hommes accouraient sur la place, mus par l'instinct de tuer du chasseur. Roland tira David à l'intérieur de l'église et ferma le verrou derrière eux. Quelque chose percuta de l'extérieur les portes, qui tremblèrent dans leur chambranle.

Roland attrapa David par la main et l'emmena vers le clocher. Ils gravirent les marches en pierre jusqu'au sommet, où se trouvait le bourdon, et de là observèrent la scène qui se déroulait en contrebas.

La Bête était toujours couchée sur le flanc mais elle ne bougeait plus. Si elle n'était pas encore morte, cela ne tarderait pas. La plupart de ses petits continuaient de la dévorer, mâchant ses entrailles et s'attaquant à ses yeux. D'autres grouillaient sur la place ou fouillaient les maisons à la recherche de nourriture. Les tranchées étaient remplies d'huile mais les petits de la Bête ne s'en préoccupaient pas. Au loin, David aperçut les hommes fuir par les portes du village dans un effort désespéré d'échapper aux créatures.

— Il n'y a pas de flammes ! cria-t-il. Ils n'ont pas allumé les mèches !

Roland tira de son carquois une de ses flèches imbibées d'huile.

— Alors nous le ferons à leur place.

Il enflamma la flèche à l'aide de sa torche, puis visa l'une des tranchées. La flèche fila droit sur le liquide sombre et, dès qu'elle le toucha, la tranchée s'embrasa. Bientôt, les sillons creusés autour de la place se transformèrent en une muraille de feu. Les créatures qui se

trouvaient sur leur passage s'embrasaient, grésillaient et se tordaient dans leur agonie. Roland sortit une autre flèche et la tira vers la fenêtre d'une maison mais rien ne se produisit. Déjà, David voyait les petits de la Bête fuir la place en feu. Il était hors de question de les laisser rejoindre la forêt.

Roland plaça une dernière flèche sur son arc, tendit la corde contre sa joue avant de la lâcher. Cette fois, une énorme explosion retentit à l'intérieur de la maison et son toit s'envola sous l'effet de la déflagration tandis que les flammes s'élevaient dans le ciel. D'autres explosions suivirent à mesure que les flammes se propageaient parmi les tonneaux que Roland avait reliés d'une maison à l'autre, déclenchant une pluie de feu liquide qui anéantissait tout ce qui se trouvait sur la place et alentour. Seuls Roland et David, postés dans leur clocher, y échappèrent car le brasier n'atteignit pas l'église. Ils restèrent à l'abri, dans les vapeurs puantes des créatures carbonisées et les volutes de fumée âcre, jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus, pour troubler le silence de la nuit, que le crépitement des flammes et le doux chuintement de la neige fondue.

OÙ L'HOMME BISCORNU SÈME LA GRAINE DU DOUTE

David et Roland quittèrent le village le matin suivant. La neige avait enfin cessé de tomber et, si d'épaisses congères escamotaient encore les contours du paysage, il était possible de deviner le tracé de la route parmi les arbres couvrant les collines. Les femmes, enfants et vieillards étaient rentrés de leur cachette dans les cavernes. David en entendit certains sangloter et gémir devant des ruines fumantes, là où se dressait encore, quelques jours plus tôt, leur habitation. D'autres pleuraient leurs morts car trois hommes avaient péri en combattant la Bête. D'autres encore s'étaient réunis sur la place, où les chevaux et les bœufs étaient à nouveau mis à contribution, cette fois pour tirer les carcasses noircies de la Bête et de son ignoble portée.

Roland n'avait pas demandé à David pourquoi, selon lui, la Bête avait décidé de le poursuivre à travers le village, mais David avait vu le soldat l'observer d'un air pensif pendant qu'ils se préparaient à partir. Fletcher avait été, lui aussi, témoin de la scène et, David le sentait bien, lui aussi était intrigué. Si on lui avait posé la question, David n'aurait pas vraiment su quoi répondre. Comment expliquer ce sentiment de familiarité qu'il avait éprouvé envers la Bête ? Comment expliquer que cette créature semblait avoir trouvé un écho dans un coin de son imagination ? Ce qui l'effrayait plus que tout, c'était de se dire qu'il était d'une certaine façon responsable de son apparition et qu'il avait désormais sur la conscience la mort des soldats et des villageois.

Après avoir harnaché Scylla et grappillé un peu d'eau et de nourriture, Roland et David traversèrent le village jusqu'aux portes du mur d'enceinte. Peu d'habitants vinrent leur souhaiter bonne chance. La plupart leur tournèrent le dos ; certains, prostrés devant les ruines de leur maison, leur jetèrent un regard menaçant.

Seul Fletcher semblait sincèrement déçu de les voir partir.

— Je vous prie d'excuser leur comportement. Ils devraient vous témoigner plus de reconnaissance pour ce que vous avez fait.

— Ils nous en veulent à cause de ce qui est arrivé à leur village, répondit Roland. Pourquoi devraient-ils être reconnaissants envers ceux qui ont arraché les toits de leurs maisons ?

Fletcher eut l'air embarrassé.

— Certains villageois disent que la Bête vous a suivis et que nous n'aurions jamais dû vous offrir l'hospitalité.

Il jeta un coup d'œil rapide vers David, comme s'il voulait éviter son regard.

— D'autres ont raconté que la Bête avait choisi d'attaquer le garçon plutôt que vous. Ils disent qu'il est maudit et se réjouissent d'être débarrassés de lui.

— Ils sont en colère contre vous parce que vous nous avez amenés jusqu'ici ? demanda David, et cette sollicitude sembla prendre Fletcher au dépourvu.

— Si c'est le cas, ils oublieront bien vite. Nous avons déjà prévu d'envoyer des hommes

couper des arbres dans la forêt. Nous construirons de nouvelles maisons. Grâce au vent, la plupart des habitations au sud et à l'ouest du village ont été sauvées et nous pourrions y accueillir les familles démunies en attendant qu'elles aient à nouveau un toit. Un jour viendra où ils comprendront que, sans votre aide, il n'y aurait plus eu de village du tout et que beaucoup d'autres habitants auraient été massacrés par la Bête et ses petits.

Fletcher tendit à Roland un sac rempli de nourriture.

— Je ne peux pas accepter, dit Roland. Vous allez en avoir besoin.

— Maintenant que la Bête est morte, les animaux vont revenir dans la forêt et nous aurons à nouveau des proies à chasser.

Roland le remercia et fit tourner Scylla en direction de l'est.

— Tu es un jeune homme courageux, dit Fletcher à David. J'aurais préféré t'offrir quelque chose de plus précieux mais c'est tout ce que j'ai pu trouver...

Il tenait dans la paume de la main ce qui ressemblait à un crochet noirci. Il le donna à David. C'était assez lourd, et la texture rappelait celle d'un os.

— C'est l'une des serres de la Bête, expliqua Fletcher. Si jamais quelqu'un met en doute ta bravoure, ou si tu sens le courage t'abandonner, prends-la dans ta main et rappelle-toi ce que tu as fait ici.

David le remercia et rangea la serre dans son sac. Puis Roland piqua des deux, Scylla se mit en route et ils laissèrent derrière eux les ruines du village.

—

Ils chevauchèrent ensemble dans ce monde crépusculaire dont la neige rendait l'apparence encore plus fantomatique. Tout semblait nimbé d'un halo bleuâtre, et le décor paraissait à la fois plus lumineux et moins familier. Il faisait très froid. David sentait les poils de ses narines geler, à chacune de ses respirations un petit nuage se dessinait dans l'air et déposait des cristaux de glace sur ses cils. Roland menait Scylla à une cadence assez lente et s'efforçait de la maintenir à l'écart des fossés et des congères de peur qu'elle ne se blesse.

— Roland, commença David, il y a quelque chose qui me tracasse... Vous m'avez dit que vous étiez juste un soldat mais je ne crois pas que ce soit vrai.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— J'ai remarqué votre façon de donner des ordres aux villageois et de vous faire obéir, même de ceux qui se méfiaient de vous. J'ai vu votre armure et votre épée. Je pensais que leurs décorations étaient en bronze ou en métal coloré mais quand je les ai observées de plus près, j'ai vu que c'était de l'or. Les symboles du soleil sur votre plastron et sur votre bouclier sont en or aussi, comme le fourreau et la garde de votre épée... Comment est-ce possible si vous n'êtes qu'un simple soldat ?

Roland garda le silence pendant un certain temps, puis :

— Autrefois, j'ai été plus qu'un soldat. Mon père était le seigneur d'un vaste domaine et, en tant que fils aîné, j'étais son héritier direct. Mais il n'approuvait pas ma façon de vivre et un jour, dans un accès de colère, il m'a banni et ordonné de quitter ses terres. Je suis parti à la recherche de Raphaël peu de temps après cette dispute.

David aurait voulu l'interroger davantage mais il avait le sentiment que le lien entre Roland et Raphaël, quel qu'il fut, était très intime. Poser d'autres questions aurait été grossier et sans doute blessant pour Roland.

— Et toi ? demanda Roland à son tour. Parle-moi de toi et de ton pays.

David s'exécuta. Il essaya d'expliquer à Roland quelques-uns des prodiges de son monde : les avions, la radio, le cinéma, les voitures... Il parla de la guerre, des pays conquis les uns après les autres et des villes bombardées. Si de telles nouvelles surprenaient Roland, il ne le laissa pas deviner. Il écoutait David parler comme un adulte écoute les enfants inventer des histoires, impressionné par leurs facultés imaginatives mais refusant d'y adhérer avec la même ferveur que leur créateur. Il semblait plus intéressé par ce que le Garde Forestier avait raconté à David au sujet du roi et du livre qui contenait tous ses secrets.

— Moi aussi j'ai entendu dire que le roi était un grand connaisseur de livres et d'histoires... Son royaume peut bien éclater en morceaux autour de lui, il a toujours du temps pour ses contes. Peut-être le Garde Forestier a-t-il eu raison de te diriger vers lui.

— Si le roi est faible, comme vous le dites, qu'arrivera-t-il à son royaume le jour où il mourra ? A-t-il un fils ou une fille pour lui succéder ?

— Le roi n'a pas d'enfants. Il règne depuis très longtemps, je n'étais pas encore né qu'il était déjà sur le trône, mais il n'a jamais pris d'épouse.

— Et avant lui ? C'était son père qui régnait ? demanda David, qui s'était toujours intéressé aux histoires de rois, de reines, de royaumes et de chevaliers.

Roland fit un effort pour se le rappeler.

— Je crois... qu'il y avait une reine avant lui. Elle était vieille, très vieille. Tout à coup, elle a annoncé qu'un jeune homme que personne n'avait jamais vu allait venir au château et régnerait à sa place sur le pays. À en croire les témoins de cette époque, c'est effectivement ce qui s'est passé. Quelques jours après l'arrivée du jeune homme, il est devenu roi. Quant à la reine, elle est allée s'étendre dans son lit, s'est endormie et ne s'est jamais réveillée. Certains disent qu'elle paraissait presque... *soulagée*.

Ils arrivèrent devant un torrent gelé et ils décidèrent de s'accorder un peu de repos. Roland se servit du pommeau de son épée pour casser la glace afin que Scylla puisse s'abreuver. Il sortit ensuite de quoi manger mais David préféra partir se promener sur la berge du torrent. Il n'avait pas faim. La femme de Fletcher lui avait servi au petit déjeuner de grandes tranches de pain et de jambon qui l'avaient bien rassasié.

Il s'assit sur un rocher et chercha des pierres dans la neige pour les lancer sur la glace. La couche neigeuse était épaisse et son bras ne tarda pas à s'y enfoncer complètement. Ses doigts effleurèrent quelques galets...

... et soudain une main surgit de sous la neige et l'agrippa juste sous le coude. C'était une main blanche et maigrichonne avec de longs ongles éraflés mais, dotée d'une force incroyable, elle fit tomber David de son rocher et l'entraîna sous la neige. David ouvrit la bouche pour appeler à l'aide mais une seconde main apparut et se plaqua sur ses lèvres. Happé, David sentit la neige s'amonceler au-dessus de lui et ne vit plus ni les arbres ni le ciel. Les mains ne relâchaient pas leur prise. Il sentit quelque chose de dur heurter son dos, suffoqua sous le choc puis la terre s'effondra à son tour et il se retrouva dans un trou rempli de poussière et de pierres. Les mains le lâchèrent et une lumière déchira l'obscurité. Des racines d'arbres pendaient au-dessus de lui, frôlant doucement son visage. David remarqua alors les ouvertures de trois tunnels convergeant *toutes* vers ce trou. Des os jaunissant s'entassaient dans un coin, dépourvus de toute chair – elle avait pourri ou servi de nourriture depuis longtemps. Le sol était couvert de lombrics, de scarabées et d'araignées qui trottaient, se battaient et mouraient dans ces profondeurs froides et glacées.

L'Homme Biscornu apparut soudain. Il était accroupi dans un coin et d'une main pâle – cette main qui avait entraîné David sous terre – brandissait une lanterne pendant que, de l'autre, il tenait un énorme scarabée noir. David vit l'Homme Biscornu enfourner l'insecte frétilant dans sa bouche, tête la première, et le cisailer en deux. Sans quitter des yeux David, il se mit à mâchonner. L'autre moitié du scarabée bougea encore quelques secondes entre ses doigts, puis s'immobilisa. L'Homme Biscornu la proposa à David, qui aperçut les organes de l'insecte : ils étaient blancs. Il fut pris d'une nausée.

— Au secours ! hurla-t-il. Roland, au secours !

Mais aucune réponse ne lui parvint. Sous l'effet des vibrations de sa voix, quelques monceaux de terre dégringolèrent de la voûte du trou pour tomber sur sa tête et dans sa bouche. David les recracha et se prépara à crier de nouveau.

— Oh, si j'étais toi je ne ferais pas ça, déclara l'Homme Biscornu.

Il se cura les dents pour en déloger une longue patte de scarabée noire coincée près de sa gencive.

— Le sol ici n'est pas très stable et avec toute cette neige en surface, eh bien... je préfère ne pas penser à ce qui se passerait si elle te tombait dessus. Tu mourrais, et d'une façon bien peu agréable...

David ferma la bouche. Il ne voulait pas être enterré vivant avec tous ces insectes, ces vers et l'Homme Biscornu.

Ce dernier entreprit de décortiquer la deuxième moitié du scarabée et d'exposer entièrement ses organes.

— Tu es sûr que tu ne veux pas goûter ? Ils sont très bons : croustillants à l'extérieur, fondants à l'intérieur. Parfois, je m'aperçois que je n'ai pas envie de croustillant. Je veux juste ce qui est fondant...

Il porta la moitié d'insecte à ses lèvres et suçota sa chair avant de jeter la carapace.

— J'ai pensé qu'il était temps d'avoir une petite discussion avec toi sans risquer que ton... hum... « ami » là-haut vienne nous interrompre. Je pense que tu n'as pas bien saisi la nature de ta situation. Tu sembles continuer de croire que faire alliance avec tous les inconnus que tu croises va t'aider, mais tu te trompes, tu sais ? Si tu es encore en vie c'est à moi que tu le dois, pas à un Garde Forestier stupide ou à un chevalier déshonoré.

David ne supportait pas d'entendre parler en termes injurieux de ces hommes qui l'avaient aidé.

— Le Garde Forestier n'était pas stupide ! Et Roland s'est disputé avec son père. Il n'a pas perdu son honneur pour autant !

L'Homme Biscornu eut un sourire déplaisant.

— C'est ce qu'il t'a raconté ? Tss tss... Tu as vu le portrait dans son médaillon ? Raphaël, c'est bien le nom de celui qu'il cherche, n'est-ce pas ? Quel joli nom pour un jeune homme.

Ils étaient très proches, tu sais. Oooh oui, *très* proches...

David ne comprenait pas où l'Homme Biscornu voulait en venir mais la façon dont il parlait donnait à David l'impression d'être souillé, sali.

— Peut-être a-t-il envie que tu deviennes son nouvel ami.

Il te regarde la nuit pendant ton sommeil. Il te trouve beau.

Il serait ravi que vous soyez plus proches l'un de l'autre, et quand je dis « proches »...

— Ne parlez pas de lui comme ça ! l'avertit David. Je vous l'interdis !

L'Homme Biscornu bondit de son coin comme un crapaud et atterrit devant lui. Sa main

osseuse serra durement la mâchoire de David, ses ongles s'enfoncèrent dans sa chair.

— Ne me dis pas ce que je dois faire, *gamin* ! Je pourrais t'arracher la tête si l'envie m'en prenait et m'en servir comme décoration de table. Je pourrais creuser un trou dans ton crâne et y enfoncer une chandelle une fois que je me serais repu de ce qu'il peut contenir – c'est-à-dire pas grand-chose, je suppose. Tu n'es pas un garçon très intelligent, n'est-ce pas ? Tu entres dans un monde que tu ne comprends pas, attiré par la voix d'une personne dont tu sais qu'elle est morte.

Tu ne retrouves plus le chemin pour retourner d'où tu viens et tu insultes la seule créature capable de t'aider à rentrer chez toi, j'ai nommé : moi. Tu es un petit garçon très grossier, très ingrat et très ignorant.

D'un claquement de doigt, l'Homme Biscornu fit apparaître une longue aiguille pointue dans le chas de laquelle était enfilé une sorte de fil noir rudimentaire apparemment fait de pattes de scarabées morts nouées les unes aux autres.

— Et maintenant, que dirais-tu de surveiller un peu ton langage avant que je ne décide de te coudre les lèvres ?

Il lâcha le visage de David et tapota doucement sa joue.

— Laisse-moi te donner une preuve de mes bonnes intentions, roucoula-t-il.

Il plongea une main dans la bourse en cuir accrochée à sa ceinture et en sortit le museau qu'il avait prélevé sur le cadavre du loup-éclaireur. Il l'agita sous le nez de David.

— Le loup auquel appartenait ce museau te suivait et t'avait retrouvé quand tu quittais l'église dans la forêt. Sans mon intervention, il t'aurait tué. Là où il se trouvait, d'autres passeront bientôt. Les loups te suivent à la trace, et ils sont chaque jour plus nombreux. Plus nombreux aussi sont ceux qui se métamorphosent et rien ne peut les arrêter. Leur temps est venu. Même le roi le sait, et il n'a pas la force de se dresser en travers de leur route. Il serait bon que tu retournes dans ton monde avant qu'ils ne te trouvent. Je peux t'y aider. Dis-moi ce que je veux savoir et tu seras de retour dans ton lit, bien au chaud, avant la tombée de la nuit. Tout ira bien dans ta maison et tous tes problèmes seront résolus. Ton père t'aimera, toi et toi seul. Cela, je peux te le promettre si tu réponds à une seule question.

David n'avait pas envie de conclure un marché avec l'Homme Biscornu. Il ne fallait pas lui faire confiance et David était persuadé qu'il ne lui disait pas tout. Pourtant, David savait aussi que l'essentiel de ce qu'il disait était exact : les loups allaient arriver et ils n'auraient de cesse de retrouver sa trace. Roland ne parviendrait pas à les tuer tous. Et il y avait eu la Bête : si épouvantable fût-elle, elle n'était qu'une des innombrables horreurs que ce pays semblait receler. Il y en aurait encore bien d'autres, peut-être pires que les Sires-Loups ou la Bête. Où que la mère de David se trouve en ce moment, dans ce monde ou dans un autre, elle semblait inaccessible. Il ne la retrouverait pas. Il avait été fou de croire que ce serait possible, mais il avait tellement voulu que ce soit vrai... Il avait tellement voulu qu'elle revive. Elle lui manquait. Parfois il parvenait à l'oublier, mais très vite les souvenirs affluaient, décuplant le désir cinglant de la revoir. Cependant, la réponse à son sentiment de solitude ne se trouvait pas dans ce monde. Il était temps de rentrer.

Aussi David demanda-t-il à l'Homme Biscornu :

— Que voulez-vous savoir ?

L'Homme Biscornu se pencha vers lui et murmura :

— Je veux que tu me dises le nom de l'enfant qui vit dans ta maison. Je veux que tu prononces devant moi le nom de ton demi-frère.

La peur de David céda le pas à la perplexité.

— Mais pourquoi ?

Si l'Homme Biscornu était bien le personnage qu'il avait aperçu dans sa chambre, n'avait-il pas pu se rendre aussi dans d'autres pièces de la maison ? David se rappela comme il s'était réveillé une nuit avec la pénible impression que quelque chose ou quelqu'un avait touché son visage pendant qu'il dormait. Une étrange odeur flottait parfois dans la chambre de Georgie (plus étrange, en tout cas, que l'odeur habituellement dégagée par le nourrisson). Était-ce le signe que l'Homme Biscornu était passé par là ? Était-il possible que l'Homme Biscornu n'ait pas réussi à entendre prononcer le nom de Georgie durant ses incursions dans la maison ? Et, de toute façon, pourquoi tenait-il tant que ça à le savoir ?

— Je veux juste l'entendre de ta bouche, insista l'Homme Biscornu. C'est une faveur tellement dérisoire, tellement minuscule que je te demande... Dis-moi son nom et tout sera terminé.

David ravala difficilement sa salive. Il mourait d'envie de rentrer chez lui. Il lui suffisait pour cela de prononcer le nom de Georgie. Quel mal cela pouvait-il faire ? Il ouvrit la bouche, mais le nom prononcé à ce moment-là ne fut pas celui de Georgie. C'était le sien.

— David ! Où es-tu ?

Roland ! David entendit des bruits de déblaiement au-dessus de sa tête. L'Homme Biscornu siffla d'exaspération.

— Vite ! pressa-t-il David. Le nom ! Donne-moi son nom !

Des morceaux de terre tombèrent sur la tête de David et une araignée traversa son visage à toute allure.

— Dis-le-moi ! cria l'Homme Biscornu d'une voix aiguë.

Mais à cet instant la voûte de terre s'effondra et David se retrouva enfoui et aveuglé – tout juste eut-il le temps de voir l'Homme Biscornu se précipiter dans un des tunnels pour échapper à l'éboulis. Ses narines et sa bouche s'emplirent de terre. David essaya de respirer mais son souffle restait bloqué dans sa gorge. Il était en train de couler dans les profondeurs... Soudain des mains puissantes se refermèrent sur ses épaules et il fut hissé hors de terre, vers l'air pur et glacé. Sa vision s'éclaircit mais de la terre et des insectes restaient bloqués dans sa gorge. Il fallut que Roland vienne prodiguer de vigoureuses pressions sur son thorax pour libérer sa gorge. David toussa, cracha de la terre, du sang, de la bile et des choses grouillantes à mesure que ses voies respiratoires se dégageaient. Puis il s'étendit sur le côté, dans la neige. Les larmes gelaient sur ses joues et ses dents claquaient.

Roland s'agenouilla près de lui.

— David. Parle-moi. Que s'est-il passé ?

Dis-le-moi. Dis-le-moi.

Roland passa les doigts sur le visage de David et David se sentit tressaillir. Roland perçut aussi ce mouvement de recul car il retira aussitôt la main et s'écarta du garçon.

— Je veux rentrer chez moi, murmura David. Juste rentrer chez moi, c'est tout.

Et il se recroquevilla sur lui-même dans la neige, et il pleura jusqu'à ne plus avoir de larmes à verser.

OÙ LES LOUPS GAGNENT DU TERRAIN

David était assis sur la selle et Roland, une fois de plus, marchait devant Scylla en la guidant par les rênes. Il y avait toujours une tension inavouée entre le chevalier et le garçon, et si David voyait bien que Roland se sentait blessé et en connaissait la raison, il ne parvenait pas à formuler des excuses. S'il voulait bien croire à une part de vérité dans ce que l'Homme Biscornu lui avait révélé sur la nature de la relation entre Roland et Raphaël, il était moins convaincu par l'allusion aux sentiments que Roland pourrait à présent lui porter. Tout au fond de lui, David était certain qu'il s'agissait d'un mensonge : Roland s'était toujours montré bienveillant à son égard mais si cette attitude cachait d'autres motifs, ils se seraient révélés depuis longtemps. David s'en voulait d'avoir tressailli quand Roland avait eu ce geste apaisant vers lui mais l'admettre l'aurait forcé à reconnaître que, durant une fraction de seconde, les paroles de l'Homme Biscornu avaient atteint leur but.

Il avait fallu du temps à David pour se remettre de ses émotions. Sa gorge lui faisait toujours mal quand il parlait et sa bouche avait gardé le goût de la terre, même après l'avoir rincée à grande eau dans le torrent glacé. Enfin, après avoir longuement chevauché en silence, il se sentit capable de raconter à Roland ce qui s'était passé sous terre.

— Et c'est tout ce qu'il t'a demandé ? dit Roland une fois le récit de David achevé. Il voulait que tu lui dises le nom de ton demi-frère ?

David acquiesça.

— Si j'acceptais, il m'a promis que je pourrais rentrer chez moi.

— Tu l'as cru ?

David réfléchit à la question.

— Oui. Je pense que s'il le voulait vraiment, il pourrait m'indiquer le chemin.

— Alors toi seul peux décider de ce qu'il faut faire. Cela dit, n'oublie pas que, dans la vie, on n'obtient rien sans donner d'abord. Les villageois l'ont compris en retrouvant leurs maisons en ruine. Tout a un prix, et il est bon de connaître ce prix avant de s'engager à quoi que ce soit. Ton ami le Garde Forestier a appelé cette créature un Tricheur et, si c'est vraiment le cas, rien de ce qu'il dit ne doit être pris pour argent comptant. Sois prudent si tu acceptes de conclure un marché avec lui et écoute attentivement ses paroles car il en dira moins qu'il ne pense et cachera plus qu'il ne révèle.

Roland avait parlé à David sans le regarder et plus aucun mot ne fut échangé pendant plusieurs kilomètres. Quand ils firent halte pour la nuit, ils s'installèrent chacun d'un côté du petit feu de bois préparé par Roland et mangèrent en silence. Roland avait retiré la selle du dos de Scylla et l'avait placée contre un tronc d'arbre, à l'écart de l'endroit où il avait installé une couverture pour David.

— Tu peux dormir tranquille, lui dit-il. Je ne suis pas fatigué et je monterai la garde pendant ton sommeil.

David le remercia. Il s'allongea et ferma les yeux, mais il ne parvint pas à s'endormir. Il pensait aux loups et aux Sires-Loups, à son père, à Rose et à Georgie, à sa mère disparue et à la proposition de l'Homme Biscornu. Il voulait quitter ce pays. S'il lui suffisait de donner à l'Homme Biscornu le nom de Georgie pour voir son souhait exaucé, alors c'était peut-être ce qu'il devait faire. Mais si Roland montait la garde, l'Homme Biscornu ne risquait pas de réapparaître tout de suite. David en voulait de plus en plus au chevalier. Roland se servait de lui ; il lui avait promis de le protéger et de l'emmener auprès du roi mais David le payait très cher. Il était embarqué dans la quête d'un homme qu'il n'avait jamais vu, un homme envers lequel seul Roland nourrissait des sentiments et ces sentiments, s'il fallait prêter foi aux paroles de l'Homme Biscornu, étaient contre nature. Dans le monde de David, il y avait un mot pour désigner les hommes comme Roland. On avait toujours mis en garde David contre de tels hommes, et voici qu'il se retrouvait dans un pays inconnu, à tenir compagnie à l'un d'eux ! Bah, de toute façon, leurs chemins se sépareraient bientôt. Roland lui avait annoncé qu'ils atteindraient le château le lendemain. Là, ils découvriraient quel avait été le sort de Raphaël. Après cela, Roland conduirait David jusqu'au roi et chacun aurait rempli sa part du contrat.

—

Pendant que David s'endormait et que Roland ressassait de sombres pensées, l'homme nommé Fletcher s'accroupissait derrière le mur d'enceinte de son village, arc à la main, carquois de flèches à ses pieds. À côté de lui, d'autres hommes prenaient position, le visage éclairé par des torches, comme lorsqu'ils avaient guetté la venue de la Bête. Ils scrutaient la forêt devant eux car, même dans la nuit, ils sentaient qu'elle n'était plus ni vide ni silencieuse. Des formes se glissaient entre les arbres par milliers. Des silhouettes avançant à quatre pattes, tachetées de gris, de blanc et de noir, et d'autres marchant debout, habillées comme des hommes, avec des visages encore marqués par le souvenir d'avoir été des gueules bestiales.

Fletcher frissonna. Voici donc cette fameuse armée de loups dont on avait tant parlé. Il n'avait jamais vu autant d'animaux se déplacer tous ensemble, pas même lorsqu'il observait la migration des oiseaux dans le ciel de fin d'été. Mais ceux-là étaient plus que des animaux : le but de leur transhumance n'était pas seulement le besoin de chasser et de se nourrir. Les Sires-Loups qui les dirigeaient avaient imposé une discipline et mis au point une stratégie. Cette meute obéissait aux pulsions les plus terrifiantes des hommes et des loups. Les troupes du roi ne seraient pas assez fortes pour la mettre en déroute sur un champ de bataille.

L'un des Sires-Loups émergea de la meute et se tint à l'orée de la forêt, fixant du regard les murailles du petit village. Même vu de cette distance, il paraissait mieux habillé que les autres loups. Fletcher lui trouvait quelque chose de plus humain, bien qu'il soit encore impossible de le prendre pour un homme.

Monarque : le loup qui voulait être roi.

Durant la longue attente qui avait précédé l'attaque de la Bête, Roland avait raconté à Fletcher ce qu'il savait au sujet des loups et des Sires-Loups, et la façon dont David les avait vaincus. Même si Fletcher souhaitait au chevalier et au garçon longue vie et bonheur, il se réjouissait de ne plus les compter parmi les habitants du village.

Monarque a compris, songea Fletcher. Il a compris qu'ils n'étaient plus parmi nous. S'il les soupçonnait d'être encore ici, il lancerait sans pitié son armée contre nous.

Fletcher se releva et regarda Monarque au loin, par-delà l'étendue de la prairie.

— Qu'est-ce qui te prend ? murmura un villageois tout près de lui.

— Je ne vais pas trembler devant un animal, répondit Fletcher. Je ne vais pas donner cette satisfaction à cette *chose*.

Monarque hocha la tête comme s'il avait compris le sens du geste de Fletcher, puis passa lentement un doigt griffu en travers de sa gorge. Une fois qu'il se serait occupé du roi, il reviendrait, et il verrait si Fletcher et ses hommes étaient si courageux que cela. Puis il courut se fondre dans la meute, laissant les hommes regarder, impuissants, la grande armée des loups passer à travers la forêt, prête à conquérir le royaume.

OÙ IL EST QUESTION DE LA FORTERESSE AUX ÉPINES

En se réveillant le lendemain matin, David s'aperçut que Roland était parti. Le feu était éteint et Scylla n'était plus attachée à son arbre. David se leva et alla examiner les traces de la jument : elles se perdaient dans la forêt. D'abord inquiet, David se sentit soulagé, puis furieux contre Roland qui l'avait abandonné sans un mot d'adieu. Enfin, la peur vint lui mordre l'âme. Tout à coup, la perspective d'affronter seul l'Homme Biscornu ne lui semblait plus si souhaitable, pour ne rien dire du risque d'être attaqué par une meute de loups. David porta sa gourde à ses lèvres. Sa main tremblait. Il renversa un peu d'eau sur sa chemise. En l'essuyant du revers de la main, il se coinça un ongle dans le tissu rugueux. Il tira un fil et, en essayant de s'en détacher, l'ongle s'ébrécha davantage, lui arrachant un cri de douleur. Dans un accès de colère, David lança la gourde contre l'arbre le plus proche, puis se laissa tomber sur le sol et enfouit sa tête dans ses mains.

— J'espère au moins que ça te soulage ?

C'était la voix de Roland. David leva les yeux. Le chevalier l'observait, perché sur le dos de Scylla.

— Je pensais que vous m'aviez abandonné.

— Pourquoi pensais-tu cela ?

David haussa les épaules. À présent il se sentait honteux d'avoir laissé parler sa colère et douté de son compagnon. Il essaya de le cacher en passant à l'offensive.

— Je me suis réveillé et vous n'étiez plus là. Qu'est-ce que j'aurais dû penser ?

— Que j'étais parti en reconnaissance. Je ne t'ai pas laissé très longtemps, et je te savais en sécurité dans cet endroit. Il y a de la roche juste sous nos pieds, donc notre ami ne peut pas surgir de ses tunnels pour t'emporter, et je suis resté dans un périmètre qui me permettait d'entendre tout ce qui se passait ici. Tu n'avais aucune raison de douter de moi.

Roland descendit de selle et avança vers David en tenant Scylla par les rênes.

— Les choses ont changé entre nous depuis que cet horrible petit homme t'a entraîné sous terre avec lui. Je crois avoir ma petite idée sur ce qu'il a pu te dire à propos de moi. Les sentiments que j'éprouve pour Raphaël me regardent, et ne regardent que moi. Je l'aimais, et c'est tout ce que les autres ont besoin de savoir. Le reste ne concerne personne d'autre que moi. Quant à toi, tu es mon ami. Tu es courageux et tu es à la fois plus fort que tu ne parais et plus fort que tu l'imagines. Tu es coincé dans un pays inconnu avec un étranger pour seule compagnie mais tu as déjà affronté des loups, des trolls, une Bête qui avait anéanti toute une troupe de soldats et les promesses douteuses de celui que tu appelles l'Homme Biscornu. Durant tout ce temps, je ne t'ai pas vu céder une seule fois au désespoir. Quand j'ai accepté de t'emmener voir le roi, je pensais que tu serais un fardeau pour moi mais, bien au contraire, tu t'es révélé digne de confiance et de respect. J'espère qu'en retour je me suis montré digne de *ton* respect et de *ta* confiance, car sans cela nous sommes tous les deux perdus. Et

maintenant, tu veux bien me suivre ? Nous avons presque atteint notre destination.

Il tendit une main vers David. Le garçon la prit et Roland l'aida à se relever.

— Je suis désolé, dit David.

— Tu n'as pas à l'être, je t'assure. Allez, reprends tes affaires, la fin du voyage est proche.

La dernière partie du trajet fut assez brève mais, tout autour d'eux, l'air se mit à changer. Les poils et les cheveux se dressèrent sur les bras et la tête de David. Quand il les touchait du bout des doigts, il prenait une petite décharge d'électricité statique. Le vent portait vers eux une curieuse odeur de moisi sec, comme à l'intérieur d'une crypte. Le terrain s'éleva devant eux jusqu'à ce qu'ils arrivent au sommet d'une colline. Là, ils firent halte pour regarder le paysage en contrebas.

Devant eux se dressait, comme une tache sur la neige, la forme sombre d'une forteresse. David la percevait comme une forme davantage que comme une forteresse à cause d'une caractéristique très spéciale : s'il voyait bien un donjon central, des murailles et quelques dépendances, leurs contours étaient légèrement brouillés, comme les contours d'une aquarelle peinte sur un papier humide. La forteresse était située au cœur d'une forêt mais tous les arbres alentour avaient été abattus, comme à la suite d'une terrible explosion. Ça et là sur les remparts, David et Roland distinguaient des éclats métalliques. Des oiseaux volaient au-dessus de la forteresse. L'odeur de moisi sec était encore plus intense.

— Des charognards, expliqua Roland. Ils se nourrissent de cadavres.

David savait à quoi pensait le chevalier : Raphaël était entré dans la forteresse et n'en était plus jamais ressorti.

— Peut-être vaut-il mieux que tu restes ici, dit Roland. Ce sera plus sûr pour toi.

David regarda autour de lui. Ici, les arbres étaient différents : ils étaient très vieux, tout tordus, leur écorce malade était rongée de trous. On aurait dit des vieillards figés dans l'agonie. David n'avait pas envie de rester parmi eux.

— Plus sûr ? Des loups sont à mes trousses, et qui sait quelles autres créatures vivent dans cette forêt ? Je ne vous ai pas abandonné dans le village quand la Bête a attaqué, je ne vous abandonnerai pas non plus maintenant. Je pourrai sûrement vous être utile, une fois à l'intérieur de la forteresse.

David avait parlé avec détermination. Roland ne discuta pas. Ensemble, ils descendirent à cheval vers la forteresse. À mesure qu'ils pénétraient dans la forêt, ils entendaient des voix murmurer. Elles semblaient provenir des arbres eux-mêmes, des trous dans leur écorce, mais David n'arrivait pas à savoir si c'était les arbres qui parlaient ou des créatures cachées dans leur tronc. À deux reprises, il crut voir quelque chose bouger dans les trous, et une fois il fut certain de reconnaître des yeux qui le regardaient tout au fond d'un arbre, mais quand il en parla à Roland le chevalier lui répondit :

— N'aie pas peur. Quels qu'ils soient, ils n'ont rien à voir avec la forteresse. Nous n'avons pas à nous occuper d'eux, sauf s'ils décident le contraire.

La forêt était si dense qu'elle leur cachait la forteresse. Aussi David éprouva-t-il une sorte de choc quand ils arrivèrent dans la clairière dévastée, jonchée d'arbres abattus. La force de l'explosion – ou de quoi que ce soit d'autre – avait arraché les troncs du sol de sorte que leurs racines surplombaient des cavités béantes. L'épicentre était occupé par la forteresse et, maintenant, David voyait pourquoi il avait eu de loin l'impression que ses contours étaient confus : elle était entièrement recouverte de lianes marron qui entouraient le donjon central et obscurcissaient les murailles. De ces lianes surgissaient des épines sombres, certaines

mesurant facilement trente centimètres, aussi épaisses que le poignet de David. Il devait être possible de grimper aux remparts grâce aux lianes mais au moindre faux pas un bras, une jambe ou pire, la tête ou le cœur risquaient de s'empaler sur les épines.

Ils firent le tour de la forteresse à cheval avant d'arriver devant ses portes. Elles étaient ouvertes mais les lianes formaient une barrière devant l'entrée. Par les interstices, David aperçut une grande cour et une porte close au pied du donjon. Une armure était posée par terre, sans heaume ni tête.

— Roland, dit David. Ce chevalier, là-bas...

Mais Roland ne regardait ni les portes ni le chevalier. Il avait levé la tête et ses yeux étaient fixés sur les remparts. David suivit son regard et comprit d'où venaient les scintillements métalliques qu'ils avaient remarqués depuis la colline.

Des têtes d'homme avaient été empalées sur les plus hautes épines, vers l'extérieur. Certaines portaient encore leur heaume, mais la visière avait été relevée ou arrachée pour que l'on puisse voir leur visage. D'autres n'avaient plus du tout d'armure. La plupart n'étaient que de petits crânes, et seules trois ou quatre avaient encore une apparence humaine. Toutes les autres se réduisaient à des visages où la chair n'était plus qu'un mince parchemin de peau grise collé sur les os. Roland examina un à un les visages des hommes morts sur les remparts. Il paraissait soulagé.

— Je n'ai reconnu ni son visage ni son armure.

Roland descendit de cheval et approcha des portes d'entrée. Il sortit son épée et trancha l'une des épines. Elle tomba par terre et, aussitôt, une autre épine poussa à la place, plus longue et plus épaisse que celle qu'il venait de couper. Elle jaillit si vite qu'elle faillit presque frapper Roland en pleine poitrine mais il bondit sur le côté pour l'éviter. Il essaya ensuite de taillader les lianes mais son épée parvint à peine à en entamer quelques-unes – et les coupures se refermèrent elles aussi instantanément.

Il recula et rangea son épée dans son fourreau.

— Il doit bien y avoir un moyen de rentrer, maugréa-t-il. Sinon comment ce chevalier aurait pu mourir près du donjon ? Attendons. Attendons et observons. Le moment venu, cette forteresse nous révélera peut-être ses secrets.

Après avoir allumé un petit feu pour tenir le froid à distance, ils s'installèrent tant bien que mal et surveillèrent en silence la Forteresse aux Epines.

La nuit tomba – du moins l'obscurité plus prononcée qui, dans ce monde, accentuait les ombres du jour et faisait office de nuit. Lorsque la lune apparut, les murmures de la forêt, qui n'avaient pas cessé pendant que Roland et David faisaient le tour de la forteresse, s'interrompirent. Les charognards disparurent. David et Roland se retrouvèrent seuls.

Une faible lumière apparut à la plus haute fenêtre du donjon, bientôt cachée par le passage d'une silhouette. Elle s'arrêta, sembla regarder l'homme et le garçon en contrebas, puis s'évanouit.

— Je l'ai vue, dit Roland avant que David ait ouvert la bouche.

— On aurait dit une femme.

C'était la magicienne, pensa David, elle surveillait la femme endormie dans le donjon. La lune brilla sur les armures des hommes empalés comme pour lui rappeler les dangers auxquels ils s'exposaient, lui et Roland. Tous ces hommes avaient approché de la forteresse lourdement armés et, pourtant, ils étaient morts. Le corps du chevalier étendu dans la cour était énorme, plus grand que Roland d'au moins trente centimètres et presque aussi large

d'épaules que lui. Pour commettre pareil carnage, le gardien du donjon devait être d'une force, d'une vivacité et d'une cruauté sans limites.

Soudain, tandis qu'ils surveillaient l'entrée, les lianes et les épines qui la bloquaient se mirent à bouger. Elles se désenchevêtrèrent lentement, ouvrant un passage juste assez large pour un homme. On aurait dit une bouche ouverte, dont les dents prêtes à mordre auraient été les longues épines.

— C'est un piège, dit David. Forcément.

Roland se leva.

— Ai-je vraiment le choix ? Je dois découvrir ce qui est arrivé à Raphaël. Je n'ai pas fait tout ce chemin pour rester assis par terre, à regarder des murailles couvertes d'épines.

Il passa le bras gauche dans la lanière de son bouclier. Il ne semblait pas avoir peur. David ne l'avait même jamais vu aussi heureux depuis leur rencontre. Il avait quitté son pays pour venir chercher la réponse à la disparition de son ami, et n'avait cessé de se tourmenter pendant ce long voyage. Peu importait désormais ce qui se allait se passer à l'intérieur de la forteresse et si la mort ou la vie l'y attendaient : Roland allait enfin savoir la vérité sur le périple de Raphaël.

— Reste ici et entretiens le feu, ordonna le chevalier à David. Si je ne suis pas revenu à l'aube, prends Scylla et quitte ce lieu aussi vite que possible. Scylla est ton cheval autant que le mien, désormais, car je crois qu'elle t'aime autant qu'elle m'aime. Reste sur la route et elle te conduira au château du roi.

Il sourit.

— Ça été un honneur de faire cette partie du voyage avec toi. Si nous ne nous revoyons plus, j'espère que tu trouveras le moyen de rentrer chez toi et les réponses aux questions que tu te poses.

Ils se serrèrent la main. David ne versa pas la moindre larme. Il voulait se montrer aussi courageux que Roland. Un instant plus tard, cependant, il se demanda si Roland était vraiment courageux. Roland savait que Raphaël était mort, David en était convaincu, et il voulait venger son ami. Mais David avait aussi l'impression, en le regardant marcher vers la forteresse, qu'une part de Roland ne voulait pas vivre sans Raphaël et qu'il préférerait mourir plutôt que vivre seul.

David accompagna Roland vers les portes. Une fois devant l'entrée, Roland leva vers les épines des yeux pleins d'appréhension, comme s'il craignait qu'elles se referment sur lui dès qu'il tenterait de passer. Mais elles ne bougèrent pas et Roland franchit sans dommage le seuil de la forteresse. Il enjamba l'armure du chevalier et ouvrit la porte du donjon. Puis, après un dernier regard vers David, il leva son épée en un geste d'adieu et s'enfonça dans la pénombre.

Les lianes autour de la porte se mêlèrent alors, leurs épines s'agrandirent, rétablissant la barrière infranchissable vers la cour de la forteresse. Et tout redevint à nouveau immobile.

—

Perché sur la plus haute branche du plus grand arbre de la forêt, l'Homme Biscornu observait la scène. Les êtres qui vivaient dans les troncs ne le gênaient pas car ils étaient plus terrifiés par l'Homme Biscornu que par n'importe quelle autre créature de cette contrée. La chose dans la forteresse était très vieille et très cruelle mais l'Homme Biscornu était plus vieux et plus cruel encore. Il regarda le garçon assis auprès du feu et Scylla juste à côté. La

jument n'était pas attachée car c'était un cheval courageux et intelligent qui ne prenait pas peur facilement et n'abandonnerait pas son cavalier à la première alerte. L'Homme Biscornu avait envie d'aller voir David pour lui demander à nouveau de prononcer à voix haute le nom de son demi-frère, mais il se ravisa. Après une longue nuit passée à la lisière de la forêt, devant la Forteresse aux Epines et toutes ces têtes de chevaliers morts qui le regardaient, David accepterait sans doute plus facilement la proposition que l'Homme Biscornu lui ferait au matin.

Car l'Homme Biscornu savait que le chevalier Roland ne reviendrait pas vivant de la Forteresse aux Epines et qu'une fois encore David se retrouverait seul.

Les heures s'écoulaient avec lenteur. En attendant le retour de Roland, David alimentait le feu avec des morceaux de bois. De temps en temps, Scylla venait frotter doucement ses naseaux contre sa nuque pour rappeler à David qu'elle était près de lui. La présence de la jument lui faisait du bien. Sa force et sa loyauté le rassuraient.

Mais la fatigue finit bientôt par prendre le dessus, et l'esprit de David se mit à lui jouer des tours. Il s'endormait pendant quelques secondes et rêvait aussitôt. Il voyait se succéder par flashes des images de sa maison, les événements des derniers jours qui se mélangeaient, les loups, les nains et les petits de la Bête se confondant au sein d'un même récit... Il entendait la voix de sa mère qui l'appelait, comme parfois durant les derniers jours, lorsque la douleur était trop insoutenable pour elle. Puis son visage était remplacé par celui de Rose, tout comme Georgie l'avait remplacé dans les sentiments de son père.

Mais qu'est-ce qui était vrai ? Tout à coup, David s'aperçut que Georgie lui manquait, et cette sensation le prit tellement par surprise qu'il faillit se réveiller. Il se rappelait de quelle façon le bébé lui souriait, serrait son index dans son poing joufflu. D'accord, il était bruyant, il sentait mauvais et il fallait toujours s'occuper de lui mais tous les bébés sont comme ça. Ce n'était pas vraiment la faute de Georgie.

Puis les visions de Georgie se dissipèrent et David vit Roland, épée à la main, avançant dans un long couloir très obscur. Il se trouvait dans le donjon mais ce donjon était une illusion : il recélait d'innombrables pièces et couloirs semés de pièges pour les visiteurs imprudents. Roland pénétrait dans une grande salle circulaire et, dans son rêve, David vit le chevalier écarquiller les yeux, incrédule, et, au moment où quelque chose dans l'ombre appelait David, tous les murs se couvrirent de rouge...

Il se réveilla brusquement. Il était toujours devant le feu mais les flammes étaient presque éteintes. Roland n'était pas revenu. David se leva et marcha jusqu'à l'entrée de la forteresse. Scylla poussa un hennissement inquiet en le voyant s'éloigner mais elle resta près du feu. Arrivé devant les portes, David tendit le bras et toucha prudemment du doigt une épine. Aussitôt, les lianes s'écartèrent, les épines se rétractèrent et un nouveau passage s'ouvrit dans la barrière. David se retourna vers Scylla, près des braises mourantes du feu. *Je devrais partir tout de suite, pensa-t-il. Sans même attendre l'aurore. Scylla m'emmènera auprès du roi et il me dira ce que je dois faire.*

Mais David restait toujours devant l'entrée, hésitant. Malgré les consignes que Roland lui avait données s'il ne revenait pas, David ne voulait pas abandonner son ami. Il se tenait

devant les épines, se demandant quelle décision prendre, lorsqu'il entendit une voix.

— *David, murmurait-elle, rejoins-moi, je t'en prie, rejoins-moi.*

C'était sa mère.

— *C'est ici que j'ai été emmenée. Quand j'ai succombé à la maladie, je me suis endormie et je suis passée de notre monde à celui-ci. Maintenant, elle me surveille. Je ne peux ni me réveiller ni m'échapper. Aide-moi, David. Si tu m'aimes, je t'en supplie, aide-moi...*

— *Maman, j'ai peur.*

— *Ton périple t'a mené si loin, et tu as été si courageux ! Je t'ai vu dans mes rêves. Je suis si fière de toi, David. Tu n'as plus que quelques pas à faire... Encore un peu de courage, c'est tout ce que je te demande !*

David fouilla dans son sac et trouva la serre de la Bête. Il la pressa longuement au creux de sa main avant de la glisser dans sa poche. Les paroles de Fletcher lui revinrent en mémoire. Il s'était déjà montré courageux, il pouvait bien faire à nouveau preuve de bravoure pour sa mère. Toujours juché à la cime de son arbre, l'Homme Biscornu commençait à comprendre ce qui se passait en contrebas et à remuer nerveusement. Il quitta son poste d'observation, sauta de branche en branche et atterrit par terre avec la souplesse d'un chat. Trop tard : David avait déjà pénétré dans la cour de la forteresse et la barrière d'épines s'était refermée sur lui.

L'Homme Biscornu poussa un hurlement de rage mais David, englouti par la forteresse, ne l'entendit pas.

OÙ IL EST QUESTION DE LA MAGICIENNE ET DU SORT FUNESTE DE RAPHAËL ET DE ROLAND

La cour était pavée de pierres noires et blanches souillées par les excréments des charognards qui survolaient la forteresse dans la journée. Des escaliers taillés dans la pierre menaient aux remparts, flanqués de râteliers remplis d'armes. Mais les lances, épées et boucliers qu'ils contenaient étaient rouillés et inutilisables. Certaines armes étaient ornées de motifs splendides, des spirales enroulées ou des chaînes d'argent et de bronze délicatement entremêlées faisant écho à la garde des épées ou aux boucliers. David avait du mal à faire correspondre la beauté de ces pièces avec l'endroit sinistre où elles se trouvaient à présent. Elles laissaient supposer que cette forteresse n'avait pas toujours ressemblé à ce qu'elle était aujourd'hui. Elle avait été conquise de force par une entité malveillante qui l'avait couverte de lianes et d'épines. Ses habitants avaient sans doute été tués ou s'étaient enfuis.

Maintenant qu'il était à l'intérieur, David voyait l'ampleur des dégâts : des cratères sur les murs et dans la cour marquaient les points d'impact des tirs de canon. À l'évidence, c'était une très vieille forteresse et pourtant, à en croire les arbres abattus qui l'entouraient, ce que Roland avait raconté à David et ce que Fletcher prétendait avoir vu, aussi bizarre que cela paraisse, était sans doute vrai : elle pouvait se déplacer dans le ciel et changer d'emplacement à chaque nouvelle phase de la lune.

Sous les remparts se trouvaient les écuries mais elles ne contenaient pas de paille et ne dégageaient pas cette odeur d'animaux en bonne santé qui imprègne, au fil du temps, ce genre de lieu. David n'y trouva que les ossements des chevaux morts de faim après le départ de leurs maîtres, et la puanteur qui flottait dans les stalles rappelait leur lente décomposition. Les quartiers des gardes et leur cuisine étaient situés de part et d'autre des écuries et du donjon. David jeta un coup d'œil prudent par les fenêtres mais les lieux étaient déserts. Des assiettes et des tasses traînaient encore sur les tables comme si les gardes avaient été dérangés en plein repas et n'avaient pas pu revenir pour le terminer.

David marcha jusqu'à l'entrée du donjon et s'arrêta devant le corps du chevalier. Sa grande main tenait une épée. Elle n'était pas rouillée et l'armure du chevalier brillait encore. En outre, il avait glissé sous sa protection d'épaule une petite fleur blanche qui n'était pas encore complètement ouverte. David en conclut que le corps n'était pas là depuis longtemps. Il n'y avait aucune trace de sang au niveau du cou ou sur la terre. David n'était pas un expert en matière de décapitation mais il aurait cru en trouver tout de même un peu. Il se demanda qui était le chevalier et si, comme celui de Roland, son plastron portait un emblème de reconnaissance. Le corps énorme était tourné sur le ventre et David n'était pas sûr d'être capable de le retourner. Mais il songea que l'identité du chevalier ne devait pas rester inconnue car David trouverait peut-être un moyen de dire à quelqu'un ce qui lui était arrivé.

Il s'agenouilla, respira profondément, puis poussa l'armure de toutes ses forces. À sa

grande surprise, il parvint sans difficulté à faire bouger le cadavre du chevalier. L'armure était certes lourde mais pas autant que si elle avait contenu le corps d'un homme. Une fois le chevalier retourné, David vit sur son plastron un aigle sous les serres duquel se tordait un serpent. Il pianota l'armure de ses doigts – elle rendit un bruit creux, comme s'il avait tapé sur une boîte de conserve vide. L'armure paraissait ne rien contenir.

Mais non, ce n'était pas possible car David avait entendu et senti quelque chose bouger quand il l'avait retournée. Quand il examina le haut de l'armure, à l'endroit où la tête avait été séparée du torse, il vit des os et de la peau. Le haut de la colonne vertébrale était blanc mais, même là, il ne remarqua aucune trace de sang. D'une façon ou d'une autre le cadavre du chevalier avait été réduit à une coquille à l'intérieur de l'armure, se décomposant si vite que la fleur qu'il avait glissée à son épaule, sans doute en guise de porte-bonheur, n'avait pas encore eu le temps de se faner.

David envisagea la possibilité de rebrousser chemin mais il savait que, même s'il essayait, les épines ne le laisseraient pas s'enfuir. La forteresse était un lieu où on entrait mais dont on ne sortait jamais. En outre, même s'il demeurerait sceptique, David n'avait-il pas entendu à nouveau la voix de sa mère l'appeler à l'aide ? Si elle se trouvait vraiment ici, il ne pouvait pas l'abandonner.

David enjamba le chevalier mort et entra dans le donjon. En son centre, une série de marches en pierre s'élevaient en colimaçon. Il tendit l'oreille mais ne perçut aucun bruit au-dessus de lui. Il aurait voulu appeler sa mère ou Roland mais il avait peur de trahir sa présence et d'alerter la créature dans le donjon. En même temps, l'entité du donjon savait peut-être déjà qu'il était entré dans la forteresse. C'était peut-être elle qui avait ordonné aux épines de se rétracter pour le laisser passer. Il lui semblait malgré tout plus sage de rester discret et de ne pas faire de bruit, aussi David n'appela-t-il personne. Il se souvint de la silhouette devant la fenêtre éclairée. Il se rappela aussi l'histoire de la magicienne qui gardait prisonnière dans une salle aux trésors une femme endormie pour l'éternité que seul un baiser pouvait réveiller. Cette femme, s'agissait-il de sa mère ? La réponse se trouvait au-dessus de lui.

Il sortit son épée et entreprit de gravir l'escalier. Toutes les dix marches, une petite meurtrière étroite laissait filtrer un peu de lumière, lui permettant de voir où il mettait les pieds. Il en compta une dizaine avant d'atteindre le palier de pierre au sommet de la tour. Un couloir s'étendait devant lui, avec des portes ouvertes de chaque côté et des torches allumées serties dans les murs. De l'extérieur, le donjon paraissait large de six à dix mètres mais ce couloir était si long que son extrémité se perdait dans l'obscurité. Il devait bien faire plusieurs centaines de mètres, et pourtant il se trouvait dans une tour aux dimensions bien plus restreintes.

David avança lentement dans le couloir, jetant au passage un coup d'œil dans les pièces qu'il croisait. Certaines étaient des chambres richement décorées avec de grands lits aux draps de velours. D'autres contenaient seulement des divans et des chaises. Une chambre avait pour unique meuble un piano à queue. Les murs d'une autre étaient recouverts de centaines de versions identiques du même tableau : un portrait de frères jumeaux avec, en arrière-plan, un tableau qui était l'exacte réplique de ce portrait, de sorte qu'ils regardaient à l'infini des copies conformes d'eux-mêmes.

À mi-chemin du couloir se trouvait une vaste salle à manger occupée par une imposante table en chêne entourée de cent chaises. Sur toute sa longueur, des chandeliers éclairaient un

festin grandiose : dindes, oies et canards rôtis avec, au centre de la table, un énorme cochon avec une pomme coincée dans la gueule. Des plats de poissons et de viandes froides alternaient avec des marmites remplies de légumes fumants. Attiré par ces fumets enchanteurs, et incapable de résister à l'appel de son estomac gargouillant, David entra. Quelqu'un avait commencé à dépecer une dinde en retirant l'une de ses pattes et en découpant des tranches de viande blanche qui étaient disposées, tendres et luisantes, sur une assiette. David en prit une et s'apprêtait à mordre dedans de bon cœur quand il vit un insecte trotter sur la table. C'était une grande fourmi rouge, qui s'acheminait vers un morceau de peau brune et croustillante tombé du plat de la dinde. La fourmi la prit entre ses mâchoires pour le transporter un peu plus loin quand elle sembla chanceler sur ses pattes, comme sous le poids d'un fardeau trop lourd. Elle lâcha le morceau, zigzagua encore un peu, puis cessa totalement de bouger. David poussa la fourmi du bout de l'index mais l'insecte ne réagit pas. Elle était morte.

David reposa le morceau de dinde sur la table et se nettoya prestement les doigts. En y regardant de plus près, il se rendit compte que la table était jonchée d'insectes morts. Des cadavres de mouches, de scarabées et de fourmis parsemaient le bois et les assiettes, empoisonnés par ce que la nourriture semblait contenir. L'appétit coupé pour longtemps, David s'écarta de la table et retourna dans le couloir.

Si la salle du festin le dégoûtait, la pièce suivante troubla David davantage encore. C'était la reproduction parfaite de sa chambre dans la maison de Rose, jusqu'aux livres sur les étagères, sauf que celle-ci était mieux rangée que l'originale l'avait jamais été. Le lit était fait mais une fine pellicule de poussière jaunissait les oreillers et les draps. On retrouvait la même pellicule de poussière sur les étagères et, quand David entra, ses pieds laissèrent des traces sur le sol. Devant lui, la fenêtre donnait sur le jardin. Elle était ouverte et des bruits lui parvenaient de l'extérieur – des rires et des chansons. Il avança, regarda dehors et vit trois personnes danser en formant un cercle : son père, Rose et un garçon que David ne reconnut pas mais dont il comprit instinctivement qu'il s'agissait de Georgie. Georgie était un peu plus âgé, quatre ou cinq ans, mais toujours bien potelé. Il affichait un large sourire en dansant entre son père et sa mère tandis que le soleil brillait derrière eux dans un ciel d'un bleu très pur.

— Georgie, porridge, pudding et flan, embrasse une fille et pars en courant ! chantaient ses parents.

Et Georgie riait à gorge déployée, et les abeilles vibronnaient, et les oiseaux gazouillaient.

— *Ils t'ont oublié...*

La voix de la mère de David résonna soudain.

— *Cette chambre était la tienne, jadis, mais plus personne n'y entre à présent. Au début, ton père venait de temps en temps mais il a fini par se résigner à l'idée de ta disparition et a donné tout son amour à un autre enfant et à sa nouvelle compagne. Elle est de nouveau enceinte, mais elle ne le sait pas encore. Georgie aura bientôt une petite sœur et ton père aura une fois de plus deux enfants. Alors, il n'aura plus besoin de se souvenir de toi...*

La voix semblait surgir de partout et de nulle part, de l'intérieur de David et du couloir, du sol sous ses pieds et du plafond au-dessus de sa tête, des pierres des murs et des livres sur les étagères. L'espace d'un instant, David crut même la voir se refléter dans le carreau de la fenêtre, une image brouillée de sa mère qui se tenait derrière lui et regardait par-dessus son épaule. Quand il se retourna il n'y avait personne mais son reflet n'avait pas bougé.

— *Cette situation peut encore changer*, reprit la voix de sa mère.

Dans le reflet, David vit ses lèvres bouger mais elles paraissaient articuler d'autres mots car leur mouvement ne coïncidait pas exactement avec les paroles prononcées.

— *Reste fort et courageux pendant encore un moment. Trouve-moi dans cette forteresse et nous pourrons revenir à notre vie d'avant. Rose et Georgie disparaîtront et nous occuperons leur place, toi et moi.*

Tout à coup les voix dans le jardin se transformèrent. Les chants et les rires avaient disparu. Quand David regarda dehors, il vit son père tondre la pelouse et sa mère tailler un rosier avec un sécateur. Elle coupait soigneusement chaque branche et jetait les fleurs rouges dans un panier posé à ses pieds. Entre eux deux, assis sur un banc, David était plongé dans la lecture d'un livre.

— *Tu vois ? Tu vois ce que nous pourrions vivre ? Allez viens, maintenant, nous sommes séparés depuis trop longtemps. Mais fais attention : elle te surveille et elle t'attend. Quand tu me verras, ne regarde ni à gauche ni à droite, ne quitte pas des yeux mon visage et tout se passera bien.*

Le reflet se brouilla et les personnages dans le jardin disparurent. Un vent glacé s'engouffra par la fenêtre, soulevant des volutes fantomatiques de poussière et plongeant la chambre dans la pénombre. David se mit à tousser, à pleurer, et il partit s'abriter dans le couloir où, plié en deux, il cracha jusqu'à se brûler la gorge.

Un bruit résonna juste à côté de lui : une porte qui claque et qu'on verrouille de l'intérieur. Il se retourna brusquement et une autre porte claqua, se verrouilla, puis toutes les portes devant lesquelles il était passé firent de même. Ce fut ensuite la porte de sa chambre qui lui claqua au nez, suivie de toutes les portes devant lui. Seules les torches sur les murs éclairaient désormais le couloir mais, à leur tour, elles s'éteignirent l'une après l'autre en commençant par celles près de l'escalier. Derrière David, le couloir n'était plus qu'obscurité et bientôt tout sombrerait dans le noir.

David s'élança, courant de toutes ses forces pour rester devant la pénombre qui le talonnait, les oreilles résonnant du claquement des portes. Ses pieds tapaient en cadence le sol de pierre, le plus vite possible, mais la lumière disparaissait plus rapidement qu'il ne pouvait courir. Il sentit les torches juste derrière lui s'éteindre, puis celles de chaque côté et vit finalement les flammes des torches devant lui mourir en grésillant. Il continua de courir dans l'espoir qu'il réussirait à les rattraper et qu'il ne se retrouverait pas seul dans la nuit... Mais les dernières torches s'éteignirent et l'obscurité complète se fit dans le couloir.

— Non ! hurla-t-il. Maman ! Roland ! Je ne vois rien ! À l'aide !

Personne ne lui répondit. David s'immobilisa, ne sachant quoi faire. Il ignorait ce qui se trouvait face à lui, mais il savait que l'escalier était derrière lui. S'il se retournait et suivait le mur, il le retrouverait – mais alors il abandonnerait sa mère ainsi que Roland, si ce dernier était encore en vie. S'il continuait d'avancer, il s'enfoncerait à l'aveugle dans l'inconnu et deviendrait une proie facile pour celle dont sa mère lui avait parlé, cette magicienne qui barricadait ce lieu derrière des lianes et des épines et réduisait les hommes à des coquilles vides dans des armures et à des têtes sur des remparts.

David aperçut alors une faible lueur au loin, semblable à une luciole voletant dans la nuit, et la voix de sa mère lui dit :

— *David, n'aie pas peur. Tu touches presque au but. Ne renonce pas maintenant.*

Il acquiesça et la lueur s'intensifia, de plus en plus vive, jusqu'à ce qu'il comprenne que c'était une lanterne suspendue au-dessus de sa tête, très haut. Lentement, le contour d'une

arche se profila devant lui. David approcha et finit par arriver devant l'entrée d'une grande salle au plafond voûté soutenu par quatre gigantesques piliers de pierre. Les murs et les piliers étaient couverts de lianes épineuses bien plus épaisses que celles qui enserraient la forteresse. Certaines épines très longues et aiguës dépassaient la taille de David. Entre chaque pilier, une lanterne suspendue à un mât métallique finement ouvragé jetait sa lumière sur des coffres remplis de pièces d'or et de bijoux, de coupes et de cadres dorés, d'épées et de boucliers sertis d'or et de pierres précieuses. C'était un trésor immense, qui dépassait en faste tout ce qu'un homme pouvait imaginer, mais David le regarda à peine. Son attention était attirée par un autel de pierre surélevé au centre de la salle. Sur cet autel était allongée une femme, comme figée par la mort. Elle portait une robe de velours rouge et ses mains étaient croisées sur son ventre. David l'observa plus attentivement et remarqua que sa respiration faisait monter et descendre sa poitrine. Ainsi donc, il se trouvait devant la dame endormie, la victime du sortilège de la magicienne.

Il pénétra dans la salle et la lueur vacillante des lanternes fit scintiller quelque chose sur le mur couvert d'épines à sa droite. Il se retourna et ce qu'il vit noua son estomac en une crampe si violente que David se plia en deux de douleur.

À plus de trois mètres du sol, le corps de Roland était empalé sur une énorme épine. La pointe avait transpercé son torse et surgi de son plastron en détruisant le symbole des soleils jumeaux. Du sang avait coulé sur son armure, mais en petite quantité. Le visage de Roland était mince et gris, ses joues creusées et sous la peau apparaissaient les contours anguleux de son crâne. À côté de lui, un autre corps, portant lui aussi le plastron aux deux soleils : Raphaël. Roland avait enfin trouvé la vérité sur la disparition de son ami.

Et ils n'étaient pas seuls. La salle voûtée était parsemée de cadavres d'hommes, telles des mouches épuisées prises au piège d'une toile d'épines. Certains se trouvaient là depuis fort longtemps, comme l'indiquaient leurs armures rougies et brunies par la rouille, et ceux qui avaient encore leur tête n'étaient plus que des squelettes.

La colère de David surpassa sa peur, et sa fureur surpassa toute envie de s'enfuir. En cet instant, le petit garçon se métamorphosa en homme et entra pour de bon dans l'âge adulte. Il marcha lentement vers la femme endormie tout en tournant sur lui-même pour empêcher toute menace de fondre sur lui à son insu. Il se rappela l'avertissement de sa mère – ne jamais regarder à droite ou à gauche – mais la découverte de Roland empalé sur le mur suscitait en lui le besoin impérieux d'affronter la magicienne et de la tuer pour venger son ami.

— Sortez ! Montrez-vous ! hurla-t-il.

Mais rien ne bougea dans la salle et personne ne réagit à sa provocation. La seule parole qu'il entendit, mi-réelle mi-imaginaire, fut « David », et c'était la voix de sa mère qui la prononçait.

— Maman ! Je suis là.

Il se trouvait devant l'autel de pierre. Cinq marches conduisaient à la femme endormie. Il les gravit prudemment, attentif au moindre danger caché, ce danger qui avait tué Roland, Raphaël et tous les hommes suspendus aux murs, transpercés et évidés. Enfin il atteignit l'autel et baissa les yeux sur le visage de la femme endormie. C'était sa mère. Sa peau était très blanche mais un rehaut de rose teignait ses joues et ses lèvres étaient pulpeuses et humides. Sa chevelure rousse flamboyait sur la pierre. David l'entendit lui parler :

— *Embrasse-moi*, disait-elle, mais sa bouche restait immobile. *Embrasse-moi et nous serons à nouveau ensemble.*

David posa son épée sur l'autel et se pencha pour embrasser la joue de sa mère. Ses lèvres touchèrent sa peau. Elle était très froide, plus froide encore que lorsque sa mère était allongée dans le cercueil, si froide que ce contact en devenait douloureux. Ses lèvres s'engourdirent, sa langue se pétrifia et son haleine se transforma en cristaux de glace qui étincelaient dans l'air comme de minuscules diamants. Lorsqu'il s'écarta d'elle, il entendit une voix qui l'appelait de nouveau, mais cette fois elle provenait d'un homme.

— David !

Il regarda autour de lui pour essayer de déterminer sa provenance. Un mouvement sur le mur attira son regard. Roland. Sa main gauche remuait faiblement, puis vint agripper la pointe de l'épine qui jaillissait de sa poitrine, comme pour rassembler ses dernières forces et parler. Sa tête bougea et enfin, avec un dernier effort, il força les mots à franchir ses lèvres.

— David, murmura-t-il, fais attention !

Roland leva la main droite et, de l'index, désigna la femme sur l'autel. Puis elle retomba et le corps s'effondra sur l'épine tandis que le dernier souffle de vie le désertait.

David regarda la femme au moment où elle ouvrait les yeux. Ils ne ressemblaient pas aux yeux de sa mère, qui avait des yeux verts emplis d'amour et de douceur. Ceux-là étaient noirs, vides de toute couleur, comme des morceaux de charbon enfoncés dans la neige. Le visage de la femme aussi avait changé : ce n'était plus celui de la mère de David, mais il ne lui était pas pour autant inconnu. Il s'agissait du visage de Rose, la compagne de son père. Ses cheveux n'étaient pas roux mais noirs et se répandaient autour de sa tête comme une nappe de nuit liquide. Elle ouvrit les lèvres et David remarqua ses dents très blanches et très pointues. Les canines semblaient plus longues que toutes les autres. Il recula et faillit tomber de l'estrade quand la femme se releva et s'assit sur son lit de pierre. Elle s'étira comme un félin en faisant le dos rond et en étendant les bras. Son châle tomba de ses épaules, révélant un cou d'albâtre et le haut de son décolleté. David y aperçut quelques gouttelettes de sang formant comme un collier de rubis figé sur sa peau. La femme pivota sur la pierre et un pan de sa robe glissa sur le côté. Les yeux d'un noir profond se posèrent sur David et une langue pâle parcourut les pointes de ses dents.

— Merci, dit-elle.

Elle parlait d'une voix douce et grave mais chaque mot était accompagné d'un sifflement sourd, semblable à celui d'un serpent.

— Quel garççççon ravissssssant... et courageux, avec ççççça...

David recula mais, à chaque pas en arrière, la femme avançait d'un pas vers lui, de sorte que la distance entre eux restait la même.

— Tu ne me trouves pas belle ? demanda-t-elle.

Elle inclina légèrement la tête et son visage se troubla.

— Je ne sssuis pas assez belle pour toi ? Viens, embrasssse-moi encore.

C'était Rose et, en même temps, une Non-Rose. C'était la nuit sans la promesse de l'aube, l'obscurité sans l'avènement de la lumière. David porta la main à son épée et se rappela qu'il l'avait laissée sur l'autel. Pour la récupérer, il allait devoir trouver un moyen de passer devant la femme et d'instinct il comprit que, s'il essayait de se faufiler près d'elle, elle le tuerait.

Elle sembla deviner ses pensées car elle jeta un coup d'œil vers l'épée.

— Tu n'en as plus besoin maintenant. Jamais un ssssi jeune garçon n'est arrivé ssssi loin. Ssssi jeune et ssssi beau...

Elle porta à ses lèvres un doigt mince à l'ongle incrusté de sang.

— Là, reprit-elle. Embrassssse-moi là...

David vit son reflet se noyer dans les abysses sombres de ses yeux, au plus profond d'elle-même, et il sut quel destin l'attendait. Il tourna les talons et sauta les dernières marches, mais se réceptionna maladroitement sur la cheville droite. La douleur était vive mais il n'allait pas se laisser ralentir pour autant. Devant lui, par terre, l'épée d'un des chevaliers morts – si seulement il pouvait l'atteindre...

Une forme glissa au-dessus de sa tête, il sentit l'ourlet d'une robe frôler ses cheveux et la femme apparut juste devant lui. Ses pieds nus ne touchaient pas le sol. Elle flottait dans l'air, rouge et noire, sang et nuit. Elle ne souriait plus. Elle retroussa les lèvres, montra ses canines et soudain sa bouche parut plus grande qu'auparavant, avec plusieurs rangées de dents acérées, comme dans la gueule d'un requin.

Ses mains se tendirent vers David.

— Tu vas m'embrasssser, dit-elle en enfonçant ses ongles dans les épaules du garçon et en avançant la tête vers ses lèvres.

David plongea la main droite dans sa poche. Quand il la ressortit, il balaya l'air d'un geste vif et la serre de la Bête creusa un sillon rouge irrégulier à travers le visage de la femme. Pourtant, aucune goutte de sang ne surgit de la plaie béante car ses veines étaient vides. La femme poussa un cri perçant et posa la main sur sa blessure tandis que David la frappait à nouveau, d'un coup tranchant de gauche à droite qui l'aveugla instantanément. La femme riposta en secouant en tous sens ses mains aux ongles aiguisés et parvint à faire tomber la serre de la Bête. David courut vers la porte de la salle avec une seule idée en tête : rejoindre l'obscurité complète du couloir et retrouver les escaliers. Mais les lianes tournèrent et s'entortillèrent, lui bloquant le passage. Il était pris au piège, seul dans la salle avec la Non-Rose.

Elle flottait toujours dans l'air, les mains écartées du corps, les yeux et le visage ravagés. David s'écarta de l'entrée et tenta de s'approcher de l'épée au sol. Les yeux aveugles de la femme suivaient son déplacement.

— Je sssssens ton odeur ! Tu vas payer pour ce que tu m'as fait !

Elle glissa vers David en faisant claquer ses dents et en agrippant l'air de ses doigts. David fonça sur sa droite, puis repiqua sur sa gauche en espérant la semer et gagner du temps pour ramasser l'épée mais elle était trop rusée et parvint à lui barrer le passage. Elle flottait d'avant en arrière si rapidement qu'elle n'était plus devant lui qu'une forme confuse dans l'air, une forme qui se rapprochait de lui, bloquait toute échappatoire et le forçait à reculer vers les épines. Elles ne furent bientôt plus qu'à quelques centimètres derrière lui. David commençait à sentir des douleurs aiguës dans le cou et dans le dos. Il se tenait contre la pointe des épines, aussi longues et pointues que des lances. Il n'avait plus aucune autre issue. La femme lança la main vers lui, manqua son visage d'un ou deux centimètres.

— Maintenant, siffla-t-elle, tu m'appartiens ! Je t'aimerai et, en retour, tu m'aimeras à en mourir !

Sa colonne vertébrale s'étira et elle ouvrit si grand la bouche que son crâne faillit se fendre en deux. Ses rangées de dents s'apprêtaient à déchiqueter la gorge de David. Elle plongea en avant et David attendit le tout dernier moment pour se jeter par terre. La robe vint recouvrir son visage de sorte qu'il ne vit pas la suite de la scène. En revanche, il entendit un bruit semblable à celui d'un fruit pourri qu'on transperce, et il reçut un coup de pied dans la tête. Mais un seul coup de pied.

Il roula sur lui-même pour s'extraire des plis de velours rouge. Les épines avaient transpercé le cœur et le flanc de la femme. Sa main droite aussi semblait empalée, mais la gauche restait libre. Elle tremblait tout près d'une liane – c'était le seul de ses membres qui bougeait encore. David regarda son visage. Elle ne ressemblait plus à Rose. Ses cheveux avaient pris une couleur argentée et sa peau était vieille et creusée de rides. De ses plaies montait une odeur humide et rance. Sa mâchoire inférieure pendait, inerte, sur sa poitrine fripée. Ses narines frémirent quand elle sentit la présence de David et elle essaya de prononcer quelques mots. Au début, sa voix était si faible qu'il n'entendit pas ce qu'elle lui disait. Il s'approcha d'elle tout en restant méfiant, quand bien même il la savait en train d'agoniser. Son haleine dégageait une odeur effroyable de putréfaction mais, cette fois, David comprit les paroles de la femme :

— Merci, murmura-t-elle, puis son corps s'affaissa sur les épines et tomba en poussière.

Une fois la femme disparue, les lianes se mirent elles aussi à se rabougrir et à mourir, et les cadavres des chevaliers à tomber par terre dans un fracas métallique. David se précipita vers Roland. Son corps avait été presque entièrement vidé de son sang. David avait envie de pleurer mais aucune larme ne se forma au bord de ses yeux. Il tira alors Roland vers les marches puis, avec difficulté, le hissa jusque sur l'autel de pierre où il l'étendit. Il fit de même avec le corps de Raphaël, qu'il disposa à côté de Roland. Il plaça leurs épées sur leur poitrine et croisa leurs mains sur la poignée, à la façon de ces chevaliers dont il avait vu les tombeaux dans des livres. Il ramassa ensuite sa propre épée et la glissa dans son fourreau, puis alla prendre une lanterne en la décrochant de son mât et s'en servit pour retrouver le chemin vers l'escalier du donjon. Le long couloir bordé de chambres n'existait plus, et avait été remplacé par des pierres poussiéreuses et des murs effondrés. Quand David sortit, il constata que dehors aussi les lianes et les épines étaient mortes, laissant apparaître les ruines d'une vieille forteresse abandonnée. Une fois franchies les portes, il retrouva Scylla devant les cendres du feu. Elle hennit de joie en le voyant approcher. David posa la main sur son front et murmura quelques mots à son oreille afin qu'elle apprenne ce qu'il était advenu de son maître bien-aimé. Enfin, il monta en selle, rejoignit la forêt et prit la route vers l'est.

Tout était calme et silencieux à mesure qu'il chevauchait entre les arbres car les êtres qui habitaient leurs troncs craignaient David à présent. Même l'Homme Biscornu, retourné à son poste d'observation sur la cime du plus grand arbre, jetait sur le garçon un regard différent et réfléchissait au moyen de tirer le meilleur parti de cette nouvelle situation.

OÙ IL EST QUESTION DE DEUX MEURTRES ET DE DEUX ROIS

David et Scylla progressaient toujours vers l'est. Les yeux de David étaient fixés droit devant lui mais ne remarquaient guère ce qui se trouvait sur la route. Scylla gardait la tête baissée, comme si elle pleurait la mort de son maître d'une façon digne et délicate. La neige étincelait dans le crépuscule éternel et des stalactites pendaient, telles des larmes gelées, sur les buissons et les arbres.

Roland était mort. La mère de David aussi. Il avait été fou de croire qu'il pouvait en être autrement. Et pendant que la jument avançait d'un pas pesant dans ce monde froid et sombre, David s'avoua, pour la première fois peut-être, qu'il avait toujours su que sa mère était morte. Il avait juste voulu croire le contraire. De la même façon qu'il avait voulu croire que ses rituels pourraient l'aider à rester en vie lorsqu'elle était malade. C'étaient de faux espoirs, des rêves sans fondements, aussi insaisissables que la voix qu'il avait suivie dans cet endroit. Il ne pouvait pas changer le monde qu'il avait quitté et ce monde-ci, où il avait cru que les choses pourraient être différentes, n'avait engendré en lui que frustration. Il était temps de rentrer. Si le roi se révélait incapable de l'aider, il pourrait être forcé d'accepter la proposition de l'Homme Biscornu. Il lui suffisait de prononcer devant lui, à voix haute, le nom de Georgie.

Mais l'Homme Biscornu ne lui avait-il pas promis que sa situation pourrait revenir à ce qu'elle était *avant* ? C'était un mensonge. Sa mère était morte et le monde dont elle avait fait partie avait disparu à jamais. Même si David parvenait à rentrer chez lui, il retrouverait un lieu où sa mère ne serait jamais rien d'autre qu'un souvenir. « Chez lui », dorénavant, c'était une maison qu'il partageait avec Rose et Georgie, et il fallait qu'il en prenne son parti, pour son bien comme pour le leur. Si l'Homme Biscornu ne pouvait pas respecter cette promesse, alors quelles autres pouvait-il trahir ?

Roland l'avait bien mis en garde : « *Il en dira moins qu'il ne pense et cachera plus qu'il ne révèle.* »

Tout marché passé avec l'Homme Biscornu risquait d'être rempli de chausse-trapes et de dangers. David en était donc réduit à espérer que le roi accepterait de lui venir en aide s'il en avait encore le pouvoir, lui évitant ainsi tout nouveau contact avec le Tricheur. Mais ce qu'il avait entendu jusqu'à maintenant à propos du roi le laissait dubitatif. À l'évidence, Roland avait une bien piètre opinion de lui et même le Garde Forestier avait reconnu que l'emprise du souverain sur son royaume n'était plus ce qu'elle avait été par le passé. À présent, confronté à la menace de Monarque et de son armée de loups, le roi risquait d'être poussé à bout. Son royaume lui serait arraché de force et il périrait dans la gueule de Monarque. Avec le fardeau de cette épreuve sur les épaules, trouverait-il le temps de s'occuper des problèmes d'un enfant égaré dans son monde ?

Et que penser du livre, ce *Livre des choses perdues* ? Qu'est-ce qui, dans ses pages, pourrait bien aider David à rentrer chez lui ? Une carte vers un autre arbre creux, peut-être, ou un

sortilège capable de le renvoyer dans son monde ? Mais si le livre avait des propriétés magiques, pourquoi le roi ne s'en servait-il pas pour protéger son royaume ? David espérait que le roi n'était pas une sorte de magicien d'Oz, plein de bonnes intentions et capable de tours de passe-passe mais dépourvu du moindre pouvoir.

David était tellement perdu dans ses pensées et tellement habitué à ce que la route soit déserte qu'il ne prêta pas attention aux deux hommes – jusqu'à ce qu'ils se jettent sur lui.

Ils étaient vêtus de haillons et un foulard dissimulait leur visage, laissant seuls apparaître leurs yeux. L'un était armé d'une épée courte, l'autre d'un arc prêt à décocher sa flèche. Ils bondirent du sous-bois en se débarrassant des fourrures blanches avec lesquelles ils s'étaient camouflés, et se plantèrent devant David en brandissant leurs armes.

— Halte ! cria l'homme à l'épée.

David arrêta Scylla à moins d'un mètre d'eux.

L'homme à l'arc plissa les yeux pour ajuster sa visée – puis relâcha la tension sur sa corde et abaissa son arme.

— C'est juste un gamin, maugréa-t-il.

Sa voix était rauque et menaçante. Il descendit le foulard qui cachait son visage. Sa bouche était tordue par une cicatrice qui fendait ses lèvres de haut en bas. Son compagnon releva sa capuche. Son nez avait été presque entièrement tranché, ne subsistait plus qu'un amas de cartilage couturé percé de deux trous.

— Gamin ou pas, il a un bien joli cheval... Qu'est-ce qu'il fiche avec un cheval pareil ? Il l'a sûrement volé, donc il n'y a aucun mal à lui prendre ce qui ne lui appartient pas.

Il attrapa Scylla par les rênes mais David fit reculer la jument.

— Je n'ai pas volé ce cheval, déclara-t-il d'une voix calme.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit, gamin ? Tu vas remballer tout de suite ton insolence sinon tu n'auras pas assez de toute ta vie pour regretter le jour où tu nous as rencontrés...

Il agita son épée. Elle était rudimentaire, d'une facture grossière, et les traces de pierre à aiguiser étaient visibles sur sa lame. Scylla hennit et recula encore face au danger.

— J'ai dit que je ne l'avais pas volé, répéta David, et mon cheval n'ira nulle part avec vous. Maintenant laissez-nous tranquilles.

— Dis donc espèce de petit...

L'homme à l'épée tira de nouveau sur les rênes de Scylla mais cette fois David la fit se cabrer puis retomber en avant. L'un des sabots de la jument frappa le bandit en plein front. Il y eut un craquement sourd et l'homme s'écroula, mort. Pris au dépourvu, son compagnon ne réagit pas assez vite : il n'avait toujours pas tiré quand David piqua des deux, épée en avant. De la pointe de sa lame, il lui trancha la gorge, déchirant le foulard et la chair qu'il protégeait. L'homme chancela et lâcha son arc. Il porta la main à son cou, essaya de parler mais ne parvint à produire qu'un gargouillis. Le sang dégoulinait entre ses doigts et ruisselait sur la neige. Ses vêtements étaient déjà gorgés de sang quand il tomba à genoux à côté de son compagnon mort, mais le flot s'atténua lorsque son cœur commença à ralentir.

David fit tourner Scylla pour regarder l'homme en face.

— Je vous avais prévenus ! cria-t-il.

Il pleurait à présent, il pleurait Roland, sa mère, son père, il pleurait même Rose et Georgie, il pleurait toutes les choses qu'il avait perdues, celles qui avaient un nom et celles qu'on ressent au fond de soi.

— Je vous aidemandé de nous laisser tranquilles et vous n'avez pas voulu... Regardez à

quoi ça vous a menés ! Vous êtes des imbéciles ! Des hommes stupides, voilà ce que vous êtes !

La bouche de l'archer s'ouvrit et se ferma, articulant des mots sans arriver à prononcer le moindre son. Ses yeux restaient fixés sur David. David vit ses paupières se plisser comme si l'archer ne comprenait pas ce qu'il lui avait dit ou ce qui lui arrivait. Il s'écroula dans la neige rougie par le sang.

Puis, lentement, ses pupilles s'écarquillèrent et son regard s'apaisa tandis que la mort lui apportait la réponse.

David descendit de selle et vérifia les jambes de Scylla pour s'assurer que la jument n'était pas blessée. Tout allait bien. Il y avait du sang sur l'épée de David. Il pensa d'abord nettoyer la lame dans les vêtements déchirés d'un des bandits, mais il préférait ne pas toucher aux cadavres. De même qu'il ne voulait pas essuyer son arme sur ses propres vêtements, car alors il aurait porté les traces de *leur* sang. Il ouvrit son sac et trouva un vieux morceau de gaze dans lequel Fletcher avait enveloppé du fromage. Il s'en servit pour frotter la lame, puis jeta la gaze souillée dans la neige avant de faire rouler les deux cadavres dans le fossé au bord de la route. Il était trop fatigué pour faire l'effort de les cacher un peu mieux. Soudain, son estomac se mit à gronder. Une saveur acide monta dans sa bouche et un voile de sueur fit luire sa peau. Il s'écarta des corps en vacillant et alla vomir derrière un rocher, spasme après spasme, jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien d'autre à cracher qu'un filet de bile âcre.

Il venait de tuer deux hommes. Il n'en avait pas eu l'intention, pas vraiment, mais ils étaient quand même morts à cause de lui. Tuer des Sires-Loups et des loups dans le canyon, vaincre la chasseresse dans sa chaumière et la magicienne dans sa tour ne l'avait pas autant affecté. Il avait déjà provoqué la mort d'autres êtres vivants, certes, mais désormais il avait tué au moins un homme, en tailladant sa peau de la pointe de son épée. Les sabots de Scylla avaient eu raison de l'autre mais David était assis sur la selle quand cela s'était produit et c'est sur son ordre que la jument s'était cabrée et avait foncé sur ses agresseurs. Il n'avait même pas eu besoin de réfléchir à ce qu'il fallait faire : cela lui était venu naturellement et, plus que tout, c'était cette capacité à se montrer violent qui l'effrayait.

Il nettoya sa bouche avec de la neige, puis remonta en selle et ordonna à Scylla de repartir, laissant derrière lui l'acte qu'il avait accompli – mais pas son souvenir. Peu après, d'épais flocons commencèrent à tomber et à s'amasser sur ses vêtements comme sur la tête et le dos de la jument. Pas un souffle de vent. La neige tombait droit, lentement, ajoutant une nouvelle couche aux congères et recouvrant les routes, les arbres, les fourrés et les cadavres, unissant sous son voile les vivants et les morts. Un linceul blanc enveloppa bientôt les corps des bandits et ils seraient restés là, sans personne pour les découvrir ou pleurer leur mort, si un museau humide n'avait flairé leur odeur. Après les avoir exhumés, le loup poussa un hurlement guttural et la forêt tout entière se mit en mouvement lorsque la meute se rua sur les cadavres, dépeçant la chair, rongant les os, laissant aux plus faibles de minuscules lambeaux pendant que les plus forts et les plus rapides se remplissaient l'estomac. Mais les loups étaient trop nombreux pour se satisfaire d'un si maigre repas. La meute comptait à présent plusieurs milliers de têtes : des loups blancs venus du lointain nord, qui se fondaient si parfaitement dans le paysage que seuls leurs yeux sombres et leurs mâchoires rouges trahissaient leur présence ; des loups noirs de l'est, en qui les vieilles femmes voyaient l'incarnation bestiale des esprits de sorcières et de démons ; des forêts de l'ouest avaient accouru les loups gris, qui restaient entre eux et ne faisaient pas confiance aux autres ; et

enfin les Sires-Loups, vêtus comme des hommes, voraces comme des loups et bien décidés à régner comme des rois. Eux se tenaient à l'écart du gros de la meute et observaient depuis la lisière de la forêt leurs frères primitifs déchiqueter et se disputer les entrailles des bandits morts. Une femelle quitta la route et s'approcha d'eux. Elle tenait dans la gueule un morceau de gaze taché de sang. Elle l'aurait volontiers mâché et avalé tant le goût du sang la faisait saliver. Mais elle le déposa servilement aux pieds de son chef et recula. Monarque porta le fragment de tissu à son museau et le huma. L'odeur du sang des deux morts était violente et âpre mais il parvint tout de même à sentir, en filigrane, celle du garçon.

Monarque l'avait déjà sentie dans la cour de la forteresse où l'avaient conduit ses éclaireurs. Ils avaient refusé de l'accompagner dans le donjon, troublés par ce qu'ils pressentaient, mais Monarque avait gravi l'escalier – plus par bravade envers ses frères que par désir de découvrir ce qui se cachait tout en haut. Débarrassé de ses sortilèges, le donjon n'était plus qu'une coquille vide au cœur d'une vieille forteresse. L'unique vestige de l'ancien donjon était une grande salle aux murs de pierre dont le sol était jonché de dépouilles humaines et de petits tas de poussière provenant d'une créature moins qu'humaine. Au centre, sur un autel de pierre surélevé, les corps de Roland et de Raphaël étaient toujours allongés côte à côte. Monarque reconnut l'odeur de Roland et comprit que le protecteur de l'enfant était mort. Il eut envie de déchiqueter les corps des deux chevaliers pour profaner le lieu de leur dernier repos mais il se ravisa : c'était le comportement d'un animal et il n'était plus un animal. Il laissa donc les corps dans l'état où ils étaient et, même s'il ne l'aurait jamais admis devant ses lieutenants, il ne fut pas mécontent de quitter cette salle et ce donjon. Il y avait là des choses qui échappaient à son entendement et le mettaient mal à l'aise.

À présent, la gaze ensanglantée dans la patte, il éprouva un sentiment d'admiration pour le garçon qu'il poursuivait. *Comme tu as vite grandi, songea-t-il. Il n'y a pas si longtemps, tu n'étais qu'un enfant craintif et voilà que tu triomphes là où des chevaliers en armes ont péri. Tu anéantis deux hommes et essuies ton épée en attendant le prochain combat. C'est presque dommage que tu doives mourir.*

Chaque jour, la transformation de Monarque en homme s'accélérait tandis qu'il se dépouillait de son apparence de loup. Il avait toujours des poils drus sur tout le corps, des oreilles pointues et des dents aiguisées mais son museau se réduisait désormais à une zone légèrement gonflée au-dessus de la bouche et les os de son visage adoptaient une forme de plus en plus humaine. Il marchait rarement à quatre pattes, sauf quand il devenait indispensable de courir vite ou quand l'excitation de sentir l'odeur du garçon s'emparait brièvement de lui. C'était l'un des avantages de diriger une meute aussi nombreuse : si l'odeur du cheval était très forte, bien plus que celle d'un enfant ou d'un homme, elle leur avait souvent échappé à cause des récentes chutes de neige ; en recourant à un grand nombre d'éclaireurs, ils avaient toujours fini par la retrouver. Ils avaient suivi le garçon jusqu'au village et Monarque avait eu la tentation de lancer toute sa meute à l'assaut de ses habitants. Mais ils avaient détecté la piste du cheval et de l'homme en direction de l'est et ils savaient que ces deux-là ne se trouvaient plus dans le village. Quelques Sires-Loups avaient insisté pour attaquer le village car la meute était affamée ; Monarque savait que ç'aurait été une perte de temps. Et puis, entretenir la faim chez les loups ne pouvait être que bénéfique : la faim décuplerait leur sauvagerie au moment de lancer l'assaut sur le château. Il se souvint de l'homme qui s'était dressé sur le mur d'enceinte du village, défiant Monarque alors que les autres villageois étaient restés tapis, craintifs. Monarque admirait ce geste, comme il

admirait bien d'autres traits de caractère chez les hommes. C'était l'une des raisons pour lesquelles sa propre transformation lui plaisait tant.

La meute avait été quelque peu distancée quand l'homme et le garçon avaient quitté la route car Monarque avait supposé qu'ils avaient pris la direction du château et il lui avait fallu une demi-journée pour comprendre son erreur. Et si la meute avait raté David quand il avait quitté la Forteresse aux Épines, il ne l'avait dû qu'à sa bonne étoile. Intrigués par cette forêt dont les arbres cachaient d'étranges créatures, les loups avaient préféré la contourner pour rallier la forteresse. Une fois certain qu'aucun être vivant ne se trouvait à l'intérieur, Monarque avait envoyé une dizaine d'éclaireurs sur les traces de David à travers la forêt pendant que le reste de la meute mettait le cap sur le château du roi, à l'est, en suivant un trajet plus long mais plus sûr. Quand la meute et les éclaireurs se rejoignirent, ces derniers n'étaient plus que trois. Sept avaient été tués par les créatures vivant dans les arbres, deux autres – et cela intéressa Monarque au plus haut point – avaient été trouvés égorgés, le museau arraché.

— Le Tricheur protège l'enfant, avait grommelé le plus fidèle lieutenant de Monarque en apprenant la nouvelle.

Lui aussi devenait chaque jour plus humain, même si sa métamorphose était plus lente et moins radicale.

— Il pense sans doute avoir trouvé le nouveau roi, répondit Monarque. Mais nous sommes ici pour mettre un terme au règne des souverains humains. Jamais le garçon ne pourra prétendre au trône.

Il aboya un ordre et ses Sires-Loups commencèrent à rassembler la meute, grognant et mordant ceux qui n'obéissaient pas assez vite. Le moment crucial approchait. Le château se trouvait à moins d'un jour de marche et, une fois qu'ils l'auraient atteint, il y aurait assez de viande pour tout le monde et le règne sanglant du nouveau souverain, Monarque, pourrait commencer.

Monarque pouvait bien devenir une créature au-delà de l'animal et en deçà de l'humain, au fond de lui, tout au fond, il resterait toujours un loup.

L'ARRIVÉE AU CHÂTEAU ET L'ACCUEIL DU ROI

La journée s'écoula comme une pauvre chose endormie, avant de s'éclipser, presque soulagée, pour laisser la nuit prendre sa place. David était d'une humeur maussade, son dos et ses jambes le faisaient souffrir après toutes ces heures passées en selle. Pourtant, même si la jument restait trop grande pour lui, il y paraissait plus à son aise que jamais : il avait réussi à ajuster les étriers pour les adapter le mieux possible à ses pieds et, en observant Roland, il avait appris à tenir correctement les rênes.

La neige ne tombait plus désormais qu'en rafales intermittentes et cesserait bientôt tout à fait. Le paysage semblait savourer sa blancheur et son silence, comme s'il savait que la neige l'avait embelli.

La route s'incurva et, devant eux, l'horizon s'éclaira d'un doux halo jaune. David comprit qu'ils n'étaient plus très loin du château du roi. Animé par un regain d'énergie, il accéléra la cadence, même si le cavalier et sa monture étaient aussi fatigués et affamés. Scylla s'élança sur un trot rapide, comme si elle sentait déjà la paille, l'eau fraîche et la chaleur de la grange où elle pourrait se reposer. Mais très vite David ralentit son allure d'un coup de rênes et écouta attentivement : il avait entendu quelque chose, comme le souffle du vent dans la nuit silencieuse. Scylla semblait également sur le qui-vive car elle poussa un faible hennissement en piaffant. David lui tapota le flanc pour essayer de la calmer, mais la nervosité le gagnait.

— Tout doux, Scylla, murmura-t-il.

Le bruit se fit à nouveau entendre, plus distinctement cette fois. Le hurlement d'un loup. Il était impossible de déterminer à quelle distance il se trouvait car la neige étouffait les sons, mais il était assez proche pour être entendu, et c'était déjà trop pour David. Un mouvement dans la forêt attira son regard sur la droite. Il tira son épée, imaginant déjà des crocs blancs, une langue rose, des mâchoires hargneuses... Mais ce fut l'Homme Biscornu qui apparut. Il tenait à la main un poignard à lame recourbé. David brandit son arme dans sa direction, regard fixé sur la pointe tendue vers la gorge de l'Homme Biscornu.

— Baisse ton épée, tu n'as rien à craindre de moi.

Mais David ne bougea pas d'un pouce son épée. Il constata avec plaisir que son bras ne tremblait pas. L'Homme Biscornu, en revanche, ne semblait guère partager ce plaisir.

— Comme tu veux, reprit-il. Les loups approchent. Je ne sais pas combien de temps je pourrai les retenir, mais cela devrait te laisser le temps d'atteindre le château. Reste sur la route et ne sois pas tenté de prendre des raccourcis.

D'autres hurlements résonnèrent dans la nuit, encore plus proches.

— Je n'ai pas cessé de t'aider depuis le début, dit l'Homme Biscornu. Tu étais trop concentré sur ta tâche pour t'en apercevoir. Je t'ai suivi comme ton ombre et je t'ai sauvé la vie dans un seul but : te permettre d'arriver au château. Maintenant, va voir le roi. Il t'attend. Allez !

Et, sans s'attarder davantage, l'Homme Biscornu s'éloigna en bondissant, contournant la lisière de la forêt et agitant son poignard dont la lame sifflait dans l'air comme s'il pensait déjà aux loups qu'il allait tuer. David le suivit du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse. Il n'avait pas d'autre choix que d'appliquer son conseil, aussi se mit-il en route vers la lumière à l'horizon. Caché dans un creux au pied d'un vieux chêne, l'Homme Biscornu le regarda partir. Ç'avait été beaucoup plus difficile qu'il l'avait imaginé mais finalement le garçon se trouverait bientôt là où il devait être, et l'Homme Biscornu toucherait du doigt sa récompense.

— Georgie, porridge, pudding et flan, Georgie, porridge, pudding et flan, chantonna-t-il en se léchant les lèvres.

Il gloussa puis couvrit sa bouche pour étouffer son rire. Il n'était pas seul. Des halètements rauques se faisaient entendre tout près de lui et un nuage de respiration se forma dans la nuit. L'Homme Biscornu se mit en boule, à moitié enfoui sous la neige, laissant émerger la main qui tenait le poignard.

Lorsque le loup passa à côté de lui, il l'éventra de la gorge à la queue et ses entrailles fumèrent dans l'air froid de la nuit.

La route sinuait, tournait et se rétrécissait à mesure que David arrivait à destination. Des parois rocheuses se dressaient maintenant de chaque côté, formant un défilé dans lequel résonnait le martèlement des sabots de Scylla car le manteau neigeux n'était pas épais. Quand David sortit enfin du défilé, une ample vallée s'étendait devant lui, traversée par un fleuve. Près du fleuve, à environ deux kilomètres, se trouvait un grand château aux murailles larges et hautes, hérissé de tours et bordé de nombreuses dépendances. Des lumières brillaient à leurs fenêtres et des feux brûlaient sur ses remparts. David aperçut des soldats montant la garde. Au même moment, la herse se releva et un groupe d'une dizaine de cavaliers franchit le pont-levis. Ils galopèrent en direction de David et celui-ci, toujours préoccupé par les loups, descendit la colline pour aller à leur rencontre. Dès qu'ils le virent, ils accélérèrent la cadence et, bientôt, l'encerclèrent. Les cavaliers placés derrière David faisaient face au défilé, lances baissées, au cas où un danger inattendu viendrait à en surgir.

— Nous vous attendions, déclara l'un d'eux.

Il paraissait plus âgé que les autres cavaliers et son visage portait les marques d'anciennes batailles. Des boucles de cheveux gris-brun dépassaient de son heaume et sous sa cape sombre apparaissait un plastron d'argent garni de clous en bronze.

— Nous sommes ici pour vous accompagner jusqu'aux appartements du roi, où vous serez en sécurité.

David les suivit. Entouré de cavaliers en armes, il avait l'impression d'être à la fois protégé et prisonnier. Ils arrivèrent au pont-levis sans incident et entrèrent dans la cour du château. La herse s'abassa aussitôt derrière eux. Des serviteurs se pressèrent autour de David et l'aidèrent à descendre de selle. Ils l'enveloppèrent d'un manteau de fourrure noire moelleux et lui tendirent une coupe d'argent remplie d'un liquide chaud et sucré. L'un d'eux prit Scylla par les rênes. David faillit l'en empêcher mais le chef des cavaliers intervint.

— Ils prendront soin de votre jument, et ils lui attribueront une écurie non loin de l'endroit où vous serez logé. Je suis Duncan, capitaine de la Garde du Roi. N'ayez crainte, avec nous vous êtes en sûreté. Vous êtes l'invité d'honneur de Sa Majesté.

Il pria David de le suivre. David obtempéra et, restant derrière lui, ils quittèrent la cour extérieure pour pénétrer dans le château proprement dit. Il y avait là plus de gens que David

n'en avait croisés pendant tout son périple et ils semblaient très intéressés par ce nouveau visiteur. Des servantes s'arrêtaient en le voyant et chuchotaient derrière leurs mains, des vieillards s'inclinaient légèrement à son passage et des petits garçons posaient sur lui un regard où l'admiration le disputait à la crainte.

— Ils ont beaucoup entendu parler de vous, expliqua Duncan.

— Comment est-ce possible ?

Duncan se contenta de répondre que rien n'était impossible pour le roi.

Ils descendirent le long de couloirs en pierre éclairés de torches crachotantes, passèrent devant des salles somptueusement meublées. Les serviteurs avaient cédé la place aux courtisans, des hommes graves portant des colliers en or et agitant des liasses de papier. Ils scrutaient David avec des expressions diverses : la joie, l'inquiétude, la suspicion et même la peur. Enfin, Duncan et David arrivèrent devant deux grandes portes sculptées ornées de dragons et de colombes. Deux soldats montaient la garde, chacun armé d'une longue pique. Ils leur ouvrirent les portes, révélant une vaste salle bordée de colonnes en marbre, aux sols recouverts de tapis finement tissés et aux murs réchauffés de tapisseries représentant des scènes de batailles et de mariages, de funérailles et de couronnements. Les courtisans et les soldats étaient encore plus nombreux dans cette salle. Ils formaient deux files entre lesquelles passèrent Duncan et David, jusqu'à se trouver devant un trône placé sur trois marches de pierre. Sur le trône était assis un vieil homme, un très vieil homme. Il était coiffé d'une couronne en or sertie de rubis qui paraissait peser très lourd sur sa tête. Le bord de la couronne avait creusé sur son front une strie de chair rougie. Ses yeux étaient mi-clos et sa respiration très faible.

Duncan posa un genou à terre et inclina la tête. Il tira discrètement sur le pantalon de David pour l'inciter à faire de même. David, qui ne s'était bien sûr jamais trouvé devant un roi et ignorait quels étaient les usages, suivit l'exemple de Duncan. Mais regarda tout de même par-dessous sa frange pour apercevoir le vieillard.

— Votre Majesté, dit le capitaine, il est ici.

Le roi s'agita, puis entrouvrit les paupières.

— Approche, dit-il à David.

David se demanda s'il devait se lever ou approcher en traînant son genou à terre. Il ne voulait vexer personne ni s'attirer aucun ennui.

— Tu peux te relever, l'encouragea le roi. Approche, que je te voie.

David se redressa et avança au bord des marches. Le roi agita un index rabougri dans sa direction et David gravit les trois marches pour se retrouver face à face avec le vieil homme. Avec un effort intense, le roi se pencha vers lui et lui agrippa l'épaule comme pour reposer le poids de son corps sur le garçon. Il ne pesait presque rien. David se souvint des carcasses vides des chevaliers dans la Forteresse aux Epines.

— Tu as fait un très long voyage, dit le roi. Peu d'hommes auraient été capables d'accomplir ce que tu as accompli.

David ne savait quoi répondre. « Merci » n'était pas approprié et, de toute façon, il ne se sentait pas spécialement fier de lui. Roland et le Garde Forestier étaient morts et les cadavres de deux brigands gisaient quelque part au bord de la route, cachés par la neige. Il se demanda si le roi était aussi au courant, pour eux. Il semblait savoir beaucoup de choses pour quelqu'un qui était censé avoir perdu le contrôle sur son royaume.

Finalement, David décida de répondre :

— Je suis heureux d’être ici, Votre Majesté.

Et il imagina le fantôme de Roland impressionné par une telle démonstration de diplomatie.

Le roi sourit et hocha la tête comme s’il était impossible de ne *pas* être heureux en sa compagnie.

— Votre Majesté, reprit David, on m’a dit que vous avez le pouvoir de m’aider à rentrer chez moi. On m’a dit que vous possédez un livre et qu’il contient...

Le roi leva une main fripée, dont le dos était un imbroglio de veines pourpres et de taches brunes.

— Chaque chose en son temps, chaque chose en son temps. Pour le moment, tu dois te restaurer et te reposer. Demain matin nous reparlerons de tout cela. Duncan va te conduire dans tes appartements. Ils ne sont pas loin d’ici.

Ainsi prit fin la première audience de David avec le roi. Il recula du trône sans se retourner car il estima que tourner le dos au roi risquait d’être perçu comme malpoli. Duncan hocha la tête en signe d’approbation, puis se leva et salua le roi d’une révérence. Il conduisit ensuite David jusqu’à une petite porte située à droite du trône. Elle ouvrait sur un escalier menant à une galerie surplombant la salle. La chambre de David donnait sur cette galerie. C’était une pièce gigantesque : un coin était entièrement occupé par un lit énorme, un autre accueillait une cheminée, et au milieu six chaises entouraient une table. Trois petites fenêtres donnaient sur le fleuve et la route du château. Des vêtements de rechange attendaient David sur le lit et toutes sortes de victuailles garnissaient les plats sur la table : poulet rôti, pommes de terre, trois légumes différents et des fruits frais pour le dessert. Il y avait aussi une cruche remplie d’eau et ce que David reconnut à l’odeur comme du vin chaud dans une jarre en terre cuite. Une grande bassine en fer avait été placée devant la cheminée : l’eau qu’elle contenait était chauffée par un poêlon rempli de charbons incandescents.

— Mangez à votre guise et, ensuite, reposez-vous, dit Duncan. Je viendrai vous chercher demain matin. Si vous avez besoin de quoi que ce soit d’ici là, secouez la clochette à côté du lit. La porte ne sera pas fermée à clé mais je vous saurai gré de ne pas quitter cette chambre. Vous ne connaissez pas le château et nous n’avons pas envie de vous perdre...

Duncan le salua en s’inclinant, puis partit. David retira ses souliers. Il mangea presque tout le poulet et les fruits. Il but un peu de vin chaud mais le goût lui déplaisait. Dans un petit placard à côté de son lit, il découvrit un banc en bois percé en son centre d’un trou qui devait faire office de toilettes. Malgré les bouquets de fleurs et d’herbes suspendus à des crochets, l’odeur était horrible. David fit ce qu’il avait à faire le plus vite possible en retenant sa respiration, puis bondit hors du placard, qu’il referma soigneusement avant de s’autoriser à respirer à nouveau. Il retira son ceinturon et ses vêtements, se lava dans la bassine d’eau chaude, puis enfila une chemise de nuit de coton rugueux. Avant de grimper dans son lit, il alla ouvrir discrètement la porte. La salle du trône était vide à présent : plus de roi, plus de gardes. David aperçut un soldat qui faisait les cent pas dans la galerie et un autre dans la galerie opposée. Avec ces murs épais qui étouffaient le moindre bruit, David et les deux soldats auraient pu se croire les seuls êtres vivants dans le château. David referma la porte et tomba, épuisé, sur le lit. Quelques secondes plus tard, il dormait à poings fermés.

Quand il se réveilla brusquement, il se demanda pendant un moment où il se trouvait. Il pensa d'abord être de retour dans son propre lit et chercha du regard, autour de lui, ses livres et ses jeux, mais ne les vit nulle part. Puis tout lui revint rapidement en mémoire. Il s'assit dans son lit et constata que le feu avait été alimenté pendant qu'il dormait. Les restes de son dîner et les assiettes qu'il avait utilisées avaient été débarrassés. Même la bassine et le poêlon avaient disparu, et tout cela sans que David ait été dérangé dans son sommeil.

Il n'avait pas la moindre idée de l'heure qu'il pouvait être mais il sentait que ce devait encore être le milieu de la nuit. Le château donnait l'impression d'être endormi et, quand David alla regarder à la fenêtre, il aperçut une lune blême enveloppée de filaments nuageux. Quelque chose l'avait réveillé. Il avait rêvé de sa maison mais il avait aussi entendu des voix étrangères. Au début, il avait essayé de les intégrer dans son rêve comme lorsque, trop fatigué et endormi trop profondément, il s'évertuait à rêver que le téléphone sonnait quand son réveil, bien réel celui-là, se déclenchait. Mais à présent, assis dans la douceur de son lit, entouré d'oreillers, il percevait distinctement le murmure de deux hommes en pleine discussion. Il écarta draps et couvertures et se faufila jusqu'à la porte. Il tenta d'écouter par le trou de la serrure mais les voix lui parvenaient trop étouffées pour qu'il les comprenne clairement. Aussi ouvrit-il la porte le plus silencieusement possible avant de jeter un coup d'œil au-dehors.

Les gardes qui surveillaient la galerie étaient partis. Les voix provenaient de la salle du trône, juste en dessous. Tout en restant dans l'ombre, David alla se cacher derrière une grande urne en argent remplie de fougères et regarda en contrebas. Il y avait là deux hommes, dont le roi, mais ce dernier n'était pas sur son trône. Il était assis sur les marches en pierre, vêtu d'une robe de chambre violette par-dessus une chemise de nuit blanche et or. Le sommet de son crâne était complètement chauve et couvert de nombreuses taches brunes. De longues mèches de cheveux blancs tombaient sur ses oreilles et sur le col de sa robe de chambre et, dans le froid de la grande salle, son corps était parcouru de tremblements.

Le trône royal était occupé par l'Homme Biscornu, jambes croisées et mains jointes devant lui. Il semblait mécontent de quelque chose que venait de dire le roi car il cracha par terre d'un air dégoûté. David entendit le crachat siffler et grésiller en atterrissant sur le sol.

— On ne peut pas précipiter les événements, dit l'Homme Biscornu. Quelques heures de plus ne vont pas vous tuer.

— Rien, apparemment, ne va me tuer, répondit le roi. Vous m'aviez promis que tout cela finirait. J'ai besoin de repos, j'ai besoin de dormir. Je veux être étendu dans ma crypte et retourner peu à peu à la poussière. Vous m'aviez promis que j'aurais enfin le droit de mourir.

— Il croit que le livre peut l'aider, dit l'Homme Biscornu. Quand il s'apercevra qu'il n'a aucune valeur, il écouterait la voix de la raison et nous recevrons vous et moi notre récompense.

Le roi changea de position et David s'aperçut qu'il tenait un livre sur ses genoux. C'était un volume relié en cuir marron qui paraissait très ancien et très abîmé. Le visage comme dissimulé sous un masque de tristesse, le roi caressait amoureusement sa couverture du bout des doigts.

— Ce livre a de la valeur *pour moi*, rectifia-t-il.

— Alors vous pourrez l'emporter dans votre tombe car il n'en aura jamais pour personne. En attendant, laissez-le bien en vue pour attirer le gamin.

Le roi se leva péniblement et descendit les marches en titubant. Il marcha jusqu'à une

alcôve pratiquée dans un mur et posa délicatement le livre sur un coussin en or. David ne l'avait pas remarqué avant car, durant son audience avec le roi, l'alcôve était obstruée par des rideaux.

— Que *Votre Majesté* ne s'inquiète pas, reprit l'Homme Biscornu d'une voix pleine de sarcasme, notre accord va bientôt trouver sa conclusion.

Le roi fronça les sourcils.

— Ce n'était pas un *accord*, ni pour moi ni pour celle dont vous vous êtes servi pour me l'arracher.

L'Homme Biscornu sauta du trône et, d'un bond, atterrit à quelques centimètres du roi. Mais le vieillard ne fit pas même mine de se protéger ou de reculer.

— Je ne vous ai pas forcé à conclure ce marché avec moi, dit l'Homme Biscornu. Vous vouliez quelque chose, je vous l'ai donné et j'ai été très clair sur ce que j'attendais de vous en échange.

— J'étais un enfant, répondit le roi. J'étais plein de colère. Je ne comprenais pas le mal que j'allais faire.

— Et vous croyez que ça peut vous servir d'excuse ? Quand vous étiez un enfant, vous pensiez que le monde était blanc ou noir, bon ou mauvais. Il y avait ce qui vous donnait du plaisir et ce qui vous faisait souffrir. Maintenant, vous voyez le monde pour ce qu'il est : une palette infinie de nuances de gris. Vous n'êtes même plus capable de vous occuper de votre royaume tant vous refusez de distinguer les bonnes décisions des mauvaises ou de vous avouer que régner est au-delà de vos forces. Les regrets ont obscurci votre mémoire et, maintenant, vous cherchez à me rendre responsable de vos propres faiblesses. Mesurez votre langage, vieil homme, sans quoi je me trouverai obligé de vous rappeler le pouvoir que j'exerce encore sur vous.

— Que pouvez-vous m'infliger comme tourment que je n'aie déjà subi ? Il ne reste que la mort, et vous continuez de me la refuser.

L'Homme Biscornu se pencha si près du roi que leurs nez se touchèrent.

— Souvenez-vous d'une chose, mais souvenez-vous-en bien : il y a des morts paisibles et des morts terribles. La vôtre peut être, selon mon envie, aussi douce qu'une sieste par un bel après-midi ou aussi douloureuse et interminable que votre corps flétri et vos os friables le permettront. Ne l'oubliez jamais.

L'Homme Biscornu se retourna et avança vers le mur derrière le trône. Une tapisserie représentant une chasse à la licorne ondula à la lumière d'une torche et le roi se retrouva seul dans la salle du trône. Le vieillard se rendit jusqu'à l'alcôve, ouvrit le livre une fois encore et regarda longuement ce qui apparaissait sur ses pages, puis le referma et sortit par un porche situé sous la galerie. David était seul, désormais. Il attendit le retour des gardes mais personne ne revint. Après cinq minutes dans le silence, il descendit l'escalier et traversa la salle à pas feutrés pour s'arrêter devant l'alcôve où se trouvait le livre.

Ainsi c'était ce livre dont le Garde Forestier et Roland lui avaient parlé. *Le Livre des choses perdues*. L'Homme Biscornu avait prétendu qu'il n'avait aucune valeur alors que le roi semblait le considérer comme un bien plus précieux que sa propre couronne. Peut-être l'Homme Biscornu se trompait-il, songea David. Peut-être ne comprenait-il tout simplement pas son importance.

David tendit les mains et ouvrit le livre.

XXVIII

LE LIVRE DES CHOSES PERDUES

La première page était décorée d'un dessin d'enfant : une grande maison avec de hautes fenêtres, des arbres et un jardin. Un soleil souriant brillait dans le ciel et devant la porte d'entrée se tenaient les silhouettes filiformes d'un homme, d'une femme et d'un petit garçon qui leur donnait la main. David tourna la page et trouva une souche de ticket pour un spectacle dans un théâtre londonien. En dessous, une main d'enfant avait écrit : « Ma première pièce ! » Une carte postale glissée entre les deux pages montrait une jetée dans une station balnéaire. La photo, très ancienne, était moins en noir et blanc qu'en beige et blanc. David tourna d'autres pages et vit des fleurs collées sur les pages, une touffe de poils (« Lucky, un bon chien »), des photos, des dessins, un morceau de robe et une chaînette cassée faussement dorée (on distinguait, en dessous, un vulgaire métal). Il y avait aussi une page illustrée provenant d'un autre livre, représentant un chevalier terrassant un dragon, et un poème écrit de la même main enfantine à propos d'un chat et d'une souris. Ce n'était pas un très bon poème, mais au moins il rimait.

David ne comprenait pas : toutes ces choses faisaient partie de son monde à lui, pas de ce monde-ci. C'étaient les objets et les souvenirs d'une vie qui ne semblait guère différente de la sienne. Quelques pages plus loin, il tomba sur ce qui ressemblait à des entrées de journal intime. La plupart étaient assez courtes et relataient des journées d'écolier, des séjours au bord de la mer ainsi que la découverte d'une araignée particulièrement grosse et velue dans le jardin. Au fil des paragraphes les récits devenaient plus longs, plus détaillés, le ton évoluait et se faisait amer, agressif même. Il était question de l'arrivée dans la famille d'une petite fille, une sœur en puissance, et de la colère ressentie par le garçon à cause de toute l'attention accordée à la nouvelle venue. Il parlait avec regret et nostalgie du temps où « il n'y avait que moi, ma maman et mon papa ». David se sentait une certaine affinité avec le garçon, mais il lui inspirait aussi de l'aversion. Sa colère envers la petite fille ainsi que ses parents, responsables de l'avoir introduite dans leur univers, était si intense qu'elle se muait peu à peu en véritable haine.

« Je ferais n'importe quoi pour me débarrasser d'elle, écrivait le garçon. Je donnerais tous mes jouets et tous mes livres. Je donnerais mes économies. Je balayerais le sol de la maison pour le restant de mes jours. Je vendrais mon âme si seulement ELLE POUVAIT PARTIR ! »

La dernière entrée était la plus brève de toutes. Elle disait simplement : « J'ai pris ma décision : je vais le faire. »

Sur la dernière page était collé un portrait de famille : quatre membres rassemblés près d'un vase de fleurs dans le studio d'un photographe. Le père était chauve, la mère, ravissante, portait une robe blanche à motifs de dentelle. À ses pieds, un petit garçon en costume de marin fixant l'objectif d'un air renfrogné, comme si le photographe venait de se moquer de lui, et à côté de lui David remarqua l'ourlet d'une robe et une paire de petits souliers noirs, mais le

reste de la petite fille avait été gratté au ciseau.

David revint à la toute première page du livre.

Livre de Jonathan Tulvey.

David ferma le livre d'un coup sec et recula d'un pas nerveux. Jonathan Tulvey : le grand-oncle de Rose, qui avait disparu avec sa sœur adoptive et que l'on n'avait plus jamais revu. Ce livre appartenait à Jonathan, c'était une relique de sa vie. David repensa au vieux roi, à sa façon de caresser amoureusement la couverture du livre.

Ce livre a de la valeur pour moi.

Jonathan était le roi. Il avait scellé un pacte avec l'Homme Biscornu et, en échange, il avait régné sur ce pays. Peut-être avait-il emprunté le même passage que David pour venir ici. Mais de quelle nature était ce pacte ? Qu'était-il arrivé à la petite fille ? Quel qu'ait pu être le marché passé avec l'Homme Biscornu, il avait fini par coûter très cher à Jonathan. La supplique du vieux roi pour qu'on lui accorde le droit de mourir en était la preuve manifeste.

Un bruit se fit entendre au-dessus de David. Ce dernier se tapit contre le mur tandis qu'un soldat apparaissait sur la galerie et reprenait son poste de garde, maintenant que la salle était vide. David ne pouvait plus en sortir sans risquer d'être vu ! Il regarda autour de lui, cherchant une autre issue. Il pouvait emprunter le même porche que le roi, mais il y avait toutes les chances de tomber sur d'autres gardes. Il y avait aussi la tapisserie derrière le trône. Apparemment, l'Homme Biscornu avait trouvé le moyen de sortir par-là et David doutait qu'il y ait des gardes là où se rendait l'Homme Biscornu. Et puis, il était curieux. Pour la première fois, il avait l'impression d'en savoir un peu plus que le supposaient l'Homme Biscornu et le roi. Il était temps d'essayer de tirer profit de ce savoir.

En silence, il atteignit la tapisserie et la souleva du mur. Derrière se trouvait une porte. David appuya sur sa poignée et l'ouvrit tout doucement. Elle donnait sur un couloir bas de plafond éclairé par des bougies placées dans des niches tout le long des parois. En entrant, David sentit presque le plafond toucher ses cheveux. Il referma la porte derrière lui et suivit le couloir qui descendait de plus en plus profondément vers des lieux froids et sombres situés sous le palais. Il passa devant des cachots désaffectés, certains encore jonchés d'ossements, et traversa une salle remplie d'instruments de torture : chevalets pour écarteler les prisonniers ; coins pour leur briser les os ; pieux, lances et lames pour transpercer leur chair ; et, dans un coin, un sarcophage de fer semblable à ceux que David avait vus dans les musées, sauf que le couvercle de celui-ci était hérissé de clous, condamnant à une mort atroce quiconque s'y trouvait enfermé.

Enfin, il pénétra dans une gigantesque salle au centre de laquelle se dressait un sablier géant. Chacun de ses globes avait la taille d'une maison, mais le globe supérieur était presque vide. Le bois et le verre avec lesquels avait été construit le sablier paraissaient très anciens. Le temps était en train de s'écouler – pour quelque chose ou pour quelqu'un – et il semblait presque arrivé à son terme.

Passé le sablier se trouvait une petite chambre meublée d'un simple lit au matelas souillé sur lequel était jetée une vieille couverture. Face au lit, un assortiment d'armes blanches – poignards, épées et couteaux – étaient accrochées au mur par ordre de taille. Un autre mur supportait des rayonnages sur lesquels étaient alignés des bocaux en verre de formes et de tailles variables. L'un d'eux paraissait luire faiblement.

David fronça les narines en sentant une odeur désagréable. Il se retourna pour voir d'où elle venait et faillit se cogner la tête contre des museaux de loups attachés à une corde

suspendue au plafond comme une guirlande. Il y en avait une vingtaine, trente peut-être, dont certains encore étincelants de sang.

— Qui es-tu ? demanda une voix, et le cœur de David faillit cesser de battre sous le coup de la surprise.

Il chercha du regard qui lui parlait mais la chambre paraissait vide.

— Je ne te vois pas ! dit-il.

— Moi je te vois.

— Où es-tu ?

— Là-haut, sur l'étagère.

David suivit le son de la voix jusqu'à l'étagère supportant les bocaux. Là, dans un bocal vert posé près du bord, il vit une minuscule fillette. Elle avait de longs cheveux blonds, des yeux bleus, et tout son être irradiait une pâle lueur. Elle portait une simple chemise de nuit blanche, marquée d'une tache couleur chocolat au niveau du sein gauche.

— Il ne faut pas que tu restes ici, dit la petite fille. S'il te trouve, il te fera du mal, comme il m'en a fait à moi.

— Que t'a-t-il fait ?

Mais la petite fille secoua la tête et serra les lèvres comme pour s'empêcher de pleurer.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda David pour changer de sujet.

— Anna.

Anna.

— Moi, c'est David. Comment je peux t'aider à sortir d'ici ?

— Tu ne peux pas. Parce que, tu vois, je suis morte.

David se pencha plus près du bocal. Il vit la fillette poser les mains sur la paroi de verre mais ses doigts ne laissèrent aucune trace. Son visage était blanc, ses lèvres violettes et ses yeux étaient cerclés de noir. David voyait plus nettement le trou dans sa chemise de nuit et il commençait à penser que la tache tout autour était du sang séché.

— Tu es ici depuis combien de temps ? lui demanda-t-il.

— Je me suis embrouillée dans le compte des années. J'étais très jeune quand je suis arrivée ici. À l'époque, il y avait encore un petit garçon sur cette étagère. Je rêve de lui parfois. Il était comme je suis aujourd'hui, mais encore plus faible. Quand j'ai été amenée dans cette chambre, il s'est comme évaporé et je ne l'ai plus jamais revu. Moi aussi je faiblis chaque jour un peu plus. J'ai peur de connaître le même sort que lui. Je vais disparaître et personne ne saura jamais ce que je suis devenue.

Elle se mit à pleurer mais aucune larme ne coulait sur son visage car les morts ne peuvent plus ni pleurer ni saigner.

David posa son petit doigt sur le bocal, juste en face de la main d'Anna. Seule la paroi de verre les séparait.

— Est-ce que quelqu'un d'autre que moi sait que tu es ici ?

Elle acquiesça.

— Mon frère vient parfois me voir, mais il est très vieux. Enfin, je dis « mon frère » mais il ne l'a jamais été. Pas vraiment. J'avais juste envie qu'il le devienne. Il me dit qu'il est désolé. Je le crois. Je pense sincèrement qu'il est désolé.

Soudain, toute la situation devint atrocement claire aux yeux de David.

— Jonathan t'a emmenée ici et t'a donnée à l'Homme Biscornu. C'est ça, le pacte qu'ils ont conclu.

Il se laissa tomber sur le lit froid et inconfortable.

— Il était jaloux de toi, reprit-il en parlant d'une voix plus basse, pour lui-même autant que pour la fillette dans son bocal, et l'Homme Biscornu lui a offert un moyen de se débarrasser de toi. Jonathan est devenu roi et celle qui le précédait, la vieille reine, a eu enfin le droit de mourir. Peut-être avait-elle fait le même genre de marché avec l'Homme Biscornu des années plus tôt. Le garçon que tu as vu le jour de ton arrivée dans ce bocal devait être son frère, ou son cousin, ou le fils des voisins qui l'agaçait tellement qu'elle rêvait de se débarrasser de lui...

Et l'Homme Biscornu l'a entendue dans ses rêves car c'est là qu'il se promenait. Son univers est le pays de l'imagination, le monde où naissent les histoires. Les histoires cherchent toujours à être racontées, à prendre vie grâce aux livres et à la lecture. C'est de cette façon qu'elles quittent leur univers pour entrer dans le nôtre. Mais l'Homme Biscornu les accompagne, toujours à rôder entre les deux mondes, à la recherche d'histoires qu'il pourrait lui-même inventer et d'enfants hantés par des rêves cruels, des enfants jaloux, haineux et orgueilleux. Il en faisait des rois et des reines, et ce pouvoir devenait leur malédiction – le vrai pouvoir, lui, restait toujours entre les mains de l'Homme Biscornu. En échange, ils trahissaient l'objet de leur jalousie, et l'Homme Biscornu s'en emparait pour l'emmener dans les profondeurs de son château...

David se releva et s'approcha de la fillette dans le bocal.

— Je sais que c'est pénible pour toi mais tu dois me dire ce qui t'est arrivé lorsque vous êtes venus ici. C'est très important. S'il te plaît, fais un effort...

Le visage d'Anna se tordit dans une grimace. Elle secoua la tête.

— Non, murmura-t-elle. Ça fait trop mal. Je ne veux pas m'en souvenir.

— Tu le dois, insista David.

Sa voix était chargée d'une force nouvelle, plus grave, comme si l'homme qu'il serait un jour s'était laissé brièvement entrevoir.

— Si tu ne veux pas que cela se reproduise, tu dois me raconter ce que l'Homme Biscornu t'a fait.

Anna tremblait. Ses lèvres serrées étaient fines comme du papier et elle crispait si fort ses minuscules poings que les os menaçaient de traverser sa peau. Puis elle lâcha une plainte douloureuse où se mêlaient la colère et le souvenir des souffrances qu'elle avait endurées. Les mots sortirent enfin.

— Nous sommes arrivés par le jardin creux, commença-t-elle. Jonathan était toujours méchant avec moi. Les rares fois où il m'adressait la parole, c'était pour se moquer de moi. Il me pinçait, il me tirait les cheveux... Il m'emmenait dans la forêt et essayait de me perdre. Alors je pleurais et il était obligé de venir me chercher, de peur que ses parents m'entendent. Il me disait que si jamais je leur parlais, il me donnerait à un inconnu. De toute façon, ajoutait-il, ils ne me croiraient jamais car je n'étais pas vraiment leur enfant alors que lui, oui. J'étais juste une petite fille qu'ils avaient prise en pitié et si je venais un jour à disparaître, ils ne resteraient pas tristes très longtemps. À d'autres moments, il pouvait se montrer gentil et tendre avec moi, comme s'il avait oublié qu'il était censé me détester, et alors je découvrais le véritable Jonathan. C'est peut-être pour cette raison que j'ai accepté de le suivre dans le jardin creux cette nuit-là, parce qu'il avait été très gentil avec moi dans la journée. Il m'avait acheté des bonbons avec son argent de poche et, quand j'avais laissé tomber ma part de gâteau au goûter, il avait partagé la sienne avec moi. La nuit, il est venu me réveiller pour me dire qu'il avait quelque chose à me montrer, quelque chose de très spécial et de très secret. Tout le

monde dormait dans la maison, et nous nous sommes faufileés jusqu'au jardin creux en nous donnant la main. Jonathan m'a montré un trou dans le mur. J'avais peur. Je ne voulais pas entrer. Mais il m'a dit que si je le suivais, je verrais un pays étrange et fabuleux. Il est passé en premier et je suis entrée dans le trou. Au début, je ne voyais rien du tout. Il faisait noir et il y avait des araignées. Puis j'ai vu des arbres et des fleurs, et j'ai senti le parfum des fruits et des pommes de pin. Jonathan se trouvait dans une clairière. Il dansait en tournoyant, riait et m'appelait pour que je le rejoigne. Alors je suis venue.

Elle retomba dans le silence pendant un moment. David attendit qu'elle continue.

— Il y avait un homme qui nous attendait : l'Homme Biscornu. Il était assis sur un rocher. Il m'a regardée en se léchant les babines, puis il s'est tourné vers Jonathan et lui a dit : « Je t'écoute. » « Elle s'appelle Anna », a répondu Jonathan. « Anna », a répété l'Homme Biscornu comme s'il goûtait mon nom pour voir s'il aimait sa saveur. « Bienvenue, Anna. » Il a sauté de son rocher et m'a prise dans ses bras. Puis il s'est mis à tourner sur lui-même, un peu comme Jonathan, mais lui le faisait si fort qu'il a creusé un trou dans le sol et qu'il m'a entraînée avec lui. Nous avons traversé des racines, de la terre pleine de vers et de scarabées, jusqu'à des tunnels souterrains. Il y en a partout dans son monde. Il m'a traînée avec lui pendant des kilomètres et des kilomètres, moi je n'arrêtais pas de pleurer, enfin nous sommes arrivés dans ces salles. Et là...

Elle s'arrêta.

— Et là ? répéta David.

— Il a mangé mon cœur, murmura-t-elle.

David se sentit pâlir. Il était tellement dégoûté qu'il craignit de s'évanouir.

— Il a enfoncé sa main en moi, creusé avec ses ongles puis il a sorti mon cœur et, devant moi, il l'a mangé. Ça faisait mal... tellement mal ! C'était si horrible que j'ai quitté mon corps pour m'échapper. Je me suis vue mourir par terre, puis mon corps s'est soulevé et j'ai entendu des voix, vu des lumières. Ensuite je me suis retrouvée entourée par du verre, enfermée dans ce bocal. Je n'en suis plus jamais sortie. La première fois que j'ai revu Jonathan, il avait une couronne sur la tête et il prétendait être devenu un roi mais il n'avait pas l'air très heureux. Il semblait apeuré, malheureux, et il est toujours resté comme ça depuis. Quant à moi, je ne dors jamais car je ne suis jamais fatiguée. Je ne mange jamais car je n'ai jamais faim. Je ne bois jamais car je ne ressens jamais la soif. Je reste juste ici, sans aucun moyen de savoir combien de jours ou d'années j'ai passés dans ce bocal – sauf quand Jonathan me rend visite et que je vois les ravages du temps sur son visage. Le plus souvent, c'est *l'autre* qui vient. Il a l'air beaucoup plus vieux lui aussi. Il est malade. Plus ma lueur faiblit, plus il devient fragile. Je l'entends parler dans son sommeil. Il cherche quelqu'un d'autre à présent, quelqu'un pour prendre la place de Jonathan et quelqu'un pour prendre la mienne.

David revit le sablier dans la salle d'à côté, son globe supérieur presque vide de grains. Comptait-il les jours, les minutes et les heures qu'il restait à vivre à l'Homme Biscornu ? S'il réussissait à capturer un autre enfant, le sablier serait-il retourné afin que le grand compte à rebours de sa vie reprenne à nouveau ? Combien de fois ce sablier avait-il été retourné ? Il y avait beaucoup de bocaux sur l'étagère, la plupart couverts de poussière et de moisissures. Chacun d'eux avait-il, à un moment donné, contenu l'âme d'un enfant mort ?

Un marché : en prononçant devant lui le nom d'un enfant, on se condamnait soi-même. On devenait un souverain sans pouvoir, à jamais hanté par la trahison. La trahison d'un être plus jeune et plus faible que soi – un frère, une sœur, un ami –, un être qu'on aurait dû protéger, qui

nous faisait confiance, nous admirait, et qui aurait été là pour nous au fil des ans, pendant le passage de l'enfance à l'âge adulte. Une fois le marché conclu, impossible de revenir en arrière. Car quel homme est capable de renouer avec son ancienne vie en sachant l'acte épouvantable qu'il a commis ?

— Tu viens avec moi, dit David. Je ne te laisserai pas seule une minute de plus.

Il prit le bocal. Son col était fermé par un bouchon mais, malgré tous ses efforts, David n'arrivait pas à le retirer. Le visage cramoisi, il dut finalement renoncer. Il regarda autour de lui et aperçut un vieux sac dans un coin.

— Je vais te mettre là-dedans, au cas où quelqu'un nous verrait.

— Entendu, répondit Anna. Je n'ai pas peur.

David plaça délicatement le bocal dans le sac, puis passa la lanière du sac autour de son épaule. Au moment où il s'apprêtait à partir, un détail furtif attira son attention. Il reconnut son pyjama, sa robe de chambre et son unique pantoufle, tous les vêtements mis de côté par le Garde Forestier avant de partir à la recherche du roi. Ça faisait si longtemps, maintenant. On aurait dit les vestiges d'une vie que David avait laissée loin derrière lui. Pour autant, il n'aimait pas les savoir ici, dans l'ancre de l'Homme Biscornu. Il les ramassa, puis marcha jusqu'à la porte et écouta attentivement. Pas le moindre bruit. Après avoir respiré profondément pour se calmer, il s'élança à toute allure.

OÙ IL EST QUESTION DU ROYAUME SECRET DE L'HOMME BISCORNU ET DES TRÉSORS QU'IL Y ACCUMULE

Le repaire de l'Homme Biscornu était beaucoup plus grand et plus profond que David l'aurait cru. Il s'étendait bien loin au-dessous du château, et certaines pièces contenaient des choses beaucoup plus effroyables que des instruments de torture rouillés ou que le fantôme d'une petite fille morte enfermée dans un bocal. David se trouvait au cœur du monde de l'Homme Biscornu, l'endroit où toute chose naissait et mourait. L'Homme Biscornu était là lorsque les premiers hommes étaient apparus à la surface de la Terre, il avait surgi en même temps qu'eux. En quelque sorte, ils lui avaient donné la vie et un but à atteindre, en échange de quoi il leur avait donné des histoires à raconter car l'Homme Biscornu se souvenait de toutes les histoires. Il avait même inventé la sienne, en modifiant quelques détails cruciaux avant de la faire connaître aux hommes. Dans cette histoire, il fallait découvrir son nom, mais c'était encore une de ses ruses car, en réalité, l'Homme Biscornu n'avait pas de nom. Les autres l'appelaient comme ils voulaient, mais il était si vieux que les noms qu'on lui attribuait n'avaient aucune signification pour lui : le Tricheur, l'Homme Biscornu, Rumpelsti... ah ! quel était ce nom, déjà ? Bah, aucune importance.

Seuls les noms des enfants avaient de l'importance à ses yeux, car l'histoire que l'Homme Biscornu avait inventée contenait un enseignement : s'ils sont utilisés de la bonne façon, les noms ont un pouvoir. Or l'Homme Biscornu avait appris à les utiliser à la perfection. Dans son repaire, une salle gigantesque en témoignait : elle était entièrement remplie de petits crânes portant chacun le nom d'un enfant disparu, car l'Homme Biscornu avait conclu de nombreux pactes pour voler des vies d'enfants. Il se rappelait la voix et le visage de chacun d'eux et, parfois, au milieu de tous ces restes humains, il les faisait apparaître, de sorte que leurs ombres emplissaient la salle tel un chœur d'enfants perdus, des garçons et des filles qui pleuraient et appelaient leurs mamans et leurs papas, une vaste congrégation d'âmes trahies et oubliées.

L'Homme Biscornu avait accumulé beaucoup de trésors, des vestiges d'histoires déjà racontées et des histoires qui restaient à raconter. Dans une crypte tout en longueur étaient entreposés de grands coffres en verre épais, et chaque coffre contenait un corps flottant dans un liquide jaunâtre qui l'empêchait de se décomposer.

Tenez, venez voir... Approchez-vous de ce coffre, là. Si près que votre respiration produit un petit nuage humide sur la paroi de verre et que vous voyez les yeux laiteux de ce gros homme chauve. On dirait presque qu'il respire, sauf que son dernier souffle remonte à très longtemps. Vous remarquez les brûlures et les boursouflures sur sa peau ? Et comme sa bouche, sa gorge, son ventre et ses poumons sont gonflés, distendus ? Vous voulez entendre son histoire ? C'est l'une de celles que l'Homme Biscornu préfère. Une histoire cruelle, très cruelle...

Voyez-vous, ce gros homme s'appelait Manius et il était extrêmement avide. Il possédait un domaine tellement vaste qu'un oiseau pouvait partir du premier champ qui lui appartenait et voler pendant un jour et une nuit sans atteindre les limites de son territoire. Il imposait des taxes exorbitantes à ceux qui travaillaient sur ses terres ou vivaient dans ses villages. Poser ne serait-ce qu'un pied sur un terrain lui appartenant coûtait de l'argent. De la sorte, il devint vite très riche, mais il ne l'était jamais assez à son goût et cherchait toujours de nouveaux moyens d'accroître sa richesse. S'il avait pu faire payer les abeilles prélevant du pollen sur ses fleurs ou les arbres dont les racines s'enfonçaient dans sa terre, il ne s'en serait pas privé.

Un jour que Manius se promenait dans le plus vaste de ses vergers, il remarqua un endroit où la terre avait été remuée. Soudain, l'Homme Biscornu en surgit, tout occupé à développer son réseau de tunnels souterrains. Quand Manius vit que, sous les traces de saleté, les vêtements de l'Homme Biscornu étaient ornés de boutons d'or et de décorations du même métal, quand il remarqua à sa ceinture un couteau étincelant de rubis et de diamants, il décida de passer à l'attaque.

— Tu es sur mes terres, dit-il. Tout ce qui se trouve sur ces terres et en dessous m'appartient, aussi tu dois me payer un droit de passage.

L'Homme Biscornu se frotta pensivement le menton.

— Ça me semble juste. Je te paierai donc un prix raisonnable.

Manius sourit.

— J'ai ordonné qu'on me prépare un festin pour ce soir. Nous pèserons toute la nourriture sur la table avant que je commence à manger, et toute celle qui restera quand j'aurai terminé. Tu me payeras en or le poids de tout ce que j'ai mangé.

— Une ventrée d'or ! s'exclama l'Homme Biscornu. Entendu. Je viendrai chez toi ce soir et je te verserai le poids en or de tout ce que tu peux avaler.

Ils se serrèrent la main pour conclure le marché puis se séparèrent. Le soir venu, l'Homme Biscornu s'assit à table et regarda Manius manger plat après plat. Il ingurgita deux dindes entières, un jambon, plusieurs saladiers remplis de pommes de terre et d'autres légumes, de grands plateaux de fruits et de gâteaux, et d'innombrables verres des vins les plus raffinés. L'Homme Biscornu pesa soigneusement toutes les victuailles avant le début du repas et le peu qu'il restait une fois Manius rassasié. La différence s'élevait à plusieurs kilos, c'est-à-dire suffisamment d'or pour acheter des milliers de nouveaux champs.

Manius rota. Il se sentait très fatigué, tellement fatigué qu'il avait du mal à garder les yeux ouverts.

— Et maintenant, où est mon or ? demanda-t-il.

Mais l'Homme Biscornu devenait de plus en plus flou, la salle du banquet tournait de plus en plus vite et, avant qu'il puisse entendre la réponse, il s'endormit.

Quand il se réveilla, il était enchaîné à une chaise en bois dans l'obscurité d'un cachot. Un étau en acier maintenait sa bouche ouverte et un chaudron bouillonnant était suspendu au-dessus de sa tête.

L'Homme Biscornu se matérialisa à côté de Manius.

— Je suis un homme de parole, annonça-t-il. Prépare-toi à recevoir ta ventrée d'or.

Le chaudron s'inclina et de l'or en fusion tomba dans la bouche de Manius et se déversa dans sa gorge, ébouillantant sa chair et carbonisant ses os. La douleur était au-delà de l'imaginable mais Manius ne mourut pas tout de suite car l'Homme Biscornu était passé maître dans l'art de retarder la mort pour prolonger ses tortures le plus longtemps possible. Il

versait l'or fondu par petite quantité, attendait qu'il refroidisse avant d'en verser encore un peu, et il continua ainsi jusqu'à ce que l'estomac de Manius soit tellement rempli que l'or bouillonnait jusque derrière ses chicots noirâtres. À ce moment-là, naturellement, Manius était bel et bien mort, car même l'Homme Biscornu ne pouvait le maintenir indéfiniment en vie. Le supplicié rejoignit donc bientôt la crypte aux coffres de verre. L'Homme Biscornu venait souvent lui rendre visite et souriait en se rappelant la plus magnifique de ses supercheries.

Le repaire de l'Homme Biscornu contenait bien d'autres histoires semblables : chacune de ses mille salles renfermait mille histoires. Dans une salle était rassemblée sa collection d'araignées télépathes, des araignées très vieilles, très intelligentes et très, très grandes. Leur envergure dépassait un mètre vingt et leurs crochets étaient si venimeux qu'une seule goutte de venin tombée dans un puits avait un jour empoisonné les habitants de tout un village. L'Homme Biscornu se servait souvent d'elles pour traquer ceux qui osaient s'aventurer dans ses tunnels. Quand elles débusquaient les intrus, elles les enveloppaient dans une gangue de soie et les ramenaient dans leur antre empli de toiles. C'est là qu'ils devaient mourir d'une mort lente, à mesure que les araignées les vidaient goutte par goutte de leur sang.

Dans une autre salle semblable à une loge, une femme assise face à un mur vide coiffait à l'infini ses longs cheveux d'argent. Parfois, l'Homme Biscornu lui amenait quelqu'un qui avait eu le malheur de le mettre en colère. Quand elle se retournait pour regarder le visiteur, il se voyait dans le reflet de ses yeux car ses yeux étaient faits de fragments de miroir. Ce reflet lui révélait le moment précis et les circonstances exactes de sa mort. On pourrait penser qu'une telle révélation n'a rien de particulièrement terrifiant. On aurait tort. Nous ne sommes pas censés savoir quand et de quelle façon nous mourrons (car, en secret, chacun de nous espère être immortel). Ceux qui l'apprenaient s'apercevaient bientôt qu'ils ne pouvaient plus ni dormir, ni manger, ni savourer les plaisirs que la vie leur offrait, tant ils étaient hantés par ce qu'ils avaient vu. Leur existence se transformait en une sorte de mort permanente, dépourvue de toute joie. Le reste de leur vie était empreint de peur et de tristesse, tant est si bien qu'au moment de leur dernière heure ils se sentaient presque soulagés.

D'autres fois, l'Homme Biscornu emmenait des enfants (pas les enfants spéciaux, ceux dont il se nourrissait pour revivre, mais ceux qu'il enlevait dans les villages ou qui s'écartaient de leur chemin et se perdaient dans la forêt) jusque dans une chambre où les attendaient une femme nue et un homme nu. Là, dans la pénombre, l'homme et la femme leur chuchotaient des choses dont les enfants ne devraient jamais entendre parler, leur racontaient les sombres histoires de ce que font les adultes entre eux, au cœur de la nuit, pendant que leurs fils et leurs filles sont endormis. De cette façon, les enfants amenés par l'Homme Biscornu mouraient de l'intérieur. Initiés de force aux mystères de l'âge adulte alors qu'ils n'y étaient pas préparés, ils perdaient leur innocence et leur esprit s'effondrait sous le poids de pensées empoisonnées. Beaucoup, en grandissant, devenaient des hommes et des femmes pleins de haine, et ainsi se répandait la corruption de l'humanité.

Une petite salle vivement éclairée comprenait pour unique meuble une psyché, très simple, sans ornements. L'Homme Biscornu enlevait des maris ou des épouses en pleine nuit, laissant leur compagne ou leur époux dans le lit conjugal. Il forçait ses proies à s'asseoir devant le miroir, et le miroir leur révélait tous les affreux secrets de leur partenaire : les péchés commis ou ceux qu'ils rêvaient de commettre ; toutes les trahisons qui encombraient déjà leur conscience et toutes celles qui restaient à accomplir. Puis l'Homme Biscornu

renvoyait maris et épouses dans leur lit et, à leur réveil, ils avaient tout oublié de la petite salle, de la psyché et de l'Homme Biscornu qui les avait enlevés. Ils ne se rappelaient qu'une chose : l'être qu'ils aimaient et dont ils pensaient être aimés n'était pas comme ils l'avaient cru, et ainsi leur vie se trouvait à jamais ruinée par le soupçon et la peur d'être trahis.

Une pièce était remplie de bassins d'eau pure, et dans chaque bassin apparaissaient différentes parties du royaume. Ainsi, rares étaient les événements se déroulant dans la contrée tout autour du château qui échappaient à l'Homme Biscornu. En plongeant dans un des bassins, l'Homme Biscornu pouvait se retrouver à l'endroit exact qui s'y reflétait. L'air vibrait, frissonnait, et soudain un bras apparaissait, puis une jambe, et enfin le visage et le dos voûté de l'Homme Biscornu, transporté instantanément des profondeurs souterraines du château vers une maison ou une prairie lointaines. La torture préférée de l'Homme Biscornu était d'enlever un père ou une mère, si possible parent d'une famille nombreuse, et de retourner dans la salle des bassins pour l'attacher à des chaînes. Puis, pendant que le prisonnier regardait les bassins, l'Homme Biscornu allait traquer et tuer sous ses yeux tous les membres de sa famille, un par un. Après chaque meurtre, il retournait dans la salle pour écouter les suppliques de son prisonnier, mais il avait beau hurler, pleurer et l'implorer d'avoir pitié, l'Homme Biscornu n'épargnait aucune vie. Quand toute la famille était décimée, il emmenait le père ou la mère à bout de forces jusque dans un cachot au plus profond et au plus sombre de ses oubliettes, et il le laissait devenir fou de solitude et de chagrin.

Petites cruautés, grandes cruautés, elles ravissaient toujours l'Homme Biscornu. Grâce à son réseau de tunnels et sa salle des bassins, il en savait plus que quiconque sur ce qui se passait dans ce monde, et ce savoir lui conférait le pouvoir nécessaire pour être le véritable souverain de ce royaume. Et pendant tout ce temps, il ne cessait de hanter les ombres d'un autre monde, notre monde, de faire rois et reines des petits garçons et des petites filles qu'il possédait en détruisant leur âme et en les obligeant à trahir les enfants qu'ils auraient dû protéger. À ceux qui menaçaient de se rebeller contre lui, il promettait qu'un jour il les libérerait, eux et l'enfant qu'ils avaient sacrifié car, prétendait-il, il était capable de ramener à la vie, si le cœur lui en disait, les fragiles silhouettes enfermées dans ses bocaux. (Comme Jonathan Tulvey, la plupart de ses victimes se rendaient vite compte de l'erreur qu'ils avaient commise en scellant un pacte avec lui.)

Pourtant, certains pans échappaient au contrôle de l'Homme Biscornu. Surtout depuis qu'il attirait dans ce monde des enfants venus d'ailleurs. Ils amenaient avec eux des peurs, des rêves et des cauchemars auxquels ce nouveau monde donnait corps. C'est ainsi que les Sires-Loups étaient apparus. Ils incarnaient les pires angoisses de Jonathan : depuis sa plus tendre enfance, il avait toujours détesté les histoires de loups et d'animaux qui se déplaçaient et parlaient comme des êtres humains. Quand l'Homme Biscornu avait finalement attiré Jonathan dans son royaume, cette peur l'avait suivi et les loups avaient commencé à se transformer. Eux seuls ne craignaient pas l'Homme Biscornu, comme si la haine secrète de Jonathan envers l'Homme Biscornu avait pris vie à travers eux. Désormais, ils représentaient la plus grande menace envers le royaume, même si l'Homme Biscornu espérait encore pouvoir en tirer profit.

Le garçon nommé David était différent de tous ceux que l'Homme Biscornu avait approchés. Il avait contribué à la mort de la Bête et à celle de la femme qui vivait dans la Forteresse aux Epines. David ne s'en était pas rendu compte mais, d'une certaine façon, il s'agissait de *ses propres peurs*, et il avait permis à certaines de leurs particularités de prendre

forme. L'Homme Biscornu avait été surpris de voir de quelle façon le garçon les avait affrontées. Sa colère et sa douleur lui avaient permis de réussir là où des hommes mûrs avaient échoué. Cet enfant-là était fort, assez fort pour triompher de ses peurs. Il commençait aussi à maîtriser ses haines et ses envies. S'il était possible de le contrôler, ce garçon pouvait devenir un grand roi.

Mais le temps pressait pour l'Homme Biscornu. Il avait besoin d'absorber la vie d'un nouvel enfant. S'il mangeait le cœur de Georgie, l'espérance de vie du nourrisson deviendrait celle de l'Homme Biscornu. Si Georgie était appelé à vivre cent ans, ces cent années tomberaient dans l'escarcelle de l'Homme Biscornu, l'âme de Georgie resterait enfermée dans un bocal et l'Homme Biscornu, allongé sur son lit dur et étroit, absorberait peu à peu sa lumière. Tout cela était possible si le jeune David acceptait de prononcer à haute voix le nom de Georgie, de laisser parler sa haine et, ainsi, de les condamner tous les deux.

Le sablier laissait à l'Homme Biscornu moins d'un jour à vivre. Il fallait à tout prix que David trahisse son demi-frère avant minuit. Assis dans la salle des bassins, l'Homme Biscornu vit des formes apparaître sur les collines autour du château et, pour la première fois depuis plusieurs décennies, il éprouva une véritable peur, même pendant qu'il mettait la dernière touche à son dernier plan – son plan désespéré.

Car les loups se rassemblaient et, bientôt, ils fondraient sur le château.

—

Tandis que l'Homme Biscornu se préoccupait de l'arrivée imminente de l'armée, David, transportant Anna dans son bocal, remontait les tunnels en direction de la salle du trône. En parvenant devant la porte cachée par la tapisserie, il entendit des hommes crier, des bruits de pas précipités et le vacarme métallique des armes et des armures. Il se demanda si sa disparition était la cause de toute cette agitation et se mit à chercher une explication crédible à son absence. Il jeta un coup d'œil, caché derrière la tapisserie, et reconnut Duncan qui se tenait non loin. Il ordonnait à ses hommes de prendre place sur les remparts et à d'autres de vérifier que les accès au château étaient bien protégés. Pendant que le capitaine lui tournait le dos, David se faufila dans la salle et courut aussi vite que possible vers l'escalier menant à la galerie. Si quelqu'un l'aperçut, personne ne sembla lui prêter attention et il comprit qu'il n'était pas responsable de cette effervescence. Une fois de retour dans sa chambre, il ferma la porte et sortit de son sac le bocal contenant le fantôme d'Anna. La lueur qui s'en dégageait paraissait avoir diminué durant le bref trajet du repaire de l'Homme Biscornu au château. Anna était affalée au fond du bocal, le visage encore plus pâle.

— Que se passe-t-il ? lui demanda David.

Anna leva la main droite et David constata qu'elle était devenue presque transparente.

— Je me sens faible... et je sens que je change... je suis à peine visible...

David ne savait pas quoi dire pour la consoler. Il essaya de trouver un endroit où la cacher et choisit finalement un coin sombre dans un imposant placard peuplé uniquement de carcasses d'insectes piégés par une vieille toile d'araignée.

Mais Anna se mit à crier au moment où il s'apprêtait à poser le bocal.

— Non ! S'il te plaît, pas ici ! J'ai passé tant d'années enfermée dans le noir, et je crois que je n'en ai plus pour très longtemps à rester dans ce monde... Mets-moi sur le rebord de la fenêtre pour que je puisse voir les arbres et les gens. Je ne ferai pas un bruit et personne n'aura l'idée

de venir me chercher dans un endroit pareil.

David ouvrit donc une des fenêtres et avisa un balconnet en fer forgé. Il semblait quelque peu rouillé et cliqueta quand David toucha la balustrade mais nul doute qu'il supporterait le poids du bocal. David posa délicatement Anna dans un coin du balcon, et elle se pencha aussitôt contre la paroi en verre.

Pour la première fois depuis que David l'avait rencontrée, elle sourit.

— Oh ! C'est merveilleux ! Regarde ce fleuve, et les arbres derrière, et tous ces gens... Merci, David. C'est exactement ce que je voulais voir.

Mais David ne l'écoutait pas car, tandis qu'elle lui parlait, des hurlements montaient des collines environnantes et des formes noires, blanches et grises envahissaient le paysage par milliers. Les loups s'organisaient avec discipline et précision, comme les bataillons d'une armée se préparant à l'assaut. Sur le point le plus haut des collines, David distinguait des silhouettes habillées, debout sur leurs pattes arrière. Des loups-messagers allaient et venaient entre les Sires-Loups et le reste de la meute massée en première ligne.

— Que se passe-t-il ? demanda Anna.

— Les loups sont arrivés, répondit David. Ils veulent tuer le roi et s'emparer de son royaume.

— Tuer Jonathan ?

Il y avait un tel frisson d'horreur dans la voix d'Anna que David se détourna des loups et regarda la fillette, de plus en plus transparente.

— Pourquoi te fais-tu du souci pour lui, après tout ce qu'il t'a fait ? Il t'a trahie, il a laissé l'Homme Biscornu te dévorer le cœur et t'abandonner dans un bocal au fond d'un cachot... Comment peux-tu éprouver autre chose que de la haine envers lui ?

Anna secoua la tête et, l'espace d'un instant, elle sembla bien plus âgée. Elle avait peut-être l'apparence d'une petite fille mais elle avait vécu très longtemps et, dans ce lieu obscur, elle avait appris la sagesse, la tolérance et le pardon.

— C'est mon frère, déclara-t-elle. Je l'aime, quoi qu'il ait pu me faire. Il était jeune, amer et inconscient quand il a conclu ce marché. S'il pouvait remonter le temps et rectifier toutes les erreurs qu'il a commises, il le ferait. Je ne veux pas qu'il souffre. Et qu'arrivera-t-il à tous ces gens, en bas, si les loups l'emportent et si leur règne remplace celui des hommes et des femmes ? Ils massacreront tous ceux qui vivent entre ces murs et le peu de belles choses qui s'y trouvent cesseront d'exister.

En l'écoutant, David se demanda comment Jonathan avait pu trahir cette petite fille. Il avait dû être très triste et très en colère – une tristesse et une colère qui l'avaient rongé de l'intérieur.

David observa à nouveau les loups se regrouper, mus par un unique désir : prendre le château et tuer le roi ainsi que tous ceux qui le défendraient. Mais les murailles étaient solides et épaisses, et les portes bien fermées. Des gardes étaient postés devant les bouches d'évacuation d'ordures du château et des hommes en armes guettaient sur les toits et aux fenêtres de tous les bâtiments. Les loups les surpassaient largement en nombre mais ils étaient dehors, et David ne voyait pas par quel moyen ils espéraient entrer. Si la situation n'évoluait pas, les loups pouvaient bien continuer à hurler et les Sires-Loups à leur faire porter des messages, rien ne changerait : le château resterait imprenable.

OÙ IL EST QUESTION DE LA TRAHISON DE L'HOMME BISCORNU

Bien plus bas, sous terre, l'Homme Biscornu regardait le sable de sa vie s'écouler lentement, grain après grain. Ses forces l'abandonnaient, inexorablement. Ses dents se déchaussaient, des plaies suintantes striaient ses lèvres. Le sang coulait de ses ongles tordus et ses yeux devenaient jaunes et chassieux. Sa peau sèche tombait par plaques, laissant apparaître les muscles et les tendons, ses articulations étaient douloureuses et il perdait ses cheveux par touffes entières. Il était en train de mourir, mais il gardait son calme. Durant sa longue et sinistre existence, il avait déjà vu la mort de plus près, quand l'enfant qu'il avait choisi refusait de trahir, donc de devenir un roi ou une reine que l'Homme Biscornu aurait pu manipuler comme une vulgaire marionnette. Mais en fin de compte, il avait toujours trouvé un moyen de corrompre l'enfant réticent ou plutôt – comme il aimait à se représenter les choses – de laisser l'enfant réticent se corrompre lui-même.

L'Homme Biscornu avait la conviction que la part de mal en l'homme était présente dès sa naissance. Tout le problème était de la mettre au jour chez l'enfant. Le jeune David ressentait autant de colère et d'amertume que les enfants auxquels l'Homme Biscornu avait été confronté, mais il résistait toujours à sa proposition. Le moment était venu d'abattre sa dernière carte. Certes, David avait triomphé de nombreux dangers et fait preuve de beaucoup de courage, mais il restait un petit garçon. Il était séparé de son père, loin de chez lui et de son univers familial. La peur et la solitude étaient toujours ancrées au fond de lui. Si l'Homme Biscornu réussissait à porter cette peur à un degré insoutenable, il pourrait arracher à David le nom de l'enfant dans la maison et, ainsi, continuer à vivre. Ensuite, il s'agirait de partir à la recherche du remplaçant de David. La peur était la clé de tout. L'Homme Biscornu avait appris que, confronté à la perspective de la mort, la plupart des hommes acceptaient de faire n'importe quoi pour rester en vie. Ils pleuraient, suppliaient, tuaient, trahissaient pour sauver leur peau. S'il parvenait à susciter la même peur de mourir chez David, il obtiendrait de lui ce qu'il voulait.

Aussi cette créature étrange et voûtée, aussi vieille que la mémoire des hommes, quitta-t-elle son repaire de bassins-miroirs et de sabliers, d'araignées et de regards mortels, pour s'engouffrer dans le grand réseau de tunnels qui s'étendaient comme les alvéoles d'une ruche sous l'immensité de son royaume. Il passa sous les bâtiments du château, sous les murs et atteignit la campagne.

Quand il entendit les loups hurler au-dessus de lui, il comprit qu'il avait atteint sa destination.

David avait hésité à laisser Anna tant elle semblait fragile. Il craignait qu'elle disparaisse totalement dès qu'il lui tournerait le dos. En outre, elle qui était restée si longtemps seule dans l'obscurité était heureuse d'avoir de la compagnie. Elle lui avait parlé des longues

décennies passées auprès de l'Homme Biscornu, des horreurs qu'il avait commises, des tortures et des punitions atroces qu'il avait fait subir à ceux qui avaient provoqué sa colère. David parla à Anna de sa mère morte et de la maison où il vivait avec Rose et Georgie, cette maison où la petite fille avait elle-même brièvement vécu après la disparition de ses propres parents. Quand Anna évoqua son ancienne demeure, son aura s'intensifia. Elle interrogea David sur la maison, le village voisin et tous les changements qui y étaient survenus depuis qu'elle était partie. Il lui parla de la guerre, de la gigantesque armée qui envahissait peu à peu l'Europe en écrasant tout sur son passage.

— Donc tu as quitté une guerre pour en retrouver une autre, commenta-t-elle.

—

David regarda en contrebas les colonnes de loups prendre place dans la vallée et sur les collines. Leur nombre semblait augmenter de minute en minute, les troupes noires et grises s'assemblaient pour encercler le château. Comme Fletcher, David était surtout troublé par leur rigueur et leur sens de la discipline. Cela tenait à peu de chose, songea-t-il : sans les Sires-Loups, la meute se disperserait, les loups s'entre-déchireraient et regagneraient leurs différents territoires. Mais les Sires-Loups, après avoir corrompu leur propre nature, corrompaient celle des autres loups. Ils se croyaient plus forts et plus évolués que leurs frères et sœurs marchant à quatre pattes mais, en réalité, ils étaient bien pires. Ils étaient impurs, de monstrueuses mutations, ni vraiment humains ni vraiment animaux. David se demandait à quoi pouvait ressembler l'esprit d'un Sire-Loup, constamment tiraillé entre deux aspects de sa personnalité luttant pour la suprématie. David avait vu une lueur de folie dans les yeux de Monarque, il en était certain.

— Jonathan ne va jamais se rendre, dit Anna. Ils ne peuvent pas pénétrer dans son château. Ils devraient se disperser, mais ils ne le font pas. Qu'est-ce qu'ils attendent ?

— Une occasion. Peut-être Monarque et les Sires-Loups ont-ils un plan ? Ou alors ils espèrent que le roi fera une erreur... Ils ne peuvent pas rebrousser chemin. Jamais ils ne réussiront à former une autre armée comme celle-ci. Et s'ils échouent, ils ne resteront pas en vie longtemps.

La porte de la chambre de David s'ouvrit sur Duncan. David ferma aussitôt la fenêtre pour éviter que le capitaine de la Garde n'aperçoive Anna sur le balcon.

— Le roi désire vous voir.

David acquiesça. Même s'il était en sécurité entre les murs du château et entouré de soldats en armes, il prit soin d'aller chercher son épée et son fourreau suspendus au pied de son lit et ajusta le ceinturon à sa taille. Ce geste était devenu une habitude chez lui et David ne se sentait jamais complètement habillé sans l'épée à son côté. Il éprouvait tout particulièrement ce besoin depuis son incursion dans l'ancre de l'Homme Biscornu. Là-bas, dans les salles de torture et de tourment du Tricheur, il avait pris conscience de sa vulnérabilité. David savait aussi que l'Homme Biscornu allait tôt ou tard découvrir la disparition d'Anna et ne manquerait pas de venir la chercher. Il comprendrait bien vite que David était impliqué dans cet incident et le garçon ne voulait pas être confronté à sa colère sans une épée pour se défendre.

Apparemment, l'épée ne dérangeait pas Duncan. Il demanda même à David d'apporter toutes ses affaires avec lui.

— Vous ne retournerez pas dans cette chambre.

David dut se retenir pour ne pas regarder la fenêtre derrière laquelle se trouvait Anna.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Ça, c'est au roi de vous l'expliquer. Nous sommes venus vous chercher tout à l'heure mais vous n'étiez pas là.

— Je suis sorti me promener.

— Vous ne deviez pas quitter votre chambre.

— J'ai entendu les loups et j'ai eu envie de savoir ce qui se passait. Mais comme tout le monde avait l'air très agité, je suis revenu ici.

— Vous n'avez rien à craindre des loups, dit le capitaine. Aucune armée humaine n'a jamais franchi de force ces murailles, ce n'est pas une meute de loups qui va y parvenir. Venez, à présent. Le roi n'a que trop attendu.

David rangea ses affaires dans son sac en y ajoutant celles qu'il avait ramassées dans l'ancre de l'Homme Biscornu. Puis il emboîta le pas au capitaine, non sans jeter un dernier coup d'œil à la fenêtre. Par la vitre, il crut voir la faible lueur d'Anna.

—

Dans les bois, derrière les troupes de loups, un tourbillon de neige jaillit dans l'air, suivi par des mottes de terre herbeuse. Un trou apparut dans le sol et l'Homme Biscornu en sortit. Il tenait à la main un de ses couteaux à lame recourbée car l'affaire qui l'amenait en ces lieux était périlleuse. Il savait qu'il ne pouvait espérer conclure un pacte avec les loups. Leurs chefs, les Sires-Loups, connaissaient l'étendue de son pouvoir et se méfiaient de lui autant que lui se méfiait d'eux. Et puis, il avait causé la mort de trop de leurs frères pour qu'ils lui pardonnent si facilement ou qu'ils le laissent vivre assez longtemps pour plaider sa cause, si l'un des groupes de loups venait à l'encercler. Il avança sans un bruit jusqu'à ce qu'il aperçoive une rangée de silhouettes devant lui. C'étaient des Sires-Loups vêtus d'uniformes prélevés sur les cadavres de soldats morts. Certains fumaient la pipe et, penchés sur un plan du château dessiné dans la neige, cherchaient un moyen d'y accéder. Déjà, des éclaireurs avaient été envoyés près des murailles afin de repérer d'éventuelles brèches, fissures, ouvertures ou portails laissés sans surveillance. Pour faire diversion, des loups gris avaient feint une attaque ; dès qu'ils étaient arrivés à portée de tir des archers, ils avaient été anéantis. Les loups blancs étaient plus difficiles à remarquer et, si certains avaient également péri, quelques-uns avaient pu s'approcher suffisamment des murailles pour les inspecter minutieusement, reniflant et grattant à la recherche d'un passage. Ceux qui avaient survécu au retour avaient pu confirmer que le château était aussi imprenable qu'il en avait l'air.

L'Homme Biscornu arriva assez près des Sires-Loups pour entendre leurs voix et sentir leur pelage puant. Créatures folles et orgueilleuses, pensa-t-il. Vous avez beau vous habiller comme des hommes et imiter leurs attitudes et leurs bonnes manières, vous puerez toujours comme des animaux et vous serez toujours des animaux cherchant à paraître ce qu'ils ne sont pas. L'Homme Biscornu les haïssait et haïssait Jonathan de les avoir fait surgir de son imagination à travers sa propre version du *Petit Chaperon rouge*. L'Homme Biscornu avait observé, inquiet, les étapes de la métamorphose progressive des loups : lentement, au début, leurs grognements et leurs jappements se mirent à former ce qui pouvait ressembler à des mots, et leurs pattes avant se dressèrent en l'air dans une tentative de marche humaine. Il

avait trouvé cela presque comique. Mais bientôt les gueules des loups avaient commencé à se transformer en visages et leur intelligence, déjà vive, s'était affûtée. Il avait tenté d'obtenir de Jonathan l'organisation d'une gigantesque chasse à travers tout le pays mais le roi s'y était pris trop tard. Un premier groupe de soldats envoyé en mission avait été massacré et les villageois, terrorisés par cette nouvelle menace, s'étaient contentés d'ériger autour de leurs hameaux des murs un peu plus hauts et de fermer leurs portes et leurs fenêtres le soir venu. Et voilà à quoi tout cela avait abouti : une armée de loups dirigée par des créatures mi-hommes mi-bêtes bien résolues à s'emparer du royaume.

— Venez, venez, murmura l'Homme Biscornu pour lui-même. Si vous voulez le roi, prenez-le. J'en ai fini avec lui.

L'Homme Biscornu contourna le groupe de généraux et arriva devant une louve occupée à faire le guet. Il prit bien soin de se placer contre le sens du vent, qu'il évalua grâce au mouvement des flocons de neige soulevés du sol par la bise. Il était presque à côté de la louve quand elle s'aperçut de sa présence, mais son destin était déjà scellé. L'Homme Biscornu bondit, le poignard prêt à s'abattre. Quand il atterrit sur la louve, il enfonça la lame dans la fourrure et dans la chair tout en refermant ses longs doigts sur son museau afin de l'empêcher de crier – pour le moment.

Il aurait pu la tuer, bien sûr, et l'amputer de son museau pour agrandir sa collection, mais il n'en fit rien. Il l'entailla si profondément qu'elle s'effondra par terre. La neige prit peu à peu la couleur de son sang. Enfin il relâcha sa prise sur sa gueule et la louve se mit à glapir et à hurler, alertant le reste de la meute. C'était la partie dangereuse de son plan, l'Homme Biscornu en était conscient. Bien plus dangereuse qu'attaquer la grande louve. Il voulait que les loups le voient, mais pas d'assez près pour se jeter sur lui. Soudain, quatre énormes loups gris se profilèrent au sommet d'une colline et hurlèrent à leur tour pour mettre en garde leurs semblables. Derrière eux arriva bientôt l'un de ces Sires-Loups qu'il détestait tant, vêtu d'un uniforme d'apparat : veste rouge écarlate à galons et boutons dorés, pantalon blanc maculé çà et là du sang de son précédent propriétaire. Le Sire-Loup sortait déjà de son fourreau un long sabre suspendu à sa ceinture en cuir noir, sans quitter des yeux la louve en train de mourir et la créature responsable de son agonie.

C'était Monarque, la bête qui voulait être roi, le plus redoutable de tous les Sires-Loups. L'Homme Biscornu marqua une pause, enivré par la proximité de son ennemi juré. Même s'il était très vieux et affaibli par l'extinction de l'aura entourant Anna, l'Homme Biscornu était encore rapide et fort. Il se sentait capable de tuer les quatre loups gris pour se retrouver seul face à Monarque, qui lui n'était armé que d'une épée volée. Si l'Homme Biscornu tuait Monarque, toute la meute se disséminerait car cette armée n'avait été rassemblée que par la force de sa volonté. Même les autres Sires-Loups n'étaient pas aussi évolués que Monarque et, le moment venu, ils pourraient être chassés par les troupes du nouveau roi.

Le nouveau roi ! Le souvenir du plan qu'il avait imaginé ramena l'Homme Biscornu à la raison. D'autres loups et Sires-Loups apparurent derrière Monarque, auxquels s'ajouta une patrouille de loups blancs venus du sud. Pendant un instant, la scène resta figée dans l'immobilité. Les loups fixaient du regard le plus haï de leur ennemi, debout devant la louve mourante. Puis, avec un cri triomphal, l'Homme Biscornu brandit en l'air son couteau sanglant et se mit à courir. Aussitôt, les loups s'élancèrent à sa poursuite, dévalant entre les arbres, les yeux luisants d'excitation. Un loup blanc plus svelte et plus rapide que les autres se détacha de la meute et tenta de couper la route au fuyard. Le sol était en pente à l'endroit où se trouvait

L'Homme Biscornu, de sorte que le loup le surplombait de presque trois mètres quand ses pattes arrière se plièrent et le propulsèrent dans l'air, babines retroussées pour permettre aux crocs de déchirer la gorge de sa proie. Mais l'Homme Biscornu était plus rusé que son assaillant : il pivota en un cercle parfait et tendit son poignard bien au-dessus de sa tête. Le loup vint s'éventrer sur la lame et retomba, mort, à ses pieds. L'Homme Biscornu reprit sa course. Plus que dix mètres... six mètres... trois mètres... Devant lui se devinait l'entrée du tunnel, marquée par de la neige sale et de la terre. Il l'avait presque atteinte quand il aperçut un éclair rouge sur sa gauche et entendit le sifflement d'une épée fendant l'air. Il leva son poignard juste à temps pour bloquer le sabre de Monarque. Mais il avait sous-estimé la force du Sire-Loup et il trébucha légèrement, manquant tomber par terre. S'il était vraiment tombé, tout se serait terminé très vite car Monarque était déjà prêt à lui assener le coup de grâce. Mais le sabre ne fit que déchirer les vêtements de l'Homme Biscornu, frôlant son bras. L'Homme Biscornu feignit pourtant d'être gravement blessé. Il lâcha son poignard et recula en chancelant, la main gauche refermée sur une plaie imaginaire à son bras droit. Les loups l'encerclaient à présent. Ils regardaient les deux combattants et leurs hurlements d'encouragement exhortaient Monarque à achever son ennemi. Monarque leva la tête et poussa un bref grognement. Tous se turent.

— Tu as commis une erreur fatale, commença-t-il. Tu aurais dû rester à l'abri derrière les murailles du château. Nous finirons tôt ou tard par les franchir mais, au moins, tu aurais vécu un peu plus longtemps.

L'Homme Biscornu éclata de rire au visage de Monarque – qui avait désormais une apparence presque humaine, à l'exception de quelques touffes de poils et d'un mince museau.

— Non, c'est toi qui as commis une erreur. Regarde-toi ! Tu n'es ni homme ni bête. Tu détestes ce que tu es et tu veux devenir ce que tu ne pourras jamais vraiment être. Ton apparence peut bien changer, tu peux bien porter tous les uniformes raffinés dont tu dépouilles tes victimes, au fond de toi tu resteras toujours un loup. Et que crois-tu qu'il arrivera quand ta métamorphose extérieure sera terminée et que tu ressembleras totalement à ce que tu avais l'habitude de chasser ? Tu ressembleras à un homme et les loups de la meute ne te reconnaîtront plus comme un des leurs. Ce que tu désires le plus est précisément ce qui précipitera ta chute car ils te dévoreront et tu mourras sous leurs crocs comme d'autres hommes sont morts sous les tiens ! En attendant, bâtard, je te dis... adieu !

Sur ce, il plongea dans le tunnel et disparut. Monarque mit quelques secondes à comprendre ce qui venait de se passer. Il ouvrit la bouche pour hurler de colère mais le son qui en sortit ressemblait plus à une sorte de toux étranglée. L'Homme Biscornu avait vu juste : la transformation de Monarque était presque terminée et sa voix de loup était dorénavant remplacée par une voix d'homme. Pour cacher sa surprise devant la disparition de son hurlement, Monarque fit signe à deux loups-éclaireurs de s'engager à leur tour dans le tunnel. Ils reniflèrent craintivement la terre remuée, puis l'un d'eux passa furtivement la tête dans le tunnel et la retira presque aussitôt au cas où l'Homme Biscornu se serait trouvé à l'affût. Comme rien ne se produisait, il fit une nouvelle tentative, cette fois en restant plus longtemps dans le tunnel. Il renifla l'air : l'odeur de l'Homme Biscornu y était perceptible, mais elle s'amenuisait. Il était en train de leur échapper.

Monarque posa un genou dans la neige et examina le trou, puis regarda les collines au-delà desquelles se trouvait le château. Il passa en revue les différents choix qui s'offraient à lui. Contrairement à ce qu'il avait annoncé en fanfaronnant, les probabilités de trouver un

passage dans les murailles du château étaient de plus en plus faibles. S'il ne lançait pas bientôt l'assaut, son armée de loups affamés commencerait à s'impatienter. Des affrontements éclateraient entre groupes rivaux. Les plus faibles seraient tués et dévorés. Ivre de colère, la meute se rebellerait contre Monarque et ses Sires-Loups. Non, il fallait agir, et agir vite. S'il arrivait à prendre le château, les loups pourraient calmer leurs appétits en massacrant les soldats pendant qu'il réfléchirait avec les Sires-Loups à une stratégie pour asseoir un nouvel ordre. Peut-être l'Homme Biscornu avait-il simplement surestimé ses capacités en quittant le château par ce tunnel pour aller tuer quelques loups, voire pourquoi pas Monarque ? Quelle que soit la raison de cette sortie, Monarque voyait enfin se profiler l'occasion à laquelle il ne croyait plus. L'étroitesse du tunnel permettait seulement à un loup d'y pénétrer à la fois. Ce qui laissait tout de même la possibilité à un petit groupe d'entrer dans le château pour tenter, ensuite, d'ouvrir ses portes de l'intérieur. Ensuite, les soldats seraient rapidement submergés.

Monarque se tourna vers un de ses lieutenants.

— Envoie quelques troupes d'assaut vers le château pour détourner l'attention des soldats sur les remparts. Que les meilleurs des loups gris me rejoignent. Que le reste de la meute se tienne prête. Que l'attaque commence !

OÙ IL EST QUESTION DE LA BATAILLE ET DU SORT RÉSERVÉ À CELUI QUI VOULAIT ÊTRE ROI

Le roi était avachi sur le trône, son menton contre son torse. Il semblait endormi mais, quand David s'approcha, il constata que les yeux du vieillard étaient ouverts et qu'ils fixaient, inertes, un point sur le sol. *Le Livre des choses perdues* était posé sur ses genoux, et la main ridée caressait sa couverture. Quatre gardes encadraient le souverain, un à chaque coin de l'estrade, d'autres faisaient les cent pas devant les portes de la salle et sur la galerie. En entendant arriver le capitaine et David, le roi leva la tête et, en voyant son visage, David sentit son estomac se nouer. C'était le visage d'un homme à qui on venait d'expliquer que sa dernière chance d'éviter l'échafaud était de convaincre quelqu'un d'autre de prendre sa place. Et, pour le roi, ce quelqu'un d'autre semblait être David. Le capitaine s'arrêta devant le trône, s'inclina puis repartit. Le roi ordonna aux gardes de s'écarter afin de ne pas entendre ce qui allait être dit, puis entreprit de se composer une expression affable. Mais ses yeux le trahissaient : ils avaient une lueur désespérée, hostile et fourbe.

— J'avais espéré pouvoir te parler dans des circonstances plus agréables. Nous sommes encerclés mais il n'y a aucune raison d'avoir peur. Ce ne sont que des animaux et les hommes seront toujours supérieurs aux animaux.

Il agita l'index en direction de David.

— Approche, mon garçon.

David monta les trois marches et arriva au même niveau que le roi. Le vieillard caressait les accoudoirs de son trône, s'arrêtant parfois pour examiner un ornement particulièrement délicat ou caresser légèrement un rubis ou une émeraude.

— C'est un trône magnifique, n'est-ce pas ?

— Il est très joli, oui, répondit David.

Le roi lui lança un regard par-dessous en se demandant si le garçon se moquait de lui. Le visage de David restant impénétrable, il décida de laisser passer sa réponse sans réprimande.

— C'est sur ce trône que, depuis l'aube des temps, les souverains et les souveraines ont régné sur le pays. Tu sais quel était leur point commun, à tous ? Je vais te le dire : ils venaient de ton monde, pas de celui-ci. Ton monde, le mien. Quand un souverain meurt, un autre franchit la frontière entre les deux mondes et lui succède sur le trône. C'est comme cela que les choses se passent par ici, et c'est un grand honneur d'être désigné. Cet honneur t'échoit aujourd'hui.

David ne répondit rien. Le roi reprit :

— J'ai appris que tu avais fait la connaissance de l'Homme Biscornu. Tu ne dois pas te laisser rebuter par son apparence. Il veut ton bien, même s'il a une certaine façon de... hum... *manipuler* la vérité. Il t'a suivi comme ton ombre depuis ton arrivée dans ce monde et, à plusieurs reprises, tu as frôlé la mort. Si tu es encore en vie, c'est grâce à lui. Au début, je sais

qu'il t'a proposé de te ramener chez toi mais c'était un mensonge. Il n'a ni ce don ni ce pouvoir tant que tu n'es pas monté sur ce trône. Dès que tu occuperas la place qui te revient, tu pourras lui ordonner de faire tout ce que tu désires. Si tu refuses le trône, il te tuera et cherchera un nouveau roi. Il en a toujours été ainsi. Tu dois accepter ce qui t'est proposé. Si ensuite ce rôle te déplaît, si tu considères que ce n'est pas à toi de régner, tu pourras toujours ordonner à l'Homme Biscornu de te ramener chez toi et il s'exécutera. Après tout, tu seras le roi et lui un simple sujet. Tout ce qu'il te demande, c'est que ton frère vienne avec toi pour te tenir compagnie dans ce nouveau monde. En temps voulu, si tu le souhaites, il pourrait même faire venir ton père. Tu imagines comme il serait fier de voir son premier enfant assis sur un trône, souverain d'un immense royaume ? Eh bien ! Qu'en dis-tu ?

Quand le roi eut fini de parler, toute trace de la pitié que David avait pu éprouver envers lui avait disparu. Ce que le roi venait de dire était un tissu de mensonges. Il ne savait pas que David avait ouvert *Le Livre des choses perdues*, qu'il avait découvert l'ancre de l'Homme Biscornu et qu'il y avait rencontré Anna. David connaissait l'histoire des cœurs dévorés dans la pénombre, des âmes d'enfants enfermées dans des bocal pour prolonger la vie de l'Homme Biscornu. Ecrasé par le fardeau des remords et de la trahison, le roi voulait être libéré du pacte conclu avec son bourreau et il était prêt à dire n'importe quoi pour que David prenne sa place.

— C'est bien *Le Livre des choses perdues* que vous tenez sur vos genoux ? demanda David. On prétend qu'il contient toutes sortes de connaissances, et même des connaissances magiques. C'est vrai ?

Les yeux du roi pétillèrent.

— Oh, tout à fait, c'est tout à fait vrai. Je te le donnerai en même temps que ma couronne lorsque j'abdiquerai. Ce sera mon cadeau pour ton couronnement. Avec ce livre, tu pourras ordonner à l'Homme Biscornu d'accomplir ta volonté et il obéira. Une fois que tu seras monté sur le trône, je n'aurai plus besoin de ce livre.

Pendant quelques secondes, une expression de regret se peignit sur le visage du roi. Ses doigts parcoururent à nouveau la couverture, lissant quelques fils échappés de la reliure, s'attardant sur la jointure craquelée du dos. À ses yeux, c'était un être vivant, comme si, lorsque Jonathan était arrivé dans ce monde, son cœur avait été retiré de son corps pour prendre la forme d'un livre.

— Et que vous arrivera-t-il lorsque je serai devenu roi ? s'enquit David.

Le roi détourna le regard avant de répondre :

— Oh, je partirai d'ici et je chercherai un endroit au calme pour profiter de ma retraite. Peut-être même retournerai-je dans notre monde pour voir ce qui a changé depuis que je l'ai quitté.

Mais ses paroles sonnaient creux et sa voix se fissurait sous le poids de ses mensonges et de sa culpabilité.

— Je sais qui vous êtes, dit David d'une voix douce.

Le roi se pencha vers lui.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Je sais qui vous êtes, répéta David. Vous êtes Jonathan Tulvey. Le nom de votre sœur adoptive est Anna. Vous étiez jaloux d'elle quand elle est arrivée chez vous et cette jalousie ne vous a jamais quitté. L'Homme Biscornu est venu vous voir pour vous montrer ce que votre vie pourrait être sans elle. Alors vous l'avez trahie. Vous l'avez attirée dans le jardin creux et

elle est entrée avec vous dans cet autre monde. L'Homme Biscornu l'a tuée et a mangé son cœur avant d'enfermer son âme dans un bocal en verre. Ce livre sur vos genoux ne contient aucun savoir magique, seulement vos secrets. Vous êtes un vieil homme méchant et triste et vous pouvez garder votre royaume et votre trône. Je n'en veux pas. Je ne veux rien de tout cela.

Une silhouette émergea de l'ombre.

— Alors tu mourras, dit l'Homme Biscornu.

David le trouva bien plus vieux que lors de leur précédente rencontre. Sa peau paraissait fendillée et malade. Son visage et ses mains étaient couverts de plaies et de cloques, son corps puait la décomposition.

— Tu n'as pas perdu ton temps, à ce que je vois. Tu as fourré ton nez dans des endroits où tu n'avais rien à faire. Tu as pris une chose qui m'appartenait. Où est-elle ?

— Elle ne vous appartient pas, répliqua David. Elle n'appartient à personne.

Sur ce, il tira son épée de son fourreau. Cette fois, elle tremblait un peu dans sa main, mais pas trop.

L'Homme Biscornu éclata de rire.

— Aucune importance, dit-il. Dans son état, elle ne m'est plus d'aucune utilité. Attention, je pourrais bientôt dire la même chose de toi. La mort s'avance vers toi et nulle épée ne peut la tenir à distance. Tu te crois courageux, voyons si tu le seras encore quand tu sentiras sur ton visage l'haleine chaude et la salive d'un loup prêt à plonger ses crocs dans ta gorge. Tu vas pleurer, tu vas geindre et tu m'appelleras. Alors, je te répondrai peut-être. Peut-être... Maintenant, si tu prononces à haute voix le nom de ton frère, je t'épargnerai cette souffrance. Je te jure que je ne lui ferai aucun mal. Ce pays a besoin d'un roi. Si tu acceptes le trône, alors je laisserai la vie sauve à ton frère et je l'amènerai ici. Je trouverai quelqu'un d'autre pour prendre sa place, car il reste encore suffisamment de grains de sable dans mon sablier. Vous régnerez ici ensemble, avec justice et bonté. C'est ce qui se passera, je t'en donne ma parole. Dis-moi juste son nom.

Les gardes regardaient David à présent. Eux aussi avaient sorti leur épée, prêts à frapper s'il feignait de s'en prendre au roi. Mais le roi leva la main pour les rassurer, et ils se détendirent un peu en attendant la suite des événements.

— Si tu ne me donnes pas son nom, reprit l'Homme Biscornu, je retourne dans ton monde et je tue le nourrisson dans son berceau. Même si c'est la dernière chose que je dois faire, ses draps et son oreiller seront souillés de son sang. Ton choix est simple : ou vous régnerez tous les deux, ou vous mourez chacun de votre côté. Il n'y a pas d'autre issue.

David secoua la tête.

— Non. Je t'empêcherai de le tuer.

— Tu m'empêcheras ? Tu *m'empêcheras* ?

Le visage de l'Homme Biscornu se tordait tandis qu'il se forçait à prononcer le mot. Ses lèvres se craquelèrent et du sang coula des plaies – juste une goutte car il lui en restait très peu.

— Ecoute-moi bien, je vais te parler de ce monde dans lequel tu meurs d'envie de retourner. C'est un monde de douleur, de souffrance et de chagrin. Quand tu l'as quitté, les attaques se multipliaient sur les villes. Des femmes et des enfants mouraient déchiquetés ou enterrés vivants sous des bombes larguées par des hommes qui avaient eux aussi des femmes et des enfants. Des gens se faisaient traîner hors de chez eux pour être abattus dans

la rue. Ton monde est en train de voler en éclats et, le plus drôle, c'est que la situation était à peine moins catastrophique avant la guerre. La guerre fournit juste un prétexte pour que les hommes s'abandonnent librement à leurs bas instincts et tuent en toute impunité. Il y a eu d'autres guerres avant celle-ci et il y en aura d'autres après, et entre chaque guerre les gens continueront de se quereller, de se faire souffrir, de s'estropier et de se trahir parce que c'est ce qu'ils ont toujours fait. Et puis, à supposer que tu échappes à la guerre ou à une mort violente, que crois-tu que la vie te réserve, petit garçon ? Tu as déjà vu de quoi elle était capable. Elle t'a arraché ta mère, elle l'a vidée de sa beauté et de sa santé, puis elle l'a jetée comme un vulgaire fruit rabougri et pourri. Et, crois-moi, la vie n'a pas fini de te voler ceux que tu aimes : les femmes dont tu seras amoureux comme les enfants que tu chériras finiront par tomber sur le bas-côté et ton amour ne suffira pas à les sauver. Ta santé aussi te trahira. Tu vieilliras, la maladie s'emparera de ton corps, tes membres te feront souffrir, ta vue faiblira, ta peau jaunira et se flétrira. Tout au fond de toi se réveilleront des douleurs qu'aucun docteur ne saura guérir. Les maladies trouveront en toi des endroits chauds et humides où prospérer, elles proliféreront à travers ton organisme, le détruiront cellule par cellule jusqu'à ce que tu supplies les médecins de te laisser mourir, d'abréger tes souffrances. Mais ils n'en feront rien : tu continueras de vivre sans personne pour te tenir la main ou caresser ton front, jusqu'à ce que la Mort vienne t'emporter dans sa nuit. Crois-moi, la vie que tu as quittée n'a rien d'une vie. Ici, tu peux être roi, et je te laisserai vieillir dans la dignité, à l'abri de la déchéance physique. Quand ta dernière heure aura sonné, je te plongerai doucement dans le sommeil et tu te réveilleras dans le paradis que tu auras choisi car chaque homme invente en rêve son propre paradis. Tout ce que je te demande, en échange, c'est d'entendre de ta bouche le nom de l'enfant qui vit dans ta maison, afin qu'il puisse venir ici te tenir compagnie. Donne-moi son nom ! Son nom, avant qu'il ne soit trop tard !

Pendant qu'il parlait, la tapisserie derrière le roi bougea, se souleva et une forme grise se matérialisa, qui bondit sur la poitrine du garde le plus proche. D'un mouvement brusque de la gueule, le loup égorgea le soldat avant de pousser un hurlement terrible – qui continua même lorsque les flèches des gardes sur la galerie transpercèrent son cœur. D'autres loups jaillirent de derrière la tapisserie, en si grand nombre que, bientôt, elle fut arrachée du mur et tomba par terre dans un grand nuage de poussière. Les loups gris, les bêtes les plus loyales et les plus féroces des troupes de Monarque, envahissaient la salle du trône. Le son d'un cor résonna dans le château et aussitôt des gardes apparurent devant chaque porte. Un combat féroce s'engagea. Les gardes empalaient et lacéraient les loups, tentaient de contenir leurs assauts, et les loups grognaient féroceement, faisaient claquer leurs crocs, cherchant la moindre brèche pour bondir et tuer leurs ennemis. Ils mordaient les jambes, les bras, éventraient, égorgeaient... Le sol ne tarda pas à disparaître sous une nappe de sang, des ruisseaux écarlates emplissaient les interstices entre les dalles. Les gardes s'étaient regroupés en demi-cercle autour de la porte du tunnel mais la supériorité numérique des loups les obligeait à reculer progressivement.

L'Homme Biscornu montra du doigt la masse grouillante et vociférante des hommes et des bêtes.

— Regarde ! cria-t-il à David. Ton épée ne te servira à rien ! Moi seul peux te sauver ! Dis-moi le nom de ton frère et je te ferai disparaître sur-le-champ. Parle, et sauve ta vie !

Déjà, les loups gris étaient rejoints par leurs frères noirs et blancs. Par petits groupes, ils parvenaient à franchir l'obstacle des gardes pour envahir les salles et les couloirs du château,

massacrant tous ceux qui tentaient de les arrêter. Le roi sauta de son trône et, horrifié, vit le rempart de ses gardes reculer vers lui sous l'assaut des loups.

Le capitaine de la Garde se précipita vers lui.

— Venez, Majesté, nous allons vous mettre à l'abri.

Mais le roi le repoussa et fusilla du regard l'Homme Biscornu.

— Vous nous avez trahis ! Vous nous avez tous trahis !

Mais l'Homme Biscornu l'ignorait. Toute son attention se portait sur David.

— Son nom, répéta-t-il. Dis-moi son nom !

Derrière lui, les loups venaient d'ouvrir une brèche dans le mur humain. Parmi eux se trouvaient maintenant des nouveaux venus qui marchaient sur leurs pattes arrière et portaient des uniformes de soldats. Les Sires-Loups tailladaient les troupes du roi à grands coups de sabre et se frayèrent un chemin jusqu'aux portes fermant la salle du trône. Deux d'entre eux disparurent aussitôt dans un couloir, suivis de six loups. Ils couraient vers les portes du château.

Puis Monarque apparut. Il regarda au-delà du carnage qui se déroulait devant lui et aperçut le trône, *son* trône. Il retrouva en lui un dernier vestige de son ancien état de loup pour pousser un hurlement en signe de victoire. En l'entendant, le roi trembla et Monarque, le voyant, avança vers lui pour le tuer. Le capitaine de la Garde essayait toujours de protéger le souverain. Il tenait deux loups gris à distance respectueuse avec son épée mais, à l'évidence, il commençait à fatiguer.

— Partez, Majesté ! cria-t-il. Partez tout de suite !

Et il ne put rien dire de plus car une flèche tirée par un lieutenant de Monarque vint se planter dans sa poitrine. Le capitaine s'écroula et les loups se jetèrent sur lui.

D'entre les plis de sa tunique, le roi sortit une dague en or finement ouvragée et avança vers l'Homme Biscornu.

— Immonde créature, s'exclama-t-il, me trahir après tout ce que j'ai fait, après tout ce que tu m'as forcé à faire !

— Je ne t'ai forcé à rien du tout, Jonathan, répondit l'Homme Biscornu. Ce que tu as fait, tu voulais le faire. On ne peut obliger personne à être cruel. Tu avais le mal en toi, tu y as simplement succombé. Les hommes succomberont toujours au mal qui est en eux.

Il frappa le roi du plat de la lame de son poignard et le vieillard chancela, faillit tomber. Avec la vivacité de la foudre, l'Homme Biscornu se retourna pour attraper David mais le garçon s'écarta et lui assena un coup d'épée. Une plaie s'ouvrit sur la poitrine de l'Homme Biscornu, dégageant une odeur épouvantable mais aucune goutte de sang n'en coula.

— Tu vas mourir ! hurla l'Homme Biscornu. Dis-moi son nom et je te laisserai vivre !

Sans se soucier de sa blessure, il fonça sur David. Ce dernier essaya de le frapper à nouveau mais l'Homme Biscornu para son attaque et riposta en plantant ses ongles profondément dans le bras du garçon. David eut l'impression qu'un poison s'engouffrait dans ses veines et glaçait son sang. Quand il atteignit sa main, ses doigts s'engourdirent et lâchèrent l'épée. Plaqué contre un mur, David était entouré par des hommes luttant contre des loups féroces. Par-dessus l'épaule de l'Homme Biscornu, il vit Monarque bondir sur le roi. Le roi tenta de le frapper avec sa dague mais Monarque la fit voler d'un coup sec, et elle glissa en tournoyant sur les dalles.

— Le nom ! siffla d'une voix grinçante l'Homme Biscornu. Le nom, ou je te livre aux loups !

Monarque souleva le roi comme s'il s'agissait d'un vulgaire pantin, prit son menton et le fit

basculer en arrière, cou tendu. Il marqua une pause et fixa David.

— Ensuite, je m'occupe de toi ! gloussa-t-il d'un air jubilatoire.

Puis il ouvrit grand la bouche et ses dents blanches étincelèrent. Il les enfonça dans la gorge du roi et secoua le corps dans tous les sens. L'Homme Biscornu écarquilla les yeux, horrifié, en voyant le dernier frisson de vie désertier le roi. Comme un lé de vieux papier peint, un grand lambeau de peau grise se déroula du visage du Tricheur, révélant une chair grise et putréfiée.

— Non ! hurla-t-il.

Il tendit le bras vers David et le serra à la gorge.

— Le nom... Tu dois me dire le nom, ou bien nous sommes tous les deux perdus...

David était terrifié – il était sur le point de mourir, il le savait.

— Son nom est... commença-t-il.

— Oui ! Oui ! dit l'Homme Biscornu tandis que le dernier soupir du roi gargouillait dans sa gorge et que Monarque, se détournant du cadavre et essuyant le sang du vieillard sur ses lèvres, avançait vers David.

— Son nom est...

— Dis-le-moi ! hurla l'Homme Biscornu d'une voix stridente.

— Son nom est « frère », dit David.

L'Homme Biscornu s'effondra, désespéré.

— Non ! gémit-il. Non...

Au même instant, au plus profond des entrailles du château, les derniers grains de sable tombèrent dans le goulet du sablier et, bien plus haut, sur un balcon, le fantôme d'une fillette jeta un éclat brillant pendant une seconde avant de s'évanouir complètement. Si quelqu'un avait été témoin de cette scène, il aurait entendu la petite fille pousser un soupir heureux et paisible. Son calvaire venait enfin de s'achever.

— Non ! gronda l'Homme Biscornu tandis que sa peau se fissurait et que tous les gaz puants accumulés à l'intérieur s'en échappaient.

Il avait perdu, tout perdu... Après avoir traversé un temps trop long pour être mesuré et accumulé des histoires trop nombreuses pour être racontées, l'Homme Biscornu arrivait au terme de sa vie. Il était si furieux qu'il planta ses ongles dans son crâne et se mit à se dépecer lui-même, arrachant la peau et la chair... Une profonde entaille déchira son front, s'étendit rapidement sur l'arête du nez. Il l'agrippa et l'agrandit, divisant sa bouche en deux. Il tenait à présent une moitié de sa tête dans chaque main, ses yeux roulaient atrocement dans leurs orbites, et il continuait d'élargir l'entaille le long de son cou, de sa poitrine, de son ventre, jusqu'à atteindre les cuisses. Enfin son corps se scinda en deux et chaque moitié tomba par terre. Des deux parties de l'Homme Biscornu jaillirent alors les plus horribles des créatures invertébrées : punaises, scarabées, mille-pattes, araignées et vers d'un blanc pâle qui se tordaient, se tortillaient et trottaient sur le sol jusqu'à ce que tous se figent soudain car le dernier grain de sable venait de passer dans le goulet du sablier.

L'Homme Biscornu était mort.

Monarque considérait ce tableau répugnant avec un large sourire. David avait déjà fermé les yeux et se préparait à mourir quand, tout à coup, le Sire-Loup frissonna. Il ouvrit la bouche pour parler mais sa mâchoire se décrocha et tomba à ses pieds, sur les dalles. Sa peau se mit à s'effriter et à s'écailler comme un plâtre trop ancien. Il tenta de bouger mais ses jambes ne le soutenaient plus et se cassèrent au niveau des genoux. Monarque s'écroula. Des craquelures

apparurent sur son visage et sur ses mains.

Il essaya de gratter les dalles mais ses doigts se brisèrent comme du verre. Seuls ses yeux demeuraient intacts, mais ils étaient à présent remplis d'incompréhension et de souffrance.

David ouvrit les yeux et regarda Monarque agoniser. Lui seul comprenait ce qui était en train de se passer.

— Tu étais le cauchemar du roi, pas le mien. En le tuant, tu t'es tué toi-même.

Les paupières de Monarque clignèrent, incrédules, puis s'immobilisèrent. Sans la peur d'un autre pour animer ses traits, il ressemblait désormais à une statue brisée. De minuscules lézardes zigzagèrent sur son corps jusqu'à ce qu'il explose en millions de fragments et disparaisse à tout jamais.

Dans la salle du trône, les autres Sires-Loups tombaient eux aussi en poussière. Privés de leurs chefs, les loups se précipitaient dans le tunnel, harcelés par des soldats de plus en plus nombreux qui, à l'aide de leurs boucliers, formaient un mur d'acier à travers lequel passaient les pointes de leurs lances, telles les épines d'un porc-épic. Ils ne prêtèrent aucune attention à David, qui venait de ramasser son épée et s'élança dans les couloirs du château. Il passa devant des servantes terrorisées, des courtisans décontenancés, et finit par sortir au grand air. Il grimpa sur le plus haut des remparts et regarda le paysage qui s'étendait en contrebas. L'armée des loups n'était plus qu'un amas confus. Les alliés d'hier se jetaient à présent les uns sur les autres, se déchiraient à coups de griffes et de crocs, les plus rapides sautaient par-dessus les plus lents, pressés de battre en retraite et de rejoindre leurs anciens territoires. Déjà, de longues files de loups s'enfuyaient à travers les collines. Il ne restait plus des Sires-Loups que des colonnes de poussière qui tournoyaient un moment puis s'éparpillaient aux quatre vents.

David sentit une main se poser sur son bras. Il se retourna et découvrit un visage familier.

C'était le Garde Forestier. Ses vêtements et sa peau ruisselaient de sang de loup. Une mare sombre se formait sous le fer de sa hache.

David était incapable de prononcer un mot. Il laissa juste tomber son épée et son sac, et étreignit le Garde Forestier de toutes ses forces. Le Garde Forestier posa une main sur celle du garçon et caressa doucement ses cheveux.

— Je vous croyais mort, soupira David. J'ai vu les loups vous emporter dans la forêt...

— Aucun loup ne me tuera jamais. Je me suis battu et j'ai réussi à retrouver la maison du maquignon. J'ai barricadé la porte puis, épuisé par mes blessures, j'ai perdu connaissance. Bien des jours se sont écoulés avant que je me rétablisse et que je parte à ta recherche. Mais je n'ai pas réussi à passer à travers la meute... Maintenant nous devons quitter cet endroit. Il ne va pas rester debout longtemps.

David sentit les remparts vibrer sous ses pieds. Une brèche s'ouvrit dans la muraille, d'autres apparurent dans les bâtiments principaux. Des briques et des fragments de mortier se fracassèrent sur les pavés. Le labyrinthe de tunnels sous le château s'effondrait, le monde des rois et des hommes bicornus volait en éclats.

Le Garde Forestier conduisit David jusque dans la cour où l'attendait un cheval. Il lui ordonna de monter en selle mais David alla chercher Scylla dans son écurie. Effrayée par le vacarme des combats et les hurlements des loups, la jument hennit de soulagement en voyant le garçon. David lui caressa le front, lui murmura des paroles apaisantes, puis grimpa sur son dos et suivit le Garde Forestier hors du château. Des cavaliers s'étaient lancés à la poursuite des hordes de loups en pleine débâcle, les repoussant toujours plus loin du champ de bataille.

Un cortège dense d'hommes et de femmes passait par les portes principales, servantes et courtisans chargés de toute la nourriture et de tous les biens précieux qu'ils pouvaient porter avant que le château abandonné ne tombe en ruines. David et le Garde Forestier suivirent une route qui les emmena bien loin de ce désordre, ne s'accordant une halte que lorsqu'ils se sentirent à l'abri des loups et des hommes.

Perchés sur une colline dominant le château, ils le virent s'écrouler, ne laissant plus qu'un cratère rempli de bois et de briques d'où montait un nuage de poussière répugnant et suffocant. Puis ils tournèrent le dos à ce spectacle et chevauchèrent encore pendant plusieurs jours. Enfin, ils atteignirent l'orée de la forêt où David avait fait ses premiers pas dans ce monde. Il n'y avait plus qu'un seul arbre entouré d'une cordelette, car les sortilèges de l'Homme Biscornu s'étaient évanouis avec sa mort.

Le Garde Forestier et David descendirent de cheval devant le grand arbre.

— Le moment est venu, dit le Garde Forestier. Tu dois rentrer chez toi à présent.

OÙ IL EST QUESTION DE ROSE

David se tenait au beau milieu de la forêt. Il regardait la cordelette autour de l'arbre et le trou à nouveau visible dans le tronc. L'un des arbres à proximité avait été récemment labouré par les griffes d'un animal. Une sève sanglante s'écoulait de son écorce et noircissait la neige. Un souffle de vent vint animer les autres arbres qui le caressèrent de leurs branches, l'apaisant, le rassurant, lui faisant sentir leur présence. Les nuages dans le ciel commençaient à se dissoudre et le soleil perçait par leurs interstices. Le monde entier changeait, transformé par la mort de l'Homme Biscornu.

— Maintenant que je dois rentrer chez moi, je ne suis plus sûr d'en avoir envie, dit David. J'ai l'impression qu'il y a encore beaucoup à voir ici. Je ne veux pas que les choses redeviennent comme elles étaient avant.

— Des gens t'attendent de l'autre côté, répondit le Garde Forestier. Tu dois les rejoindre. Ils t'aiment et, sans toi, leur vie serait incomplète. Tu as un père, un frère, une femme qui pourrait être une mère pour toi si tu lui en laisses la chance. Tu dois partir, sinon ton absence va ronger leur vie. D'une certaine façon, tu as déjà pris ta décision. Tu as rejeté le marché que te proposait l'Homme Biscornu. Tu as choisi de vivre non pas ici mais dans ton propre monde.

David hocha la tête. Il savait que le Garde Forestier avait raison.

— Mais si tu les rejoins dans cette tenue, on risque de te poser beaucoup de questions. Tu dois laisser ici tout ce que tu portes, même ton épée. Tu n'en auras plus besoin là où tu vas.

David sortit de sa sacoche le pyjama en lambeaux et la robe de chambre, puis partit se changer derrière un buisson. Enfiler ses anciens vêtements lui procura une sensation bizarre. Il avait tellement changé qu'il avait l'impression de porter les vêtements d'une autre personne, un garçon qu'il connaissait vaguement, plus jeune et plus inconscient que lui. C'étaient les vêtements d'un enfant, et David n'était plus un enfant.

— Il y a quelque chose que j'aimerais savoir, s'il vous plaît, commença David.

— Demande-moi ce que tu veux, répondit le Garde Forestier.

— Quand je suis arrivé ici, vous m'avez donné les vêtements d'un garçon. Vous avez eu des enfants ?

Le Garde Forestier sourit.

— Tous étaient mes enfants ! Tous les enfants qui se sont perdus et que j'ai trouvés, tous ceux qui ont vécu puis qui sont morts... À leur façon, ils étaient mes enfants.

— Vous saviez que le roi était un imposteur quand vous m'avez proposé de m'accompagner jusqu'au château ?

Cette question taraudait David depuis ses retrouvailles avec le Garde Forestier. Il ne pouvait se faire à l'idée que son ami l'avait consciemment exposé à un danger.

— Et qu'est-ce que tu aurais fait si je t'avais dit ce que je savais, ou ce que je soupçonnais, du roi et du Tricheur ? Quand tu es arrivé ici, tu étais ivre de colère et de chagrin. Tu te serais

laissé abuser par les cajoleries de l'Homme Biscornu et c'en aurait été fini de toi. J'ai voulu t'emmener auprès du roi en pensant que, pendant le voyage, je t'aurais aidé à prendre conscience du danger qui te guettait. Mais ça ne s'est pas passé comme je l'espérais... Si d'autres ont pu t'aider pendant ton périple, c'est à ton courage et à ta force que tu dois d'avoir compris quelle était ta place dans ce monde et dans ton propre monde. Quand je t'ai découvert tu étais encore un enfant, aujourd'hui tu es en train de devenir un homme.

Il tendit sa main vers David et David la serra, puis la relâcha et se jeta dans les bras du Garde Forestier. Après un moment de surprise, le Garde Forestier le serra contre lui et ils restèrent ainsi, nimbés des rayons du soleil, jusqu'à ce que le garçon s'écarte.

Il s'approcha de Scylla et l'embrassa sur le front.

— Tu vas me manquer, lui murmura-t-il, et la jument hennit doucement et frotta ses naseaux dans le cou de David.

Puis David avança vers le vieil arbre et, se retournant vers le Garde Forestier :

— Est-ce que je pourrai revenir ici, un jour ?

La réponse du Garde Forestier le prit au dépourvu.

— La plupart des enfants finissent toujours par revenir ici.

Il leva la main en signe d'adieu. David respira profondément et sauta dans le tronc d'arbre.

Au début, il sentit seulement l'odeur de musc, de terre et de vieilles feuilles mortes en train de pourrir. Il toucha le tronc d'arbre et frôla l'écorce rugueuse du bout des doigts. L'arbre avait beau être immense, quelques pas suffisaient pour en faire le tour de l'intérieur. Une petite douleur lançait toujours David dans le bras, là où l'Homme Biscornu avait enfoncé ses ongles. Un sentiment d'étouffement monta en lui. David ne voyait aucune issue, pourtant le Garde Forestier n'avait pas pu lui mentir. Non, c'était forcément une erreur. Il décida de sortir de l'arbre mais, quand il se retourna, le trou avait disparu. Le tronc s'était comme refermé hermétiquement, et David se retrouvait pris au piège à l'intérieur. Il se mit à appeler à l'aide, tambourina de ses poings contre l'écorce, mais ses cris résonnaient autour de lui, leur écho rebondissait contre son visage et s'évanouissait, moqueur.

Et soudain, la lumière se fit. L'arbre s'était refermé mais une immense clarté tombait d'en haut. David leva les yeux et remarqua une lueur scintillante, comme une étoile. Elle grossissait à vue d'œil, descendait vers lui. À moins que ce ne soit lui qui montait à sa rencontre ? Ses perceptions étaient embrouillées. Il entendit des bruits inhabituels – le crissement du métal contre le métal, des roues qui grinçaient – et une violente odeur de produits chimiques envahit ses narines. Il voyait des choses – la lumière, les rainures et les fissures de l'écorce – pourtant, petit à petit, il se rendit compte que ses paupières étaient closes. Dans ce cas, que pourrait-il bien voir de plus quand il ouvrirait les yeux ?

Il ouvrit les yeux.

Il était allongé sur un lit métallique dans une pièce qu'il ne connaissait pas. Deux grandes fenêtres donnaient sur un parc verdoyant où des enfants marchaient en compagnie d'infirmières ou étaient poussés dans des fauteuils roulants par des aides-soignantes en blouse blanche. Un bouquet de fleurs garnissait sa table de chevet. Une aiguille plantée dans son avant-bras droit était reliée par un tube à une bouteille accrochée à un mât métallique. Sa tête semblait prise dans un étau. Il porta une main à son crâne et sentit des bandages par-dessus ses cheveux. Il se tourna lentement vers la gauche. Ce mouvement réveilla une douleur lancinante dans son cou et dans sa tête. À côté de lui, Rose était endormie sur une chaise. Ses vêtements étaient fripés, ses cheveux gras comme s'ils n'avaient pas été lavés depuis

longtemps. Un livre était posé sur ses genoux, avec un ruban rouge en guise de marque-page.

David essaya de parler mais sa gorge était trop sèche. Il se força mais ne put produire qu'un croassement rauque. Rose ouvrit lentement les yeux, puis le scruta, incrédule.

— David ?

Il n'arrivait toujours pas à parler. Rose prit une carafe d'eau, remplit un verre et le plaça contre les lèvres de David en lui tenant la tête pour l'aider à boire. David remarqua qu'elle pleurait. Ses joues étaient striées de larmes et quelques-unes tombèrent dans la bouche de David.

— Oh, David... murmura-t-elle. Nous étions tellement inquiets !

Elle posa la paume de sa main contre la joue du garçon, et la caressa doucement. Elle pleurait sans retenue à présent mais il voyait bien que, malgré ses larmes, elle était heureuse.

— Rose, dit David.

Elle se pencha vers lui.

— Oui, David, qu'y a-t-il ?

Il lui prit la main.

— Je suis désolé.

Puis il retomba dans un sommeil sans rêve.

OÙ IL EST QUESTION DE CE QUE L'ON PERD ET DE CE QUE L'ON TROUVE

Dans les jours qui suivirent, le père de David lui raconta à plusieurs reprises qu'ils avaient bien cru l'avoir perdu à jamais ; que, ne trouvant plus trace de lui après le crash du bombardier, ils avaient d'abord été persuadés qu'il avait brûlé vif avec l'épave mais, n'en découvrant aucune preuve, ils avaient fini par croire que quelqu'un l'avait enlevé. Ils avaient fouillé la maison, les jardins, la forêt, battu la campagne à sa recherche, aidés d'amis, de policiers et même de passants émus par leur détresse. Ils étaient retournés dans sa chambre en espérant qu'il avait pu y laisser un indice sur sa destination. Enfin, ils avaient découvert une cachette derrière le mur du jardin creux et l'avaient trouvé là, étendu dans la terre. Apparemment, il s'était faufilé à travers une brèche dans le mur et s'était retrouvé piégé dans ce trou quand une partie du mur s'était effondrée.

Les médecins avaient expliqué que le choc consécutif au crash avait déclenché une nouvelle crise qui avait plongé David dans le coma. Il était resté plusieurs jours profondément endormi, jusqu'à ce matin où il avait ouvert les yeux et prononcé le nom de Rose.

Même si certains aspects de sa disparition demeuraient inexplicables – à commencer par la raison de sa présence dans le jardin, mais aussi les nombreuses marques sur son corps –, Rose et son père étaient fous de joie de l'avoir retrouvé et ne lui adressèrent aucun reproche. Bien plus tard, quand il fut hors de danger et de retour dans sa propre chambre, ils s'accordèrent à dire que cet incident l'avait profondément changé. David était désormais plus calme et plus soucieux des autres. Plus affectueux envers Rose, aussi, et plus conscient des difficultés qu'elle éprouvait à trouver sa place dans la vie de ces deux hommes, lui et son père. Il semblait aussi plus réceptif aux bruits inattendus et aux dangers potentiels, tout en se montrant plus protecteur envers les plus faibles que lui, particulièrement son demi-frère Georgie.

— I

Les années passèrent et David cessa d'être un garçon pour devenir un homme. Ce changement s'était opéré à la fois trop lentement – pour lui – et trop vite – pour Rose et pour son père. Georgie grandit lui aussi. Lui et David restèrent aussi proches que peuvent l'être deux frères, même après que le père de David et Rose eurent décidé de se séparer, comme le font parfois les adultes. Ils divorcèrent à l'amiable et aucun d'eux ne se remaria jamais. David entra à l'université et son père acheta une maisonnette près d'une rivière, où il put passer sa retraite à pêcher. Rose et Georgie vécurent ensemble dans la vieille demeure. David leur rendait visite aussi souvent qu'il le pouvait, soit seul soit avec son père. Parfois, s'il avait le temps, il montait dans son ancienne chambre pour écouter les murmures des livres, mais ils

étaient redevenus silencieux. Quand il faisait beau, il descendait se promener parmi les vestiges du jardin creux. L'endroit avait été en partie reconstruit depuis le crash du bombardier mais ne ressemblait plus vraiment au jardin initial. David regardait en silence les brèches dans ses murs mais il ne tenta plus jamais de s'y faufiler – ni lui ni quiconque, d'ailleurs.

Avec le temps, David comprit qu'au moins une des prédictions de l'Homme Biscornu n'était pas un mensonge : sa vie fut jalonnée d'immenses chagrins comme d'immenses joies, de souffrance et de regrets comme de satisfactions et de succès. À l'âge de trente-deux ans, David perdit son père : assis au bord de la rivière, une canne à pêche entre les mains, ce dernier avait été foudroyé par une crise cardiaque. Etendu dans l'herbe, le soleil en plein visage, il avait été découvert par un promeneur plusieurs heures après sa mort. Sa peau était encore chaude. Georgie assista à l'enterrement en uniforme militaire car une autre guerre s'était déclarée à l'est et il voulait accomplir son devoir sans tarder. Il partit peu de temps après dans un pays lointain, et c'est là qu'il trouva la mort avec d'autres jeunes hommes dont les rêves de gloire et d'honneur s'enlisèrent à jamais dans la boue d'un champ de bataille. Son corps fut rapatrié et enterré dans le petit cimetière d'une église de campagne, sous une croix de pierre portant son nom, ses dates de naissance et de mort, et les mots : « En souvenir d'un fils et d'un frère bien-aimé. »

David épousa une femme aux cheveux noirs et aux yeux verts. Elle s'appelait Alyson. Ils voulurent fonder une famille et, un jour, Alyson tomba enceinte. Mais David était inquiet pour son épouse et leur enfant car il se souvenait des paroles de l'Homme Biscornu : « *Les femmes dont tu seras amoureux comme les enfants que tu chériras finiront par tomber sur le bas-côté et ton amour ne suffira pas à les sauver.* »

Il y eut des complications pendant l'accouchement. Le garçon, qu'ils avaient appelé George en hommage à son oncle, n'était pas assez vaillant et survécut à peine quelques heures. En lui donnant brièvement la vie, Alyson perdit la sienne. Ainsi s'accomplit la prophétie de l'Homme Biscornu. David ne se remaria jamais et n'eut pas d'autre enfant, mais il devint écrivain. Il publia un livre intitulé *Le Livre des choses perdues*, et c'est ce livre que vous tenez entre les mains. Quand des enfants lui demandaient s'il avait vraiment vécu cette histoire, il leur répondait que oui, c'était une histoire vraie, aussi vraie que peut l'être toute chose en ce monde, car c'est ainsi qu'il se la rappelait.

Et, d'une certaine façon, tous devinrent ses enfants.

À mesure que Rose vieillissait et devenait plus faible, David s'occupait d'elle. Quand elle mourut, elle lui légua par testament sa maison. Il aurait pu la vendre car, à cette époque, elle valait beaucoup d'argent, mais il n'en fit rien. Il y emménagea et installa son bureau au rez-de-chaussée. Il vécut heureux pendant de nombreuses années. Quand des enfants sonnaient à la grille du parc – parfois accompagnés de leurs parents, parfois seuls –, il allait toujours leur ouvrir. Car cette maison était devenue célèbre et attirait beaucoup de petits garçons et de petites filles qui voulaient la visiter. S'ils avaient été sages, David les emmenait voir le jardin creux. Il avait fait boucher les brèches et les trous dans le mur car il ne voulait pas que des enfants soient tentés d'y pénétrer. Mais il parlait à ses visiteurs des livres et des histoires. Il leur expliquait que les histoires veulent être racontées et les livres être lus. Il leur disait que tout ce qu'ils avaient besoin de savoir sur la vie, sur le pays dont il leur avait parlé ou sur n'importe quel pays ou royaume né de leur imagination se trouvait dans les livres.

Et certains enfants comprenaient ce qu'il leur disait. Et d'autres ne comprenaient pas.

À son tour, David vieillit, sa santé déclina. Il n'était plus capable d'écrire car sa mémoire et sa vue le trahissaient, ni même de traverser le jardin pour aller accueillir les enfants qui lui rendaient visite. (Et cela aussi, l'Homme Biscornu le lui avait prédit, aussi sûrement que si David avait lu son avenir dans les yeux-miroirs de la femme des souterrains.) Les médecins étaient impuissants à le soigner. Tout juste parvenaient-ils à apaiser sa souffrance. David engagea une infirmière pour s'occuper de lui, ses amis vinrent le voir plus souvent pour lui tenir compagnie. Quand il sentit sa fin approcher, il demanda que son lit soit transporté dans la grande bibliothèque du rez-de-chaussée et c'est là qu'il passa toutes ses nuits, entouré par les livres qu'il avait aimés dans son enfance puis à l'âge adulte. Discrètement, il demanda au jardinier d'accomplir une tâche toute simple pour lui, et de n'en parler à personne. Le jardinier lui obéit car il aimait beaucoup le vieil homme.

Aux heures les plus sombres de la nuit, David restait éveillé et écoutait. Les livres avaient recommencé à murmurer, mais ils ne lui faisaient plus peur. Ils parlaient à voix basse, lui offraient des paroles de réconfort et de remerciement. De temps en temps, ils lui racontaient un de ses contes préférés, et désormais son histoire en faisait partie.

Une nuit que sa respiration s'était considérablement affaiblie et que la lueur dans ses yeux s'était mise à vaciller, David quitta son lit et marcha d'un pas lent en direction de la porte de la bibliothèque. Il s'arrêta juste pour prendre un livre sur un rayonnage. C'était un vieux album à reliure de cuir contenant des photos et des lettres, des cartes et des babioles, des dessins et des poèmes, des mèches de cheveux et deux alliances, toutes les reliques d'une longue existence – son existence. Les murmures des livres s'amplifièrent, leurs voix se mêlèrent en un grand chœur joyeux car ils savaient qu'une histoire était sur le point de finir et qu'une autre allait bientôt commencer. En traversant la salle, le vieil homme caressa le dos de chaque volume en signe d'adieu, puis il quitta la bibliothèque et sortit de la maison pour la dernière fois. Foulant l'herbe humide, il arriva devant le jardin creux.

Le jardinier avait pratiqué une ouverture dans un coin du mur, assez grande pour laisser passer un adulte. David se baissa et, marchant à quatre pattes, s'y faufila péniblement. Bientôt, il pénétra dans la cavité derrière le mur. Il s'assit dans l'obscurité et attendit. Au début, rien ne se produisit et il dut lutter pour ne pas fermer les paupières. Enfin, au bout d'un certain temps, il aperçut une lumière de plus en plus vive et un vent frais vint balayer son visage. Il sentit l'odeur de l'écorce, de l'herbe fraîche et des fleurs écloses. Un trou s'ouvrit devant lui, il le franchit et se retrouva au milieu d'une grande forêt. Le pays était à jamais transformé : il n'abritait plus de bêtes semblables à des hommes ou de cauchemars informes prêts à assaillir les imprudents. La peur avait disparu, comme l'éternel crépuscule et les fleurs-enfants, car le sang des enfants ne coulait plus dans la terre sombre, leur âme ayant trouvé la paix. Le soleil couchant offrait désormais un spectacle magnifique : le ciel s'imprégnait de pourpre, de rouge et d'orange à mesure qu'une longue journée s'achevait dans la sérénité.

Un homme apparut devant David. Il tenait une hache dans une main et dans l'autre une guirlande de fleurs ramassées dans la forêt et nouées entre elles à l'aide de hautes herbes.

— Je suis revenu, dit David en souriant au Garde Forestier.

— La plupart finissent toujours par revenir, répondit-il.

David remarqua alors combien le Garde Forestier ressemblait à son père, et se demanda comment il avait pu ne pas s'en apercevoir auparavant.

— Suis-moi. Nous t'attendions.

Soudain, David vit son reflet dans les yeux du Garde Forestier. Il n'était plus un vieillard mais un jeune homme, car un homme est toujours l'enfant de son père, quels que soient son âge et le temps qui les a séparés.

David suivit le Garde Forestier le long des sentiers, ils traversèrent des clairières et franchirent des ruisseaux pour enfin arriver devant une chaumière. Un filet de fumée montait paresseusement de sa cheminée. Dans un petit champ voisin, un cheval broutait paisiblement. En entendant David approcher, il leva la tête, hennit de plaisir et traversa le champ en secouant sa crinière pour venir l'accueillir. David courut jusqu'à la clôture et posa la tête contre celle de Scylla. La jument ferma les yeux quand il l'embrassa sur le front, puis elle le suivit jusqu'à la chaumière, frottant de temps à autre son museau contre son épaule comme pour lui rappeler sa présence.

La porte de la chaumière s'ouvrit. Une femme se profila dans l'embrasure. Elle avait des cheveux noirs et des yeux verts. Elle tenait dans ses bras un petit garçon, un nouveau-né qui s'accrochait à son chemisier pendant qu'elle marchait vers David, car dans ce pays, une vie entière n'est qu'un moment et chaque homme invente en rêve son propre paradis.

Alors, dans l'obscurité, David ferma les yeux et tout ce qu'il avait perdu lui fut enfin rendu.

*Achevé d'imprimer par N.I.L.A.G.
en septembre 2010
pour le compte de France Loisirs, Paris*

N° d'éditeur : 60874
Dépôt légal : septembre 2010
Imprime en Italie

[1] Air Raid Précaution Warden's Service : organisation mise en place par le gouvernement anglais dès 1935. Ses comités de quartier veillaient à l'application des consignes de sécurité liées aux attaques de l'aviation allemande (couvre-feu, etc.). (N.d.T.)

[2] Abris antiaériens individuels. (N.d.T.)